

LE MESSENGER EVANGÉLIQUE

1898

Compilé article par article en continu

Le Messager Evangélique – Année 1898

TABLE DES MATIERES

Le conseil du Saint	6
Introduction	6
Première partie : L'Eglise	6
L'Eglise et les Juifs, centres respectifs de la gloire céleste et de la gloire terrestre en Christ	6
Le repos de Dieu dans la nouvelle création par le moyen du dernier Adam	7
Christ héritier. L'Eglise cohéritière avec lui par la résurrection	7
Toutes choses mises sous les pieds de l'homme	8
Christ, comme héritier, reçoit l'héritage par voie de promesse	9
Le rejet par la semence naturelle donne lieu à l'introduction dans les lieux célestes de la semence spirituelle comme cohéritière	10
Christ élevé aux cieus prépare une place à l'Eglise, et peut accomplir les promesses faites à Israël. En attendant, l'Eglise est appelée	11
A son avènement, Christ reçoit l'héritage avec l'Eglise ressuscitée	12
Les saints jugent le monde	12
Le royaume du Père	14
Seconde partie : Israël	14
Lettres de Darby J.N.	40
Lettre de J.N.D. n° 171 - ME 1898 page 16	40
Lettre de J.N.D. n° 172 - ME 1898 page 199	41
Lettre de J.N.D. n° 173 - ME 1898 page 212	42
Lettre de J.N.D. n° 174 - ME 1898 page 232	46
Lettre de J.N.D. n° 175 - ME 1898 page 257	49
Lettre de J.N.D. n° 176 - ME 1898 page 269	50
Lettre de J.N.D. n° 177 - ME 1898 page 295	51
Lettre de J.N.D. n° 178 - ME 1898 page 300	53
Lettre de J.N.D. n° 179 - ME 1898 page 313	54
Lettre de J.N.D. n° 180 - ME 1898 page 333	57
Lettre de J.N.D. n° 181 - ME 1898 page 357	60
Lettre de J.N.D. n° 182 - ME 1898 page 373	61

Lettre de J.N.D. n° 183 - ME 1898 page 377	63
Lettre de J.N.D. n° 184 - ME 1898 page 395	65
Lettre de J.N.D. n° 185 - ME 1898 page 396	65
Lettre de J.N.D. n° 186 - ME 1898 page 411	67
Lettre de J.N.D. n° 187 - ME 1898 page 414	68
Lettre de J.N.D. n° 188 - ME 1898 page 438	71
Lettre de J.N.D. n° 189 - ME 1898 page 439	72
Lettre de J.N.D. n° 190 - ME 1898 page 440	72
Lettre de J.N.D. n° 191 - ME 1898 page 456	73
Lettre de J.N.D. n° 192 - ME 1898 page 457	73
Lettre de J.N.D. n° 193 - ME 1898 page 475	75
Pensées	77
ME 1898 page 20	77
ME 1898 page 80	77
ME 1898 page 120	77
ME 1898 page 180	77
ME 1898 page 220	77
ME 1898 page 240	77
ME 1898 page 320	78
ME 1898 page 380	78
ME 1898 page 460	78
ME 1898 page 479	78
Notes sur le livre du prophète Esaïe	79
Chapitre 1	80
Chapitre 2	81
Chapitre 3	82
Chapitre 4	82
Chapitre 8	88
Chapitres 8: 21 à 9: 7	89
Chapitres 9: 8 à 10: 27	92
Chapitre 11	93
Chapitre 12	94

Chapitre 13	95
Chapitre 14	96
Chapitre 15	97
Chapitre 16	98
Chapitre 17	98
Chapitre 18	98
Chapitres 21 et 22.....	99
Chapitre 24	102
Chapitre 25	103
Chapitre 26	104
Chapitre 27	105
Chapitre 28	106
Chapitre 29	108
Chapitre 30	110
Chapitre 31	111
Chapitre 32	112
Chapitre 33	114
Chapitre 34	115
Chapitre 35	116
Chapitres 36 à 39.....	117
Chapitre 40	117
«Transformés à son image».....	122
Ephésiens 2: 10.....	125
Méditations de Darby J.N.	126
Méditation de J.N.D. n° 117 - ME 1898 page 54.....	126
Méditation de J.N.D. n° 118 - ME 1898 page 115.....	129
Méditation de J.N.D. n° 119 - ME 1898 page 133.....	131
«Ils méprisèrent le pays désirable»	135
Introduction au Cantique des Cantiques	140
Fragments	168
ME 1898 page 100	168
ME 1898 page 140	168

ME 1898 page 260	168
ME 1898 page 360	169
ME 1898 page 400	169
ME 1898 page 460	169
Les caractéristiques de la cité céleste, la nouvelle Jérusalem.....	171
La loi.....	173
Réflexions sur la vie et les temps d'Ezéchias	178
Jacob ou la discipline	202
Introduction	202
Chapitre 1	204
1. Deux principes et deux races	204
2. Le profane et le suborneur	206
3. Les filles de Heth	208
4. La bénédiction dérobée	209
Chapitre 2	210
1. Le songe de Béthel	211
2. Servitude et châtiment.....	214
3. La lutte avec Dieu	216
4. La rencontre avec Esaü	219
Chapitre 3	220
1. Succoth et Sichem	220
2. La discipline de Sichem	221
3. La communion de Béthel	223
4. Nouvelle discipline	225
5. Jacob perd Joseph	226
6. La famine et la perte de Benjamin	227
7. Joseph vivant.....	228
8. Beër-Shéba	229
Chapitre 4	230
1. Jacob devant Joseph	230
2. Jacob devant Pharaon	231
3. Jacob devant la mort.....	232
4. Jacob devant l'avenir.....	234
Les matins de l'Ecriture.....	236

Le conseil du Saint

«*Nous ayant fait connaître le mystère de sa volonté selon son bon plaisir, qu'il s'est proposé en lui-même pour l'administration de la plénitude des temps, savoir de réunir en un toutes choses dans le Christ, les choses qui sont dans les cieus et les choses qui sont sur la terre*» (Ephésiens 1: 9, 10).

ME 1898 page 3

Introduction

Le bon plaisir de la Divinité a été que toute sa plénitude habitât et se manifestât en Christ, le Fils.

Tel était le Conseil du Saint: conseil plein de bénédiction. La manière dont Dieu nous l'a manifesté et dont nous y sommes associés, est infiniment intéressante pour nous.

Dans les pages suivantes, on n'a traité qu'une petite partie, et, pour ainsi dire, une partie extérieure de ce Conseil, partie qui cependant n'en est pas moins d'un profond intérêt.

C'est à dessein que Dieu s'est plu à l'accomplir d'une manière visible, afin que ce Conseil nous fût révélé par des vérités positives qui, tout en faisant entrer le chrétien en communion avec Dieu, qui en est la source, le préservent, lui faible créature, de substituer les écarts de son imagination aux saintes manifestations que Dieu nous a données de lui-même.

Le sujet que nous traitons est contenu dans la prière de l'apôtre Paul, à la fin du premier chapitre de l'épître aux Ephésiens. Ce sujet trouve une source plus profonde encore (à laquelle nous avons fait allusion) dans ce qui nous est annoncé à la fin du troisième chapitre de la même épître; mais on ne peut point jouir véritablement du sujet dont Ephésiens 1 traite, sans avoir senti en quelque mesure la puissance d'Ephésiens 3.

Au reste, en communiquant ceci, je ne répons qu'avec faiblesse aux désirs de quelques personnes, et j'ai la confiance que Dieu suppléera à ce qui manque.

Première partie : L'Eglise

L'Eglise et les Juifs, centres respectifs de la gloire céleste et de la gloire terrestre en Christ

Deux grands objets sont offerts à notre contemplation par les prophéties et les témoignages des Ecritures qui se rapportent au millénium: d'une part, l'Eglise et sa gloire en Christ; de l'autre, les Juifs et la gloire qu'ils posséderont comme nation rachetée en Christ. C'est le peuple céleste et le peuple terrestre; l'habitation et la scène de gloire de l'un étant les cieus, et de l'autre, la terre. Christ déploiera sa gloire dans l'un, selon ce qui est céleste; dans l'autre, selon ce qui est terrestre. Lui-même, le Fils, qui est l'image et la gloire de Dieu, sera leur centre commun et le soleil qui les éclairera tous les deux. Et quoique le lieu qu'habite sa

gloire dans l'Eglise soit le ciel, où il a mis une tente pour le soleil (Psaumes 19: 4), «les nations marcheront par sa lumière». Il sera manifesté sur la terre, et la terre jouira de ses bénédictions. Lorsque tout sera accompli, Dieu sera tout en tous; le tabernacle de Dieu sera avec les hommes, non pas *descendant*, pour ainsi dire, mais *descendu* du ciel.

Toutes ces choses, et la manière dont elles auront leur accomplissement, sont révélées en détail dans les Ecritures. Bien que l'Eglise et Israël, dans leur union avec Christ, soient l'un et l'autre respectivement les centres de la gloire céleste et de la gloire terrestre, et qu'ils jettent l'un sur l'autre un éclat réciproque de bonheur et de joie, cependant chacun d'eux a une sphère qui lui est propre, et dans laquelle toutes choses lui sont subordonnées. A l'Eglise, les anges, les principautés et les puissances, avec tout ce qui appartient au ciel, domaine de sa gloire; au peuple d'Israël, les nations de la terre.

Nous nous bornerons ici à l'histoire et à la condition de l'Eglise, d'une part, et à celles du peuple d'Israël, de l'autre.

«Au commencement Dieu créa», nous dit l'Ancien Testament; «au commencement était la Parole», dit le Nouveau, pour annoncer la fondation d'une gloire plus relevée et plus durable que celle de la première création, fondation sur laquelle devait reposer la restauration de celle-ci, ruinée par la faiblesse de l'homme et par le péché.

«Au commencement Dieu créa les cieux et la terre». En sortant des mains du Créateur, toutes ses oeuvres étaient très bonnes. Le péché paraît, et elles sont souillées (comparez Colossiens 1: 20 et Ephésiens 1: 10). Pour un moment, Dieu, pour ainsi dire, se reposa en elles; mais ce repos cessa. Les Ecritures ne nous disent que peu de chose sur la souillure qui envahit les cieux; tout ce que nous savons, c'est qu'il y eut des anges qui tombèrent. Mais c'était sur la terre et parmi les hommes que l'oeuvre divine et magnifique de la rédemption devait être manifestée, et ce sujet nous est révélé dans toute sa plénitude.

Le repos de Dieu dans la nouvelle création par le moyen du dernier Adam

Le repos de Dieu, après la première création, fut court. Le repos de l'homme avec Dieu passa comme un songe au matin. Mais la bénédiction de Dieu ne devait pas passer de la même manière. Ce qui fut passager, à cause de la faiblesse du premier Adam, devait être rétabli sur un pied infiniment plus excellent, par le déploiement de la force et de la puissance du dernier Adam; Dieu voulant réunir en lui toutes les choses qui sont dans les cieux et sur la terre.

Christ héritier. L'Eglise cohéritière avec lui par la résurrection

C'est de cette réunion de toutes choses à Christ et en Christ, comme leur Tête (*ανακεφαλαιωσις*), que dépend le caractère et la substance de l'espérance de l'Eglise jusqu'à ce que Dieu soit tout en tous. Sous ce point de vue, l'Ecriture parle de Christ manifesté, comme étant l'héritier de toutes ces choses, et de l'Eglise, comme étant cohéritière avec lui. C'est là, en quelque sorte, le caractère formel qui lui est attribué à l'égard de toutes choses, afin que nous comprenions quelle est notre place avec lui. C'est ainsi qu'il est écrit que Dieu a établi le Fils «héritier de toutes choses» (Hébreux 1: 2); qu'en lui, «nous avons été faits héritiers»

(Ephésiens 1: 11); que «nous sommes héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ» (Romains 8: 17).

Ce titre glorieux de Christ, *l'Héritier*, a une origine plus glorieuse encore: Il est «le premier-né de toute la création; car par lui ont été créées toutes choses, les choses qui sont dans les cieux et les choses qui sont sur la terre... elles ont été créées par lui et pour lui» (Colossiens 1: 15, 16). L'Eglise, les enfants de Dieu sont cohéritiers avec lui. Comment le sont-ils? C'est ce que nous allons développer.

Christ reçoit l'héritage en sa qualité d'homme, d'homme ressuscité, auparavant notre compagnon de souffrance à cause du péché, et ensuite la Tête, le Chef, la source de toute bénédiction.

Remarquons d'abord que le premier Adam, «figure de celui qui devait venir», est un type du dernier Adam dont nous parlons. Il en est question dans ce sens, en Ephésiens 5: 30, 31. Avant sa manifestation en résurrection et en gloire, le dernier Adam est en quelque sorte caché, comme le premier a été enseveli dans le sommeil. Eve, qui figure l'Eglise, est tirée de son côté, et Dieu la lui présente comme l'aide qui lui convient, pour être sa compagne dans le gouvernement et dans l'héritage de toutes les choses que Dieu lui a données dans le paradis.

Ainsi Christ, qui est Dieu aussi bien qu'homme, se présente l'Eglise à lui-même, lorsqu'il s'éveille dans sa gloire, pour qu'elle partage avec lui cette gloire et cette domination qu'il possède déjà en titre et par le don de Dieu. «La gloire que tu m'as donnée, moi, je la leur ai donnée» (Jean 17: 22). Adam et Eve, pris collectivement, sont appelés Adam, comme s'ils n'étaient qu'un (Genèse 1: 27; 5: 2), bien que, dans un sens, Eve fût inférieure à son époux, et qu'elle fût venue après lui. Il en est de même de Christ et de l'Eglise, qui sont une seule personne mystique.

Ce type, familier à ceux qui lisent les Ecritures, présente d'une manière très simple toutes les formes de la réalité préfigurée, avec cette exception que le dernier Adam, étant le Seigneur qui est du ciel (1 Corinthiens 15: 47), est aussi le Chef et le Seigneur des choses célestes.

Toutes choses mises sous les pieds de l'homme

Voyons maintenant les passages qui parlent de la domination de l'homme, et de l'union de l'Eglise avec Christ dans cette domination. Il résulte clairement des termes mêmes dans lesquels ils sont conçus, que leur accomplissement n'a point encore eu lieu. Tous ces passages reposent sur le Psaume 8. L'Esprit Saint y dit: «Tu l'as couronné (l'homme, le Fils de l'homme) de gloire et d'honneur; tu as mis toutes choses sous ses pieds»; puis il nous apprend (Hébreux 2: 7-9) que cela ne se voit point encore; mais que Jésus a été couronné de gloire et d'honneur, afin qu'il fût désigné à l'Eglise comme Celui qui doit, comme homme, avoir toutes choses mises sous ses pieds. En attendant, et jusqu'à ce que les desseins de Dieu soient accomplis, jusqu'à ce que les ennemis de Christ, qui retiennent injustement le pouvoir, viennent à lui servir de marchepied, en un mot, pendant la durée de l'économie actuelle, Christ est assis à la droite de la Majesté dans les lieux très hauts: Il siège, comme ayant vaincu, sur le trône du Père. C'est

ainsi qu'il donnera à celui qui vaincra, de s'asseoir sur son propre trône (Apocalypse 3: 21), lorsqu'il en prendra possession pour régner.

Ephésiens 1: 17 - 2: 7, nous montre l'Eglise unie à Christ dans toutes ces circonstances, selon l'efficacité de la puissance par laquelle il a été ressuscité d'entre les morts; le verset 7 du second chapitre en assigne la cause, le motif glorieux. Au chapitre 1, verset 22, nous retrouvons la citation du Psaume 8: «Et il a assujetti toutes choses sous ses pieds», et l'apôtre ajoute: «Et l'a donné pour être chef (ou tête) sur toutes choses à l'assemblée, qui est son corps, la plénitude de celui qui remplit tout en tous».

Ainsi donc l'Eglise est unie à Christ, comme un corps dont il est la Tête, et sous les pieds duquel Dieu a mis toutes choses. Christ est «Tête sur toutes choses à l'assemblée, qui est son corps». Ce caractère, c'est en sa qualité de ressuscité qu'il le possède, ainsi que le passage même l'établit clairement.

Mais ce dernier point est traité d'une manière spéciale dans 1 Corinthiens 15, versets 21 à 28, où nous retrouvons encore la citation du Psaume 8: «Car puisque la mort est par l'homme, c'est par l'homme aussi qu'est la résurrection des morts; car comme dans l'Adam tous meurent, de même aussi dans le Christ tous seront rendus vivants; mais chacun dans son propre rang: les prémices, Christ; puis ceux qui sont du Christ, à sa venue; ensuite la fin, quand il aura remis le royaume à Dieu le Père, quand il aura aboli toute principauté, et toute autorité, et toute puissance. Car il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous les ennemis sous ses pieds: le dernier ennemi qui sera aboli, c'est la mort. Car «il a» assujetti toutes choses sous ses pieds». Or, quand il dit que toutes choses sont assujetties, il est évident que c'est à l'exclusion de celui qui lui a assujetti toutes choses. Mais quand toutes choses lui auront été assujetties, alors le Fils aussi lui-même sera assujetti à celui qui lui a assujetti toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous» (*).

(*) Dieu, mais non pas Christ considéré sous le point de vue de son caractère médiateur. Il n'est pas dit: Afin que le Père soit tout en tous, parce que, bien que Christ remette le royaume comme homme médiateur, il n'en est pas moins Dieu sur toutes choses, béni éternellement avec le Père et le Saint Esprit.

Christ, en sa qualité d'homme ressuscité, règne donc sur un royaume qu'il remettra, afin que Dieu soit tout en tous. Toute cette administration et cette domination humaine, dont il est question au Psaume 8, prend fin, pour que la gloire de Dieu, purement et simplement, soit universelle.

Christ, comme héritier, reçoit l'héritage par voie de promesse

Christ, avons-nous vu, est l'héritier en titre en sa qualité de Créateur de toutes choses, toutes choses ayant été faites par lui et pour lui, le Fils; il l'est aussi, parce qu'il est établi tel dans le conseil de Dieu, de sorte que Dieu agissant par voie de promesse, toutes les promesses se concentrent en Christ. «C'est à Abraham que les promesses ont été faites, et à sa semence. Il ne dit pas «et aux semences», comme parlant de plusieurs mais comme parlant d'un seul, - «et à ta semence», qui est Christ» (Galates 3: 16). «Autant il y a de promesses de Dieu, en lui

(Christ) est le oui et en lui l'amen, à la gloire de Dieu par nous» (2 Corinthiens 1: 20). Ainsi Christ est l'héritier, la semence à qui la promesse avait été faite.

Le rejet par la semence naturelle donne lieu à l'introduction dans les lieux célestes de la semence spirituelle comme cohéritière

Relativement à cette terre, le peuple d'Israël, semence d'Abraham selon la chair, était, de tout le genre humain, le mieux placé pour recevoir le Seigneur dans un monde qui ne le connaissait pas. En venant chez eux, il venait chez soi (Jean 1: 11). Ce peuple possédait la loi, les promesses, les alliances, les oracles de Dieu. C'est dans son sein que, selon la promesse, le Seigneur devait venir, et qu'il vint en effet (Romains 9: 4, 5). C'est ce peuple qui, au milieu d'un monde perdu, possédait, par ses relations avec Dieu, le sabbat, ce signe qui devait lui rappeler l'espérance du repos de l'Eternel. Mais quand le Messie parut, bien que sa venue fût parfaitement en harmonie avec les prédictions de leurs propres prophètes, les Juifs ne le reçurent point. Ils dirent bien, et avec raison: Voici l'héritier, mais comme ils le haïssaient, ils ajoutèrent: «Venez, tuons-le, et l'héritage sera à nous» (Marc 12: 7). Ainsi s'évanouit la dernière espérance du repos de Dieu sur la terre. Après tout ce qui s'était passé, Dieu avait bien voulu envoyer encore son propre Fils; mais cette épreuve acheva de démontrer que l'homme est entièrement dénué de toute ressource, et qu'il n'est que vanité, quoiqu'il se tienne debout (Psaumes 39: 5).

Mais cela ne fit qu'ouvrir la porte à une économie bien autrement admirable, bien autrement glorieuse. La terre et le peuple d'Israël comme nation furent mis de côté pour un temps, quoique les dons et l'appel de Dieu soient sans repentance. Le dessein qui était caché en Dieu dès les siècles (Ephésiens 3: 9, 10) allait être révélé: c'est la réunion en un seul corps, et en Christ, du résidu juif et de la plénitude des gentils (Romains 11: 25), pour les introduire dans les lieux célestes. La compagne et l'épouse de Celui qui avait été rejeté, mais qui est ressuscité, l'Eglise, est rassemblée parmi toutes les nations, pendant que son Epoux est assis à la droite de Dieu, et elle resplendira de la même gloire que lui, lorsqu'il apparaîtra (Colossiens 3: 4; 1 Jean 3: 2).

Christ, en sa qualité de semence d'Abraham, est l'héritier des promesses. S'il eût pris possession de cet héritage pendant sa vie terrestre, il l'aurait possédé pour lui seul. En effet, après qu'il eut manifesté sa gloire comme Fils de Dieu, par la résurrection de Lazare, et comme Roi des Juifs, par son entrée dans Jérusalem, quand des Grecs vinrent aussi le chercher, il dit que l'heure était venue, où (malgré le rejet par les Juifs de la semence promise) le Fils de l'homme devait être glorifié; mais le Seigneur ajoute aussitôt: «En vérité, en vérité, je vous dis: A moins que le grain de blé, tombant en terre, ne meure, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit» (Jean 12: 1-24).

C'est comme ressuscité que Christ devait entrer en possession de l'héritage avec l'Eglise, épi sorti de ce grain jeté dans le tombeau; avec l'Eglise, désormais parfaitement justifiée (Romains 4: 25). Ainsi Christ hérite les promesses, non pas comme venu en chair sur la terre, mais comme ressuscité. Il les hérite après avoir fait tout ce qui était nécessaire pour la

rédemption de l'Eglise, et dans la puissance de cette vie qu'il a reprise, à laquelle il associe son Epouse. De cette union, il résulte que les âmes qui composent l'Eglise, lorsqu'elles sont nées du Saint Esprit, sont considérées comme ressuscitées avec lui. En un mot, Christ est héritier en qualité d'homme ressuscité, de Tête ressuscitée de l'Eglise.

En Galates 3: 17, Paul parle de la confirmation de la promesse faite à Christ, et ce qu'il dit s'accorde parfaitement avec ce que nous venons d'exposer. Au reste, l'apôtre ne fait que citer Genèse 22: 18: «Et toutes les nations seront bénies en ta semence, parce que tu as écouté ma voix». Dans ces paroles, on voit, en effet, que la promesse faite à Abraham au chapitre 12, et relative à la bénédiction des nations, est confirmée à la semence du patriarche, après que celle-ci lui a été rendue par une résurrection en figure (Hébreux 11: 19).

Nous avons donc vu l'Ecriture établir, sous différents points de vue, cette précieuse vérité, que l'Eglise a été rachetée pour être unie à Jésus, afin que, lorsqu'il prendrait possession de son héritage, il eût une compagne propre pour lui, qui lui fût associée en toutes choses, et parfaitement semblable à son Epoux glorifié.

Pour l'entier établissement de ces choses, il était nécessaire non seulement que l'Eglise fût rachetée, mais encore que Christ fût allé lui préparer une place.

Christ élevé aux cieux prépare une place à l'Eglise, et peut accomplir les promesses faites à Israël. En attendant, l'Eglise est appelée

La résurrection du Sauveur eut pour double résultat d'accomplir la rédemption de l'Eglise, et de placer Christ dans un lieu où il pouvait assurer les gratuités promises à David (Actes des Apôtres 13: 34), c'est-à-dire confirmer en son propre nom toutes les promesses faites à Israël. D'ailleurs il fallait aussi qu'il prit possession des lieux célestes, afin d'établir le royaume des cieux et de remplir toutes choses (Ephésiens 4: 10; comparez avec Jean 20: 17). C'était aussi pour associer l'Eglise à cette gloire nouvelle, et pourtant éternelle, préparée avant la fondation du monde, et pourtant cachée aux siècles précédents, mais dont la manifestation avait été déterminée, selon la sagesse de Dieu, par le rejet du Messie par le peuple juif.

Ici, il faut distinguer deux choses: Christ préparant une place, une habitation céleste; — et Christ rassemblant d'entre toutes les nations ceux qui doivent être ses cohéritiers, appelant l'Epouse qui doit entrer en possession avec lui.

Ainsi, dans Jean 14: 2, 3, le Seigneur dit: «Je vais vous préparer une place. Et si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi; afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi».

Dans Jean 17: 24: «Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient nia gloire, que tu m'as donnée; car tu m'as aimé avant la fondation du monde».

En Romains 8: 29, il est écrit: «Ceux qu'il a préconnus, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères».

A son avènement, Christ reçoit l'héritage avec l'Eglise ressuscitée

En Colossiens 1: 18, Christ est appelé «le chef (la Tête) du corps, de l'assemblée, le premier-né d'entre les morts». Mais de quelle manière cela a-t-il lieu? «Comme nous avons porté l'image de celui qui est poussière, nous porterons aussi l'image du céleste». — «Tel qu'est celui qui est poussière, tels aussi sont ceux qui sont poussière; et tel qu'est le céleste, tels aussi sont les célestes». Ces paroles se lisent en 1 Corinthiens 15, qui traite exclusivement du sujet de la résurrection. C'est ainsi qu'il est encore écrit, en Romains 8: 30, et cela non en vue de la sanctification, mais de la gloire: «Ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés», sans qu'il soit parlé de la sanctification. «Il transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire» (Philippiens 3: 21).

Le temps auquel ces choses seront accomplies est clairement enseigné dans l'Ecriture. Christ est maintenant caché en Dieu, et notre vie y est cachée avec lui (Colossiens 3: 3). Le temps actuel est celui pendant lequel sont rassemblés, par le Saint Esprit, les membres de son corps, ses cohéritiers, tandis que lui est assis à la droite de Jéhovah, jusqu'à ce que ses ennemis soient faits le marchepied de ses pieds. «Par une seule offrande», dit l'apôtre, «il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés», — et «il s'est assis à perpétuité à la droite de Dieu, attendant désormais jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds» (Hébreux 10: 12-14). Il a achevé tout ce qu'il y avait à faire pour notre rédemption, à nous ses amis; et tandis qu'encore aujourd'hui il rassemble les siens, par la puissance du Saint Esprit qu'il a envoyé et qui le révèle lui, et le Père par lui, il est assis, dans l'attente de la possession, et non encore dans la possession effective de la terre, de la création, jusqu'à ce que le nombre de ses cohéritiers soit accompli. Il siège sur le trône du Père; c'est là que l'Eglise le connaît, actuellement.

Mais tandis qu'il attend, nous attendons aussi; et même la création tout entière attend de son côté la manifestation des fils de Dieu. Quant au temps et au mode de cette manifestation, les Ecritures sont claires.

Puisque nous devons être rendus conformes à l'image du Seigneur Jésus, il est évident que ce doit être par la résurrection et la glorification, car il est ressuscité et glorifié. C'est pourquoi il est dit que la création tout entière attend la révélation des enfants de Dieu; «et non seulement elle», ajoute l'apôtre, «mais nous-mêmes aussi, qui avons les prémices de l'Esprit, nous soupirons en nous-mêmes, attendant l'adoption, la délivrance de notre corps» (Romains 8: 19, 23). Il est encore écrit: «Quand le Christ, qui est notre vie, sera manifesté, alors vous aussi, vous serez manifestés avec lui en gloire» (Colossiens 3: 4). «Nous savons que, quand il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est» (1 Jean 3: 2).

Les saints jugent le monde

Nous avons déjà vu que le Seigneur a dit: «Je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi; afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi» (Jean 14: 3). C'est ce qui aura lieu, soit par la résurrection, soit en étant changés, car «nous ne nous endormirons pas tous, mais nous

serons tous changés» (1 Corinthiens 15: 51). C'est là l'entrée de l'Eglise dans la gloire, ainsi que nous en sommes instruits avec détails par 1 Thessaloniens 4: 16, 17. «Le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement, avec une voix d'archange, et avec la trompette de Dieu, descendra du ciel; et les morts en Christ ressusciteront premièrement; puis nous, les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur, en l'air; et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur».

On peut lire, dans Apocalypse 19, la description de cette scène: les noces de l'Agneau, puis le jugement subséquent de la terre, ou tout au moins des chefs de la révolte antichrétienne. Ce jugement est encore décrit en termes plus généraux, dans Jude, versets 14, 15: «Voici, le Seigneur est venu au milieu de ses saintes myriades, pour exécuter le jugement contre tous», et nous lisons, dans Zacharie 14: 5: «L'Eternel, mon Dieu, viendra, et tous les saints avec toi».

O temps heureux que celui où Christ se sera présenté l'Eglise à lui-même, comme une épouse «glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable»! (Ephésiens 5: 27). Parée de la beauté et de la gloire qui lui sont propres, voyant dans son Seigneur la beauté et la gloire du Père, elle est de plus associée à la gloire de son Epoux, dans la puissance de cet amour dont il l'a aimée et par lequel il s'est donné pour elle, afin qu'elle fût parfaitement purifiée et qu'elle fût rendue glorieuse avec lui là où il est; puis manifestée en gloire, tout entourée d'honneurs pareils à ceux qu'il reçoit lui-même; rendue participante de toute sa gloire, de cette gloire que le Père lui a donnée, et cela parce qu'elle a été aimée, comme le Père l'a aimé, lui, Jésus. Associés au Seigneur de gloire, les saints jugeront les anges et le monde. Ils seront les ministres et les instruments qui dispenseront la lumière et les bénédictions de son règne sur une terre affranchie de toutes ses misères, et où Satan ne sera plus; «car ce n'est point aux anges qu'il a assujetti le monde habité à venir dont nous parlons» (Hébreux 2: 5). «Ceux qui seront estimés dignes d'avoir part à ce siècle-là et à la résurrection d'entre les morts... ne peuvent plus mourir» (Luc 20: 35, 36). «Sur eux la seconde mort n'a point de pouvoir», mais ils vivent et règnent avec Christ mille ans (Apocalypse 20: 6). Bienheureux sont ces fidèles-là!

A la venue de Christ, ceux-ci (déjà ressuscités quant à leurs âmes) sont ressuscités quant à leurs corps, par son Esprit qui habite en eux (Romains 8: 11). C'est là la résurrection, non de jugement, mais de vie (Jean 5: 29), qui appartient à l'Eglise en vertu de son union avec Christ par le Saint Esprit. Elle ne saurait donc concerner les méchants, bien qu'eux aussi doivent être ressuscités en leur temps par la parole du Fils, mais pour être jugés. Ceux donc qui sont du Christ ressusciteront à son avènement; quant au reste des morts, leur résurrection aura lieu lorsque Christ, après avoir remis le royaume, s'assiéra, comme Fils de Dieu, sur le grand trône blanc pour juger les morts, et que le ciel et la terre se seront enfuis de devant sa face (Apocalypse 20: 11).

Tels sont les enseignements de la parole de Dieu. La prise de possession du royaume par Christ est décrite dans Daniel; mais ce sujet nous conduirait à notre seconde partie, la gloire terrestre; nous le laisserons donc de côté pour le moment. Nous avons seulement voulu montrer ici la place que l'Eglise occupe dans cette scène, et la liaison qui existe entre cette

doctrine bien comprise et les vérités les plus fondamentales et les plus consolantes qui font l'espérance et la joie du croyant.

Le royaume du Père

Il est un point de ce sujet que nous avons à peine effleuré, mais dont la contemplation nous entraînerait trop loin de notre but principal, et risquerait de nous le faire perdre de vue: c'est la place qu'y tient l'amour du Père, sujet également plein de puissantes consolations. C'est pour *le règne du Père* que Jésus a enseigné ses disciples à prier; c'est dans *le royaume du Père* que «les justes resplendiront comme le soleil» (Matthieu 13: 43), c'est-à-dire comme Christ, le Soleil de justice. C'est dans *la gloire du Père* que Christ doit paraître (Luc 9: 26), et c'est là pour nous une circonstance bien réjouissante, du bonheur de ce grand jour. Ici, nous entrons dans des eaux plus profondes, et cependant plus calmes; dans cette éternité, océan immobile et sans bornes d'une joie infinie, d'une joie dont nous connaissons cependant la longueur et la largeur, la profondeur et la hauteur, qui surpassent toute intelligence. Car c'est là que nous apprendrons ces choses; c'est là que nous étudierons la gloire. Ici-bas, nous éprouvons peut-être plus profondément ce qu'est la grâce; là, nous en serons la pleine manifestation, nous pécheurs, rendus semblables à Christ lui-même (Ephésiens 2: 7).

Mais les passages que nous avons mis sous les yeux du lecteur, avec les réflexions qui y sont jointes, peuvent suffire pour guider ceux qui désirent s'enquérir de cette simple, mais réjouissante vérité, et en recevoir la révélation dans leurs âmes. Ils ne tarderont pas à éprouver qu'elle renferme toutes choses; qu'elle est la plénitude de Celui qui, sans avoir eu de commencement, voulut naître, et qui, n'ayant point de fin, veut accomplir éternellement en nous cette joie infinie dont la jouissance même nous rendra capables d'en jouir dans une mesure toujours croissante. Nous aurons de grandes leçons à apprendre dans la gloire avec Christ, l'Agneau, en qui nous est révélé tout ce qu'est le Père. La vie que nous avons reçue nous donne dès maintenant un droit de propriété à toutes ces bénédictions.

Nous n'avons fait que tracer un simple aperçu de la place qu'occupera l'Eglise, lorsque Christ sera révélé dans sa puissance et sa gloire. Alors elle sera manifestée comme son Epouse, sa compagne, dans la même gloire que lui, et par elle, par son moyen, toutes choses seront bénies, car elle sera la sphère et l'intermédiaire du déploiement de la gloire et de la bénédiction de Christ.

Seconde partie : Israël

Nous avons vu, dans la première partie de ce traité, la grâce infinie de Dieu manifestée par l'exaltation de l'Eglise dans les lieux célestes.

Dans cette seconde partie, nous passerons à ce qui concerne le peuple terrestre, ce «peuple merveilleux dès ce temps et au delà» (Esaïe 18). De même que nous avons vu dans l'Eglise la pleine manifestation de la grâce, de même nous verrons ici déployés, d'une manière suprême, toute la providence, tout le conseil, toute la patience et le support miséricordieux de Dieu, se manifestant en souveraineté et montrés déjà et qui le seront encore avant la fin

de l'histoire de cette terre, théâtre merveilleux de toutes ses dispensations. Et voici quelle est l'importance de la chose: il fallait que Dieu choisit une nation entre toutes; pour le faire, il était à la fois souverain et sage. Il choisit Israël; il forma ce peuple pour lui-même, afin qu'il fût son témoin et racontât ses louanges (Esaïe 43: 10, 21). Suivons l'histoire de ce peuple de Dieu, à l'égard duquel «les dons et l'appel de Dieu sont sans repentance» (Romains 11: 29).

Les deux passages que nous venons de citer sont assez remarquables en eux-mêmes pour attirer toute notre attention sur Israël. Dieu a formé ce peuple pour lui-même, et c'est à son sujet qu'il est dit que «les dons et l'appel de Dieu sont sans repentance». Il en résulte que *la fidélité de Dieu* d'un côté, et son caractère de l'autre, doivent se trouver spécialement manifestés dans cette nation. En effet, c'est dans la contemplation des dispensations de Dieu envers Israël que le grand apôtre des gentils s'écrie: «O profondeur des richesses et de la sagesse et de la connaissance de Dieu! Que ses jugements sont insondables, et ses voies introuvables!» (Romains 11: 33).

Mais c'est sur la *terre* que les Juifs sont les témoins. Quant au ciel, «il n'y a pas Grec et Juif, circoncision et incirconcision, barbare, Scythe, esclave, homme libre; mais Christ est tout, et en tous» (Colossiens 3: 11). Par conséquent, ce témoignage agit sur les nations de la terre. Dieu lui-même, au milieu de ce peuple et par son moyen, agit sur ces nations et se manifeste parmi elles par sa justice et sa puissance envers Israël, par les relations d'Israël avec les nations, et de celles-ci avec Israël, et selon leur conduite à l'égard de ce peuple.

C'est donc là que toute sa providence trouve son centre, comme il est écrit: «Quand le Très-haut partageait l'héritage aux nations, quand il séparait les fils d'Adam, il établit les limites des peuples selon le nombre des fils d'Israël» (Deutéronome 32: 8). Ainsi donc la fidélité, le caractère et le gouvernement providentiel de Dieu, se trouvent déployés sur la terre.

J'essaierai d'exposer, selon les Ecritures, quelques-uns des faits, des principes et des témoignages qui se rapportent à ce peuple et nous instruisent touchant les jugements et les voies de Dieu.

Il y a une différence très nette entre les voies de Dieu avant et après le déluge. Depuis la chute, il y a toujours eu un peuple de Dieu et un monde des impies. Jamais Dieu ne s'est laissé sans témoignage. Les prophéties d'Enoch furent, pour ces temps-là, l'instruction du peuple de Dieu, et elles sont, de nos jours, l'espérance des fidèles. Cependant il n'y avait alors point de jugement manifesté, point de nation, point d'appel extérieur qui formât les croyants ou un peuple élu en un corps reconnu devant Dieu: il n'y avait, par conséquent, point de développement des principes du caractère de Dieu. C'était une race déchue, et la nature déchue de l'homme se manifestait et suivait son cours en dépit du témoignage de Dieu; et Dieu ne fit rien jusqu'à ce que, le mal étant devenu intolérable, il le balayât de devant sa face par un jugement auquel nul ne put échapper, sauf le petit nombre de ceux qui se trouvaient dans l'arche. Le monde périt, englouti dans les eaux. Dieu «se repentit d'avoir fait l'homme

sur la terre», car «la terre était corrompue devant Dieu, et la terre était pleine de violence», et Dieu la détruisit.

Le monde qui existe maintenant est un nouveau monde, gardé pour le feu au jour du jugement. Dans ce monde, il y a deux grands principes: le *gouvernement* placé entre les mains des hommes, et *la séparation du monde* par l'appel de Dieu.

Le premier est aisément corrompu; et les hommes se montrent en cela, comme en toute autre chose, infidèles dans le maintien de la gloire de Dieu. Mais là où il y a la possibilité du mal, où il y a des principes qui, laissés à eux-mêmes, peuvent produire le mal et la misère, là le règlement de toutes choses sur des principes divins, selon la volonté de Dieu, est le premier principe de bonheur, principe qui, dans son caractère, embrasse toute l'étendue de la terre. Tel est le principe qui, dans sa racine, fut établi pour la première fois avec Noé, pour le gouvernement de ce nouveau monde qui sortait de la ruine causée par la corruption et la violence: «Qui aura versé le sang de l'homme, par l'homme son sang sera versé». c'était la puissance de Dieu sur la vie, placée entre les mains de l'homme et dont il devait être responsable. L'exercice de ce pouvoir était la manifestation du jugement de Dieu, et rappelait la sainteté, l'autorité et la vigilance constante du Très-haut. Tel était du moins son vrai caractère. Mais pour que la valeur de ce principe de gouvernement fût acceptée dans ses détails, soit par les gouvernants, soit par les gouvernés, il fallait que la source d'où il émane fût reconnue. La valeur de ce principe était de rappeler au coeur et de représenter aux yeux l'autorité de ce Dieu qui l'avait établi, autorité qui, ainsi reconnue, réfrènerait les convoitises de la chair, avant qu'elles se manifestassent par des actes auxquels le pouvoir du glaive devait être appliqué, ou qui empêcherait les effets de ces convoitises, quand ils ne seraient pas assez graves pour tomber sous l'application immédiate de la loi.

Mais non seulement nous voyons le chef de ce nouveau monde manquer, dès le commencement, au gouvernement de soi-même, et, par conséquent, perdre le respect de celui qui aurait dû le premier lui obéir, c'est-à-dire son fils, nous apercevons de plus un esprit malin et méchant, qui savait comment détruire l'efficacité de ce pouvoir de gouvernement dans sa source, en se l'appropriant lui-même, se présentant comme la source des maux et des biens qui résultaient de la conduite de l'homme, ou qui étaient l'effet de la puissance et du gouvernement de Dieu. Et dans l'état de chute et de péché de l'homme, il était capable en quelque degré de justifier ses prétentions, ou au moins de les faire respecter.

Là-dessus est introduit le second principe: l'appel de Dieu, principe qui, en mettant à part une personne, un peuple, une famille, une assemblée, reconnaissant le vrai Dieu, était capable de les rendre témoins de son caractère, et d'être le théâtre où il déploierait sa puissance selon ce caractère. «Et Josué rassembla toutes les tribus d'Israël à Sichem, et il appela les anciens d'Israël, et ses chefs, et ses juges, et ses magistrats; et ils se tinrent devant Dieu. Et Josué dit à tout le peuple: Ainsi dit l'Eternel, le Dieu d'Israël: Vos pères, Térakh, père d'Abraham et père de Nakhor, ont habité anciennement au-delà du fleuve, et ils ont servi d'autres dieux; et je pris votre père Abraham d'au delà du fleuve, et je le fis aller par tout le pays de Canaan» (Josué 24: 1-3). Ce récit nous montre l'occasion et la nécessité de cet appel, chose inconnue avant le

déluge, malgré tout le mal qui avait offensé Dieu à cette époque. «Vos pères ont servi d'autres dieux!» nouveau crime, nouveau piège de Satan, qui exigent de nouvelles mesures de la part d'un Dieu tout bon. Les luttes et la violence se manifestèrent au temps de Nimrod, et peut-être l'orgueil et l'ambition s'élevant contre Dieu, se montrèrent-ils aussi en ceux qui voulaient se faire un nom, de peur d'être dispersés. Là Satan fit découler le principe du gouvernement de la volonté et de la violence de l'homme, et la concentration du pouvoir du désir de se faire un nom. Mais le jugement de Dieu confondant les projets des hommes et les forçant à se disperser, suffit pour montrer la suprématie de sa puissance et humilier leur orgueil. Par la confusion des langues, ce jugement donna en même temps naissance à la séparation des hommes en nations et forma les liens de patrie, qui devaient être l'occasion de toutes ces organisations diverses que régit sa providence.

Mais tandis que l'orgueil de l'homme était confondu par le jugement de Dieu, et servait seulement à la manifestation de sa puissance et à l'accomplissement de ses desseins providentiels, le remplacement dans le cœur des hommes de son pouvoir par celui de Satan, sous la forme des faux dieux, comme étant la source du gouvernement et les auteurs des jugements, donnait occasion au Dieu tout-puissant qui peut toujours tirer le bien du mal, de manifester l'autre principe que nous avons mentionné, c'est-à-dire l'appel de Dieu. Ainsi Dieu se glorifie lui-même, même par la perversité et la folie de ses créatures.

* * *

Dieu appela Abraham — type selon la chair et selon l'esprit de la famille de Dieu, et dépositaire de toutes ses promesses. Voici les termes de cet appel: «Et l'Eternel avait dit à Abram: Va-t'en de ton pays, et de ta parenté, et de la maison de ton père, dans le pays que je te montrerai; et je te ferai devenir une grande nation, et je te bénirai, et je rendrai ton nom grand, et tu seras une bénédiction; et je bénirai ceux qui te béniront, et je maudirai ceux qui te maudiront; et en toi seront bénies toutes les familles de la terre» (Genèse 12: 1-3). C'était là dans son principe la séparation d'avec le monde, brisant tous les liens les plus forts et les relations les plus intimes, afin qu'il se donnât lui-même à Dieu seul, lui, son cœur, sa foi et sa confiance.

Le principe du gouvernement chez les nations et de l'autorité dans la famille subsistait dans toute sa force, mais Satan s'en était emparé, et notre Dieu, le Dieu de bonté, en attirant plus près de lui une famille et une nation, introduisait un nouveau et puissant principe pour faire valoir son nom, son caractère et sa grâce, au milieu de ce monde qui s'était retiré de ses jugements providentiels en se jetant entre les mains du grand adversaire de son bonheur, tout comme il l'est de la gloire de Dieu. Le manque de fidélité et de force dans l'homme placé sous sa responsabilité, s'était ainsi montré de nouveau d'une manière fatale au monde entier, parce que la faiblesse de l'homme l'avait placé sous la main et l'autorité de Satan, non seulement en conséquence du péché de toute la race humaine, mais par rapport au principe de gouvernement introduit pour le régir. Mais le principe de l'appel de Dieu maintenait sa suprématie d'une manière qui la plaçait au-dessus des effets de la responsabilité de l'homme, et en conséquence Dieu pouvait y ajouter des promesses inconditionnelles. C'est ce qui eut

lieu par rapport à Abraham, et, dans ce qui suit, nous en verrons toute l'importance dans l'histoire du peuple élu. C'est là la différence entre l'appel extérieur en lui-même et le principe de gouvernement (deux choses néanmoins qui ont leurs droits clairs et positifs sur le coeur de l'homme), d'un côté, et d'un autre, la certitude des promesses et de l'appel de Dieu selon la grâce, soit pour les Juifs soit pour l'Eglise. Le droit de Dieu est reconnu par le croyant dans le premier cas, mais aussi l'entier manquement de l'homme en toutes choses; la puissance efficace de Dieu est sentie et produit ses effets dans le second cas.

L'existence du principe de l'appel de Dieu a été développé sous diverses formes depuis le temps d'Abraham, mais Dieu a constamment maintenu le principe. Il y a eu dès ce temps, dans l'histoire du gouvernement du monde, plusieurs changements de la plus grande importance, dans lesquels s'est montré le gouvernement de Dieu; et la vérité de ce gouvernement sera glorifiée dans les résultats qui surgiront de ces événements dans les derniers jours. Ils sont les sujets dont traitent les prophéties de l'Ancien Testament, de même que les précieux sujets du Nouveau Testament sont la fidélité de Dieu à son appel quant à son ancien peuple, et la manifestation de cet appel sous une forme nouvelle qui conduit l'Eglise dans la connaissance et la jouissance des choses célestes — choses clairement révélées par l'Esprit Saint qui lui a été donné.

Ainsi, avant le déluge, nous voyons l'entière opposition entre l'homme déchu et le caractère de Dieu; alors Dieu, après un simple mais puissant et patient témoignage, balaie de devant sa face cette masse d'iniquité et lave dans les eaux du déluge la terre souillée. Nous avons vu le principe de jugement et de rétribution introduit sous Noé, comme constituant le nouveau monde. C'est le principe du gouvernement. Puis nous avons trouvé, dans l'histoire d'Abraham, le principe de l'appel de Dieu. C'est le principe de la grâce, de la sainteté et de la suprématie de Dieu. Mais l'union de ces deux principes nous est aussi présentée dans les Ecritures; union très remarquable pour un temps, comme une nouvelle épreuve de la fidélité de l'homme placé sous sa responsabilité et dans des circonstances tout à fait particulières, et accompagnée aussi par une manifestation plus étonnante encore de patience de la part de Dieu. C'est ce qui fournira dans les derniers temps le sujet de cette louange solennelle: «Sa bonté demeure à toujours». Quant à l'avenir, l'union de ces deux principes est la source d'un état de choses qui sera la manifestation de la puissance et de la sagesse insondables de Dieu, lorsqu'il prendra dans ses propres mains les rênes du gouvernement.

L'histoire de l'union de ces deux principes, soit sous la responsabilité de l'homme soit selon l'efficacité de la suprématie de Dieu, est celle du peuple juif. La loi en est le principe dirigeant, comme étant l'expression des conditions positives du gouvernement de Dieu. C'est, par conséquent, dans l'histoire de ce peuple que l'on doit chercher le centre de l'administration du gouvernement du monde. Elle renferme, dans le passé, d'un côté, le témoignage donné par un peuple élu à la connaissance du seul vrai Dieu contre les faux dieux des gentils, ainsi qu'il est dit: «Ecoute, Israël: L'Eternel, notre Dieu, est un seul Eternel»; d'un autre côté, on y voit le témoignage rendu aux principes du gouvernement du vrai Dieu, *par la manière dont il agit* envers son peuple élu, le bénissant ou le châtiant ouvertement selon sa

conduite. «Je vous ai connus, vous seuls, de toutes les familles de la terre; c'est pourquoi je visiterai sur vous toutes vos iniquités» (Amos 3: 2). Dans l'histoire future d'Israël (que la prophétie nous présente), la souveraineté et l'efficacité de l'appel de Dieu seront clairement et ouvertement manifestées; le gouvernement de toute la terre sera placé dans les mains du roi que Dieu a établi, et sera régi selon les principes d'une loi que Dieu aura écrite dans les coeurs de son peuple: ce sera une alliance abondant en précieuses et souveraines bénédictions qui démontreront en même temps les richesses de sa bonté et sa fidélité à ses promesses, et auxquelles les gentils participeront dans leur mesure, sur une terre qui sera remplie de la connaissance de la gloire de Dieu, comme le fond de la mer est couvert par les eaux (Habakuk 2: 14).

Mais si, d'un côté, la responsabilité de l'homme donnait indirectement occasion à la manifestation du caractère de Dieu; de l'autre, la faiblesse de l'homme rendait nécessaire que Dieu établît l'espérance de ses promesses sur une toute autre base que celle de la responsabilité. Et, en effet, nous voyons dans l'histoire que nous examinons, qu'Israël reçut les promesses en Abraham selon l'appel de Dieu, d'une manière absolue et inconditionnelle. Sous la loi, Israël accepte ses promesses sous la responsabilité de son obéissance. Examinons plus en détail et sous ces deux rapports ce qui concerne ce peuple.

Les promesses de bénédiction furent données à Abraham sans conditions. Nous lisons, en Genèse 17: «Abram était âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans; et l'Eternel apparut à Abram, et lui dit: Je suis le Dieu Tout-puissant; marche devant ma face, et sois parfait; et je mettrai mon alliance entre moi et toi, et je te multiplierai extrêmement. Et Abram tomba sur sa face, et Dieu parla avec lui, disant: Quant à moi, voici, mon alliance est avec toi, et tu seras père d'une multitude de nations; et ton nom ne sera plus appelé Abram, mais ton nom sera Abraham, car je t'ai établi père d'une multitude de nations. Et je te ferai fructifier extrêmement, et je te ferai devenir des nations; et des rois sortiront de toi. Et j'établirai mon alliance entre moi et toi et ta semence après toi, en leurs générations, pour être une alliance perpétuelle, afin que je sois ton Dieu, à toi et à ta semence après toi. Et je te donne, et à ta semence après toi, le pays de ton séjournement, tout le pays de Canaan, en possession perpétuelle; et je serai leur Dieu» (versets 1-8). Puis Abraham reçut le sceau de la circoncision, ordonnance qui, si elle était négligée, entraînait, non la perte de la promesse comme nation, mais le retranchement de celui qui l'avait omise. La promesse inconditionnelle se trouve aussi au chapitre 15: «Celui qui sortira de tes entrailles, lui, sera ton héritier», et encore: «Ainsi sera ta semence», puis, au verset 18: «En ce jour-là, l'Eternel fit une alliance avec Abram, disant: Je donne ce pays à ta semence, depuis le fleuve d'Egypte jusqu'au grand fleuve, le fleuve Euphrate: le Kénien, etc». Cette promesse faite à Abraham est confirmée à Isaac, au chapitre 22, et à Jacob, dans la vision qu'il eut à Béthel et, dans les deux cas aussi, inconditionnellement.

Avec cela, comparons maintenant l'alliance faite avec le peuple au mont Sinaï. Dieu l'avait fait sortir d'Egypte à main forte, et l'avait conduit avec grâce et bénédiction jusqu'à cette montagne, pourvoyant à tous ses besoins et ne lui reprochant jamais ses murmures. «Israël campa là devant la montagne», et Dieu lui envoya par Moïse ce message: «Vous avez vu ce

que j'ai fait à l'Egypte, et comment je vous ai portés sur des ailes d'aigle, et vous ai amenés à moi. Et maintenant, *si vous écoutez attentivement ma voix*, et si vous gardez mon alliance, vous m'appartiendrez en propre d'entre tous les peuples; car toute la terre est à moi; et vous me serez un royaume de sacrificateurs, et une nation sainte. Ce sont là les paroles que tu diras aux fils d'Israël. Et Moïse vint, et appela les anciens du peuple, et mit devant eux toutes ces paroles que l'Eternel lui avait commandées. Et tout le peuple ensemble répondit et dit: Tout ce que l'Eternel a dit, nous le ferons. Et Moïse rapporta à l'Eternel les paroles du peuple» (Exode 19: 4-8).

Alors la loi fut donnée, et ainsi l'alliance fut conclue sous l'expresse condition d'obéissance de la part du peuple, s'il voulait jouir des promesses que l'alliance renfermait. Et qu'arriva-t-il? Précisément ce que l'on pouvait attendre de l'homme — de nos misérables coeurs. Avant même que Moïse, sortant de la présence de Dieu, fût descendu, apportant les détails de l'alliance et les commandements écrits du doigt de Dieu, le peuple s'était complètement détourné de l'Eternel, et s'était fait un dieu d'or.

De la part du peuple, l'alliance était rompue dans son principe fondamental, presque avant qu'il l'eût reçue. «Et quand le peuple vit que Moïse tardait à descendre de la montagne, le peuple s'assembla auprès d'Aaron, et ils lui dirent: Lève-toi, fais-nous un dieu qui aille devant nous; car ce Moïse, *cet homme* qui nous a fait monter du pays d'Egypte, nous ne savons ce qui lui est arrivé» (Exode 32: 1). Quel oubli de la main de Dieu! Mais l'Eternel prend le peuple au mot, et ne le reconnaît pas comme son peuple sous l'alliance qui avait été traitée avec lui. Il dit à Moïse: «Va, descends; car *ton* peuple, que *tu* as fait monter du pays d'Egypte, s'est corrompu» (verset 7).

Arrêtons-nous un moment à cette conjoncture importante, et considérons, dans ce peuple, le développement des relations de Dieu avec le monde et avec les hommes; ensuite, nous reviendrons à l'histoire d'Israël. Depuis ce moment, nous voyons les trois grands instruments de ces relations, tenant leur place au milieu du peuple de Dieu: Moïse y était le représentant de la royauté. «Moïse nous a commandé une loi, héritage de la congrégation de Jacob; et il a été roi en Jeshurun, quand les chefs du peuple se réunirent ensemble avec les tribus d'Israël» (Deutéronome 33: 4, 5). Aaron occupait la place de souverain sacrificateur, et Marie était là comme prophétesse. «Car je t'ai fait monter du pays d'Egypte, et je t'ai racheté de la maison de servitude; et j'ai envoyé devant toi Moïse, Aaron et Marie» (Michée 6: 4; voyez aussi Exode 15; Nombres 12).

Ainsi nous voyons, dans le désert, le modèle des trois instruments médiateurs de la puissance de Dieu: l'un pour la communication de sa volonté; le second, comme moyen de s'approcher de lui; et le troisième, l'instrument de son gouvernement, le dépositaire de son pouvoir.

Moïse, à différentes périodes, a rempli ces trois fonctions. Dans les plaies infligées aux orgueilleux Egyptiens, Aaron agit comme prophète et Moïse était comme Dieu pour Pharaon — mais cela, au fond, ne change rien. Durant l'union des deux principes de gouvernement et

d'appel, ces choses furent pleinement développées; mais sous sa responsabilité à leur égard, le peuple juif s'est corrompu dans chacune d'elles.

Sous la sacrificature — alors que Dieu était leur roi et qu'il y avait seulement des juges suscités de temps à autre pour les maintenir dans leur héritage, quand leur infidélité les avait fait livrer entre les mains d'opresseurs étrangers — les fils d'Israël étaient en relation avec Dieu par le moyen du sacrificateur. Silo était le lieu où Dieu avait mis son nom. Mais quelle en fut la fin? Un témoignage de jugement pour toutes les générations. «Allez à mon lieu qui était à Silo», dit Jérémie, «où j'ai fait demeurer mon nom au commencement, et regardez ce que je lui ai fait, à cause de l'iniquité de mon peuple Israël... Je ferai à cette maison... comme j'ai fait à Silo» (Jérémie 7: 12-14). Sous la sacrificature, il y eut une entière corruption, même chez les sacrificateurs, ainsi que nous le voyons en 1 Samuel 2, et dans la scène touchante du chapitre 3 où *I-Cabod* fut imprimé sur le peuple de Dieu. Je ne dis pas que la sacrificature fut abolie; loin de là: elle devait, au contraire, être un exemple de la patience de Dieu, jusqu'à ce que vînt Celui qui en remplirait efficacement toutes les fonctions.

Samuel était le représentant de la lignée prophétique, un *juge* aussi, gouvernant le peuple par le témoignage de Dieu, témoignage donné, ainsi que nous l'avons vu, contre l'état où se trouvait alors la sacrificature. C'est pour cette raison que Pierre dit: «Tous les prophètes, depuis Samuel et ceux qui l'ont suivi» (Actes des Apôtres 3: 24). C'était donc là le gouvernement de Dieu par le prophète. Cependant le peuple n'en était point satisfait, et demanda un roi, et Dieu leur donna un roi dans sa colère, et l'ôta dans sa fureur (Osée 13: 11). Un roi choisi selon la chair, alors que Dieu était leur Roi, ne servit qu'à montrer la faiblesse de tout ce que l'homme fait, la folie de tout ce qu'il désire. Néanmoins la royauté de Christ sur son peuple fut toujours dans les desseins de Dieu. Il leur donna un roi selon son cœur, et David et Salomon furent les types de la royauté de Christ, l'un en souffrant et vainquant tous ses ennemis, après avoir montré une obéissance complète; l'autre, comme régnant en paix et en gloire sur un peuple heureux, obéissant et prospère. Là se termine le tableau. L'homme peut fournir des types, mais ne peut jamais accomplir parfaitement les fonctions de ce qui est vrai en Christ, et de ce qui sera accompli en lui. Le repos et la gloire dont Salomon jouit, furent la cause de sa chute. Il ne sut pas conserver sa droiture au milieu des dons de Dieu, mais, égaré par ses femmes, il servit d'autres dieux. La royauté, dernière ressource de Dieu pour maintenir ses relations avec son peuple, fut corrompue, précisément en ce en quoi Israël devait être le témoin de Dieu. Le royaume tomba et fut divisé; néanmoins la maison de David, dans la sagesse de Dieu, conserva une tribu pour l'amour de David, son serviteur, et de Jérusalem, la ville qu'il avait choisie parmi toutes les tribus d'Israël; car l'appel de David était selon la grâce, et le choix de Jérusalem était celui de Dieu (voyez 1 Chroniques 21: 22; 22: 7-14; 1 Rois 11: 13, 32).

Après cela, la longue patience de Dieu attendit, enseignant, reprenant et avertissant par les prophètes. Car «l'Eternel, le Dieu de leurs pères, envoya vers eux par ses messagers, se levant de bonne heure et envoyant, car il avait compassion de son peuple et de sa demeure. Mais ils se moquaient des messagers de Dieu, et méprisaient ses paroles, et se raillaient de

ses prophètes, jusqu'à ce que la fureur de l'Eternel monta contre son peuple et qu'il n'y eut plus de remède. Et il fit monter contre eux le roi des Chaldéens» (2 Chroniques 36: 15-17). Le reste de leur histoire est courte. Le règne fut transféré aux gentils. Dieu, pour accomplir ses desseins, conserva et ramena un résidu, afin que son Christ apparût, au milieu du peuple, comme «serviteur de la circoncision, pour la vérité de Dieu, pour la confirmation des promesses faites aux pères» (Romains 15: 8). Le prophète fut manifesté, le roi naquit, mais fut rejeté. L'histoire de cet événement de toute importance nous est donnée brièvement dans la controverse qu'il eut avec toutes les classes des Juifs, à la fin de son ministère (Matthieu 21: 23, etc.). «Et enfin, il envoya auprès d'eux son fils, disant: Ils auront du respect pour mon fils. Mais les cultivateurs, voyant le fils, dirent entre eux: Celui-ci est l'héritier; venez, tuons-le, et possédons son héritage. Et l'ayant pris, ils le jetèrent hors de la vigne, et le tuèrent». Et leur jugement fut prononcé, et leur désolation annoncée dans ces paroles pleines d'une douloureuse tendresse: «Jérusalem, Jérusalem, la ville qui tue les prophètes et qui lapide ceux qui lui sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu! Voici, votre maison vous est laissée déserte, car je vous dis: Vous ne me verrez plus désormais, *jusqu'à ce que vous disiez: Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur!*» (Matthieu 23: 37-39). Ayant accompli son ministère auprès du peuple comme prophète, et maintenu leur cause (bien qu'ils soient sous un juste jugement *jusqu'à ce jour*) comme Aaron, mais n'étant pas encore sorti hors du voile (de sorte qu'ils sont ignorants de leur sort), il reviendra comme Roi, et occupera le trône de David, son père. «Il sera sacrificateur sur son trône» (Zacharie 6: 13), selon la promesse: «Car les fils d'Israël resteront beaucoup de jours sans roi, et sans prince, et sans sacrifice, et sans statue, et sans éphod ni théraphim. Ensuite, les fils d'Israël retourneront et rechercheront l'Eternel, leur Dieu, et David, leur roi, et se tourneront avec crainte vers l'Eternel et vers sa bonté, à la fin des jours» (Osée 3: 4, 5). En ces jours, le gouvernement et le principe de l'appel seront réunis sous le règne de Christ, et «l'Eternel sera roi sur toute la terre. En ce jour-là, il y aura un Eternel, et son nom sera *un*». Jérusalem sera de nouveau bâtie et habitée en sécurité, et Dieu dira: «C'est ici mon peuple; et lui dira: L'Eternel est mon Dieu» (Zacharie 13; 14).

Ayant ainsi brièvement suivi l'histoire de ce peuple, jusqu'à ce que la grâce lui rende le bonheur comme nation qui portera du fruit, et qui sera le peuple que le Seigneur bénit, histoire qui nous montre comment il a été la scène de la manifestation des principes du gouvernement de Dieu — je reprendrai l'étude de ses relations avec Dieu, sous le rapport de circonstances plus générales, bien que plus profondes et plus détaillées.

Nous avons vu les promesses inconditionnelles faites à Abraham; la sortie d'Egypte par grâce et par le bras puissant de Dieu. Nous avons vu le peuple, conduit par la grâce au mont Sinaï, entrer dans une alliance basée sur son obéissance, puis briser tout lien qui l'attachait à Dieu en se faisant un dieu d'or. Mais cette circonstance donna lieu à la révélation d'un principe de la plus haute importance — *la médiation* — principe qui servit à la fois à maintenir la compatibilité du caractère de Dieu avec le choix qu'il avait fait d'un peuple méchant, et à

donner occasion au déploiement de ce caractère en patience, en justice, en châtements fidèles et en pitié. La médiation rappelait toujours à Dieu *sa grâce*, et *jamais* l'alliance d'obéissance, car alors il n'en était pas besoin; elle infligeait peut-être parfois de sévères châtements, dont la durée et la rigueur étaient proportionnées à la ferveur des supplications médiatoriales. La médiation était par conséquent la base de toutes les relations de Dieu avec son peuple, afin qu'il pût déployer toutes les richesses de sa grâce et de sa nature, et les manifester envers le peuple qu'il avait choisi et qui était aimé de lui, le Dieu juste, mais qui en fait manquait constamment à l'obéissance qui lui était due, et qui aurait été la source de bénédictions directes.

La médiation maintenait les relations de Dieu avec son peuple, au milieu des transgressions de celui-ci, tandis qu'il faisait connaître toutes ses merveilles, jusqu'à ce que ses jugements eussent retranché les méchants et qu'il eût complété la bénédiction et la gloire de son peuple, sous la main protectrice de celui qui avait été le médiateur durant le temps de leurs épreuves: «Et l'Eternel dit: J'ai pardonné selon ta parole. Mais, aussi vrai que je suis vivant, toute la terre sera remplie de la gloire de l'Eternel! Car tous ces hommes qui ont vu ma gloire, et mes signes, que j'ai faits en Egypte et dans le désert, et qui m'ont tenté ces dix fois, et qui n'ont pas écouté ma voix;... s'ils voient le pays que j'avais promis par serment à leurs pères! Aucun de ceux, qui m'ont méprisé ne le verra. Mais mon serviteur Caleb, parce qu'il a été animé d'un autre esprit et qu'il m'a pleinement suivi, je l'introduirai dans le pays où il est entré, et sa semence le possédera» (Nombres 14: 20-24; lisez tout le chapitre).

Mais nous devons remarquer les preuves historiques de l'introduction de la médiation comme soutien de l'ancienne alliance, ou comme fondation d'une nouvelle. «Et l'Eternel dit à Moïse: J'ai vu ce peuple, et voici, c'est un peuple de cou roide. Et maintenant laisse-moi faire, afin que ma colère s'embrace contre eux, et que je les consume, et je ferai de toi une grande nation. Et Moïse implora l'Eternel, son Dieu, et dit: Pourquoi, ô Eternel, ta colère s'embraserait-elle contre *ton* peuple, que *tu* (*) as fait sortir du pays d'Egypte, avec grande puissance et à main forte? Pourquoi les Egyptiens parleraient-ils, disant: C'est pour leur mal qu'il les a fait sortir, pour les tuer dans les montagnes, et pour les consumer de dessus la face de la terre? Reviens de l'ardeur de ta colère, et repens-toi du mal que tu veux faire à ton peuple. *Souviens-toi d'Abraham, d'Isaac, et d'Israël, tes serviteurs*, auxquels tu as juré par toi-même, et auxquels tu as dit: Je multiplierai votre semence comme les étoiles des cieux, et je donnerai à votre semence tout ce pays dont j'ai parlé, et ils l'hériteront pour toujours. *Et l'Eternel se repentit* du mal qu'il avait dit qu'il ferait à son peuple» (Exode 32: 9-14). Tel était le principe.

(*) Dieu avait auparavant dit à Moïse: *Ton* peuple, que *tu*... etc.

Les conséquences de cette médiation, la conduite de Moïse envers le peuple, son retour vers Dieu avec de nouvelles supplications (lui-même se plaçant comme quelqu'un qui espère faire propitiation pour le péché des Israélites), et en même temps le détail des réponses que fait Dieu, tout cela se trouve dans ce qui suit, et au chapitre 33 de l'Exode. A la fin, Moïse supplie Dieu de lui faire voir sa gloire. Cela était impossible, mais l'Eternel promet de faire

passer toute sa bonté devant lui. «Et l'Eternel descendit dans la nuée, et se tint là avec lui, et cria le nom de l'Eternel. Et l'Eternel passa devant lui, et cria: L'Eternel, l'Eternel! Dieu, miséricordieux et faisant grâce, lent à la colère, et grand en bonté et en vérité, gardant la bonté envers des milliers de générations, pardonnant l'iniquité, la transgression et le péché, et qui ne tient nullement celui qui en est coupable pour innocent, qui visite l'iniquité des pères sur les fils, et sur les fils des fils, sur la troisième et sur la quatrième génération!» (Exode 34: 5-7). Alors, sur l'intercession réitérée de Moïse, l'Eternel lui annonce quelques modifications de ses dispensations, et lui dit à la fin: «Ecris ces paroles; car, selon la teneur de ces paroles, j'ai fait alliance avec toi et avec Israël» (verset 27).

Nous voyons ici une alliance fondée sur le rappel de l'alliance faite avec Abraham (l'intercession de Moïse arrêtant la main levée de Dieu), et la révélation d'un caractère spécial de relation avec le peuple; caractère sur lequel est basée la nouvelle alliance avec Moïse le médiateur, et le peuple. Lorsque Moïse intercède au désert lors du retour des espions, son intercession se fonde sur ce caractère que Dieu prend comme étant les termes de la relation existant entre lui et le peuple. La réponse et les jugements de Dieu sont en accord avec ce caractère, sauf seulement une marque spéciale de miséricorde qui naissait des circonstances. Le chapitre 18 d'Ezéchiel (souvent cité avec des vues réellement incroyables) annonce que Dieu agissait envers le peuple à cause de la propre iniquité de celui-ci, et non selon l'alliance dont nous parlons. En réalité, il met fin à une importante application d'un principe important. On trouve la même chose dans Jérémie, qui termine la période de leur histoire dans leur pays, de même qu'Ezéchiel le fait hors du pays; mais le premier ajoute à ses paroles la promesse d'une alliance nouvelle et d'un nouvel ordre de choses pour la maison d'Israël et la maison de Juda dans les derniers jours (Jérémie 31: 27-37). On voit aussi que Daniel qui prophétisa touchant les quatre empires, confesse à la fois leurs transgressions *passées* et présentes.

Ayant ainsi retracé les allusions faites à cette alliance avec Moïse et le peuple, il reste une remarque très importante à faire, à laquelle donne lieu l'intercession de Moïse lors du péché qu'Israël commit en faisant le veau d'or. C'est ceci: l'Esprit de Dieu, toutes les fois qu'il fait allusion aux vraies espérances d'Israël, en réfère à l'alliance inconditionnelle traitée avec Abraham. Ainsi Moïse dit, comme nous l'avons vu: «Souviens-toi d'Abraham, d'Isaac, et d'Israël, tes serviteurs, auxquels tu as juré par toi-même, etc.» (Exode 32: 13). De même, ayant prononcé les bénédictions qui suivraient leur obéissance, et les menaces des châtiments qui seraient la conséquence de leur rébellion, jusqu'à leur dispersion actuelle, le Dieu de miséricorde ajoute, en Lévitique 26: «S'ils confessent leur iniquité et l'iniquité de leurs pères... et qu'ils acceptent la punition de leur iniquité, je me souviendrai de mon alliance avec Jacob, et aussi de mon alliance avec Isaac, et je me souviendrai aussi de mon alliance avec Abraham, et je me souviendrai de la terre» (versets 40-42; voyez aussi Michée 7: 20). Telle était l'espérance de Zacharie, lorsqu'il fut rempli de l'Esprit Saint (Luc 1: 72, 73); tel aussi le cantique prophétique dans le Psaume 105: 6-10, 42. Selon la déclaration solennelle de Dieu, lorsque Moïse demanda: «S'ils me disent: Quel est son nom? que leur dirai-je? Et Dieu dit à Moïse: JE SUIS CELUI QUI SUIS». Il dit aussi: «Tu diras ainsi aux fils d'Israël: JE SUIS m'a envoyé vers vous.

Et Dieu dit encore à Moïse: Tu diras ainsi aux fils d'Israël: L'Eternel, le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob, m'a envoyé vers vous: c'est là mon nom éternellement, et c'est là mon mémorial de génération en génération» (Exode 3: 13-15). C'est pourquoi, en discutant ce sujet, Paul dit: «En ce qui concerne l'évangile, ils sont ennemis à cause de vous; mais en ce qui concerne l'élection, ils sont bien-aimés à cause des pères» (Romains 11: 28).

Dans le livre du Deutéronome, nous voyons le peuple, au moment où il va entrer en Canaan, placé sous le principe d'obéissance, et la jouissance des promesses dépendant de cette obéissance. Moïse rappelle aux fils d'Israël tout ce que Dieu a fait pour eux, et ajoute: «L'Eternel ne vous a pas donné un coeur pour connaître, ni des yeux pour voir, ni des oreilles pour entendre jusqu'à ce jour... Vous garderez donc les paroles de cette alliance et vous les pratiquerez, afin que vous prospériez dans tout ce que vous ferez... afin que tu entres dans l'alliance de l'Eternel, ton Dieu... afin qu'il t'établisse aujourd'hui pour être son peuple, et pour qu'il soit ton Dieu, ainsi qu'il te l'a dit, et ainsi qu'il a juré à tes pères, à Abraham, à Isaac, et à Jacob» (Deutéronome 29). Comme il est dit, Moïse «mit devant eux la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction». En souvenir du serment fait aux pères, c'était une alliance de bénédiction, s'ils obéissaient, et de menaces, s'ils désobéissaient. Dieu ne promettait pas qu'ils posséderaient le pays, mais qu'ils y seraient bénis, s'ils étaient fidèles; qu'autrement, ils en seraient chassés; mais que Dieu montrerait sa miséricorde envers eux dans les pays éloignés, si leurs coeurs se tournaient vers l'Eternel. C'est pourquoi l'apôtre cite le passage que nous trouvons en Deutéronome 30: 12-14, comme gage de la justice de Dieu selon la foi, parce que l'observation de la loi était impossible dans un autre pays que celui d'Israël. Néanmoins, s'ils étaient obéissants de coeur et se tournaient vers l'Eternel dans les pays où ils seraient dispersés, ils seraient exaucés et délivrés. Le retour de la captivité au temps d'Esdras, était un accomplissement partiel de cette promesse et de cette alliance. Mais, dans ce retour, il n'était pas question des promesses faites à Abraham. C'était un événement qui montrait la miséricorde et la fidélité de Dieu, mais qui n'était pas l'accomplissement de ses promesses et de l'alliance originelle, bien qu'il renfermât des conséquences importantes. Les promesses originelles, données sans conditions et garanties par le serment de Dieu, doivent avoir un accomplissement complet et dans toute leur étendue (*). C'est ce qui reste encore pour le peuple de Dieu. Josué donne l'histoire de leur accomplissement présent et terrestre, et le livre des Juges, celle de la chute d'Israël au milieu de la jouissance humaine de ces biens.

(*) Ce qui est dit en Deutéronome 32 va plus loin. Dieu n'y parle point selon l'alliance, mais selon sa souveraineté et ses pensées. Par conséquent, la joie des gentils avec son peuple y est introduite.

Afin donc d'accomplir la pleine manifestation de la pensée et de la volonté de Dieu, il fallait non seulement la promesse faite à Abraham, puis la médiation (qui rendait témoignage à la complète violation de la loi), pour maintenir le poids et la vérité des promesses de Dieu, conformément à sa justice, jusqu'à ce qu'eût lieu l'accomplissement des promesses (médiation qui est le type de celle de Christ); mais il fallait aussi la présentation du type de Celui qui devait être l'instrument de leur accomplissement et le centre des bénédictions qu'elles comprenaient. Cela doit être par grâce à l'égard d'un peuple déchu et rebelle, et qui,

par conséquent, était rejeté sur la miséricorde de Dieu. Cette présentation fut faite en *David* parmi un peuple qui, transgresseur sous le gouvernement immédiat de Dieu, voulut, dans sa méchanceté, un autre roi que Lui, afin d'être semblable aux nations. Après qu'ils eurent ainsi mis le comble à leur iniquité, Dieu, dans sa grâce, donna aux Israélites un roi qui fut un type remarquable de Christ. Oint comme roi, rejeté, chassé, poursuivi comme une perdrix sur les montagnes, mais juste, patient, obéissant sous le poids de ses souffrances, tel fut David, l'espoir d'Israël, quand Israël ne voulait pas mettre son espoir en lui; rempli lui-même, au milieu de ses épreuves, de toutes ces glorieuses espérances que l'Esprit lui inspirait, ensuite vainqueur de tous ses ennemis, et régnant en gloire dans son fils Salomon. Ce sont là les choses que Dieu nous a données pour servir de type à Christ rejeté — Christ, l'espérance d'Israël. Et en fait, les Psaumes sont les prophéties de l'expérience ou l'expression de la sympathie de Christ dans toutes les souffrances de son peuple. Nous y voyons révélée l'âme de Christ, soit dans les circonstances par lesquelles lui-même devait passer au milieu de son peuple (et dans ce cas, les Psaumes prennent la forme de prophétie directe), soit dans les événements qui devaient survenir chez son peuple, et alors on voit son entière sympathie, ainsi que son Esprit l'exprime par des paroles telles que celles-ci: «Dans toutes leurs détresses, il a été en détresse», ou, comme il le dit lui-même: «Saul, Saul, pourquoi *me* persécutes-tu?» Dans chacun de ces cas, les Psaumes sont des cantiques qui présentent, non point une narration historique, mais l'âme, les sentiments, les pensées, la dépendance de l'Esprit de Christ dans les circonstances diverses détaillées. Chose admirable, qui nous donne la plus parfaite connaissance de Christ, et en même temps qu'elle leur donne un intérêt personnel, elle jette la lumière sur toutes les circonstances rapportées dans les récits évangéliques, et sur les prophéties dont l'accomplissement est encore à venir.

Nous trouvons, dans les évangiles, l'Esprit et les pensées de Christ sur tout ce qui se passait autour de lui. Nous les voyons aussi dans toute l'histoire prophétique des événements futurs. Les Psaumes nous introduisent dans son cœur, soit quant à la réalité de ses souffrances, soit quant à la perfection de sa sympathie pour son peuple. Les souffrances et le royaume de Christ sont l'accomplissement de toutes les promesses qui nous ont été présentées typiquement en David et en Salomon, et l'Esprit de Christ, comme au milieu de son peuple, nous présente dans les Psaumes tout ce qu'il était en eux.

Mais il y avait aussi des prophéties qui déclaraient positivement les choses; nous dirons quelques mots de leur caractère. Elles commencent avec la chute anticipée de la puissance royale, ce dernier moyen de maintenir *l'union* (sous la responsabilité de l'homme) du gouvernement et du caractère de Dieu dans ceux qu'il avait appelés selon la chair. Afin d'entrer pleinement dans le caractère de ces prophéties, nous prendrons le prophète Esaïe, qui commence la série de ce genre de prophéties. Il débute en établissant la chute et la ruine complète de la nation; sa gloire à venir; l'introduction des gentils dans cette gloire révélée, et il prend Israël lui-même à témoin que Dieu avait fait pour lui tout ce qui était possible, et qu'il n'avait produit que des grappes sauvages. Il déclare, néanmoins, qu'après les jugements, la

grâce triomphera et répandra les bénédictions sur ce peuple rebelle et apostat. Après cela, le prophète est régulièrement établi dans sa mission, et va à la rencontre d'Achaz.

C'est sur ces dernières circonstances que je désire attirer l'attention de mes lecteurs. La première chose à remarquer, c'est que la promesse, et la prophétie comme témoin de la promesse, s'appliquent toujours à un état de chute. Adam innocent n'avait pas besoin de promesse. Israël, marchant en toute droiture sous la loi, et se réjouissant dans les bénédictions qui en découlaient, n'était pas l'objet de reproches de la part de Dieu, ni de promesses tendant à encourager les fidèles, accablés à la vue de la prospérité des méchants ou de la misère de la nation élue. Par conséquent, les promesses et la prophétie appartiennent également à la grâce. Elles s'adressent à des pécheurs, et sont l'intervention de Dieu pour donner un objet à la foi, ou pour la soutenir, là où elle existe déjà. C'est là leur caractère, comme nous le trouvons en Esaïe 6, — la manifestation de la gloire de Christ, comme l'Eternel, le Dieu d'Israël, convainquant de péché la nation et même le prophète, mais fortifiant la bouche de celui-ci en la purifiant, afin qu'il rendît témoignage au milieu du peuple, au jugement de Dieu et aussi à sa fidélité, en préservant pour la bénédiction future la *semence* qui devait être la force de l'arbre dépouillé de toute sa gloire. J'ai dit la gloire de Christ, parce que Jean 12 le prouve. Le jugement avait été suspendu sur la Tête du peuple durant des siècles, mais à la fin il est exécuté après qu'il a rejeté Christ, le vrai David (voyez Jean 12: 40; Actes des Apôtres 28: 26, 27). L'autre partie de l'esprit de prophétie est l'intercession, l'esprit de foi qui reconnaît le peuple et la fidélité de Dieu, — la réponse (Esaïe 6: 11) quant à la durée du jugement de Dieu comme n'étant pas pour toujours, réponse qui est le soutien du résidu fidèle au milieu d'un peuple méchant. La gloire de Christ et son rejet (ses souffrances) sont les deux objets de la prophétie — rejet qui montre l'entière méchanceté que la gloire condamne, et devient le fondement de l'espérance qui trouve sa bénédiction et sa fin dans cette gloire. La répréhension a toujours lieu selon les circonstances actuelles et la violation de la loi, qui était la règle du gouvernement de Dieu, en même temps que l'idolâtrie qui détruisait le témoignage qu'Israël, comme peuple choisi, devait rendre à la vérité de l'unité du seul vrai Dieu, fournissait l'occasion à ces merveilleuses expositions de la grâce, dont les prophéties sont remplies, et aussi au détail de ces circonstances par lesquelles Dieu, par de justes jugements et par le moyen d'une nouvelle alliance, revendiquait ses droits au milieu d'un peuple ingrat.

C'est la raison pour laquelle les prophètes (je ne parle pas maintenant de Daniel, ni de l'Apocalypse), omettant la dispensation présente, passent des circonstances qui donnent lieu à la prophétie à celles *dans* lesquelles et *par* lesquelles les jugements de Dieu sur l'infidélité (et c'est le sujet de la prophétie) se déploieront pleinement. Ils passent aux événements des derniers jours, quand Dieu se lèvera pour juger toutes les nations; Israël, selon sa conduite comme peuple, et les gentils, selon leur conduite envers ce peuple, et quand la gloire de Christ, l'espérance des fidèles dans tous les âges, sera manifestée pour leur joie et leur complète félicité. Il est impossible de comprendre les prophéties, si l'on ne regarde pas aux circonstances des derniers jours. Certainement il y a eu des jugements remarquables qui

sont tombés sur les Juifs et sur les gentils qui étaient en relation avec eux, mais rien qui accomplît les prophéties, parce qu'il n'y avait rien qui accomplît le but de Dieu. Dans ma pensée, telle est la signification du passage où Pierre, par le Saint Esprit, dit: «Nulle prophétie de l'Ecriture n'est d'une interprétation particulière;» elle doit être un chaînon dans les conseils de Dieu, qui ne trouve son parfait accomplissement que dans les scènes solennelles et magnifiques des derniers jours. Toutes les nations qui ont persécuté Israël et qui ont outragé Dieu par leurs idoles et leur orgueil, y prendront part. Christ doit régner sur toutes les nations. La montagne de la maison de l'Eternel doit être élevée sur le sommet des montagnes, et les gentils y afflueront. Christ régnera en paix, mais les jugements doivent d'abord avoir lieu: «Lorsque tes jugements sont sur la terre, les habitants du monde apprennent la justice». Les conséquences de ces jugements sur Israël, et même sur les nations, se lisent dans Esaïe, du chapitre 13 au 33. Ils contiennent aussi la gloire d'Israël, qui sera accomplie. On peut voir le même sujet traité brièvement en Jérémie 25.

Il y a dans l'Ancien Testament, après l'établissement du royaume, trois classes de prophéties. D'abord, celles qui précédèrent la captivité; en second lieu, celles qui furent données pendant la captivité, et enfin celles qui suivirent la réédification de Jérusalem. Mais il y a un événement de la plus haute importance qui donne lieu à cette division, c'est-à-dire le fait que Dieu cesse de régner au milieu de son peuple, et place l'autorité et la domination sur toute la terre dans les mains des gentils. Jérusalem cessa d'être «le trône de l'Eternel», où son gouvernement était manifesté directement, où se trouvait l'arche de l'alliance, et où Dieu était assis entre les chérubins.

Par conséquent, il y eut des prophètes qui rendirent témoignage aux circonstances dans lesquelles se trouvaient les Juifs et les autres nations, tandis que le trône de Dieu était à Jérusalem, ou qui parlèrent des jugements de Dieu sur son peuple et sur les ennemis de celui-ci. Il y en eut d'autres qui parlèrent de l'état des gentils, durant le temps où l'autorité de Dieu en jugement fut confiée à leurs mains. Les prophètes qui vinrent après la captivité embrassent ces deux ordres de faits, et ont un caractère spécial à cause du rétablissement partiel des Juifs, pendant que l'empire gentil existait encore.

Le changement dont nous parlons, *changea l'état tout entier de la terre*, en séparant le *gouvernement* de *l'appel* de Dieu, deux choses qui avaient été unies pendant longtemps chez le peuple juif placé sous sa responsabilité. Cette union avait manqué par l'infidélité d'Israël, quand Dieu lui-même le gouvernait, mais elle avait été relevée et établie de nouveau sous le règne d'un homme élu pour être le type de Christ. Depuis le temps de la destruction de Jérusalem et du renversement du trône de David, le gouvernement du monde fut dans les mains des gentils, et les temps des gentils commencèrent (voyez Daniel 2: 37, 38) sous une responsabilité, dont les effets sont décrits dans le livre de Daniel, dans l'Apocalypse et dans Zacharie, et qui sont caractérisés par ce qui est rapporté en Daniel 4. Les quatre grands empires qui, par leur orgueil et selon la providence de Dieu, ont saisi successivement le

pouvoir suprême, et par conséquent se sont placés sous la responsabilité et y ont manqué, ces quatre empires, dis-je, sont bien connus.

Tout le temps de leur domination, Israël est «*Lo-Ammi*», c'est-à-dire «pas mon peuple». C'est tout ce que nous avons à dire d'eux pour le moment.

Avant cet événement, la prophétie était la voix de Dieu, jugeant les nations comme depuis son trône dans la terre promise. Le monde est vu dans son orgueil, s'élevant contre Dieu et son peuple, et Babylone se présentant seulement comme prenant la place où Israël avait régné. Par conséquent, sa destruction est prédite, mais son histoire et celle des nations qui lui ont succédé, ne sont pas données. La question est entre le Dieu d'Israël, Israël, et le monde. Il n'est pas fait mention de Babylone dans les premières prophéties d'Esaië, qui se terminent au chapitre 12. On voit, au chapitre 13, la destruction de Babylone qui représente le monde habitable. Au chapitre 14, il est dit: «Car l'Eternel aura compassion de Jacob et choisira encore Israël, et les établira en repos sur leur terre; et l'étranger se joindra à eux, et sera ajouté à la maison de Jacob. Et les peuples les prendront et les feront venir en leur lieu, et la maison d'Israël les possédera, sur la terre de l'Eternel, pour serviteurs et pour servantes; et ils mèneront captifs ceux qui les tenaient captifs, et ils domineront sur leurs oppresseurs» (versets 1, 2). Ici, Babylone est mise de côté, et remplacée par la restauration d'Israël dominant dans la terre de l'Eternel. «Et l'Eternel régnera sur eux, en la montagne de Sion, dès lors et à toujours. Et toi, tour du troupeau, colline élevée de la fille de Sion, à toi arrivera et viendra la domination première, — le royaume, à la fille de Jérusalem». C'est l'accomplissement de la prophétie en Michée 4: «Et il arrivera, à la fin des jours, que la montagne de la maison de l'Eternel sera établie sur le sommet des montagnes, et sera élevée au-dessus des collines; et les peuples y afflueront et beaucoup de nations iront, et diront: Venez, et montons à la montagne de l'Eternel, et à la maison du Dieu de Jacob, et il nous instruira de ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers. Car de Sion sortira la loi, et de Jérusalem, la parole de l'Eternel. Et il jugera au milieu de beaucoup de peuples, et prononcera le droit à de fortes nations jusqu'au loin; et de leurs épées ils forgeront des socs, et de leurs lances des serpes». J'ai cité tous ces passages comme étant nécessaires pour compléter la scène. Les détails appartiennent aux temps des gentils, et c'est la raison pour laquelle je renvoie à ce qui appartient à ces temps.

Mais plusieurs prophéties se rapportent à Israël, reconnu en quelque mesure, bien qu'infidèle. La grande question était entre Israël et le monde, avant et après l'existence des bêtes représentant les quatre empires, non pas comme étant sous leur domination, car les bêtes ne parurent que par le fait qu'Israël avait cessé d'exister comme peuple. L'Egypte, qui d'abord était le monde, avait déjà passé loin sous cet aspect: Dieu ayant appelé son fils hors d'Egypte (Osée 11: 1). L'Assyrie était devenue le représentant du monde; c'est pour cette raison que nous voyons tant de questions vitales entre Israël et l'Assyrie, et comme la dernière chose dans l'histoire du présent siècle.

Babylone représente le monde au temps de l'empire des gentils, lorsque Dieu leur eut donné le pouvoir, et elle était responsable de l'exercice de ce pouvoir. Daniel, nous l'avons dit,

nous en a fait connaître le résultat, mais *l'appel* de Dieu (principe de toute importance) était séparé du *gouvernement*. Nous voyons, en Daniel 3, le caractère de l'union de la religion et du gouvernement sous les bêtes. La fidélité se montre en se tenant à part d'une telle union, tout en reconnaissant l'autorité du gouvernement, mais pour ce qui tient à la religion, elle en appelle à Dieu seul. Mais tant qu'Israël est encore appelé une nation, Babylone n'est pas en question.

Mais la question entre l'autorité du gouvernement de Dieu en Israël et le monde a toujours existé. Ninive et l'Assyrie ont été l'occasion de le montrer, et voici comment Dieu agit. Il permet au monde, comme exécuteur de ses jugements, de désoler son peuple pour son bien. Le jugement commence par la maison de Dieu; mais si la mondanité et le péché de son peuple ont été châtiés par la mondanité plus grande et le péché plus inique du monde, quelle sera la fin du monde lui-même? En conséquence, nous avons deux prophètes dont le témoignage ne concerne que Ninive seule. L'un, le dernier témoignage donné au monde dans la miséricorde de Dieu, c'est-à-dire Jonas, témoin qu'il y avait la plus grande et la plus ample miséricorde pour le monde lui-même devant Dieu; l'autre, Nahum, témoin du jugement final: «L'Eternel a commandé à ton égard: on ne sèmera plus de semence de ton nom» (Nahum 1: 14). Si «l'Eternel a détourné l'orgueil de Jacob, comme l'orgueil d'Israël», il y avait, par grâce, un résidu fidèle, bien que petit. Ici, il n'y avait rien qu'orgueil contre l'Eternel; et qui pourra subsister au jour de sa colère? Dans les prophéties qui mettent en contact l'état d'Israël et le monde, nous trouvons l'activité de l'Assyrien comme dernier instrument de la colère de Dieu, et le jugement d'Israël par son moyen; mais à la fin l'Assyrien est détruit par Dieu lui-même.

Israël se trouve prisonnier à Babylone, ou, ce qui est pire, uni en désir, et en principe avec le roi du système apostat, ayant «fait une alliance avec la mort», et «un pacte avec le shéol», et disant: «Si le fléau qui inonde passe, il n'arrivera pas jusqu'à nous; car nous avons fait du mensonge notre abri, et nous nous sommes cachés sous la fausseté» (Esaïe 28), misérable refuge contre la justice et la colère de l'Eternel! Le retour de Babylone, sous le règne de Cyrus, n'a rien changé en fait: «Voici, nous sommes aujourd'hui serviteurs», dit Néhémie qui sentait la réalité de la chose; «et quant au pays que tu donnas à nos pères pour qu'ils en mangeassent le fruit et les bons produits, voici, nous y sommes serviteurs; et il rapporte beaucoup aux rois que tu as établis sur nous à cause de nos péchés; et ils dominent à leur gré sur nos corps et sur notre bétail, et nous sommes dans une grande détresse» (Néhémie 9: 36, 37). Et le Seigneur lui-même, le Roi légitime des Juifs, s'unit lui-même, dans son infinie sagesse, à cette confession de l'état de son bien-aimé peuple Israël, lorsqu'il repousse la profane tentation des pharisiens et des hérodiens: «Rendez», dit-il, «à César les choses qui sont à César, et à Dieu les choses qui sont à Dieu». Les misérables Juifs reçoivent une réponse, qui laisse peser sur leurs têtes le poids de leur méchanceté. Leur malice atteint son comble lorsqu'ils s'écrient: «Nous n'avons pas d'autre roi que César!» Quoique leur état ait varié selon le caractère, la force ou la faiblesse de ceux qui dominent sur eux, ils sont toujours sous la puissance des gentils.

Il en était tout autrement de l'Assyrien, la verge de l'Eternel: il les humilie. Mais l'Eternel, en choisissant Jérusalem, la met par sa puissance au-dessus des efforts de l'orgueil du monde. Ainsi, jusqu'au chapitre 13 d'Esaië, où l'histoire du monde commence, le prophète poursuit l'histoire d'Israël en relation avec le roi d'Assyrie. Les autres événements ne sont que des troubles passagers; dans les chapitres 7 et 8, le roi d'Assyrie est le sujet des menaces prophétiques contre Israël; et depuis les chapitres 9 et 10, d'après les circonstances du moment, le prophète montre la main étendue de l'Eternel sur le peuple, jusqu'à ce que, par son bras puissant, il prenne l'Assyrien pour être le bâton de son indignation qui est accomplie et cesse avec la destruction du roi orgueilleux (chapitre 10: 25).

Aux chapitres 10 et 11, on voit la gloire, la joie et la paix d'Israël, et celles du monde *dans la délivrance* d'Israël, laquelle sera, ainsi que le dit l'apôtre, «une vie d'entre les morts» (Romains 11). Le chapitre 10 indique, d'une manière très frappante, tous les principes et les effets des jugements de Dieu, qui ne laissent de son peuple qu'un résidu fidèle, qui détruit complètement tous ses ennemis. Nous voyons là Dieu jugeant la terre, soit son peuple, soit le monde. Pour cette raison, après la destruction de Babylone et de son roi, qui avaient remplacé l'union de Dieu avec Israël, nous trouvons en Esaië 14: 24, 25, la destruction des Assyriens sur les montagnes, et le pays purifié de tous ses ennemis. Alors la réponse aux messagers des nations sera que l'Eternel a fondé Sion, et que les pauvres de son peuple y trouvent un refuge (verset 32). Dans le reste des chapitres applicables à ce sujet, nous voyons les jugements de Dieu sur toutes les nations qui auront eu affaire avec Israël, soit celles qui sont proches, soit celles qui sont éloignées au delà des fleuves de Cush. Le sujet est aussi traité en rapport avec les derniers jours, l'occasion des prophéties étant quelquefois les Assyriens, quelquefois Nebucadnetsar. Nous y trouvons un mélange complet de dates et de circonstances, si on le rapporte au temps passé, mais exact cependant, même en détail, quant aux derniers jours, comme le montre la comparaison avec d'autres prophéties.

Entrer dans les détails serait vouloir expliquer presque toutes les prophéties. La plus légère attention nous montrera que ces choses s'appliquent aux derniers jours, par exemple le chapitre 18 et la fin du 19^e. Mais nous en avons dit assez pour montrer la séparation qui s'effectue entre le gouvernement et l'appel de Dieu par la destruction de Jérusalem, et la remise du gouvernement ou du pouvoir dans les mains des gentils. Il y existe, et y existera jusqu'à la destruction du dernier des quatre empires, avec lequel se terminent les temps des gentils. Durant ces temps, l'appel de Dieu est resté avec quelques-uns des Juifs. Après la chute de leur nation, après que toute espérance fut perdue pour les Juifs dans leur état actuel, par le fait qu'ils ont rejeté le Messie, l'appel a lieu dans l'Eglise, non pour des bénédictions terrestres, mais pour des biens célestes, et Dieu, dans sa providence, permet au dernier empire d'exister jusqu'à ce qu'il s'élève contre lui et son Christ (voyez Apocalypse 16: 14; 17: 12, 14; 19: 19, 20). Mais cela appartient à l'histoire des nations, ou au caractère et à l'espérance de l'Eglise, dont nous avons parlé précédemment.

Il faut remarquer ici qu'au temps de l'invasion de l'Assyrien (type de ce qui arrivera dans les derniers jours), cet ennemi agit contre Israël et contre Juda; il s'empare d'Israël et tombe

devant Jérusalem. Le roi de Babylone (représentant des empires) prend Jérusalem. En conséquence, lorsqu'il est détruit, Christ reprendra cette ville. Alors commence la lutte entre lui, comme Roi sur Israël, et l'Assyrien, et la restauration d'Israël aura son plein accomplissement.

Ainsi, parmi les prophètes de la captivité, Jérémie (qui prophétisait dans le pays) nous présente l'entière réjection de Juda, qui est *Lo-Ammi* (pas mon peuple); puis une nouvelle alliance traitée avec les deux parties du peuple, c'est-à-dire avec Juda et Israël; sous cette alliance, une bénédiction complète est apportée à la nation et à la terre. Nous voyons dans le livre de Daniel l'histoire des quatre empires, jusqu'à leur fin, et les circonstances où se trouvent ceux qui jouissent de l'appel de Dieu. En Ezéchiel, il y a mission entière des quatre empires. Le prophète, ayant donné le récit de la destruction du Pharaon par le roi de Babylone (les tentatives du premier étaient un dernier effort pour obtenir l'empire avant Babylone), passe immédiatement aux événements qui caractérisent le retour d'Israël et son rétablissement dans le pays qui lui appartient, et aux attaques que le dernier ennemi dirigera contre lui, et qui ne serviront qu'à manifester pleinement aux gentils la gloire de Dieu au milieu d'Israël. Ces derniers événements nous amènent à considérer de nouveau, dans la nation juive, la réunion du gouvernement et de l'appel de Dieu, mais sous la domination de Celui qui, dans la manifestation de sa gloire, rendra heureuse la terre entière; sous le règne de Celui qui sera sacrificateur sur son trône, et qui maintiendra la plénitude de la bénédiction par sa présence dans son règne, et par la parfaite union, établie fermement en lui, des cieux et de la terre.

Nous citerons quelques passages comme preuve de l'accomplissement de ces choses: premièrement, du gouvernement de Christ en Israël, puissant pour subjuguier et chasser les ennemis de son ancien peuple; et ensuite, du fait qu'il en sera le Bienfaiteur en paix, et par son peuple, celui de toute la terre, réunissant dans les deux cas la puissance et la justice, si longtemps séparées. La croix de Christ a été le renversement complet de la justice sur la terre; car Celui qui était le seul Juste a été persécuté par le peuple qu'il aimait, dont il était le bienfaiteur et la gloire; puis condamné par celui qui avait le gouvernement du monde, et qui, néanmoins, déclarait son innocence; et enfin en apparence, quoique réellement dans un sens, abandonné de Dieu, à la justice duquel il en avait appelé. Voilà ce que la croix fut pour le monde. L'Eglise qui contemple ces choses dans leur lumière céleste, voit en elles, non pas le jugement du patient Jésus, mais celui du monde qui l'a rejeté. Elle voit la justice céleste dans l'abandon de Christ sur la croix — l'amour divin s'étant pourvu d'un Agneau pour le sacrifice — une justice qui a fait valoir les droits de cette victime, non en secourant Christ dans ce monde pécheur et méchant, où il accomplissait l'oeuvre du salut, mais en lui donnant la place qui était le seul réel témoin de sa justice et de la gloire de sa Personne, c'est-à-dire en le faisant asseoir dans le ciel à la droite de la Majesté. En conséquence, l'Eglise, participante de la justice et de la gloire de Christ, recherchera la communion des souffrances de son Chef, plutôt que la participation à cette fausse gloire qui l'a chassé de la terre (voyez Philippiens 3). Elle attend ce qu'il attend lui-même: que ses ennemis à lui soient mis pour marchepied de ses pieds,

Dans ces jours-là, la cause et les droits de Christ seront maintenus même sur la terre, et sa droite saura découvrir tous ses ennemis. Les Juifs souffrent les conséquences terrestres jusqu'à ce moment. L'empire qui a rejeté Christ dans son humiliation, et qui, ressuscité, sortira de l'abîme, s'opposera à lui lorsqu'il sortira de sa place dans la gloire, mais cet empire trouvera alors sa fin. Alors Christ s'unissant à son peuple terrestre, ou, au moins, au résidu fidèle, se soumettra à lui-même le monde entier par sa puissance. La petite pierre qui frappera la statue contemplée par Nebucadnetsar, deviendra une grande montagne qui remplira toute la terre.

Voici le témoignage rendu par un prophète d'après la captivité, dans le passage où il parle de Christ se manifestant dans l'humiliation: «J'ai bandé pour moi Juda, d'Ephraïm j'ai rempli mon arc, et je réveillerai tes fils, ô Sion, contre tes fils, ô Javan, et je te rendrai telle que l'épée d'un homme fort. Et l'Eternel sera vu au-dessus d'eux, et sa flèche sortira comme l'éclair; et le Seigneur, l'Eternel, sonnera de la trompette, et marchera avec les tourbillons du midi. L'Eternel des armées les protégera» (voyez Zacharie 9 et 10). «Je rendrai forte la maison de Juda, et je sauverai la maison de Joseph, et je les ramènerai, car j'userai de miséricorde envers eux; et ils seront comme si je ne les avais pas rejetés; car je suis l'Eternel, leur Dieu, et je les exaucerai» (Zacharie 10: 6). Et au chapitre 12: 3: «Et il arrivera, en ce jour-là, que je ferai de Jérusalem une pierre pesante pour tous les peuples, tous ceux qui s'en chargeront s'y meurtriront certainement; et toutes les nations de la terre seront rassemblées contre elle». Les détails de ces choses se trouvent dans ce chapitre et les suivants. Jérusalem aura été prise auparavant, comme il est prédit par Ezéchiel: «J'en ferai une ruine, une ruine, une ruine! Ceci aussi ne sera plus, jusqu'à ce que vienne celui à qui appartient le juste jugement, et je le lui donnerai» (Ezéchiel 21: 32; voyez aussi Zacharie 14). Nous lisons la même vérité en Jérémie 51: 19 et suivants: «La portion de Jacob n'est pas comme elles (les idoles); car c'est Celui qui a tout formé, et Israël est la verge de son héritage: son nom est l'Eternel des armées. Tu es mon marteau, mes armes de guerre; et par toi je briserai les nations, et par toi je détruirai les royaumes, etc.».

Venons-en à des descriptions plus générales de la réunion de Christ avec le peuple d'Israël, au temps de sa restauration: «Les fils d'Israël», dit l'Esprit Saint par la bouche d'Osée, «resteront beaucoup de jours sans roi, et sans prince, et sans sacrifice, et sans statue, et sans éphod ni théraphim. Ensuite, les fils d'Israël retourneront et rechercheront l'Eternel, leur Dieu, et David, leur roi, et se tourneront avec crainte vers l'Eternel et vers sa bonté, à la fin des jours» (lisez depuis le verset 15 du chapitre 2, jusqu'à la fin du troisième chapitre).

Voici la promesse que nous trouvons en Jérémie 32: 37 et suivants: «Voici, je les rassemblerai de tous les pays où je les ai chassés dans ma colère, et dans ma fureur, et dans mon grand courroux; et je les ferai retourner en ce lieu; et je les ferai habiter en sécurité; et ils seront mon peuple, et moi je serai leur Dieu; et je leur donnerai un seul coeur, et une seule voie, pour me craindre tous les jours, pour leur bien et le bien de leurs fils après eux; et je ferai avec eux une alliance éternelle, que je ne me retirerai point d'auprès d'eux, pour leur faire du bien; et je mettrai ma crainte dans leur coeur, pour qu'ils ne se retirent pas de moi. Et je me réjouirai en eux pour leur faire du bien, et je les planterai dans ce pays) en vérité, de tout mon

coeur et de toute mon âme, etc.». Puis au chapitre 33, verset 14 et suivants: «Voici, des jours viennent, dit l'Eternel, où j'accomplirai la bonne parole que j'ai dite à la maison d'Israël et à la maison de Juda. En ces jours-là, et en ce temps-là, je ferai germer à David un Germe de justice, et il exercera le jugement et la justice dans le pays. En ces jours-là Juda sera sauvé, et Jérusalem demeurera en sécurité; et voici comment on l'appellera: L'Eternel notre justice. Car ainsi dit l'Eternel: David ne manquera pas d'un homme assis sur le trône de la maison d'Israël... Ainsi dit l'Eternel: Si mon alliance touchant le jour et la nuit ne demeure pas, si je n'ai pas établi les ordonnances des cieux et de la terre, alors aussi je rejetterai la semence de Jacob et de David, mon serviteur, etc.».

Aux versets 7, 8, et 9 du même chapitre, il est dit aussi: «Et je rétablirai les captifs de Juda et les captifs d'Israël, et je les bâtirai comme au commencement; et je les purifierai de toute leur iniquité par laquelle ils ont péché contre moi, et je pardonnerai toutes leurs iniquités par lesquelles ils ont péché contre moi, et par lesquelles ils se sont rebellés contre moi. Et ce sera pour moi un nom d'allégresse, une louange et un ornement parmi toutes les nations de la terre, qui apprendront toute la bonté dont j'ai usé envers eux; et ils craindront et trembleront à cause de tout le bien et à cause de toute la prospérité dont je les ferai jouir».

En Esaïe aussi, au chapitre 59, après avoir décrit l'état de péché et de ruine où se trouvait Israël, leurs transgressions s'étant multipliées devant l'Eternel et la vérité faisant défaut, le prophète annonce en ces termes l'intervention de l'Eternel: «Et il vit qu'il n'y avait personne, et il s'étonna qu'il n'y eût pas d'intercesseur; et son bras le sauva, et sa justice le soutint. Et il revêtit la justice comme une cuirasse, et mit un casque de salut sur sa tête, et il revêtit, comme un habit les vêtements de la vengeance, et se revêtit de jalousie comme d'un manteau. Selon qu'a été la conduite, il rétribuera, la fureur à ses adversaires, la pareille à ses ennemis; aux îles il rendra la rétribution. Et, du couchant, ils craindront le nom de l'Eternel, et du lever du soleil, sa gloire. Quand l'ennemi viendra comme un fleuve, l'Esprit de l'Eternel lèvera un étendard contre lui. Et le rédempteur viendra *de* Sion, et vers ceux qui, en Jacob, reviennent de leur rébellion (ou: il détournera de Jacob l'impiété), dit l'Eternel». Je prends ici le passage comme le cite l'apôtre (Romains 11: 26), leçon soutenue par plusieurs anciennes versions, et qui ne change rien quant à la question que nous traitons; mais l'application de ce passage par l'apôtre est d'une immense importance, parce qu'il l'applique à la restauration d'Israël, après que la plénitude des nations est entrée, c'est-à-dire à la gloire de la nation après la fin de l'économie de l'Eglise.

Il y a un autre long passage que nous devons citer. Après la résurrection des os secs, l'Esprit Saint, par la bouche d'Ezéchiël, dit: «Et il me dit: Fils d'homme, ces os sont toute la maison d'Israël. Voici, ils disent: Nos os sont desséchés, et notre attente a péri; nous sommes retranchés! C'est pourquoi prophétise, et dis-leur: Ainsi dit le Seigneur, l'Eternel: Voici, j'ouvrirai vos sépulcres, et je vous ferai monter hors de vos sépulcres, mon peuple, et je vous amènerai dans la terre d'Israël. Et vous saurez que je suis l'Eternel, quand j'aurai ouvert vos sépulcres, et que je vous aurai fait monter hors de vos sépulcres, mon peuple. Et je mettrai

mon Esprit en vous, et vous vivrez, et je vous placerai sur votre terre; et vous saurez que c'est moi, l'Eternel, qui ai parlé et qui l'ai fait, dit l'Eternel.

«Et la parole de l'Eternel vint à moi, disant: Et toi, fils d'homme, prends un bois, et écris dessus: Pour Juda, et pour les fils d'Israël, ses compagnons. Et prends un autre, bois, et écris dessus: Pour Joseph, le bois d'Ephraïm et de toute la maison d'Israël, ses compagnons. Et rapproche-les l'un de l'autre, pour qu'ils soient un seul bois, et ils ne seront qu'un dans ta main. Et quand les fils de ton peuple te parleront, disant: Ne nous déclareras-tu pas ce que signifient pour toi ces choses? dis-leur: Ainsi dit le Seigneur, l'Eternel: Voici, je prendrai le bois de Joseph, qui est dans la main d'Ephraïm, et les tribus d'Israël, ses compagnons; et je les mettrai sur celui-ci, savoir sur le bois de Juda, et je les ferai être un seul bois, et ils seront un dans ma main. Et les bois sur lesquels tu auras écrit seront dans ta main, sous leurs yeux. Et dis-leur: Ainsi dit le Seigneur, l'Eternel: Voici, je prendrai les fils d'Israël d'entre les nations où ils sont allés, et je les rassemblerai de toutes parts, et je les ferai entrer dans leur terre; et je les ferai être une seule nation dans le pays, sur les montagnes d'Israël: un seul roi sera leur roi à tous; et ils ne seront plus deux nations, et ils ne seront plus divisés en deux royaumes. Et ils ne se rendront plus impurs par leurs idoles, et par leurs choses exécrables, et par toutes leurs transgressions; et je les délivrerai de toutes leurs habitations où ils ont péché, et je les purifierai; et ils seront mon peuple, et moi je serai leur Dieu. Et mon serviteur David sera roi sur eux, et il y aura un seul pasteur pour eux tous; et ils marcheront dans mes ordonnances, et ils garderont mes statuts et les pratiqueront. Et ils habiteront dans le pays que j'ai donné à mon serviteur Jacob, où vos pères ont habité; et ils y habiteront, eux et leurs fils, et les fils de leurs fils, à toujours; et David mon serviteur sera leur prince à toujours. Et je ferai avec eux une alliance de paix, ce sera, avec eux, une alliance éternelle; et je les établirai, et je les multiplierai, et je mettrai mon sanctuaire au milieu d'eux pour toujours; et ma demeure sera sur eux; et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. Et les nations sauront que moi je suis l'Eternel qui sanctifie Israël, quand mon sanctuaire sera au milieu d'eux à toujours» (Ezéchiel 37: 11-28).

Nous pouvons aussi lire Esaïe 65 et 66, où nous trouvons le résidu élu de Juda et les jugements prononcés sur la nation méchante; la bénédiction de la Jérusalem terrestre, après qu'une distinction positive a été faite entre les Juifs fidèles et les infidèles (chapitre 65: 13, 14); ensuite (66: 13), l'Eternel adresse au résidu des paroles de consolation dans des termes de la plus grande tendresse; puis enfin, nous avons le jugement de ses ennemis: «Car voici, l'Eternel viendra en feu, et ses chars, comme un tourbillon, pour rendre sa colère avec fureur, et son tancement avec des flammes de feu. Car l'Eternel entrera en jugement avec toute chair, par le feu, et par son épée; et les tués de l'Eternel seront en grand nombre... Et moi,... leurs actes et leurs pensées sont devant moi. Le temps est venu de rassembler toutes les nations et les langues, et elles viendront et verront ma gloire. Et je mettrai au milieu d'eux un signe; et j'enverrai les réchappés d'entre eux vers les nations: à Tarsis, à Pul, et à Lud, qui bandent l'arc; à Tubal et à Javan, aux îles lointaines, qui n'ont pas entendu parler de moi et n'ont pas vu ma gloire; et ils raconteront ma gloire parmi les nations. Et ils amèneront tous vos frères, d'entre

toutes les nations, en offrande à l'Eternel, sur des chevaux, et sur des chars, et dans des voitures couvertes, et sur des mulets, et sur des dromadaires, à ma montagne sainte, à Jérusalem, dit l'Eternel... Car comme les nouveaux cieux et la nouvelle terre que je fais, subsisteront devant moi, dit l'Eternel, ainsi subsisteront votre semence et votre nom» (Esaïe 66).

Nous voyons la même chose en Joël 3, et la manière dont elle s'accomplira, en Esaïe 63 comparé avec Apocalypse 19. La promesse est fondée sur ce que déclare le Psaume 2. J'ai déjà cité les derniers chapitres de Zacharie; je choisirai seulement trois passages d'autres prophètes, parmi quantité qui se présentent d'eux-mêmes. Le premier, relatif au rétablissement des Juifs; le second, qui concerne le jugement des nations, et le troisième, qui a trait à la présence de Christ comme étant la force de la nation restaurée contre l'Assyrien. «Voici», dit l'Esprit Saint par le prophète Amos, «les jours viennent, dit l'Eternel, où celui qui laboure atteindra celui qui moissonne, et celui qui foule les raisins, celui qui répand la semence; et les montagnes ruisselleront de moût, et toutes les collines se fondront. Et je rétablirai les captifs de mon peuple Israël, et ils bâtiront les villes dévastées et y habiteront, et ils planteront des vignes et en boiront le vin, et ils feront des jardins et en mangeront le fruit. Et je les planterai sur leur terre, et ils ne seront plus arrachés de dessus leur terre que je leur ai donnée, dit l'Eternel, ton Dieu» (Amos 9: 13-15). — «C'est pourquoi, attendez-moi, dit l'Eternel, pour le jour où je me lèverai pour le butin. Car ma détermination c'est de rassembler les nations, de réunir les royaumes pour verser sur eux mon indignation, toute l'ardeur de ma colère; car toute la terre sera dévorée par le feu de ma jalousie. Car alors, je changerai la langue des peuples en une langue purifiée, pour qu'ils invoquent tous le nom de l'Eternel pour le servir d'un seul coeur» (Sophonie 3: 8, 9). Ce qui suit présente la joie d'Israël: «Exulte, fille de Sion, pousse des cris, Israël! Réjouis-toi et égaye-toi de tout ton coeur, fille de Jérusalem! L'Eternel a éloigné tes jugements, il a écarté ton ennemi. *Le roi d'Israël, l'Eternel, est au milieu de toi: tu ne verras plus le mal...* L'Eternel, ton Dieu, au milieu de toi, est puissant» (versets 14-17). Voici une citation tirée du prophète Michée: «Maintenant, attroupe-toi, fille de troupes; il a mis le siège contre nous; ils frappent le juge d'Israël avec une verge, sur la joue. (Et toi, Bethléhem Ephrata, bien que tu sois petite entre les milliers de Juda, de toi sortira pour moi celui qui doit dominer en Israël, et duquel les origines ont été d'ancienneté, dès les jours d'éternité). C'est pourquoi il les livrera jusqu'au temps où celle qui enfante aura enfanté; et le reste de ses frères retournera vers les fils d'Israël. Et il se tiendra et paîtra son troupeau avec la force de l'Eternel, dans la majesté du nom de l'Eternel, son Dieu. Et ils habiteront en sûreté, car maintenant il sera grand jusqu'aux bouts de la terre. Et lui sera la paix, quand l'Assyrien entrera dans notre pays, et quand il mettra le pied dans nos palais» (Michée 5: 1-5).

Ce qui suit décrit ce que sera Jacob au milieu des nations, et ce que Dieu sera au milieu de Jacob et des nations, car, ainsi que nous l'avons lu dans Zacharie 14: 9: «L'Eternel sera roi sur toute la terre; en ce jour-là, il y aura un Eternel, et son nom sera un». Nous voyons le royaume donné à Christ après la destruction de la quatrième bête (Daniel 7: 13, 14). Dans le Psaume 82, nous voyons Dieu se levant pour juger la terre, parce que tous ont failli à

l'obéissance et ont marché dans les ténèbres; dans le 75^e, Christ célébrant le gouvernement de Dieu comme placé dans ses mains, et dans le 76^e, son rétablissement en Juda.

Il y a à remarquer une conséquence signalée déjà de fait dans plusieurs des passages cités; c'est la félicité effective de la terre sous le gouvernement de l'Eternel. L'appel à la joie universelle se trouve dans le Psaume 95; puis le 96^e invite la terre à chanter à l'Eternel le cantique nouveau; étant enseignée, elle chante le cantique dans le Psaume 97. Le 98^e est l'appel adressé à Israël afin qu'il chante, et son cantique se trouve dans le Psaume 99. Les Psaume 96 et 98 se terminent tous deux par un seul choeur général. Le même état de choses est décrit dans le Psaume 72, mais s'applique directement à Christ régnant comme Salomon.

Nous avons vu, dans les passages que nous avons cités, le jugement de Dieu sur son peuple infidèle, et l'appel de Dieu séparé de son gouvernement, et le gouvernement placé entre les mains des gentils, faits fournissant ensuite l'occasion (à cause du rejet du Messie par les Juifs) à la manifestation de l'appel céleste de Dieu à l'Eglise.

Nous avons vu la promesse de la restauration d'Israël, mais au milieu de circonstances très contraires: leurs chefs mêmes, à Jérusalem, faisant alliance avec le shéol et avec la mort pour échapper au fléau de Dieu; toutes les nations conduites par leur orgueil et leurs passions marchant contre Jérusalem; le juste jugement de Dieu sur son peuple: temps terrible décrit aussi par Jérémie: «Hélas! que cette journée est grande! Il n'y en a point de semblable; et c'est le temps de la détresse pour Jacob!» Mais aussitôt se fait entendre la voix de la délivrance: «Mais il en sera sauvé. Et il arrivera en ce jour-là, dit l'Eternel des armées, que je briserai son joug de dessus ton cou, et que je romprai tes liens, et les étrangers ne se serviront plus de lui; et ils serviront l'Eternel, leur Dieu, et David, leur roi, lequel je leur susciterai» (Jérémie 30: 7-9). En fait, toutes les nations de la terre s'assembleront contre Jérusalem, et diront: Où est ton Dieu? Mais à cette parole, ce Dieu inconnu se montrera pour leur confusion, et les rassemblera comme des gerbes dans l'aire, pour être foulées (Michée 4: 11-13). Jérusalem devient une pierre pesante pour tous les peuples. Le résidu fidèle échappe aux jugements (voyez Esaïe 65: 19), et le Sauveur se manifeste à lui. C'est avec justice qu'ils pleurent, mais David sera leur roi — ses pieds se tiendront sur la montagne des Oliviers (Zacharie 12: 10-14; 13; 14: 4). Alors l'appel et le gouvernement de Dieu seront unis de nouveau: «Et lui sera la paix, quand l'Assyrien entrera dans le pays». L'indignation contre Israël aura pris fin; sa terre sera délivrée de ses oppresseurs qui l'auront longtemps occupée, et ceux qui étaient dispersés parmi les nations y reviendront. «Et, en ce jour-là, il y aura une racine d'Isaï, se tenant là comme une bannière des peuples; les nations la rechercheront, et son repos sera gloire. Et il arrivera, en ce jour-là, que le Seigneur mettra sa main encore une seconde fois pour acquérir le résidu de son peuple, qui sera demeuré de reste, de l'Assyrie, et de l'Egypte, et de Pathros, et de Cush, et d'Elam, et de Shinar, et de Hamath, et des îles de la mer. Et il élèvera un étendard devant les nations, et rassemblera les exilés d'Israël, et réunira les dispersés de Juda des quatre bouts de la terre. Et la jalousie d'Ephraïm s'en ira, et les adversaires de Juda seront retranchés; Ephraïm ne sera pas rempli d'envie contre Juda, et Juda ne sera pas l'adversaire d'Ephraïm; mais ils voleront sur l'épaule des Philistins vers l'ouest, ils pilleront ensemble les fils de l'orient.

Edom et Moab seront la proie de leurs mains, et les fils d'Ammon leur obéiront» (Esaïe 11: 10-14).

Toutes les promesses faites à Israël s'accompliront à la lettre; car quand est-ce que Dieu a manqué à ses promesses? Mais la terre aussi se réjouira devant l'Eternel, lui-même venant la juger. Et nous avons vu, en Daniel 7, la domination sur toutes les nations placée entre les mains du Fils de l'homme; son royaume qui brise la statue, image des empires des nations, devient une montagne qui remplit toute la terre. En parlant de l'Eglise, nous avons vu aussi qu'en ce temps-là Satan sera lié, et qu'il y aura un monde béni sous la domination de Christ, monde d'où la tentation extérieure et le tentateur seront bannis. L'Eternel exaucera les cieux, et les cieux exauceront la terre, et la terre exaucera le froment et le moût et l'huile, et eux exauceront Jizreël (c'est-à-dire la semence de Dieu) (Osée 2: 21). Il y aura une chaîne de bénédictions ininterrompue et sans obstacles, descendant du trône de l'Eternel jusqu'à son peuple béni sur la terre; et les nations se réjouiront avec lui.

Cet état se trouve décrit dans les Psaumes 96, 99, 72; dans Esaïe 24 à 28, et même les chapitres suivants. Car c'est dans ces jours que la terre sera remplie de la connaissance de l'Eternel, comme les eaux couvrent le fond de la mer. Voilà la vérité des promesses; ils se béniront dans le pays, par le Dieu de vérité. C'est là l'accomplissement longtemps attendu des prophéties, et la preuve que l'appel de Dieu est sans repentance, même sur la terre, la preuve aussi que sa bonté dure à toujours. C'est là aussi le serment fait à David, et auquel le Dieu fidèle n'a point manqué. Et nous voyons là le gouvernement de Dieu établi, non sur l'instabilité de l'homme placé sous sa responsabilité, mais sur l'efficacité de la puissance de Christ, le Fils de Dieu, Fils de l'homme, Fils de David, héritier de toutes choses. Là, même sur la terre, se voit la grâce de Dieu, triomphante dans la splendeur de sa justice: «La bonté et la vérité se sont rencontrées, la justice et la paix se sont entre-baisées. La vérité germera de la terre, et la justice regardera des cieux. L'Eternel aussi donnera ce qui est bon, et notre pays rendra son fruit. La justice marchera devant lui, et elle mettra ses pas sur le chemin» (Psaumes 85: 10-13). Depuis le Psaume 73 jusqu'à la fin du 77^e, nous avons la description de ce qui aura lieu dans le pays d'Emmanuel aux derniers jours. Les bénédictions de Noé, les promesses faites à Abraham, les espérances de David, s'accompliront toutes ensemble; les hommes se réjouiront dans la bonté de l'Eternel, non au milieu des misères de leur propre faiblesse et des tentations de l'ennemi, mais dans la force d'un Dieu qui sera présent et de Christ, héritier légitime, le soutien et le Médiateur de toutes les bénédictions.

Je n'ai plus qu'un mot à dire, un seul caractère de Christ à ajouter. C'est dans ces jours-là qu'il sera manifesté comme le vrai Melchisédec, roi de justice, roi de paix, sacrificateur du Dieu Très-haut, possesseur du ciel et de la terre. Il sera souverain sacrificateur, non pas caché en Dieu, pour intercéder au-dedans du voile, mais sorti pour bénir, de toutes les richesses et de l'abondance de sa maison, le peuple de Dieu déjà vainqueur de tous ses ennemis, et pour prononcer sur lui la bénédiction du Dieu Très-haut, possesseur maintenant en bénédiction des cieux et de la terre, et pour faire monter vers lui des louanges dignes de lui dans la bouche du souverain sacrificateur. Heureuse réciprocité de bénédictions! Car si les bénédictions de Dieu

sont le bonheur de son peuple, le bonheur de son peuple en Christ est la joie de Dieu. Il fallait bien faire un festin et se réjouir à cause de ceux qui étaient morts et étaient revenus à la vie, qui étaient perdus et étaient retrouvés. Le bonheur et la bénédiction de cette terre sont la joie de notre Dieu, le Dieu de grâce, et le second Adam ne manquera pas d'avoir cette partie de son héritage.

Bienheureux sont ceux qui sont cohéritiers avec lui, et qui, participants de la nature divine, peuvent avec des coeurs remplis de son amour se réjouir avec Dieu dans les bénédictions dont il revêt d'autres!

BHENHEUREUSE EST L'EGLISE DU SEIGNEUR!

Lettres de Darby J.N.

Lettre de J.N.D. n° 171 - ME 1898 page 16

à Mr F.

Toronto, 26 février 1863

Bien cher frère,

Je me fie au Seigneur pour mes bien-aimés frères de la Suisse. Il aime son Eglise et prend soin d'elle. Il ne peut y manquer. Aussi je suis en repos. Je ne sais pourquoi (si ce n'est sa bonté), mais j'éprouve une entière confiance en lui sur ce point. Quant à moi-même, comment, après avoir travaillé comme je l'ai fait en Suisse, les frères ne me seraient-ils pas singulièrement chers? Je ne crois pas que je perdrai leur affection. S'il en était ainsi, je ne cesserais pas de les aimer, quand même plus je les aimerais moins je serais aimé. Mais j'ai senti que ma part était de me tenir tranquille et d'avoir une entière confiance dans le Seigneur. L'accueil que nous avons reçu à Lausanne, quand nous avons transporté la conférence dans cette ville, pensant que les frères du midi du canton aimeraient prendre plus commodément part à nos études, était tout à fait inattendu, mais ne laisse aucun doute sur les dispositions de Mr G. et de ses amis. Naturellement je n'y étais pas insensible, mais c'était pour moi une chose à remettre au Seigneur, et je puis le faire. Lorsque je suis au clair quant à sa volonté, je suis tranquille.

Quant au fond de la question, nous éprouvons toujours combien une marche décidée nous a été en bénédiction. En Angleterre et dans ce pays-ci, nous en sommes à la question si l'on doit être chrétien ou non et si la vérité du christianisme a quelque valeur. Le parti neutre est nul dans la question. La vérité chrétienne elle-même est en jeu. Béthesda se lie aux ennemis de la vérité, personne ne pense à un parti neutre. Au reste, en général, ils ont pris la position des dissidents. Le témoignage des frères est plus net et plus important qu'il n'a jamais été. Vous serez surpris peut-être de ce que je parle ainsi, mais depuis deux ou trois ans les choses se sont développées rapidement en Angleterre. Premièrement, le nombre des frères a augmenté de manière à effrayer les vieux qui craignent que l'oeuvre ne soit pas solide. Il y a une multitude de réunions nouvelles et les anciennes ont doublé, triplé et même décuplé. Les publications des frères, traités d'appel ou d'édification, ont été disséminées partout. Il y a quatre dépôts à Londres. L'un formé par des frères pour des traités d'appel exclusivement, a une seule commande de deux millions de traités par an, et en vend en outre peut-être 80 000 par mois.

Le frère Stanley qui publie les siens pour son compte en vend davantage et Mr B., à Dublin, en a répandu plus que tous les autres. Je lui connais un seul envoi de 200,000. Tout ceci a donné, hélas! du chagrin à d'autres. Les ouvrages de Macintosh se disséminent aussi partout, même dans les Etats-Unis. Par contre, le parti de l'église libre qui appuie M. Newton,

a publié des horreurs, disant que Christ était tellement envisagé comme un lépreux et banni de la présence de Dieu à cause de nous, que Dieu ne lui a pas permis de visiter les lieux saints ni de coucher en Jérusalem, mais qu'il devait se tenir dans la foule pour recevoir pour lui-même les bienfaits du jour des expiations. C'est la doctrine du plus renommé d'entre les ministres de l'église libre. Cela a été exposé; alors nationaux, libres et dissidents, ont attaqué les frères, Béthesda s'y prêtant, mais ils ont débité des doctrines tellement mauvaises, si contraires à l'Évangile, que la question s'est encore beaucoup aggravée. Les libres se sont montrés blasphémateurs, les nationaux ont enseigné et propagé ce qui niait l'Évangile.

Puis, au même moment, des ministres nationaux, voire un évêque, ont débité publiquement l'incrédulité. Tout ceci a placé le maintien de la vérité, et ainsi le témoignage des frères, sur un terrain où il n'a jamais été. C'est effrayant à quel point l'indifférence à la vérité est parvenue. Les attaques ont été violentes, les réponses complètes. En particulier, la question de ce qu'est la justice divine a été largement traitée. On ne peut avoir assez d'exemplaires de ce qui a été publié et les premiers articles ne se trouvent plus. Pour le moment, on n'écrit plus, parce qu'on a assez écrit. Mais la vérité de l'Évangile est pleinement discutée, et on s'en occupe partout. Sans doute, des âmes timides s'effraient et on fait naître des préventions, mais une masse d'âmes sincères sentent, et on l'a dit même ici, que l'Évangile comme les frères le présentent est autre que ce que l'on entend dans les prêches du clergé. En même temps, la question est placée devant tous: l'Église doit-elle confesser la vérité et est-elle fondée sur la vérité? Vous pouvez bien croire que je ne pense pas quitter ce terrain. Ce qui était au commencement un principe de conscience est devenu un témoignage public et les fruits en sont évidents. Je suis content de n'être rien. Je désire me cacher, me soumettre à tout, mais non pas abandonner le terrain de la fidélité, le terrain où le Seigneur m'a placé et où je suis plus sûr que jamais qu'il est avec moi. Quant aux détails, je les laisse au Seigneur. Je l'ai toujours trouvé fidèle et je me fie à *lui*. Ici, Dieu nous bénit. Tout avait été louche, et les âmes misérables, mais cela avait été corrigé avant mon arrivée; maintenant la bénédiction est évidente, le nombre des frères augmente partout. Le témoignage a pénétré au milieu des Indiens, et les portes s'entrouvrent dans les États-Unis. Le Seigneur a mis, dans sa grande grâce, le sceau de sa bénédiction sur ma visite.

Adieu, cher frère, cordiale et constante affection aux frères.

Votre bien affectionné en Christ.

P.-S. — Les frères les plus sobres et les plus expérimentés ont la même conviction que moi quant à la position des frères.

Lettre de J.N.D. n° 172 - ME 1898 page 199

à Mr P.S.

1847

Bien-aimé frère,

Je vous renvoie vos notes. Je n'ai rien reçu sur le publicain et le pharisien. Quant à la doctrine dont vous parlez, je la connais depuis bien des années. Le grand docteur wesleyen Adam Clarke en était imbu et d'autres choses aussi. Je suis peiné que le cher R. y soit tombé. Cela dessèche l'âme; ce cher frère est trop penseur avec la Parole; celle-ci me paraît, et elle l'est, parfaitement claire à ce sujet; non seulement en Hébreux 1 et Colossiens 1, que vous citez, mais il est dit encore que le Père a envoyé le Fils pour être le Sauveur du monde. Nous le connaissons dans l'incarnation, mais Celui que nous connaissons était avec le Père auparavant. «Je suis sorti d'auprès du Père, et je suis venu dans le monde» (Jean 16: 28). L'amour du Père, en donnant son Fils, change complètement de caractère, et il faut bien remarquer que, s'il n'y avait pas de Fils, il n'y avait pas de Père. Si le Père a envoyé le Fils pour être le Sauveur du monde, est-ce seulement depuis qu'il est incarné qu'il a été envoyé? Sans doute, ce qui est né de la Vierge, est Fils ici-bas, à cause de son engendrement par le Saint Esprit, et comme Fils dans son incarnation, il prend toujours la position de tout recevoir. Mais il n'en est pas moins vrai que le Père a envoyé le Fils; Dieu a donné son Fils. C'est le Fils qui est le Créateur. «Moi et le Père, nous sommes un» (Jean 10: 30); c'est bien dans sa nature divine qu'il l'a dit, et ne saurait l'être autrement. Jean 5 montre clairement que c'est dans sa divinité qu'il parle comme Fils. Jean 8: 38, et beaucoup d'autres passages le confirment; je ne les cite pas, parce qu'on pourrait chercher à en atténuer la force; mais Jean 16: 28, est clair. D'autant plus que la fin de la phrase détermine le sens du mot, «venu dans le monde». Pour moi, le commencement du 17^e, est parfaitement clair, car c'est le Fils qui parle.

Que Dieu éclaire notre frère. Il est bon, cher frère, de passer par l'épreuve; mais Dieu arrange tout, comme il le trouve bon. — Saluez tous nos amis.

Votre bien affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 173 - ME 1898 page 212

à Mr P.S.

1847

Bien-aimé frère,

Je reprends la plume pour traiter un peu plus à tête reposée le sujet que vous m'avez proposé, sujet très délicat, parce qu'il touche au mode de l'union de la Divinité et de l'humanité en Jésus, vérité qui des deux côtés est d'un intérêt profond, d'une nécessité absolue pour nos âmes, mais qui dépasse et doit dépasser la sonde de notre intelligence, car personne ne connaît le Fils sinon le Père. Qu'il soit homme, est pour moi d'une nécessité absolue; être homme, s'il n'est pas Dieu, n'a aucune valeur, ne me met pas en rapport immédiat avec Dieu, et ne me le révèle pas. Or Dieu manifesté en chair, se vidant, pour ainsi dire, de lui-même (εχενωσε εαυτον) et se manifestant lui-même en le faisant, ce que nul autre n'aurait pu faire, voilà ce que l'esprit de l'homme ne peut mesurer; or l'insondabilité de la personne du Fils est ce qui, pour nous, sauvegarde le mystère de sa divinité qui, pour nos cœurs faibles et présomptueux, aurait été compromis par son humiliation. Je ne présente pas

des preuves d'une doctrine quelconque, remarquez-le bien; je ne fais que constater le sujet dont nous touchons le bord en examinant la tentation du Seigneur. D'un autre côté, la tentation est, d'après notre manière de penser, si essentiellement liée à la convoitise déjà subsistante en nous (et cela ne peut être autrement, parce que la convoitise existe en nous, et que la tentation ne fait que la réveiller) que nous avons bien de la peine à nous faire une idée de la tentation quand il n'y a pas de convoitise. Le mouvement de cette convoitise en nous est appelé tentation; un homme est tenté, dit Jacques, lorsqu'il est séduit, étant entraîné par ses propres convoitises. Or ceci n'était pas en Christ. Il n'a pas connu le péché. Il l'aurait connu, s'il y en avait eu en lui. Maintenant, tenter, c'est mettre à l'épreuve. Le péché en nous, nous met à l'épreuve, fait voir si nous avons la volonté de le suivre. Dieu qui ne tente personne (s'il s'agit de susciter une convoitise) a tenté Abraham. Eve qui n'avait pas de convoitise a été tentée et a succombé; la convoitise à laquelle elle n'a pas su fermer la porte, étant entrée par la tentation. C'est la faiblesse de la nature d'une créature en tant que créature; mais l'existence de la convoitise n'était pas nécessaire à la tentation. Si Eve avait résisté, la convoitise n'aurait pas pris naissance en elle, ce n'aurait pas été la volonté agissant à l'égard d'un objet; Dieu aurait été entre son âme et ce que l'Ennemi présentait, et la conséquence aurait été l'obéissance, non pas la convoitise. La chose présente à sa pensée comme objet de désir aurait été seulement de faire la volonté de Dieu. Christ a été tenté, c'est-à-dire son âme mise à l'épreuve, mais le seul désir qu'il a eu a été de faire la volonté de Dieu; de mauvaise convoitise il n'y en avait pas, car il aurait été déjà pécheur, et il n'a pas admis de désir autre que celui de faire la volonté de Dieu. Remarquez que, dans le cas d'Adam, la chose n'était mauvaise que parce qu'elle était défendue; c'était l'obéissance qui était en question, la volonté de faire autre chose que la volonté de Dieu. Christ, tenté par Satan, l'a été en rapport avec un besoin dans lequel il n'y avait pas de mal, mais par lequel le péché entraînait si sa volonté ne s'attendait pas à celle de Dieu. Il avait faim, mais il vivait de chaque parole qui sort de la bouche de Dieu; il attendait sa volonté comme motif d'action. C'est la vraie obéissance (se soumettre à une défense lorsque nous avons une volonté contraire ne l'est pas, quoique cela soit bon à sa place). Il était venu pour faire la volonté de Dieu; il est l'homme nouveau, le Seigneur obéissant. Le premier Adam n'en était pas là; il était, dans un certain sens, de par Dieu, maître dans sa sphère; il aurait cultivé son jardin comme il l'entendait. Quel motif Christ pourrait-il avoir pour se plaire, pour chercher à se plaire dans ce monde ou en quelque lieu que ce fût, hors de la volonté divine? L'amour était pour lui un motif, l'amour même de son Père, pour faire Sa volonté, quelle qu'elle fût. C'était son motif d'action, sa raison d'être morale ici-bas. La tentation pour lui, était l'effort de Satan pour le détourner de ce motif, pour l'empêcher (quant à l'état de sa volonté) de faire la volonté de Dieu et pour l'engager à en avoir une qui lui fût propre. Eût-il réussi, ne fût-ce qu'à le faire vouloir manger sans Dieu, la relation morale de l'âme du Seigneur avec Dieu était rompue; il n'était plus l'homme obéissant et rien d'autre. Pourquoi donc existerait-il sur la terre? Le Fils de Dieu ne pouvait avoir d'autre motif dans son humiliation: c'est là l'obéissance de Jésus Christ. L'effort de Satan avait pour but de le faire abandonner son origine, son premier état: les royaumes de la terre seront à toi. Satan cherche à le porter à les vouloir et à les prendre de cette manière. J'ai parlé de ces

tentations, parce que tout le reste a un caractère clair et évident et autre dans sa forme, quoique le but fût toujours de l'arrêter dans l'accomplissement de la volonté de Dieu. Il a dû obéir à travers des difficultés toujours croissantes et ainsi apprendre l'obéissance par les choses qu'il a souffertes, c'est-à-dire que sa volonté n'a jamais dû agir, ni se soustraire aux contrariétés qui se trouvaient sur son chemin, ce chemin étant la volonté de Dieu. Contradiction des pécheurs, opprobre, abandon, trahison, insultes, mort, l'abandon même de Dieu, tout s'est trouvé sur son chemin. Qui aurait pu l'engager à se détourner, à avoir une volonté, ou à trouver dur ce que Dieu plaçait devant lui, même l'abandon? Sa parole est: «Toutefois tu es saint, toi qui habites au milieu des louanges d'Israël». Ainsi, non seulement ce qui pouvait l'attirer hors du chemin, mais aussi ce qui aurait pu l'en chasser par la peine qu'il a éprouvée, a été mis en jeu pour que sa parfaite obéissance fût mise à l'épreuve par le péché d'autrui et ses conséquences de la part de Dieu. Il a traversé tout cela, en en faisant une occasion d'obéir, et prenant l'abandon de Dieu même comme une coupe que son Père lui avait donnée à boire. Il a souffert dans la chair — sans qu'il y eût de volonté — et le péché n'y a pas trouvé place. C'est là mon sentier chrétien et de ne pas entrer dans la tentation, mais lorsque Satan veut traverser mon chemin pour me détourner, de n'y trouver que l'occasion de faire la volonté de Dieu. En Pierre, quand l'Ennemi est venu, la chair s'est ruée contre cette volonté. Pour Christ, c'était une coupe qui lui était donnée de son Père. Or c'est là que, comme chrétiens, nous sommes mis à l'épreuve. Je vis de la vie de Christ, Satan se tient avec des choses agréables à côté du chemin et avec des choses pénibles sur le chemin, pour me détourner de l'obéissance de Christ, du chemin de la vie en moi. Christ comprenait parfaitement tout cela; l'opprobre lui a brisé le coeur; l'incrédulité qui l'entourait refoulait son coeur dans l'abattement au dedans de lui; mais il était en relation avec Dieu dans ces choses et à l'égard de ces choses mêmes. Il sait par expérience comment la communion, la grâce qui rafraîchit et restaure, opèrent dans une âme d'homme abattue, en se rattachant à l'obéissance, et en y fortifiant le coeur par la communion avec Dieu. Il a le coeur du savant, il a appris comme homme cette précieuse leçon; il sait assaisonner sa parole à celui qui est accablé de maux, lui dont le coeur a été fondu comme de la cire au dedans de ses entrailles. Vous me direz: Mais il y a un autre genre de difficulté pour le chrétien, ses convoitises, et Christ n'en avait point. C'est vrai dans le sens de convoitises charnelles, mais quand on en a la conscience dans l'âme, le péché est déjà là. Je ne cherche pas la sympathie de Christ avec le péché, mais avec le désir du nouvel homme dans sa lutte sentie. Je désire tuer, mortifier, détruire ce péché; il est ma force pour cela, tandis que, dans les difficultés du chemin de la foi, j'ai sa pleine sympathie. Aussi est-il dit: «Il a été tenté en toutes choses semblable à ses frères, sauf le péché», χωριζ αμαρτιαζ et, je le répète, je ne cherche pas là la sympathie, je cherche l'énergie qui fait mourir, qui mortifie mes membres sur la terre. Dans les peines de la route, et elles sont réelles de la part de l'Ennemi, soit l'attrait du repos de la nature, soit les difficultés qu'elle subit, j'ai la parfaite sympathie de Jésus qui y a passé et a tout senti. Si le péché agit, c'est-à-dire si une convoitise se fait jour, j'ai le secours de la grâce, l'intercession de Christ, l'action de son Esprit sur ma conscience pour m'en délivrer et porter mes affections ailleurs. La convoitise étant là, je ne désire pas selon l'homme nouveau trouver une sympathie que

mon coeur soit capable de sentir, mais je désire mortifier la convoitise. La sympathie s'adresse à un état qui subsiste: je sympathise avec mon ami qui souffre, ma sympathie s'adresse à lui pendant qu'il est dans cet état; mais la convoitise ne doit pas rester; il s'agit d'en sortir, d'être délivré d'une chose avec laquelle mon propre coeur n'a, selon l'Esprit, aucune sympathie. Par la grâce, sans miséricorde, je tue la convoitise. Les exercices d'un coeur humain par les souffrances du chemin de la foi, sont dignes de sympathie, et nous la recevons pleinement de sa part, à lui qui y a passé, non pas partiellement çà et là, mais d'un bout à l'autre, car il est le chef et le consommateur de la foi. Or tout ce qui se présente dans ce monde (et de fait, c'est tout ce qui s'y trouve pour nous détourner du chemin), fait souffrir le coeur. C'est ainsi que Christ a souffert étant tenté. Il était en contact avec ce qui n'était pas Dieu, avec ce qui cherchait à le détourner du chemin. C'est en souffrant qu'on est sans péché dans ce cas: p^mpautai fmart°av. Ne pensez-vous pas qu'il y a eu une différence immense quand il avait affaire avec Satan dans le désert, qui cherchait à lui faire faire sa propre volonté, et quand, dans la communion de son Père, il accomplissait sa volonté comme la nourriture de son âme; quand Pierre cherchait à le détourner de la croix, et quand il a dit: Si c'est moi, laissez aller ceux-ci; quand le malheureux Judas le baisait à sa honte, et quand il disait au brigand: «Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis»? Il a souffert étant tenté; tout lui était contraire, mais il ne faisait, il ne désirait faire que la volonté de son Père — jamais un instant il n'a eu un autre désir dans son coeur, mais cela le faisait souffrir comme homme, à l'égard de tout ce avec quoi il était en rapport ici-bas, sauf l'exercice de son amour envers ses disciples, et même envers le monde. Outre la souffrance de l'expiation qui avait aussi un autre aspect, je crois que toute la vie de Jésus était une vie de souffrance ici-bas, parce que, accomplissant la volonté de Dieu en sainteté et en amour au milieu du mal, y introduisant une nouvelle vie qui devait se manifester au milieu de ce mal, non pas l'innocence (l'ignorance du bien et du mal), mais l'obéissance *avec* la connaissance du bien et du mal. Tout ce qu'il rencontrait dans ce monde était souffrance, parce que s'il était entré de sa volonté dans ces choses, il aurait renié la vie dont il vivait, il se serait séparé de Dieu avec le monde. Grâce à Dieu, je n'ai pas besoin de le dire, il ne l'a jamais fait; sa vie était l'expression de la vie divine au milieu du mal. Or la sollicitation au mal fait souffrir dans la proportion de l'horreur qu'on en a, et Jésus savait quel était l'éloignement de Dieu dans lequel se trouvait le monde, dont toute la volonté était «sans Dieu» en toutes choses. De plus il souffrait dans ses sentiments et dans ses affections humaines l'opprobre, l'abandon, et tout ce qu'il éprouvait au milieu des hommes. Il a poursuivi son chemin selon Dieu.

Je dois m'arrêter; je vous écrirai un mot, Dieu voulant, sur les autres points: ils m'ont occupé aussi. Je crois que nous savons peu quelles étaient les souffrances de Christ, mais il y passait par la foi, comme nous devrions y passer selon la puissance de Dieu.

Votre affectionné frère.

P.S. — J'ai été souvent interrompu, mais j'espère avoir été intelligible.

Lettre de J.N.D. n° 174 - ME 1898 page 232

à Mr P.S.

1847

Bien cher frère,

Il reste encore deux questions que vous m'avez adressées dans votre lettre, et auxquelles je n'ai pas répondu.

«Verrons-nous le Père face à face?» et: Que veut dire «l'image de Dieu?» Il faut se souvenir que face ici est une figure renfermant une importante et précieuse vérité, mais une figure. Aussi, «face à face» est-il employé pour montrer une *manière de connaître* et non pas un fait matériel. Voici qui est très clair: au lieu de connaître Dieu par la foi, il y aura une révélation de lui, pleine et immédiate; et quand je dis de lui, je parle de lui-même, non pas à son sujet. Je dis immédiate, subjectivement, à l'égard de la manière de connaître; ce n'est pas par des communications intermédiaires. C'est lui, en plein, sans l'intervention d'un moyen, quelle que soit la manière de sa révélation de lui-même. Le coeur enseigné du Saint Esprit et participant à la nature divine, a besoin de cela. «Mon âme a soif de Dieu, pour voir ta puissance et ta gloire, ainsi que je les ai contemplées dans le sanctuaire». La connaissance qu'on a de Dieu imprime au coeur le besoin impérieux de le connaître immédiatement, d'être consciemment avec lui. Voyez Christ lui-même comme homme. «Celui qui est *de* Dieu, celui-là a vu le Père». «Le Fils de l'homme qui est dans le ciel». Appliquez-lui maintenant ce Psaume 63. Il devait comme présent dans ce monde désirer avec une ardeur absorbante voir Dieu, qu'il connaissait parfaitement, qu'il avait vu même dans son sanctuaire. Appliquez ce même Psaume à nous: on sent, de la manière la plus profonde et la plus intime, qu'on a vu Dieu en Christ. Le coeur est satisfait. Il n'y a pas à chercher autre chose. C'est Dieu qu'on cherche, qu'on désire, qu'on veut par la grâce, et parce qu'il s'est révélé; mais on l'a trouvé. C'est lui qu'on connaît; rien de plus profond que cette conviction. Elle domine la conscience de notre propre existence, chose merveilleuse, inintelligible pour celui qui ne le connaît pas, mais vraie, car la présence de Dieu nous saisit plus que la conscience de nous-mêmes; elle efface le moi en nous faisant l'oublier, quoiqu'on la connaisse pour soi, mais c'est une révélation réelle, et l'éclat et le bonheur de la connaissance de Dieu efface l'homme à ses propres yeux. On s'oublie en s'occupant de lui, et lui est révélé parfaitement, s'étant manifesté en Christ.

Il faut aussi distinguer ici le Père. Quand le Fils s'est fait homme et prend place comme Fils avec nous, c'est toujours le Père qu'il présente comme vrai Dieu, tout en disant aux incrédules; «Avant qu'Abraham fût, je suis», et à l'incrédulité de ses disciples: «Celui qui m'a vu a vu le Père». A l'homme, il présente Dieu; avec l'homme, il reconnaît Dieu et le Père comme tel. Il s'est anéanti lui-même, lui qui avait la gloire et était un avec le Père, comme nous avons le privilège de le faire nous qui avons la misère en partage. «Mon Père et votre Père», dit-il, «mon Dieu et votre Dieu». Souvenons-nous encore que quoique le Père, dans ce sens, tienne proprement et essentiellement la place de Dieu pour nos âmes, ce nom est un

nom de relation, comme «Dieu» est un nom de nature. Quand on parle de le voir, il faut tenir compte de cela.

Examinons maintenant l'instruction que la Parole nous fournit sur le point qui nous occupe.

1° Dans un certain sens, Dieu est invisible dans son essence: «l'image du Dieu invisible». «Il a été manifesté en chair, vu des anges». «Il demeure dans la lumière inaccessible». Donc, quant à son essence, on ne le voit pas. Quelques phrases dont on pourrait se servir pour contredire ce fait, me semblent ne pas parler d'une vue pour ainsi dire matérielle. Il est dit que Moïse a parlé avec Dieu «face à face», ou «bouche à bouche», mais c'était en contraste avec des songes et des visions. Dans son cas, ce n'était que la nuée qui était descendue, et Dieu parlait avec lui directement par des paroles, comme aussi dans le buisson il lui parlait dans une flamme de feu. Quand il est dit: «Ses serviteurs le serviront et ils verront sa face», je ne doute nullement que cela ne présente l'idée d'être devant Dieu, mais je crois en même temps que c'est une image empruntée de la cour d'un roi (comparez 2 Chroniques 9: 7, et 1 Rois 10: 8; avec Esther 1: 14). De plus, personne ne peut aller en face de Dieu pour le connaître, indépendamment des choses dans lesquelles il se révèle. Il nous oeuvre de sa main et nous cache pendant qu'il passe, puis nous voyons ce qu'il est quand il a passé, mais nous ne voyons pas sa face (Exode 33: 21-23). Prenons la rédemption et l'amour de Dieu, la chose est évidente.

Ces quelques données de la Parole corrigent négativement l'idée que l'on voit Dieu. Mais, quand Dieu s'est fait voir aux hommes, cela a été, je n'en doute pas, par le Fils (comparez Esaïe 6 avec Jean 12: 40, 41; Sinaï avec Hébreux 12: 25, 26; Esaïe 2 et d'autres passages ne laissent aucun doute dans mon esprit). En sorte que nous verrons Dieu, Jéhovah, en Christ; c'est là que les anges le voient. C'est ainsi que, dans l'Apocalypse, le Il, Lui, au singulier, se rapporte à Dieu et à l'Agneau. Lorsqu'ils sont distingués (Apocalypse 21: 22, 23), on trouve «la gloire de Dieu», et «l'Agneau qui est sa lampe» est le porte-gloire, l'objet que l'on reconnaît dans la gloire, et en qui cette gloire se manifeste. Dans ce passage, c'est Dieu: «Le Seigneur, Dieu, le Tout-puissant, et l'Agneau, en sont le temple», mais ici même le caractère immédiat de cette manifestation est évident. Un temple entoure Dieu de gloire, de solennité, d'un appareil de gloire où il demeure, mais le cache *lui*. Or ici c'est Dieu lui-même, sa présence qui est le temple; il se manifeste, il se déploie lui-même pour être avec nous; c'est cette manifestation qui est le lieu de notre adoration, et qui la caractérise, au lieu qu'il se revête de ce qui est fait de main, pour attirer l'attention de l'homme, en se soustrayant lui-même à ses yeux. Dieu s'entourera de sa propre gloire comme temple, et sera l'objet propre de notre adoration en se révélant à nous — (voyez Jude 24, 25; Actes des Apôtres 7: 55) — comment matériellement, pour ainsi dire, je ne le sais pas. Je ne sais pas ce que sera un corps glorieux; je ne crois pas que ce soit seulement le Christ glorifié que nous verrons, quoique ce soit sûrement lui, parce que nous verrons aussi *avec* lui, premier-né entre plusieurs frères. Outre la gloire de Dieu, il y a la relation avec le Père, dont nous jouirons immédiatement. C'est Christ qui nous l'a révélé, de même qu'il a manifesté Dieu; mais nous allons vers notre Père comme vers notre Dieu. Le Père lui-même nous aime, nous serons dans sa maison. Christ viendra dans la gloire du Père (Luc 9:

26), comme dans la sienne propre, de même que le Père s'est manifesté moralement et en puissance en lui dans son humiliation. Mais cette gloire du Père est plutôt une relation que la gloire publique; nous serons dans la maison, dans le royaume du Père; nous y avons la place de fils. Le Père lui-même nous aime; nous le connaissons immédiatement comme tel; nous le connaissons déjà (Jean 17: 26); mais tout en étant comme ses enfants devant lui, la Parole nous parle davantage de son amour, de la communication de ses paroles, de sa maison, que de le voir, autant que, pour ma part, j'ai saisi, par grâce, les Ecritures sur ce sujet. Il est dit dans un endroit: «Non pas que quelqu'un ait vu le Père, sinon celui qui est de Dieu; celui-là a vu le Père» (Jean 6: 46). Celui qui est Père, nous voyons au moins sa gloire comme Dieu. Il nous communique une relation qui ne se voit pas, seulement nous sommes devant lui pour en jouir dans sa maison, comme fils. Nous ne nous asseyons pas sur son trône, Christ s'y assied (Apocalypse 3: 21), et nous, nous serons assis sur le trône de Christ.

Dans sa distinction personnelle, si l'on peut parler ainsi, je ne sache pas qu'il soit dit dans la Parole, que nous voyions le Père. Je ne le crois pas, mais je crois que nous serons immédiatement devant Dieu comme Père, le connaissant, parce que nous connaissons sa relation avec le Fils, et que nous sommes avec le Fils et par grâce dans cette relation. Dieu est connu par la révélation du Père dans le Fils. La prière fondée (Ephésiens 3) sur le titre de Père, confirme ce que je viens de dire. Connaissance de la relation la plus intime et la plus immédiate avec le Père et avec Christ, mais l'idée de le voir n'est pas présentée dans la Parole, sauf quant à Christ: et Celui qui ma vu a vu le Père», et je ne crois pas que cette prérogative soit communiquée ailleurs aux enfants. Je vois en Jean 14, 15, 16, 17, les relations les plus intimes, la connaissance la plus profonde du coeur, car il nous aime comme il aime Jésus, et lui demeure en nous pour que nous en jouissions, mais l'Esprit nous conduit, me semble-t-il, sur un autre terrain que celui de «voir»; tandis que, quel que soit le moyen de répondre en haut à la vision physique d'en bas, il est bien dit que nous verrons la face de Dieu. C'est avec Jésus que nous le verrons, et il est notre Père, et nous serons dans sa maison. Cette idée d'être dans sa présence est vérifiée par l'expression: Je le confesserai devant mon Père. Je crois que Matthieu 18: 10, est aussi une figure d'une cour royale.

2° Quant à «l'image de Dieu», je ne sais si mes idées sont aussi claires que sur ce dont je viens de m'occuper, ou vous ne les trouverez peut-être guère telles. C'est que la Parole en dit très peu de chose: «Etre renouvelés dans l'esprit de votre entendement, et avoir revêtu le *nouvel homme* créé selon Dieu, en justice et sainteté de la vérité» (Ephésiens 4: 23, 24), auquel répond le passage en Colossiens 3: 10: «Ayant revêtu le nouvel homme qui est renouvelé en connaissance, selon *l'image* de Celui qui l'a créé». Mais ceci me semble une autre chose que l'homme créature, parce qu'ici la connaissance entre, et c'est moralement, en justice et en sainteté. C'est-à-dire, le bien selon la puissance de Dieu, lorsque la connaissance du bien et du mal est entrée. L'homme, avant sa chute, n'était pas juste et saint, il était innocent; il était saint dans le sens de l'absence du mal, ce qui est vrai de la nature de Dieu, mais n'ayant pas la connaissance du bien et du mal, il n'était pas séparé de coeur de ce mal, ainsi que l'est Dieu. Il n'y avait pas d'injustice non plus, mais le mal n'existait pas. Mais il me semble qu'il y avait

un autre point capital dans sa ressemblance à Dieu, il était centre d'un immense système, créé tel, système qui dépendait de lui; les anges ne l'ont jamais été; il devait avoir les sentiments, la responsabilité, les affections qui découlent, qui sont pour ainsi dire le devoir, d'une telle position. Il y était au commencement seul; je ne parle pas ici de la domination sur ce que ce système renfermait, ce qui est ajouté à l'idée d'image, mais de ce que la position elle-même renfermait de moral pour l'homme quant à ses sentiments intérieurs. Eloigné de Dieu, il y a un effort continu de la part de l'homme de se faire centre. Que de misères en découlent! c'est le désordre du principe de sa position sans Dieu. Il est l'image de Celui qui doit venir; sous ce rapport, Christ occupera cette place. Maintenant, ce sera le résultat de l'accomplissement de tout ce qui était nécessaire pour la gloire de Dieu, lorsque la connaissance du bien et du mal est entrée, et de la justice relative et de la sainteté qui s'y rapportent, et non seulement l'image en tant que le mal était intrinsèquement absent de la nature d'une manière positive. Je ne saurais dire en quoi d'autre l'homme a été créé à l'image de Dieu. C'était beaucoup de former la nature intrinsèque et la position nécessaire et centrale de Dieu lui-même. Le reste est contraste quand l'imperfection, le départ du bien est entré. L'homme ne devait pas être créé à cela, ce n'aurait pas été simplement *bon*. On peut ajouter peut-être l'idée de bonté positive envers tout ce avec quoi il était en relation comme centre et supérieur, mais ce que je dis renferme cette pensée: un ange, tout en étant bon comme serviteur quand il devait rendre service, n'était pas bon dans ce sens: il n'était pas placé comme centre et supérieur de ce qui l'entourait, à l'égard de quoi il devait se montrer bon. Vous trouverez mes explications, je le crois, un peu vagues, mais que voulez-vous; n'ayant rien de meilleur dans mon esprit, je vous le donne tel quel. Heureux sommes-nous d'avoir tout ce qui regarde ce que Dieu est pour nous, et notre nouvel état clairement révélé et défini.

Votre tout affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 175 - ME 1898 page 257

à Mr P.S.

Montpellier, 1^{er} mars 1848

Je suis heureux, cher frère, de recevoir votre lettre au sujet des réunions des frères dont vous me parlez. Ce qui lie les coeurs est toujours bon et désirable, s'il y a seulement toute liberté spirituelle pour chacun de communiquer ce qu'il se sent dirigé par le Seigneur à communiquer.

J'espère que cela sera profitable. Au reste, je crois qu'on a plutôt manqué à cela, c'est-à-dire à intéresser les frères en général aux peines comme aux joies de ceux qui sont à l'oeuvre, ainsi qu'à l'oeuvre en général; mais, comme tout le reste, cela se fait mieux sous la direction de l'Esprit, car alors cela se fait de coeur.

Je désire cordialement (seulement que la discrétion spirituelle s'exerce comme un devoir), que les plus faibles des frères prennent part à ce qui intéresse l'Eglise. Souvent tel

frère à peu près inconnu met plus d'intérêt, l'amour agit plus puissamment en lui, pour le faire prier, qu'en d'autres plus occupés et plus en évidence, et ces prières sont précieuses.

Je vous remercie aussi beaucoup des détails que vous me donnez de la part de V. et d'autres frères. Il est beau et encourageant de voir comment, par la fidélité du Seigneur, le bien se fait, et son Esprit agit au milieu de l'inquiétude de ce monde. Car on voit que son Esprit agit. Qu'on est heureux aussi de sentir que nous sommes sous la main de Dieu, qui compte les cheveux de notre Tête, et sans lequel pas un passereau ne tombe en terre, et que la toute-puissance de Jésus dans les cieux et sur la terre veille sur l'Évangile.

On peut être en paix où que ce soit; l'Esprit de Dieu veut aussi agir au milieu de tout le train qui se fait — et même s'en servir — aussi bien que parmi l'influence tranquille de l'Ennemi sur les âmes, bien que le chrétien aime la paix et s'attriste des passions des hommes et des jugements qui les accompagnent; mais il est en paix au milieu de tout cela. Au reste, ce qui arrive n'est que l'accomplissement de ce que nous attendons, et nous avons à bénir Dieu de nous avoir avertis à temps, et d'y voir l'accomplissement de ses desseins.

Ici, il y a certainement de la bénédiction, Dieu agit par son Esprit, et le témoignage des frères, là où il existe, se consolide en paix, je le pense. Il y a des difficultés et de l'opposition, et même on se donne beaucoup de peine pour s'opposer à nous; mais si nous pouvons manifester Jésus (et c'est beaucoup dire) d'une manière qui satisfasse plus ce qui est dans son cœur pour les siens, il nous frayera un chemin vers eux, et, c'est là ce que je lui demande de tout mon cœur. Je me sens faible, et très faible devant une telle pensée, mais il me rend heureux en m'appuyant sur lui.

J'espère aussi, quoique tout cela soit pénible pour les chrétiens, que les événements récemment arrivés dans ce pays, rendront les âmes plus sérieuses, et quel gain! Dans ce cas, j'en ai déjà même vu les fruits.

Peut-être notre temps arrivera, du reste il est déjà arrivé. Ici, les chrétiens sont passablement tranquilles, quoique naturellement un moment pareil mette la foi à l'épreuve, et cela fait voir aux âmes où est leur confiance, et où leur espérance.

Adieu, cher frère, que notre Dieu vous accorde une paix profonde, une paix qui ne se fonde que sur Jésus, et vous remplisse de tranquillité dans son attente.

Que la parole de sa patience, et l'assurance de l'amour de notre Dieu, soient notre portion.

Votre affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 176 - ME 1898 page 269

à Mr P.S.

Plymouth? 6 mai 1848

... Probablement, si Dieu me le permet, je serai en Irlande la semaine prochaine, et je pense que j'aurai des nouvelles des amis.

En général, les frères d'Irlande sont très heureux et très unis, et ici aussi, il y a du bien, mais peut-être un certain manque d'énergie. Toutefois, la venue du Seigneur est beaucoup plus mise en avant, et les frères sont unis et heureux. La vraie doctrine de l'Eglise se fait jour aussi, me semble-t-il.

En effet, cher frère, nous sommes dans des temps sérieux, mais très heureux pour celui dont Christ est la portion et qui l'attend.

Cette révolution m'a fait beaucoup de bien; elle n'a changé aucun des principes que j'avais, mais j'ai réalisé puissamment que la marche du chrétien est indépendante du monde, et directement sous la main de Celui qui a toute puissance dans les cieux et sur la terre. Quel bonheur! Il me semble que, pour le moment, Dieu a arrêté le fleuve, au moins le débordement des principes des derniers jours, pour nous accorder, ou plutôt accorder au monde le temps pour que sa venue et le salut lui soient encore annoncés, et en même temps, particulièrement pour que les siens réalisent leur position comme Eglise, Epouse de Christ. Ceci est de toute importance. C'est une lumière qui éclaire, qui éclaire le chemin, et distinguera, j'en suis sûr, la marche de ceux qui jouissent de la lumière. On nous dira — Il s'agit de Christ, non de l'Eglise; c'est vrai, mais reconnaître les droits de Christ sur nous — reconnaître Christ comme l'Etoile brillante du matin, produit le sentiment, la conscience de notre relation qui fait que l'Esprit et l'Epouse disent: Viens!...

Que notre bon Dieu garde nos chers frères dans la simplicité et dans la force de cette unité. Je suis heureux de leur joie, et très heureux, cher frère, que votre chère femme retrouve ses forces. J'espère qu'elle se résigne avec douceur à la volonté de Dieu, bien qu'elle soit pénible à la chair.

Quelle délivrance pour nos frères du canton de Vaud d'être jugés indignes de servir leur patrie comme soldats!

Adieu, bien-aimé, saluez beaucoup nos chers frères. Je crois que notre bon Dieu, après nous avoir montré notre faiblesse, nous ramène un peu, mais il nous manque encore beaucoup d'énergie.

Votre très affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 177 - ME 1898 page 295

à Mr P.S.

Plymouth, 8 juillet 1848

... Ici Dieu agit dans sa grâce en bien, depuis cinq semaines; il y a soixante-dix personnes, à peu près, qui avaient été égarées avec M. N., et qui sont rentrées au milieu de nous. Nous avons dû les voir; cela m'a donné beaucoup à faire. En général, elles viennent dans un bon état. Elles sont humiliées, et nous sommes heureux ensemble, car je n'ai pas vu trace d'un air

de supériorité chez ceux qui les ont accueillies, mais de la joie à les revoir. Aussi Dieu y a ajouté sa bénédiction; ce n'est pas seulement autant de frères et de soeurs qu'il nous rend, et qui sont ainsi gagnés, mais il y a un sentiment d'ensemble et de restauration, le sentiment que Dieu y a mis sa main qui affermit et relève; et cela donne lieu à bien des actions de grâces.

Ils sont très heureux de revenir. Cela donne à faire; et il faut que j'y sois un peu pour renouer les relations et pour prendre la parole, car ils sont affamés; vraiment ils ont été comme privés de Christ. Ce n'est pas que nous soyons très riches, tant s'en faut, mais au moins, ils sont comme retrouvés par Christ qu'ils avaient perdu, et ils en ressentent naturellement de la joie.

Les réunions du voisinage qui étaient sous l'influence de ce parti, sont, à très peu de chose près, complètement et remarquablement tombées. La main de Dieu a été manifestée d'une manière extraordinaire. Le grand local qui pouvait recevoir onze cents personnes vient d'être fermé, sauf qu'on y tient une école du dimanche.

Dans le Yorkshire, il y a eu une oeuvre d'un très grand intérêt; je ne connais pas un endroit où l'action de l'Esprit ait été plus manifestée dernièrement, soit par des conversions, soit dans le rafraîchissement et le progrès des chrétiens affamés; il y a aussi des âmes ajoutées. J'en ai laissé de vingt à trente qui demandaient la cène, lorsque j'ai dû quitter pour mettre la main à l'oeuvre qui m'occupe ici. Il y a une certaine mesure de bénédiction ailleurs, de sorte que les frères ont été encouragés, mais c'est moins frappant comme oeuvre; toutefois la bénédiction est également réelle, et en général les frères sont en paix et cheminés, quoiqu'ils aient besoin d'être examinés et poussés à la séparation du monde.

Hélas! les événements (*) sont bien propres à attirer l'attention et à rendre bien précieuse la pensée que nous avons un royaume qui ne s'ébranle pas. Le pays a été comparativement tranquille, mais il y a un mouvement dans les esprits, qui donne l'éveil au monde. Toutes ces choses n'ont fait que fournir l'occasion au témoignage des fidèles, de ceux qui se trouvent assez près du Seigneur comme un refuge et un sanctuaire, pour s'introduire au milieu de tout cela, et qui ont la venue du Seigneur comme la clef ou plutôt la solution de tout ce qui se passe, et son amour, et ses sympathies, comme consolation et ressource au milieu de la détresse réelle qui pèse sur la classe ouvrière dans les districts manufacturiers, à l'occasion de tous ces événements.

(*) La révolution sur le Continent.

J'ai été très heureux, de pouvoir aussi présenter Christ, et trouver le chemin du cœur pour le Seigneur, au milieu de l'égoïsme affreux qui gouverne tout, ce système de fabriques en gros; on emploie le peuple comme des machines, et le peuple ne désire que profiter des maîtres tant qu'il peut, et les renverser si tout ne va pas à son gré; et puis, les incrédules, de vrais chevaliers d'industrie, viennent utiliser cet état des esprits dans un but infernal, comme instruments de l'ennemi.

Mais quel bonheur d'avoir, au milieu de tout cela, un Dieu qui est tout amour, un Christ qui en est l'expression parfaite pour le coeur et les besoins de l'homme. J'ai trouvé un bonheur

infini au milieu de ces pauvres gens. Il y a une seule chose pour laquelle je désire vivre, pour laquelle je pourrais vivre dans ce monde, c'est pour être le témoin et l'expression de cet amour. Hélas! ce n'est pas de cet amour que je doute; ce que je désire, c'est de vivre assez près de Christ pour en être l'expression, pour m'approprier réellement tout ce qu'il est, pour qu'il soit reproduit dans ma vie, et dans toutes mes voies et mes paroles — tout, sauf lui-même, tend à nous en détourner; le succès d'une vie tant soit peu dévouée, l'influence qu'elle nous donne sans en avoir conscience, sauf dans les relations qu'elle produit avec les autres, tendent à nous faire sortir de la dépendance, à laisser libre cours à notre volonté. Si nous sommes près de lui, sa précieuse présence corrige tout.

J'ai profité considérablement, je l'espère, de ma lecture de 1 Samuel, en écrivant mon sommaire en français. La cessation de la sacrificature, l'établissement du prophète comme nouveau moyen de relations, et après cela le roi (David), m'ont ouvert l'enchaînement du livre, et lui ont donné un ensemble qu'il n'avait jamais eu auparavant, et une portée que je n'ai pas du tout encore saisie, mais dont le sommaire aura fourni, je l'espère, les éléments.

Je crains que, faute de diriger assez les pensées, peu de monde en profite. Si Dieu me fait la grâce de semer ce que d'autres moissonneront dans les âmes, je serai content.

Quant à La Chaux-de-Fonds, c'est un soulagement pour moi que Christ soit fils sur sa propre maison, — non pour que nous négligions cette assemblée, mais pour que nous ayons la consolation d'une main puissante, plus sûre que la nôtre, hélas! plus aimante, et qui fait contribuer toutes choses au plus grand bien de ceux qui aiment Dieu. Il supporte beaucoup en nous conduisant vers l'éternité; mais nous ne devrions pas, en fait de discipline, laisser passer le temps.

L'épreuve de la foi sera à louange, à honneur et à gloire, à l'apparition de Jésus Christ; voilà ce qui donne le but et le motif de l'épreuve. Le Seigneur nous soulage et nous rafraîchit souvent par des joies et des encouragements dans le chemin. Il est allé devant Israël lui chercher un repos dans le désert.

Qu'il soit avec nous, cher frère.

Votre affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 178 - ME 1898 page 300

à Mr P.S.

Montpellier? 20 février 1849

... Il se prépare une église libre en France, mais je ne crois pas qu'elle soit grand-chose, au moins si les frères sont fidèles, humbles, aimants, et de vrais porte-lumière, car Dieu voit qu'il y en a besoin dans ces jours-ci. Ce sont des jours de patience, mais où les pauvres âmes en ont tant besoin que cela fait du bien au coeur de leur fournir quelque chose de solide pour les soutenir dans ces derniers jours. Il me semble que, pour les fondements, l'église libre a mal débuté. Malgré cela ils ont dû suivre le mouvement, mais mal, et en y mêlant beaucoup de ce

qui n'est pas de Dieu. Il y a pourtant de la foi personnelle, mais ils ne peuvent pas se défaire de l'idée de faire ici-bas quelque chose de grand et d'ecclésiastique. Dieu n'a pas besoin de tout cela maintenant. Les choses sont allées trop loin. Il faut des fondements et des vérités plus réelles, plus en Dieu, pour les jours qui viennent et qui sont. Au reste, ce sont heureusement des vérités précieuses et éternelles pour tous les temps. Voici ce qui fait la différence: ces messieurs parlent beaucoup de l'Eglise, car on en a parlé, mais point de l'Esprit ni de la Parole; de sorte que c'est une affaire arrangée sur la terre, même dans un pays où, au lieu d'être l'Epouse de Christ et de relever ainsi des vérités éternelles de son amour, on passe outre. La conséquence est que la Parole n'est pas d'une autorité réelle, n'est pas l'homme de bon conseil. Ils considèrent et voient les circonstances. Pourtant il y a de la foi personnelle, et Dieu les bénira en cela...

Lettre de J.N.D. n° 179 - ME 1898 page 313

à Mr P.S.

Montpellier, 10 juillet 1849

Je vous remercie, bien cher frère, de votre bonne lettre. J'ai eu du plaisir à la recevoir et à y trouver votre bon souvenir, et j'en bénis Dieu. Je réponds tout d'abord à vos dernières questions. Je dois vous dire que ces points ont été plutôt imposés à mon attention que recherchés par moi. Comme sauvegarde de bien des écarts, ils ont leur importance, mais ils ne sont pas le moyen de faire progresser ceux qui commencent à sentir, par des affections spirituelles, le besoin de marcher plus fidèlement avec le Seigneur. L'union des enfants de Dieu par la puissance du Saint Esprit descendu du ciel, en attendant le Seigneur Jésus, l'Epoux de l'Eglise; la séparation du monde qu'impliquait le fait d'être la fiancée de Jésus; le dévouement que réclamait chez les chrétiens le fait du dévouement de Jésus pour eux; le bonheur, au milieu de la confusion actuelle, de pouvoir se réunir, ne fût-ce que deux ou trois, en toute simplicité, avec l'assurance de trouver sa présence; voilà ce qui, en principe et en pratique, a influé sur mon coeur, une fois le salut connu, à l'entrée du chemin où Dieu, je n'en doute pas, m'a conduit. C'était de fait la même oeuvre de l'Esprit, pour la plupart de ces points, que celle qui me donnait la connaissance du salut. C'était un doux soulagement, en présence de ce que je me trouvais être d'un côté, et de ce que je trouvais être de l'autre le monde dit chrétien. J'avais le droit d'être heureux, et heureux avec Jésus, tout en étant faible. J'avais le droit de l'être avec d'autres chers amis et rachetés de Jésus, quel que fût d'ailleurs le jugement que les systèmes ecclésiastiques du jour portaient sur nous. Du reste, je ne pensais guère à ce jugement; j'étais content d'être heureux selon Dieu, et je ne pensais pas aller plus loin. D'autres s'y joignirent, et des vérités profondes quant à l'Eglise, et même le développement plus clair, de la doctrine du salut étaient réellement au fond de cette marche. Mais comme elle produisait une indépendance du clergé, basée sur des vérités fondamentales du Nouveau Testament, elle provoqua bientôt, à mon grand regret, des attaques de toute espèce. Je me plaignais, comme Jérémie, que ma mère m'eût «enfanté homme de débat;» mais la clarté et la force de la vérité, la fidélité au Seigneur Jésus, ne me permettaient point de reculer, étant

convaincu, dès les premiers jours de mon affranchissement, qu'il y avait une Eglise une avec Christ, affranchie même par cette connaissance. Lorsque le clergé et les leurs suscitaient toutes ces questions, celle-ci se présentait. Où est-elle cette Eglise? Les dissidents avaient prétendu la rétablir; ils avaient totalement manqué de toute manière; avec des intentions très sincères, ils raisonnaient de la même manière que votre question le suppose sur l'état des églises primitives, disant que, puisque le Seigneur était avec les siens, l'Eglise était toujours en mesure de se réédifier. Voilà ce qui a donné lieu à toute cette discussion sur la ruine de l'Eglise, qui pour moi avait été jusqu'alors un fait moral, démontré à ma conscience par les chapitres 2 et 4 des Actes, plutôt qu'une doctrine. Celle-ci est un peu difficile à traiter dans l'espace d'une lettre, mais j'en dirai quelque chose.

Quant au mot «apostasie», on en a fait grand bruit sans trop de bonne foi. Voici ce qui en est: c'est le mot employé en grec, en 2 Thessaloniens 2: 3. Or, les protestants, et en particulier ces mêmes personnes qui s'en plaignent maintenant, ont appliqué ce passage au système catholique romain, et ont tous enseigné l'accomplissement de l'apostasie en employant ce même mot et en déclarant que la révolte (l'apostasie) était arrivée et même consommée. J'ai employé le mot apostasie un peu comme tout le monde l'employait, seulement je ne limitais pas son étendue et ses conséquences au système romain. Si elle est arrivée, elle est arrivée pour tous comme avant-coureur du jugement. Je ne crois pas même que l'apostasie, dont il est question en 2 Thessaloniens 2, ait publiquement éclaté, mais je crois que moralement elle a eu lieu; qu'en principe la chrétienté, quel que soit d'ailleurs l'état du résidu, a abandonné les fondements sur lesquels elle était établie, quoiqu'elle ne l'ait pas publiquement avoué. Je crois, en outre, que la parole de Dieu nous donne les instructions nécessaires pour un tel état de choses. Le chapitre 11 aux Romains nous fait voir que les chrétiens, comme les Israélites, ont été placés sous une responsabilité et que, s'ils y manquent, le retranchement en sera la conséquence, comme cela a eu lieu dans le cas des Juifs, — que, quelle que soit la patience de Dieu, ayant une fois manqué, le système ne se rétablit plus. La parabole de l'ivraie confirme pleinement cette doctrine. 2 Thessaloniens 2, Jude, et une foule de passages montrent que le mal qui devait tout envahir, sauf un petit résidu aux derniers jours, agissait déjà du temps des apôtres. Les chrétiens ne sont qu'un résidu dispersé au milieu de ce qui, sous le nom de chrétienté, est l'objet des jugements de Dieu, et, quant au grand nombre, la demeure de la puissance de Satan. Il n'existe pas un corps tel que l'Eglise primitive. Il n'y a pas un corps, composé des personnes qui se reconnaissent comme faisant un ensemble à part du monde, et se réunissant en diverses localités comme tel. Jude se plaint de ce que certaines personnes s'étaient glissées parmi les chrétiens; il n'y a pas de lieu où se glisser maintenant; ce qui s'appelle chrétien, Eglise, c'est ce qu'on a à quitter si on a un peu de conscience. Ce n'est pas qu'il y ait un corps dans un mauvais état; il n'y a pas de corps, sauf ce qui est hostile à Christ ou indifférent; des gens qui sont tels que l'apôtre dit: «Détournez-vous de telles gens». Le Saint Esprit n'est pas reconnu comme source d'unité et d'union. Je crois que l'Eglise pourrait réaliser beaucoup plus qu'elle ne réalise actuellement, mais Dieu a prononcé le retranchement si elle ne *persévérait* pas. Il a dit le contraire quant à l'individu, et la raison en est évidente: dans ce dernier cas, il s'agit de salut; dans le premier,

d'une économie et de la substitution du règne glorieux de Christ à l'Eglise déchue; et c'est ce qui entraine dans les desseins de Dieu aussi bien que le rétablissement d'Israël. Nous sortons de la corruption comme un résidu — le système est en chute et jugé.

Quant aux faibles, je trouve que ceux qui emploient cet argument, ne le font pas avec une entière bonne foi. Croyez-vous que Paul aurait imposé à tous les chrétiens tout le système judaïque, sous prétexte qu'il fallait penser aux faibles? Mais il a décidé le cas; il a agi de son chef dans l'intérêt de l'Evangile, mais aussitôt que la chose a été exigée (et c'est ce qu'ils font, car ils veulent que nous le fassions partout), il n'a pas voulu concéder la moindre chose, pas même pour une heure, afin que la vérité de l'Evangile demeurât. N'est-il pas évident que, si l'on devait faire tout pour plaire aux faibles qui exigent qu'on les suive, ce serait réduire la marche chrétienne universelle au plus bas degré de la faiblesse de foi, et que toute superstition quelconque pourrait être imposée à tous, et le christianisme dégradé au dernier point?

Je n'ai aucune preuve que l'imposition des mains (Hébreux 6) se rapporte au ministère. C'était le signe général de bénédiction. Ce chapitre propose ce qui pourrait être connu des principes que le christianisme reconnaissait, envisagé comme étant encore dans ses lisières judaïques, et tel qu'un Juif pieux l'aurait compris avant l'ascension et la Pentecôte. L'apôtre ne veut pas s'arrêter là.

Ephésiens 3: 6, je n'en doute nullement, veut dire que nous sommes héritiers, non pas héritage; nous avons l'héritage avec Christ (comparez Romains 8: 17). La première édition de Lausanne avait saisi le sens; la seconde a mal rendu le passage, comme les anciennes traductions françaises.

La ruine de l'oeuvre primitive faite sur la terre après la mort de Christ, est une chose formellement prédite dans la Parole. Lisez pour la pratique, Actes 2 et 4. Où est-ce que vous trouveriez maintenant un corps auquel une seule des épîtres de Paul pourrait être adressée, ou bien l'Eglise comme un tout répondant à Ephésiens 4 ou 1 Corinthiens 12? Je dis cela pour rendre la chose plus sensible, car l'état moral est pour moi beaucoup plus grave. La manière dont l'Eglise a totalement oublié l'idée qu'elle est l'Epouse de Christ, et s'est donnée au monde, la manière dont elle a introduit le judaïsme comme système de doctrine et de pratique, est pour moi incomparablement et infiniment plus grave que le côté extérieur. Il n'y a rien sur la terre, ni église locale, ni universelle, qui de fait agisse dans l'unité par ses jointures de fournissement comme un seul corps. Les chrétiens n'en ont pas l'idée. L'Eglise corps, s'étant corrompue peu à peu, était devenue le siège de la puissance de l'ennemi, et les fidèles, depuis des siècles, ont dû s'en séparer et marcher soit isolément, soit en de petites compagnies. La Réformation a relevé la doctrine de la justification, mais a totalement perdu et détruit l'idée de l'Eglise, en en faisant des masses attachées par districts politiques à l'état. Je vois souvent comme vous, dans la Bible, des églises remplies de misères, mais j'en vois qui sont reconnues de l'Esprit de Dieu comme telles, et je vois un corps, imparfait si vous voulez, mais où l'Esprit de Dieu faisait fonctionner les membres comme un tout, et qui, par l'intelligence du Saint Esprit, se reconnaissait uni à son Chef céleste comme tel. Aujourd'hui cela n'existe pas.

Quoique des miracles soient des choses inférieures, on ne peut pas les laisser de côté, et voici pourquoi: c'étaient des preuves non seulement de la vérité qu'on prêchait, mais la puissance de Satan était jugée dans le monde par ce moyen. Satan était vaincu: l'Eglise, vase du Saint Esprit de la part de son Chef, en était témoin; elle le chassait et rendait témoignage à la victoire du Fils de l'homme. Elle a été infidèle, elle n'est plus une quant à sa responsabilité, et elle ne rend plus témoignage. Satan y gouverne en souverain dans ce qui se vante du nom d'Eglise et de l'unité. Ceux qui ne s'y soumettent pas sont des séparés.

Je vous écris à la hâte; je pars ce soir. J'avais eu la pensée de passer par le Béarn, mais je tiens à être de retour à Londres aussitôt que possible.

Votre affectionné frère.

Ecrivez-moi quant à la ruine de l'Eglise; la grande affaire, c'est d'être pénétré de ce que c'est que l'Eglise. Adressez: 14, Great Percy Street, Pentonville, Londres.

Lettre de J.N.D. n° 180 - ME 1898 page 333

à Mr P.S.

Nîmes, 18 septembre 1849

Cher frère,

Je craignais que ma lettre ne fût pas de grand profit, l'ayant écrite à la hâte avant mon départ. Je tâcherai de répondre à vos questions.

Quant à la controverse, je pense que les deux brochures m'ont ennuyé encore plus qu'elles n'ont pu vous peiner. Mais, cher frère, il faut quelquefois agir en ne tenant compte que de ce que Dieu veut. Vous ne connaissez pas toutes les circonstances. Quelle a été la patience qu'on a exercée, le mal que les brochures auxquelles j'ai pu répondre ont pu faire à d'autres qui étaient au fort de la bataille où vous n'étiez pas, les âmes troublées qui ont été mises au clair par ce moyen, et le but et la portée de bien des choses qui ont été dites à l'égard de Mr M. J'ai été le moyen par lequel il a quitté le nationalisme; je connaissais intimement toute sa famille qui a été pendant des années affligée du déclin spirituel de M. Depuis quatre ou cinq ans, je ne vais plus le voir (sauf quand son enfant a été malade). Il y avait de sa part un effort continuel contre la vérité, supporté par les frères avec une patience qui ne s'est jamais démentie dans des circonstances bien pénibles. Un frère bien doux m'accusait d'être sévère et me blâmait hautement, m'évitait même. Je le savais sincère et spirituel et je n'ai rien dit; après une année de rapports avec Mr M., il a été beaucoup plus décidé que moi à son égard. Je n'ai rien fait jusqu'à ce qu'il ait cherché à semer du trouble dans toutes les assemblées des chrétiens; et je ne crois pas avoir dit de lui des choses personnelles, malgré tous les titres affreux qu'il nous a donnés.

Quant à l'autre brochure, c'était encore plus désagréable, mais il s'agissait de grands principes mis en discussion. J'ai fait lire ma brochure à une personne longtemps en relation

avec Mr D., ainsi qu'à une autre, afin que, en dehors des faits, il n'y eût rien de blessant. Vous ignorez la tendresse dont on a usé envers lui. Si vous lisez les Galates, vous trouverez que la sincérité n'est pas toujours un manque de charité, lorsqu'il faut garder des âmes contre des erreurs subtiles aimablement enseignées. Je comprends que vous ne sentiez pas ce que je sens; vous n'avez pas soigné et enseigné les âmes qu'on cherche à égarer. Mais épargner absolument un seul pour laisser détruire des centaines, n'est pas selon moi la charité.

Quant au but des auteurs, je suis en guerre franche, ouverte, constante, par la foi que j'ai dans la vérité de Dieu, non pas toujours par la controverse qui est extrêmement pénible, mais du fond de mon être. Je crois que la propagation de la vérité est, contre l'erreur, un bien meilleur moyen que la controverse. — Je puis me tromper quant à l'opportunité de cette dernière, mais si je tiens à la gloire de Dieu et au bien des siens, je suis nécessairement dans l'impossibilité d'être en paix avec leur système. Quant à leur personne, j'ai beaucoup d'affection pour Mr M., et j'espère être plein de charité envers Mr D. Je suis sûr de l'avoir excusé en bien des choses. Je suis fatigué des luttes; je dis quelquefois: «Malheur à moi de ce que ma mère m'a enfanté homme de débats;» mais aussi longtemps que Dieu m'en donne la force, je soutiendrai la vérité pour le bien de son Eglise. Il est facile à l'erreur d'être douceuse, parce qu'elle est contente d'être admise sur un pied d'égalité. La vérité n'y consent jamais; en cela, elle a toujours l'air d'être dure et exclusive. Recevez tout ceci, je vous en prie, comme une preuve de ma confiance en vous. Je ne cherche pas à faire valoir autre chose que la vérité; je vous engage seulement à attendre et à remettre votre jugement.

J'en viens à vos questions. Il ne faut pas confondre la portion des Juifs selon l'administration sinaïtique, avec celle des individus fidèles de leur temps. Comme nation, leur portion est terrestre (toutefois, par la bonté de Dieu, pas d'une manière purement charnelle), mais je ne doute nullement que les individus ne jouissent de la gloire céleste par la résurrection. En même temps il ne faut pas confondre Abraham, Isaac, etc., avec l'ancienne alliance; celle-ci était établie au Sinaï, tandis que ceux-là vivaient de la promesse (voyez Galates 3); les David et les Samuel aussi. David, mon serviteur, le bien-aimé (Ezéchiel 34: 23, 24; 37: 24, 25, etc.), signifie, je n'en doute nullement, le Christ de la famille de David (je crois qu'il y aura aussi ici-bas, pendant le millénium, un prince issu de sa famille. Ezéchiel 45 et 46). Les mots «Tout Israël» sont employés pour l'ensemble, en contraste avec Juda ou les dix tribus. Ezéchiel 37: 11, prouve qu'il s'agit de la nation sur la terre; le verset 21 explique positivement le sens de la figure, figure employée ailleurs pour l'ensevelissement d'Israël parmi les nations. Il s'agit d'une figure, non pas d'un fait spirituel; comparez Esaïe 26: 19-21. Les méchants Israélites n'entreront certainement pas dans le pays. L'application de Ezéchiel 37 à Israël dispersé parmi les nations est hors de doute; les versets 11 et 16 présentent la même expression, toute la maison d'Israël.

Je crois que nous comparaîtrons tous devant le tribunal de Christ qui a le droit de juger. Mais d'abord, nous sommes complètement justifiés et nous montons tous ensemble devant lui, étant parfaits en lui. Puis il y a une seconde chose: notre comparution n'a pas pour but de mettre en question notre acceptation qui est assurée par l'oeuvre de Christ, mais de

reconnaître les services rendus par l'énergie de l'Esprit en nous, ou que nous ayons à subir, comme perte, la conséquence des défauts de ce service. A cet effet, étant montés, nous sommes devant son tribunal. L'effet de ce jugement paraîtra dans notre position, lorsque nous paraîtrons. Ces choses ne sont jamais confondues dans le Nouveau Testament.

Il ne faut pas confondre l'Eglise avec le système qui porte son nom, ni avec ce qui est dit en Romains 11. «Les portes du *Hadès*» ne prévalent pas contre l'Eglise, parce qu'elle est fondée sur la puissance du Fils du Dieu *vivant*. En employant le mot Eglise d'une manière vague, comme on le fait, Romains 11 s'y applique, mais c'est inexact. Israël n'est pas resté membre de l'Eglise, ni greffé de nouveau sur l'Eglise comme sur son *propre* olivier. L'olivier est *le tronc des promesses sur la terre*, dans la jouissance desquelles ceux qui font partie de l'économie actuelle sont entrés à la place des Juifs incrédules, comme aussi les Juifs devenus croyants remplaceront ceux-là. Mais ce n'est pas l'Eglise qui, comme telle, n'a ni prédécesseur, ni successeur. Elle avait été un mystère caché. La non persévérance a eu lieu, mais non pas encore le retranchement, à cause de la longue patience de Dieu. Il n'y a pas d'église rassemblée dans le monde telle qu'elle devrait l'être, selon la responsabilité de l'homme, mais elle ne saurait être perdue aux yeux de Dieu et de la foi. L'Ennemi ravit les brebis et les disperse, mais il ne les ravit pas des mains du bon Berger. Satan a réussi à disperser. Qui est-ce qui le niera? Mais Dieu garde les siens pour un rassemblement immanquable, et ils sont tous un aux yeux de Dieu. Le retranchement n'aura lieu que lorsque Dieu aura accompli ses desseins de grâce, et que le mal sera arrivé à un point que sa gloire ne pourra plus supporter. La menace est encore suspendue, non sur l'Eglise proprement dite, mais sur les gentils professant le christianisme, comme système ayant succédé aux Juifs ici-bas. Lorsque la menace sera mise à exécution, ce sera le plus beau jour qu'ait jamais eu l'Eglise. Au lieu du triomphe du *hadès*, elle montera une et triomphante vers son Epoux glorieux qui l'appelle. Jusqu'alors l'Eglise sera dans le monde, quelle que soit son infidélité.

Enfin, je crois que vous avez mal appliqué le mot rationalisme, qui veut dire l'autorité de la raison sur la Bible ou dans le domaine des choses dont la Bible traite. Mais la découverte des voies uniformes de Dieu dans la Bible, n'a rien de commun avec l'autorité de la raison. C'est se soumettre à ses instructions. Sans doute Dieu peut agir souverainement, mais il a mis ces choses expressément par écrit, pour que nous connaissions ses voies et que nous les apprenions telles qu'il nous les a révélées. Au reste, Romains 11: 22, est une autorité directe qui nous fait savoir qu'il agira à l'égard de cette économie de la même manière, et pour faire comprendre que le raisonnement est un raisonnement *divin*. Et même, j'ose vous dire que, quoiqu'on puisse être chrétien sincère, je ne crois pas qu'on puisse servir le Seigneur avec intelligence sans le comprendre et le croire. C'est la pierre de touche sur ces points-là.

Je dois aussi vous dire que les Notes sur les Hébreux sont de Sir R. O'Donnel, et pas de moi, afin que je n'aie pas une réputation aux frais d'autrui. Je ne vous en remercie tout de même pas moins, et je ne suis pas du tout moins réjoui que vous en ayez profité, car la vérité vient de bien plus haut que nous, ses pauvres, mais heureux instruments.

Vous avez été subitement plongé dans une foule de questions, qui se rapportent aux voies de Dieu, et qu'il est difficile d'embrasser toutes à la fois, mais notre Dieu est fidèle. Il y a toujours quelque danger, je l'éprouve moi-même, de se nourrir moins directement de Christ, lorsqu'on cherche à s'éclairer sur bien des points. Ceci nous arrive nécessairement au moment actuel. Je ne m'en plains pas, car c'est parce que Dieu agit dans son Eglise, mais je sens moi-même le danger, et il n'y a rien qui remplace les entretiens directs avec Jésus, et seuls ils peuvent même nous rendre capables de comprendre bien ce qui le regarde. Les affections, la mesure dans les affections, gouvernent le jugement beaucoup plus qu'on ne le pense, ou plutôt rendent le jugement juste, et alors tout le corps est plein de lumière. Le coeur, l'âme, voient tout à sa propre valeur; sans Christ cela ne se peut. C'est pourquoi il est dit: «Si ton oeil est net, tout ton corps sera plein de lumière». Combien le coeur est heureux lorsqu'il jouit de cette lumière pleine d'amour, de clarté et de bonheur éternel, dans l'affection d'un tel Sauveur. C'est lui-même, cher frère, qui est vie, et joie, et lumière, pour nos âmes; sans lui tout est ténèbres; avec lui, la joie est trop grande pour le coeur de l'homme. Que sa paix soit avec vous.

Je vous sais bon gré de m'avoir dit que mes brochures de controverse vous ont peiné. Je ne vous en ai pas recommandé la lecture; je n'ai pas la pensée de pouvoir vous satisfaire à leur égard, mais je garde mon jugement, sans dire que j'ai été parfait. Je dis seulement que vous devez savoir beaucoup plus que vous n'en savez pour pouvoir en juger. J'aurais préféré que vous m'eussiez dit sur-le-champ tout ce que vous en pensiez.

Vous ne vous plaindrez pas que je réponde brièvement à vos questions, car vous le voyez, je n'ai que juste la place pour le faire. Une question est plus vite faite qu'une réponse.

E. m'a un peu, mais très peu raconté de Pau. Cela m'intéresse beaucoup. Je serai très heureux de le visiter encore, si possible. J'attends la volonté de Dieu; je sens que son amour a des desseins de bonté à l'égard de cet endroit.

Vous ne savez pas que la seule mention qu'on ait publiée de la troisième brochure dont vous aimez l'esprit, était qu'ils l'avaient sous les yeux, et qu'ils étaient peinés que je pusse parler comme je le faisais des frères dans la détresse.

Je vous prie de saluer Mme S., et tous nos amis de Pau, et recevez, cher frère, les salutations bien affectueuses de votre frère dévoué.

Lettre de J.N.D. n° 181 - ME 1898 page 357

à Mr P.S.

Nîmes, 10 décembre 1849

Bien cher frère et ami,

Je profite du passage de notre frère F. pour vous accuser réception de votre bonne lettre. La plus grande joie que je puisse avoir des «Etudes sur la Parole», c'est qu'elles aient aidé des âmes à mieux apprécier notre précieux Sauveur, et que par elles la Parole soit devenue une

révélation plus réelle de Lui au coeur. C'est tout ce que je désire. J'en ai profité ainsi en les écrivant moi-même, et je vous remercie de ce que vous exprimez le voeu qu'il en soit ainsi pour d'autres.

Je trouve que la connaissance de la plénitude de Jésus est une satisfaction toujours plus profonde, toujours plus sensiblement divine, en sorte qu'elle porte toujours davantage l'empreinte d'un bonheur éternel et dont on jouira avec le Père et avec le Fils. Nous savons que notre communion est avec eux. Quelle chose que d'avoir reçu l'Esprit Saint lui-même, pour que nous puissions être dans cette communion! On a par ce moyen une telle conscience d'être dans le salut, et on sait d'une telle manière ce que c'est que ce salut, que, tout en sentant sa faiblesse et sa misère, on comprend la parole du Seigneur: «Il n'aura jamais soif». On désire que tout passe, pour jouir pleinement de cette communion, mais on ne désire rien d'autre. Le calme que cela donne est profond, et en même temps il y a l'ardeur du désir de ce qu'on ne possède pas encore. Que notre Dieu est merveilleux et parfait en ses voies! Plus on avance et plus on est dans la lumière de son Esprit, plus aussi l'on voit que toutes ses voies sont parfaites en amour. Il emploie toute sorte de moyens pour nous, mais c'est lui-même qui est la confiance et la joie de la foi. On reconnaît la sagesse de ces moyens, leur bonté; — c'est ce qui nous convient, mais par eux on remonte à la source. Mais avec une joie parfaite et consolante, je ne suis pas satisfait: il y a cette Eglise si chère à Christ, qui devrait lui être comme une aide dans sa présence, pénétrée de son amour, et formée sous son oeil et selon son coeur. Hélas! je vois si peu de foi en cet amour, un coeur, hélas! qui compte si peu sur lui, qui se donne si peu à lui, que je me désole quelquefois à son égard, tout en étant joyeux. Comment être satisfait, si l'Epouse de Celui que nous aimons, lui seul, le déshonore malgré son amour? Je ne suis peut-être pas meilleur que cela, mais cela ne diminue pas l'affliction du coeur. Oui, je voudrais voir l'Eglise dans la foi, la confiance, l'énergie de l'amour de Jésus, car elle est aimée de lui. Je sens que quelquefois cela m'isole; mais j'aime mieux être isolé avec les affections de Jésus, que d'être dans une foule où ces affections sont obscurcies, sinon affaiblies. Du reste, je suis plein de confiance, car il aime son Eglise et il agit pour les derniers temps. Je ne doute pas que quelque incrédulité ne se mêle avec ce désir du bien des siens, sans cela on en réaliserait davantage; on verrait davantage la réalisation du désir du coeur: «la prospérité de ses élus». Je sais du moins que je le désire.

J'ai Pau assez sur le coeur, je le présente au Seigneur. Ici, nous sommes bien petits et dans une bonne position (quoique toutes les positions qui sont selon la volonté de Dieu soient bonnes), car tout le monde parle contre nous. Malgré cela, plusieurs âmes ont reçu du bien, mais quel peu de force pour les atteindre! Que Dieu bénisse tous les frères. J'aimerais bien visiter l'Ouest; Dieu sait quand il trouvera bon de m'en frayer le chemin. Je vous prie de me rappeler au bon souvenir de tous mes chers amis, en les remerciant d'avoir pensé à moi.

Votre affectionné frère en Celui qui nous aime.

Lettre de J.N.D. n° 182 - ME 1898 page 373

à Mr P.S.

Annonay? vers le 10 mai 1850

Bien cher frère,

Je vous remercie de votre lettre. Je pensais vous écrire pour avoir de vos nouvelles lorsque je l'ai reçue. J'étais en tournée dans les montagnes où, grâce à Dieu, il y a une bénédiction très sensible, et Dieu amène bien des âmes à la connaissance du Seigneur. Dans toutes ces contrées, il est évident que Dieu agit et de manière à réjouir le cœur en affermissant et ranimant la foi; c'est une occasion de bénir et de louer Dieu; j'en ai été fortifié. Lorsque Dieu se manifeste on se retrempe. Cela éclipse tant de choses qui autrement nous préoccupent, sans qu'il y ait par leur moyen de la communion avec Dieu. Je m'attendais à l'activité de ce pauvre Mr B. Il va sans dire que tous ceux qui sont dans cette position-là, s'ils ne rompent pas avec elle et ne la traitent pas comme un ennemi, sont entraînés et y perdent leur intégrité et leur conscience à l'égard des choses qui s'y rapportent. Je ne l'ai, du moins, jamais vu autrement. Plus je vois du clergé, plus je l'ai en horreur, tout en reconnaissant qu'il y a des enfants de Dieu dans son sein. Le système est de l'Ennemi. Je désire leur bien, mais je ne me fie en rien à ces pauvres amis. Quant à notre pauvre A., je ne suis pas étonné de sa démarche. Bien des choses m'ont fait voir qu'il ne savait pas où il en était, ou plutôt, qu'il ne cherchait plus sa direction immédiatement auprès du Seigneur. Je crains qu'il ne soit sur le chemin d'une chute ou d'un châtement, mais Dieu est de long support. A. savait bien que ce qu'on faisait était mauvais; il se confiait aussi un peu trop à son jugement. J'espère que les frères marcheront dans une paix vraiment humble et pieuse, ne contestant nullement, et laissant à Dieu le soin de légitimer leur marche. C'est la vraie preuve qu'ils ont confiance en lui. S'ils ont la présence de Dieu, c'est tout ce qu'il faut. C'est la meilleure sanction et la meilleure preuve de son approbation.

Quant à la question si Sa présence peut être en deux endroits à la fois, je pense que, si une réunion absorbe sa présence si complètement, que l'autre en soit schismatique, la présence de Dieu ne sera pas dans cette dernière. Mais s'il y a deux réunions, par exemple l'une de baptistes et l'autre de pédobaptistes sincères et qui ne savent pas mieux, ne comprenant pas l'unité de l'Eglise, Dieu, qui est d'un long support, pourrait se trouver jusqu'à un certain point dans les deux. Si vous êtes réellement unis par la grâce, et que ce soit l'opposition à la vérité, des motifs charnels, qui retiennent les autres, la présence de Dieu ne sera pas avec eux. Si la chair s'est mêlée de votre séparation, Dieu peut vous châtier, vous exercer, vous priver de ceux qui tiennent à la bénédiction sensible plus qu'à lui, avant de vous bénir pleinement. Il pourrait laisser pendant un temps, comme moyen d'épreuve, ce qu'il n'approuverait pas. Même si la précipitation a laissé quelques âmes dans un milieu qu'il désapprouve, il pourrait encore bénir jusqu'à un certain point pour l'amour d'elles, tout en jugeant les autres après tout, car il gouverne parfaitement, et il aime les siens. Mais après vous avoir exercés il bénirait pleinement. Je présente tout cela comme principe, car je me blâme moi-même à l'égard de Pau, de ne pas y être resté l'année passée lorsque le rassemblement aurait été, en grâce, formé clairement à part. Mais, en vous attendant patiemment à Dieu, je ne doute nullement que vous ne soyez bénis, mais j'espère et je désire

ardemment que la marche des frères soit paisible, jouissant du bien et laissant les autres de côté, au lieu de leur disputer le terrain; car le tort d'autrui ne suffit pas, il faut la grâce et le bien pour être béni et heureux. Si vous réalisez réellement la puissance de la présence de Dieu, cela même affermira les uns, et décidera la question de la part de Dieu.

Je bénis Dieu de ce qu'il a été donné à L. de reconnaître sa grâce; j'espère que, par cette même grâce, il persévéra jusqu'à la journée de Christ.

Vous continuez, je l'espère, votre grec.

... Saluez aussi affectueusement tous les frères. Ce n'est pas un mal qu'on soit exercé au commencement; mais, que la bénédiction de Dieu vous accompagne dans une marche fidèle, c'est ce dont je n'ai aucun doute. Au reste, Dieu, dans sa bonté, manifeste cela dans ce moment envers les frères. Recevez, cher frère, l'assurance de mon affection, et mes remerciements sincères pour votre accueil fraternel et hospitalier. J'en garde un souvenir bien doux.

Je ne sais si les W. partent pour la Suisse; s'il en est ainsi, j'espère les voir, car je pense, Dieu voulant, partir dans dix jours pour ce pays, et passer dix autres jours en route.

Je vous envoie un petit appendice aux remarques sur l'écrit de Mr Gausson. J'ai à peu près fini la lecture de son premier volume en route. J'ai eu des compagnons désagréables jusqu'à Toulouse, et un jeune socialiste très intéressant depuis cette ville, à qui j'ai beaucoup parlé de l'Évangile, deux soeurs de charité nous écoutant. Son cœur était ouvert et candide.

Je suis assez bien, et j'ai fait jusqu'à 16 kilomètres de courses à pied pour prêcher, etc., de sorte que je ne puis pas m'occuper beaucoup de ma santé, grâce à Dieu. J'écris un peu à la hâte, étant surchargé de lettres arrivées pendant ma tournée dans les montagnes.

Paix vous soit, bien cher frère.

Votre tout affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 183 - ME 1898 page 377

à Mr P.S.

Neuchâtel, 4 juin 1850

J'ai vu notre cher ami E. Il a fait beaucoup de progrès, et il a tenu bon à Genève où le combat était assez fort pour lui. Mme qui craignait un peu l'opprobre est également allée à l'île (lieu de réunion) et elle y a été heureuse. L'oncle même est venu le soir entendre la prédication, ce qui m'a surpris.

Je suis ici le sac au dos, faisant mes dix à vingt kilomètres par jour pour les réunions, sauf quelques jours à Genève et à Lausanne où le bateau s'offre comme ressource pour visiter les villes et villages riverains.

Je suis peiné pour le pauvre A. Personne n'a parlé plus positivement, ni discerné plus clairement que lui le témoignage chrétien. On pense que c'est l'influence de sa femme dont

la famille était très opposée. Il a dû se marier dans le temple; un pas qui descend vous précipite presque toujours beaucoup plus bas, car ce pas est l'abandon du Seigneur. Grâce à Dieu, lui peut nous ramener; je l'espère à l'égard d'A., mais je crains qu'il fasse bien des expériences, et je crois voir pourquoi. Dieu conduit les siens par la foi.

Il est triste, bien triste, de penser qu'un enfant de Dieu ne marche pas à la hauteur de sa vocation; et d'autant plus qu'on sent que la grâce et la force sont en Christ pour lui. Mais, pour le témoignage, Dieu veut ceux pour lesquels la volonté de Christ est tout. Cependant on sent le besoin de voir les enfants de Dieu «accomplis (dans le sens pratique) en Christ». J'ai été occupé dernièrement de cette pensée de l'apôtre: «Je travaille», dit-il, «afin de présenter tout homme parfait en Christ;» et ailleurs: «A la mesure de la stature de la plénitude de Christ». Il a devant ses yeux la perfection de la plénitude de Christ, homme dans la gloire, il veut que cela se réalise dans l'intelligence et dans le coeur, de sorte que le coeur soit formé et façonné selon cette plénitude, qu'il ait ses affections, ses pensées formées d'après ce modèle, que cette plénitude se transporte dans le coeur. Il sait que cela ne s'accomplira, de manière à nous rendre semblables à Christ, que lorsque nous serons dans la gloire avec lui, mais le coeur a vu et saisi cette gloire, la réalise en Christ, en jouit et se forme sur elle, en sorte qu'il est élevé moralement à cette hauteur. Sans doute il y a combat pour s'y maintenir, mais cela ne fait qu'augmenter notre connaissance du Christ, nous introduisant dans sa sainteté et dans les richesses de sa grâce. Or si nous sentons combien Jésus aime les siens, nous sentirons le besoin de les voir posséder Christ ainsi, être heureux et le glorifier selon son coeur. Nous y travaillerons selon ce qui nous est donné. Cela suppose un entier affranchissement dans nos relations avec le Seigneur. Il s'agit de le gagner et de le posséder, non pas de savoir s'il nous reçoit ou s'il veut nous condamner. Le chapitre 4 de l'épître aux Ephésiens, la liaison entre les versets 26, 27, du chapitre 5, Philippiens 3, Colossiens 1: 27-29, m'ont particulièrement amené à ce point et au besoin du coeur de voir les enfants de Dieu, ceux qui sont à Christ, être formés, réaliser cette perfection, et croître en lui selon la mesure de sa plénitude. Ce n'est pas ici une loi, mais la communication au coeur ici-bas de la plénitude de Celui auquel nous serons semblables, lorsque les desseins de notre Dieu seront accomplis à notre égard. Quelle immense grâce, et combien elle possède puissamment nos affections!

Cher frère, ma maladie m'a été certainement en grande bénédiction; je sens ma faiblesse, mais il n'en est pas moins vrai que l'amour de Dieu a un effet tout différent sur mon âme. Il ne s'agit pas d'une nouvelle vérité, ni de quelque chose de nouveau quant aux bases de mes relations avec Dieu, mais d'un repos beaucoup plus profond en lui, d'une paix plus constante, quoique auparavant j'eusse toujours la paix, mais d'une paix que je dois appeler d'affection. Elle me fait voir encore devant moi immensément à gagner dans la jouissance, dans la connaissance de cet amour, mais elle m'y place d'une manière qui fait demeurer en Dieu, comme l'apôtre dit, ou plutôt me fait savoir ce que c'est que d'y demeurer, comme je ne l'ai pas fait auparavant. Ce n'est pas que je sois meilleur, mais je suis changé dans ma position d'âme. Les mêmes combats, la même chair pour le fond, mais Dieu est autre chose pour moi; c'est ce qu'il est pour moi qui fait la différence, et non pas ce que je me trouve être pour lui.

Je sens même que mon ministère est autre chose, quoique je prêche les mêmes vérités, mais il y a plus de Dieu lui-même; je le crois du moins.

J'espère bien en me rendant en Allemagne voir votre soeur; si Dieu m'ouvre la porte pour voir d'autres personnes, je m'en réjouirai.

Saluez affectueusement tous les frères. Je vous remercie beaucoup des nouvelles que vous m'en donnez, elles me sont précieuses. Que Dieu vous fortifie tous constamment en Christ.

J'ai été heureux dans mon ministère ici; il y a à faire. Le canton de Vaud va passablement, sauf dans un endroit; il y a une certaine langueur à quelques égards.

Votre tout affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 184 - ME 1898 page 395

à Mr P. S.

Lausanne, 20 août 1850

Bien-aimé frère,

Je suis inquiet à votre sujet, à la suite de diverses nouvelles que j'ai reçues soit d'E., soit de Pau. Si cela ne vous fatigue pas trop, faites-moi savoir comment va votre santé, et si votre faiblesse et votre maladie de poitrine ont en effet augmenté. Dieu est parfait dans ses voies, mais vous comprendrez que, quoique nous ne nous connaissions que depuis relativement peu de temps, et que mes occupations incessantes me privent du plaisir de beaucoup correspondre, les liens que Dieu, dans sa bonté, a formés entre nous, liens que le silence et la distance n'affaiblissent pas pour moi, produisent un grand désir de savoir comment vous allez. J'espère que la joie du Seigneur remplit votre coeur. Il y a déjà quelque temps que j'ai eu un grand désir de vous écrire, mais j'ai été en voyage jusqu'à Stuttgart. J'avais le projet de faire au retour une visite à votre soeur à G., mais tant de personnes à St-Gall étaient désireuses de me voir, que j'ai renoncé à mon projet de passer par l'Alsace, et me suis rendu à St-Gall; il est encore possible que je voie votre soeur, si je vais à Montbéliard;

... En général, il y a du bien en Suisse, sans rien de frappant, mais dans tous les pays l'Esprit de Dieu agit en dissolvant beaucoup de choses anciennes, en délivrant les âmes, en les amenant à la conversion, et en les rassemblant.

Paix vous soit, bien-aimé frère.

Votre affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 185 - ME 1898 page 396

à Mr P.S.

Nîmes, 16 janvier 1851

Bien-aimé frère,

J'ai été très heureux de recevoir quelques nouvelles de vous-même et de nos chers amis à Pau, bien que les vôtres ne soient pas bonnes après tout. Il est bon d'être dans les mains de Dieu, et quelquefois on le sent davantage dans la faiblesse que dans la force. Cependant mon coeur désire que votre corps prospère comme votre âme. Il est au Seigneur et le Seigneur est pour lui, mais il sait bien mieux que nous ce qu'il nous faut, ce qui est bon. J'ai été très réjoui d'apprendre que la chère assemblée de Pau est heureuse et même que quelques âmes ont été ajoutées. C'est toujours un signe que l'Esprit de Dieu agit, et il y a en cela une profonde consolation. C'est la présence, la proximité de Dieu et son activité en amour, qui relèvent, rafraîchissent le coeur, le mettent au-dessus des choses qui nous entourent et nous soustraient à leur influence.

Cette chère dame G.! J'avais reçu, cher frère, votre lettre qui m'annonçait sa mort, et je vous en remercie, mais c'était plusieurs mois après cet événement; or on m'en avait déjà communiqué la nouvelle et j'avais répondu. Cette soeur était mûre pour s'en aller vers le Seigneur, de sorte que la rupture n'a pas été grande. On sentait qu'elle appartenait plus au Seigneur qu'à d'autres. Cependant, quoique je ne l'aie connue que comparativement peu de temps, je n'ai guère vu d'âme à laquelle je me sois plus attaché. Elle aimait bien réellement le Seigneur. J'espère que sa chère fille Mme St. sera bien soutenue par Celui qui est notre force et qui nous aime, en sorte qu'elle puisse être en paix et se reposer sur Lui, comme si rien n'était changé, parce que Lui ne change pas. Cela donne une force que rien ne peut ôter; nous sommes plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés; rien ne nous sépare de son amour. Que Dieu, si l'homme extérieur dépérit, la fortifie dans l'homme intérieur.

J'ai vu une jeune amie des dames E., dont j'oublie le nom, qui, convaincue que Christ était devant elle, l'a suivi en montrant beaucoup de fidélité dans des circonstances difficiles. Je parle d'une jeune soeur de Montbéliard. Je suppose qu'elles en auront entendu parler. Je bénis Dieu de ce qu'il a donné à ces dames la force pour marcher. J'espère que Mlle B. aussi est bien fondée dans la simplicité de l'Evangile.

J'ai toujours eu très à coeur l'oeuvre de Pau, parce que j'ai senti d'une manière positive que Dieu y agissait. Quand il le fait, tout va bien. J'ai encore l'espoir de m'y rendre pendant ma visite au midi de la France; mais je n'en sais pas précisément le moment, parce que notre frère V., qui travaillait de ces côtés, ayant perdu son beau-frère, s'est rendu vers sa soeur qui le demandait, et je ne puis guère abandonner l'oeuvre ici, mais je n'attends que le moment où Dieu me montrera mon chemin. Ce serait bien agréable et bien doux pour moi d'être chez vous, cher frère, seulement je désire ne pas trop encombrer votre maison qui compte maintenant plus d'habitants que lorsque j'étais chez vous. Il est possible et même probable que vous voyiez d'autres Anglais et Anglaises à Pau, dont plusieurs prendront la cène avec vous. Quatre ou cinq d'entre eux parlent le français. J'espère que Dieu me permettra de revoir encore Mme St. ici-bas. Nîmes exige de la persévérance dans l'oeuvre, mais si V. était ici, je serais libre. Au reste, la volonté de Dieu est toujours bonne.

G. est effectivement dans l'Ardèche, mais dans ce moment il est en tournée dans la Drôme.

Je vous conseille de vous procurer l'édition grecque du Nouveau Testament de Griesbach, si vous en voulez une bonne. J'avais une petite édition de Tischendorf très commode pour voyager, mais que je n'aime pas comme édition; il est décidément téméraire dans ses changements. Il existe une très jolie édition de Bagster, Londres, qui est une copie de l'édition de Scholz et beaucoup plus correcte quant à l'impression. Vous y trouvez en marge les variantes de Griesbach et autres. Le texte anglais se trouve sur la même page.

Saluez bien affectueusement tous nos chers frères et soeurs; j'espère les revoir par la bonté de Dieu, avant qu'il soit longtemps.

Paix vous soit, cher frère. Que le Seigneur nous garde tous deux bien près de lui, nous faisant vivre pour lui et pour lui seul. Pour quoi d'autre vivrions-nous? Qu'y a-t-il d'autre pour nous, si nous vivons? Aussi faut-il vivre de Lui, et quoi de plus doux, de plus glorieux?

Qu'il daigne nous garder.

Votre tout affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 186 - ME 1898 page 411

à Mr P.S.

Nîmes, après 10 mai 1851?

Bien cher frère,

J'avais commencé à vous écrire, et j'ai dû laisser ma lettre inachevée à Nîmes. Je vous remercie du soin que vous avez pris de mes lettres, et bien affectueusement, cher frère, de cet amour fraternel qui vous porte à vouloir de mes pauvres nouvelles. Je suis très bien arrivé, mais, comme vous pouvez le supposer, un peu fatigué, ayant passé trois nuits de suite en voiture, et la journée en visites à Toulouse, ainsi qu'à St-Amans-Soult où j'ai terminé, juste à temps pour prendre la voiture, une réunion dans laquelle j'ai été très heureux. Ce sont de bonnes gens, très simples...

A Nîmes, il y a accès auprès de quelques âmes, et ce seront plutôt les nouvelles, autant que l'homme en peut juger, qui rendront témoignage: il y a chez elles assez de fraîcheur et de vie, peu chez les anciens chrétiens. C'est, hélas! en grande partie un effort d'accommodation avec le monde, auquel l'alliance évangélique prête l'appui de ses formes, qui cachent souvent des choses assez peu satisfaisantes, et tout cela est appelé du nom de charité. Toutefois il est évident que l'Esprit de Dieu agit. J'ai passé hier soir à Vergèze, où la bénédiction de Dieu est très sensible. Le bruit qu'on fait au sujet de l'oeuvre de Dieu, et qui cache sous l'exagération humaine la profonde grâce qui y agit, m'est toujours très pénible, mais la grâce elle-même est de quel prix à travers tout! L'excitation et la publicité sont quelquefois *terribles*, comme on dit dans le Béarn, mais heureusement, l'oeuvre de Dieu demeure malgré le découragement qui fait suite à la surexcitation de plusieurs. Mais certainement l'Esprit de Dieu agit, et le progrès

par lequel les chrétiens suivent le courant de la vérité à laquelle ils s'opposent, courant contre lequel ils luttent, est évident. Suis-je pour cela satisfait? Non, il s'en faut bien, mais je bénis Dieu. Mon beau idéal de l'Eglise, parce qu'il ne s'atteint pas, sert à rendre le ciel plus désirable; mais je crois que ceux qui ont les pensées de Dieu dans ce monde seront toujours tristes et toujours heureux, à part leurs propres fautes; heureux, parce qu'ils jouissent dans leurs pensées de la communion de leur Dieu; tristes, parce que ces pensées ne se réalisent pas autour d'eux; et à mesure qu'ils avancent, ils travailleront pour Dieu avec plus de patience, se contenteront davantage de lui-même, et ne lieront pas autant leur beau idéal avec l'homme. Il n'aura pas perdu son prix, loin de là; ils le voient plus dans sa source, moins dans sa réalisation, quoique rien ne soit changé à leurs idées. Cela vaut mieux; Dieu a une plus grande place. Le mal positif est moins le sujet de leur tristesse, car il a en partie disparu, mais il y a une tristesse plus calme. Ils comptent moins sur l'effet qui doit être produit dans les hommes: ce serait désolant, si Dieu n'en occupait pas la place. Avec quel autre sentiment Moïse a connu le peuple de Dieu à la fin du désert, que lorsqu'il a tué l'Egyptien! L'idée d'un peuple de Dieu captif lui serrait le coeur, — et un peuple de Dieu libre? Ne connaissait-il pas Dieu bien mieux? Et le lien qui unissait Dieu même à son peuple, sa fidélité et sa grâce, quelle leçon à apprendre! C'en était une pour l'éternité: un coeur content de l'état du peuple ne l'aurait guère apprise.

J'ai été frappé de la partie pratique du Psaume 63. «Ainsi que je t'ai vu dans le sanctuaire». Quand le coeur se tient là, il est impossible qu'on se contente dans la marche chrétienne d'une foule de choses qui peuvent satisfaire même la plupart des chrétiens; seulement, par le Saint Esprit, nous devrions savoir réaliser ce que nous y avons vu. Mais si le goût, la saveur, en restent dans l'âme, il est impossible au coeur d'accepter, comme étant ce qu'il cherche, des choses qui ne sont pas, en nature et principe, ce qu'il a vu. Christ ne pouvait pas descendre au-dessous de ce qu'il avait vu auprès de son Père: il disait ce qu'il savait, et rendait témoignage à ce qu'il avait vu; sa vie, ses relations, se formaient d'après ce qu'il avait vu et connu là. Il en était le témoin; quitter cela aurait été tout perdre, si la chose avait été possible. Or quelque imparfaits que nous soyons, ce principe est vrai pour nous, si nous avons vu ce que veut le coeur de Christ; on ne peut pas accepter comme christianisme ce qui n'est pas cela. Les hommes chrétiens peuvent avoir des projets, des plans, des systèmes; ils peuvent réussir et prospérer d'après leur manière de voir. Si ce n'est pas ainsi qu'on l'a vu dans le sanctuaire, on ne peut pas accepter cela comme sa marche; on serait infidèle à ce qu'est la valeur morale de Christ, le principe formateur de notre être.

Mais il faut que je vous dise adieu, cher frère. Que Dieu vous bénisse abondamment, ainsi que votre famille.

Saluez affectueusement tous les frères.

Votre affectionné en Christ.

Lettre de J.N.D. n° 187 - ME 1898 page 414

à Mr P.S.

Bien-aimé frère,

Voici bien des semaines que j'ai désiré répondre à votre bonne lettre et vous remercier de l'envoi des notes sur les Ephésiens. Dans cette immense ville les affaires surgissent constamment, et les communications qui ne tiennent qu'à la joie fraternelle font place à ce qui exige de l'attention comme affaire de devoir; mais votre lettre était là, devant mes yeux, pour solliciter une réponse, travail auquel je n'aurais été que trop heureux de vaquer. Je saisis un moment pour satisfaire au moins au désir de mon coeur, si je ne peux me satisfaire en disant tout ce que j'aimerais dire.

Je sympathise pleinement avec vous, cher frère, dans vos peines à l'égard de I. Ce sont des choses qui attristent le coeur. Quand on voit quelqu'un qu'on croit appartenir au Seigneur se laisser aller à sa propre volonté, c'est on ne peut plus pénible, mais Dieu se sert de nos actes pour nous guérir de ce qui les a produits. C'est pourquoi, tout en faisant sentir qu'on les désapprouve, on peut continuer à manifester de l'intérêt pour ceux qui les ont commis. Je ne comprends pas qu'elle n'ait pas eu dès le commencement la conscience de mal faire; peut-être était-elle étourdie et n'y pensait-elle pas du tout? Hélas! ce n'est pas étonnant! V. m'a écrit quelque chose de ses travaux à l'ouest de la France. Certainement notre bon Père agit dans ce pays en ces derniers jours. Pour moi, qui m'intéresse si fortement à l'oeuvre qui s'y accomplit, vous pouvez comprendre que, devant travailler ici dans ce moment, c'est une très grande joie de savoir que cette oeuvre y est bénie. Que le nom de Dieu en soit loué!

Grâce à Dieu, nous jouissons de sa bonté ici. Il y a des conversions et des âmes ajoutées au troupeau, et, en général, les frères sont heureux et marchent bien. B. m'a écrit aussi qu'il a trouvé la paix; j'espère qu'elle sera durable pour notre cher ami. Je crois qu'il y a en lui une oeuvre faite, qui ne l'avait jamais été auparavant et qu'il est tout autre. Mais après une telle agitation, l'ennemi peut chercher à le troubler encore, et, s'il ne se tient pas près du Seigneur, le troublera pour un moment. J'espère cependant qu'il y a un fond qui restera, et que sa paix sera permanente, mais tout le système moral se ressent en général d'une si longue lutte.

Quant à l'épître aux Hébreux, les avertissements contre la chute et les enseignements sur la grâce immuable ont la même source. Ils étaient en danger de la première de ces choses; l'autre était leur encouragement et leur ressource. Il faut se souvenir qu'il y avait des promesses faites à Israël comme nation, et que ceux qui avaient reçu le Messie entraient, jusqu'à un certain point, sous l'efficace du sang de la nouvelle alliance, comme sang d'alliance — et non seulement comme salut personnel. Il était très difficile de les empêcher d'y penser d'une manière charnelle. Or, dans ce moment, la ruine de la nation était proche — près d'éclater — et l'Esprit de Dieu avertit les croyants de ce peuple, en les exhortant à rompre avec tout l'ancien système et à sortir hors du camp. Il s'adresse à eux comme participants de l'appel céleste; c'est pourquoi aussi il leur parle d'être sanctifiés par le sang — vérités qui s'appliquent sans doute à nous, mais qui, par rapport à eux, ont une portée particulière. Or ils étaient particulièrement en danger de retourner en arrière vers le temple, les sacrifices et la

sacrificature, qui subsistaient encore à Jérusalem. La perte de la spiritualité tendait à les entraîner dans une pareille marche et les induisait à se lier avec ce qui allait être détruit par le jugement de Dieu. De fait, cela est arrivé à plusieurs d'entre eux, et ils sont devenus une secte des plus fâcheuses, — les Ebionites, qui détestaient Paul et reniaient la vérité quant à Jésus, sur les points traités dans l'épître aux Hébreux. Cela fait comprendre pourquoi cette épître est remplie d'avertissements contre le retour en arrière, danger auquel les circonstances les exposaient d'une manière particulière. La gloire de la personne de Jésus, le caractère céleste de sa sacrificature, l'ordre nouveau auquel appartenait cette sacrificature intransmissible, le vrai tabernacle céleste, toutes ces choses ont une application évidente à leur position. La nécessité de la persévérance pour jouir du vrai repos qui attendait encore le peuple de Dieu. En même temps ils avaient besoin des encouragements dont vous parlez pour soutenir leur foi, quand ils voyaient tomber tout espoir d'un repos dont le peuple pouvait jouir ici-bas par le retour de son Messie. Ils avaient besoin que leur foi fût en même temps plus céleste dans ses objets et plus ferme en elle-même. Les avertissements tels que l'allusion à Esaïe 6: 4; 10: 26 et suivants, découlent de la même source. La nation avait vu Jésus, et elle l'avait rejeté, mais ceux-ci l'avaient reconnu après; ils l'avaient reconnu dans son caractère céleste. Ils faisaient partie d'une congrégation où la puissance du Saint Esprit se déployait, et ils avaient eu part à ce don. Ils avaient reconnu que le sang de la nouvelle alliance avait été répandu, et avaient été mis à part pour Dieu par son moyen. Or, s'ils rejetaient tout cela, ce n'était plus comme les Juifs qui, dans leur ignorance, l'avaient rejeté. Ils le rejetaient pour eux-mêmes, sciemment, ils se retiraient pour la perdition. Ils se retiraient d'une chose dont la puissance leur était connue, que ce fût par préférence pour le péché, ou par crainte de la persécution, ou bien, qu'entraînés vers leurs anciennes habitudes, ils retombassent dans le judaïsme charnel. Pour peu que leur spiritualité s'affaiblît, tout était là pour les recevoir selon leurs anciennes habitudes et les choses autrefois établies de Dieu. L'apôtre les appelle à regarder aux choses célestes, et place devant leurs yeux la gloire de la personne de Christ.

J'ai traité en principe, sinon en termes positifs, les autres passages: 3: 6 et 14. Dans un certain sens, la persévérance est une condition — celui qui renonce au Sauveur en qui il professe de croire, ne jouira pas de sa gloire. La parole de Dieu s'adresse à dessein à notre responsabilité, mais cela ne change ni la nature de la vie que nous avons reçue, ni la fidélité de Celui qui la soutient. Ce n'est pas seulement son intercession qui y pourvoit, mais le fait que la vie est en lui, et parce qu'il vit, nous vivrons. Mais Dieu veut que nous réalisions cette vie; il veut que nous le mangions et que nous vivions par lui. Nous sommes gardés par la puissance de Dieu, par la foi. Toute la vérité a ce double aspect; il nous vivifie souverainement par l'Esprit, mais il agit par la Parole, afin que ce soit une vie intelligente, morale, pure, et de communion. De la même manière il est notre vie, mais cette vie dont il est la source et la force immanquable, a lui-même aussi pour objet. La puissance de Dieu nous garde, mais elle nous garde par la foi. Elle nous fait persévérer dans la foi, et ainsi c'est la communion; sans cela, il n'y aurait pas de bonheur à être gardé. Même c'est ce que c'est que d'être gardé, car une vie sans Dieu et son Christ pour objet, que serait-elle? C'est pourquoi l'apôtre qui parle le plus de

la vie communiquée dit que connaître le Père, seul vrai Dieu, et Jésus qu'il a envoyé, c'est la vie éternelle.

Il me semble que l'épître de Jacques a un caractère particulier, ainsi que la prophétie de Jonas. C'est le dernier appel adressé aux Juifs, ainsi que Jonas aux gentils, montrant aussi le rapport de Dieu avec ces deux classes de personnes, quelle que fût la relation spéciale qu'il avait formée avec les vases de son élection. Mais, tout en s'adressant à tout Israël, *comme corps*, mais pas encore jugé et rejeté finalement de Dieu, il s'adresse comme chrétien et apôtre à ce corps, en vue de la foi du vrai Messie, selon le principe des Psaumes qui s'appliquent aux derniers jours. Certainement Dieu est bon envers Israël, savoir ceux qui sont nets de coeur; or Dieu était bon pour Israël, mais cela ne s'appliquait qu'à ceux qui croyaient en Jésus, en un mot, aux chrétiens dans le corps. Les menaces s'appliquaient bien aux autres, comme à des objets du jugement qui les attendait, soit de Dieu, soit du Seigneur, et qui leur est de fait arrivé, comme nation, provisoirement dans la destruction de Jérusalem. David aurait pu — et il l'a fait — adresser des exhortations à Israël, objet des soins de Dieu, lorsqu'il n'y en avait que quelques-uns du peuple qui marchaient selon la volonté de Dieu; ainsi aussi Jonathan, seul avec celui qui portait ses armes, parle de la fidélité de Dieu envers Israël. Nous avons de la peine à nous placer au point de vue des voies de Dieu à l'égard de son peuple terrestre, maintenant qu'il n'existe plus. De même, en tant qu'adressées aux chrétiens qui faisaient encore partie de ce corps d'Israël non rejeté, les exhortations s'appliquent à tout chrétien, mais en le prenant sur le terrain le plus bas du christianisme. Je ne sais si je me fais comprendre.

Je crois que la foi *comme don*, est celle qui donne une force particulière pour accomplir des entreprises, pour résister à l'invasion de l'ennemi, pour remuer les montagnes, pour ne pas fléchir dans des temps particuliers, et elle peut être la portion de quelques-uns seulement, ou encore de personne, malgré la présence de chrétiens, si Dieu ne veut pas soutenir un témoignage. Cette foi s'attend à l'intervention de Dieu, selon les besoins du moment.

Saluez affectueusement tous les frères.

Votre bien affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 188 - ME 1898 page 438

à Mr P.S.

1852

Bien-aimé frère,

Il faut traverser les peines comme les joies, cher frère, dans l'Eglise de Dieu. Il s'agit toujours ici-bas de combattre le bon combat. Le repos sera ailleurs, mais en possédant Christ, le bonheur nous accompagne tout le long du chemin. Je sympathise avec vous dans vos peines à l'égard des jeunes filles. Ces difficultés ne m'étonnent pas: c'est un esprit qui se réveille à tel moment où l'ennemi entre; il est contagieux et la foi de toutes est mise à l'épreuve. Il n'y a

que Christ qui dure et qui mette le coeur à l'abri des attaques de l'ennemi. On m'avait parlé d'E. M... Remets toutes choses à Dieu. Sa femme est toujours une difficulté; de plus, elle est soeur d'un missionnaire, ce qui est un piège. Dieu fait, souvenons-nous-en, contribuer toutes choses au bien de ceux qui l'aiment. Il gouverne son Eglise, et à la longue la marche à travers le désert, montre tout ce qui est dans nos coeurs. Tant mieux. Chez les autres cela nous désappointe quelquefois, mais si nous ne nous trouvons pas près du Seigneur le même principe nous égare aussi, et quelquefois cependant nous pensons être sages tout de même. Ce pauvre B.! sa volonté n'a jamais été brisée comme il faut. Vous avez bien fait de l'engager à se taire; Dieu le tient serré; tout cela date de loin. D'un autre côté, les frères devraient avoir une grande sympathie et beaucoup de compassion pour lui. C'est ce qui convient quand quelqu'un est sous la main de Dieu. Nous aurions pu y être nous-mêmes! Que Dieu le délivre, mais il faut pour cela une oeuvre profonde dans son coeur.

J'espère bien à la fin de l'hiver ou au commencement du printemps avoir la joie de vous voir. En attendant, je vous prie de saluer affectueusement les frères et de recevoir, ainsi que Mme et vos chers enfants, mes bien cordiales salutations.

Lettre de J.N.D. n° 189 - ME 1898 page 439

à Mr P.S.

Montpellier, 19 avril 1853

Cher frère,

Une réunion ayant lieu ici le mercredi soir, je ne peux guère partir avant jeudi, et selon les heures des diligences je n'arriverai que le dimanche matin à Pau; mais je serai, Dieu voulant, à temps pour la réunion.

Les frères ont été très heureux à la conférence. E. y était; plusieurs qui sont venus abattus, sont partis joyeux. Que Dieu leur conserve leur joie. Du reste, les portes sont ouvertes ici; presque partout le nombre des auditeurs augmente, et les réunions s'accroissent, belle réponse aux persécutions qu'on subit, qui après tout ne sont pas très graves, quoique pénibles quand on les subit.

Votre affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 190 - ME 1898 page 440

à Mr P.S.

Montpellier, 1^{ers} jours d'août 1853

Bien cher frère,

Je vous envoie par le moyen de notre frère V. les trois premiers évangiles et quelques feuilles de celui de Jean, dans la pensée que vous les ferez imprimer à Pau. Je n'ai pas pu relire à temps la fin de Jean et les Actes. Je crains d'avoir très mal fait cette révision; la forme et la

portée des évangiles s'y trouvent bien, mais je crains beaucoup que l'onction y manque. Ce n'était pas mon dessein de faire dans cet ouvrage des méditations et des applications, mais je jouis du moins beaucoup plus de celles-ci. D'un autre côté, je crois qu'on a le but des évangiles en fait d'exégèse, comme on ne l'a pas ailleurs, mais c'est trop en rapport avec les économies. C'est le meilleur genre de réponse aux rationalistes. On voit la raison morale, la raison d'une foule de passages dont ils ne connaissent entièrement ni le sens, ni la portée, faute d'avoir une vue d'ensemble.

Votre bien affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 191 - ME 1898 page 456

à Mr P.S.

Montpellier, 6 août 1858

Bien-aimé frère,

Je crois que Dieu a dirigé ma décision de rester dans les Cévennes, au lieu de repartir pour les Pyrénées, quoique j'eusse bien aimé vous revoir. J'ai été très heureux en parcourant ces montagnes; l'oeuvre est un peu pénible, à cause des chaleurs et des insectes; sur dix nuits, j'en ai passé six hors de mon lit, ce qui ne rafraîchit pas beaucoup; mais Dieu m'a fortifié. J'ai eu partout de bonnes réunions; j'ai senti Dieu avec moi, beaucoup du moins pour ma très petite mesure de foi. Les âmes recevaient, avec une attention produite par le Saint Esprit, la plénitude de la rédemption et de Christ, que Dieu, je le crois, me donnait plus particulièrement de mettre en avant. J'ai été frappé de l'expression suivante, comme celle de la conscience que l'apôtre avait de la puissance de la vie de Christ: «Que ce qui est mortel soit absorbé par la vie» (2 Corinthiens 5: 4). Tout ce qu'il dit de la mort dans cette portion de l'Ecriture est fort remarquable, à commencer par le chapitre 1^{er}. Mort en Christ à ses propres pensées, il voit une telle énergie divine en Christ considéré comme sa vie, que l'état mortel dans lequel son corps existait de fait, serait selon son désir absorbé par cette vie et disparaîtrait. Quelle bénédiction et quel bonheur de la foi. La résurrection est une autre forme de cette puissance, mais on devrait la réaliser pour qu'elle soit intérieure, comme l'apôtre le fait, et ceci montre l'importance d'une attente constante de Christ, qui se lie à cette absorption de ce qui est mortel.

Votre bien affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 192 - ME 1898 page 457

à Mr P.S.

Londres, novembre 1853

Bien cher frère,

Je vous remercie beaucoup de la peine que vous vous donnez pour arranger mes Etudes. Le renvoi des cahiers a été un peu retardé, parce que j'assistais à une conférence à Bath, où

nous avons lu 1 Jean et les Actes, et où, grâce à Dieu, la présence de Dieu et sa bénédiction ont été très sensibles. Nous en avons beaucoup joui, mais je crois qu'il y a eu une grâce permanente accordée aux âmes en général; il me semble que les frères se retrempe et s'encouragent dans le Seigneur; les portes aussi tendent à s'ouvrir. Pendant la conférence, j'ai tenu une suite de trois réunions publiques à Bath, dans l'Hôtel de Ville; nous avons eu près de huit cents personnes extrêmement attentives et sérieuses. C'était sur la venue du Seigneur. En plusieurs endroits, des âmes sont ajoutées.

A l'égard de Romains 3: 22, voici, je crois, le sens: La justice selon la loi était une justice d'homme, aussi n'y avait-il que les Juifs qui auraient pu y avoir part. Mais de fait l'homme y a totalement manqué; une telle justice n'existe pas. Or la grâce a accompli et nous présente une autre justice, savoir la justice de Dieu. Cette justice de Dieu, en tant qu'étant de Lui, n'est pas plus celle du Juif que du gentil. C'est la justice de Dieu pour tous; pour les uns comme pour les autres. Elle est sur tous (appliquée à tous) ceux qui croient.

Quant au verset 21, voici, je crois, ce qui en est: Maintenant à part la loi, en dehors de la loi, une justice *de Dieu* est manifestée, etc., justice de Dieu, dis-je, par la foi en Jésus Christ pour tous, et sur tous ceux qui croient. Elle n'est pas de la loi, mais tout à fait en dehors; elle est de Dieu — mais de Dieu, par la foi de Jésus Christ pour tous — c'est le moyen et l'étendue de son adresse, n'étant pas par la loi pour des Juifs, ni absolue en Dieu, mais par la foi en Jésus Christ pour les gentils, comme pour les Juifs; car tous ont péché, Juifs aussi bien que gentils, et ne sauraient présenter une justice d'homme à Dieu. Tous n'ont pas cette justice de Dieu, elle est sur ceux qui croient, puisqu'elle est par la foi en Jésus Christ. Je pense comme vous que c'est par la foi en son sang.

Quant à l'autre question, je n'ai aucun doute sur la vérité de ce que vous dites. La mort de Christ, tout en étant la mort d'un véritable homme, n'aurait eu aucune valeur s'il n'avait pas été Dieu; et en Hébreux 1: 3, la purification de nos péchés est présentée comme une partie de sa gloire divine, tout en étant accomplie dans son humanité.

Je ne doute pas qu'on ne puisse et ne doive présenter Christ comme Sauveur à tout homme. La parole de Dieu me semble parfaitement claire sur ce point. Mais je pense que fouler aux pieds le sang de l'alliance, se rapporte à une autre chose, savoir à ceux qui, d'entre les Juifs, étaient venus au milieu des chrétiens, s'étaient joints à eux comme chrétiens, et puis s'en étaient retournés au milieu des Juifs, en reniant le Christ après l'avoir reconnu.

Vous trouverez les deux principes juxtaposés en Jean 6: 39, 40; et aussi en Jean 5: 21 et 40, où il parle de tous les témoignages qu'il a présentés aux Juifs.

Il faut que je m'arrête. Recevez, bien-aimé frère, l'assurance de mon affection cordiale et du doux souvenir que je conserve de vous et de votre bienveillance.

J'ai de bonnes nouvelles de Saint-Jean-du-Gard. Je crois que la petite échauffourée que j'ai eue là avec la police, malgré moi, a été utile, et à moi-même, et à l'oeuvre, mais en réalité, sauf que cela dessinait les choses en témoignage, ce n'était rien.

Saluez affectueusement les frères et toute votre famille.

Votre tout affectionné

Lettre de J.N.D. n° 193 - ME 1898 page 475

à Mr P.S.

Londres, 11 mars 1854

Bien cher frère,

Au fond vous avez parfaitement raison quant à l'épître aux Hébreux; je n'ai que quelques remarques à faire. Dans cette épître, il est clair que l'Eglise n'est pas vue dans son unité comme corps de Christ; la tête est vue à part, Christ comme intercesseur pour les saints qui sont envisagés individuellement. Il est précieux pour nous de connaître Jésus dans ce caractère. En lui nous sommes parfaits devant Dieu, mais notre faiblesse, nos difficultés, même nos chutes, nous font connaître le Seigneur dans l'intérêt qu'il nous porte. Le sentiment de son intercession maintient en nous un esprit de dépendance, de confiance, et des affections tendres et reconnaissantes. Ce n'est pas que nous allions vers lui pour qu'il intercède, mais il intercède pour nous, de sorte que nos besoins et nos faiblesses deviennent l'occasion de l'exercice de la grâce. La justice n'est jamais mise en question. Il est notre justice et il ne change pas, mais chaque jour apporte des mouvements du coeur qui se rapportent à la grâce et aux soins tendres et patients de Dieu, sans toucher à son immuable sainteté. L'intercession de Jésus concilie la faiblesse actuelle où nous nous trouvons, avec la perfection absolue de la position dans laquelle nous sommes devant Dieu en vertu de la rédemption; elle nourrit la dépendance et la confiance, les entretiens de l'âme avec Dieu au sujet de ses fautes, de ses besoins et de ses faiblesses. Rien de plus précieux! Si nous n'étions parfaits quant à la justice, nous ne pourrions le faire.

Quant à *l'alliance*, on comprend bien qu'il s'en occupe avec les Hébreux. C'était leur affaire, et son but était de les détacher de la loi et de tout l'ancien système qui allait être mis de côté. Ils devaient sortir hors du camp où Pierre même les avait laissés. Ainsi il montre que l'ancienne alliance, tout en ayant été ordonnée de Dieu, devait être, selon le témoignage de Dieu, mise de côté pour faire place à une autre. Il ne parle guère de cette seconde, sauf pour montrer que la première ne saurait être perpétuelle, puisqu'il devait y en avoir une autre. Seulement Christ est ministre d'une meilleure alliance. Le point où nous sommes arrivés à cet égard est celui-ci: Dieu a fait ce qui était nécessaire pour l'établir le sang de l'alliance a été versé pour la rémission des péchés. Les Juifs, comme nation, l'ont rejetée, et son établissement avec la nation est, comme vous le dites, renvoyé; mais Dieu, en ayant posé les fondements, nous jouissons de l'effet de la grâce qui s'y trouve. Seulement d'autres révélations nous ont placés sur un terrain bien plus élevé et nous ont fait connaître des privilèges encore plus excellents. Mais, devant expliquer aux Hébreux (durs d'oreille moralement et qui avaient encore besoin des éléments, car les privilèges religieux sur un pied inférieur, sont une grande entrave), que le système devait être changé, il a dû les prendre

(puisque Dieu avait établi le premier système) sur le terrain où ils avaient été placés par Dieu lui-même. Ainsi nous avons, nous aussi, toute l'instruction nécessaire pour nous faire comprendre le développement des voies de Dieu. Aussi la personne de Christ, soit comme apôtre, soit comme sacrificateur, Dieu et homme, en relation avec les communications entre Dieu et l'homme, est placée devant nos yeux d'une manière pour laquelle la perfection de l'Eglise en Christ ne fournit pas l'occasion.

Dieu agit si sensiblement dans ce moment en Angleterre, que l'oeuvre réclame des ouvriers. Ce n'est pas qu'il y ait grand éclat, mais les portes sont ouvertes à Londres; on ne peut pas recevoir la foule qui vient, et il y a eu peut-être une trentaine de personnes ajoutées pendant le mois qui vient de s'écouler. Des circonstances qui ne se répéteront probablement pas de sitôt en ont été la cause, mais ces circonstances sont un cas frappant de l'oeuvre de Dieu. A la campagne aussi, Dieu ranime et encourage les frères; on sent que, dans sa grande grâce, sa bénédiction repose sur eux, aussi les chrétiens du dehors s'occupent davantage de la vérité et de la venue du Sauveur. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait pas de difficultés ni de combats, vous le comprenez bien, mais Dieu agit. La crise par laquelle nous avons passé à l'occasion de Béthesda, nous a purifiés de bien des éléments hétérogènes et funestes, et Dieu nous ayant humiliés de ce que nous avons été assez négligents ou ignorants pour les admettre, nous fait croître maintenant d'une manière plus pure et plus selon lui. Qu'il nous garde dans une profonde et continuelle humilité, c'est ce qu'il nous faut toujours et en particulier dans ces temps-ci.

J'ai reçu de très bonnes nouvelles de Marseille depuis que j'ai commencé cette lettre. Notre cher frère B. y est béni dans l'oeuvre.

Saluez cordialement Mlle M. J'espère qu'elle jouit de la communion du Seigneur et qu'elle est heureuse dans cette jouissance: la rédemption et la victoire de la vie en Christ sont parfaites et nous introduisent dès à présent dans un bonheur ineffable; toutefois ce n'est que l'avant-goût de ce que nous posséderons plus tard.

Le fait que la vie nous est présentée objectivement en 1 Jean 1, et comme introduction aussi (puisqu'elle est dans le Fils), dans la communion du Père et du Fils, a été dernièrement une très grande source de bénédiction pour moi, ainsi que la perfection de la rédemption.

Paix vous soit, et que Dieu vous garde près de lui, bien-aimé frère.

Votre bien affectionné.

Pensées

ME 1898 page 20

Nous n'avons pas tant à juger ce qui est mal dans ce monde, qu'à faire ce qui est bien. La position d'Abraham jugeait mieux le mal, que l'affliction de Lot.

ME 1898 page 80

Commencer par le renoncement, cela ne tiendrait pas. Le mobile du renoncement, c'est Christ. On renonce, parce qu'on a Christ: «A cause duquel j'ai fait la perte...» Mais *ensuite* on renonce pour avoir davantage de lui. On a *renoncé* à cause de l'excellence de la connaissance; on *renonce* pour le connaître lui, pour le gagner, etc.

ME 1898 page 120

L'abîme entre Christ sur la croix et Christ dans la gloire est la mesure exacte de ce que nous étions et de ce que nous sommes.

Il n'y a jamais eu jusqu'ici de royaume *durable*, parce qu'il n'y a jamais eu de royaume *fidèle*.

Jésus a pris place avec les brebis, de manière à leur montrer le chemin; il a pris place avec l'Eternel et comme lui, de manière à garder les brebis.

ME 1898 page 180

Nous avons dépassé la limite du jugement en ceci, que le Juge a prononcé en notre faveur.

Du moment que j'ai accepté le Seigneur Jésus, j'ai commencé l'éternité.

ME 1898 page 220

Le chemin de Canaan, c'est le Jourdain; et la porte de Canaan, c'est Guilgal.

ME 1898 page 240

La repentance est le jugement que je porte sur moi-même, en présence d'un Dieu juge qui justifie.

Votre salut est trop commode, me dit-on. Commode pour moi, cela est vrai; mais allez voir à la croix, s'il a été commode pour mon Sauveur!

Il n'y a rien que l'homme haisse autant que Dieu.

ME 1898 page 320

C'est le Saint Esprit qui donne les pensées, qui crée et forme l'être moral du nouvel homme: la pensée et le pensant ne sauraient se séparer moralement là où le coeur s'occupe de la pensée.

L'Eglise a son point de départ dans les lieux célestes.

ME 1898 page 380

Les noms des douze tribus étaient partie inséparable de la gloire du souverain sacrificateur dans ses vêtements de gloire et d'ornement.

ME 1898 page 460

Lorsque l'amour agit, il apporte toujours la lumière, parce que Dieu est à la fois amour et lumière; et l'amour, quand je découvre que je suis un pécheur, me donne confiance pour venir à la lumière.

ME 1898 page 479

La vraie repentance est le retour que l'âme, dans la conscience de la grâce, fait sur elle-même, sur ses motifs et sur ses voies, de manière à les juger dans la lumière de Dieu, connu en grâce.

Christ a éprouvé le monde de toute manière, et n'a jamais rencontré, sauf dans cette pauvre femme qui l'oignit à Béthanie, un seul consolateur, ni aucune capacité de sympathie chez d'autres, pas même chez ses disciples.

Notes sur le livre du prophète Esaïe

ME 1898 page 27

Le grand sujet de l'introduction à cette prophétie est la manière dont l'Eternel le présente, après avoir déclaré l'état de ruine du peuple. Il y a un jour de l'Eternel qui viendra sur toute la terre et, s'il n'y avait pas un résidu, tout le peuple serait comme Sodome et comme Gomorrhe. Cela concerne le peuple de Dieu sur la terre. La main de l'Eternel sera contre tout ce que le monde exalte. Tout ce qui s'élève sera abaissé. L'Eternel seul sera exalté en ce jour-là (2: 17). Dieu purifiera le peuple terrestre par ses jugements. Le reste des hommes sera l'objet d'un jugement terrible (2: 18-21).

Je désire considérer le caractère de la prophétie comme donnée aux Juifs. Elle embrasse un cercle beaucoup plus vaste et concerne les nations aussi bien qu'Israël. Il faut noter un principe important, c'est que toute prophétie suppose la ruine de l'état de choses dans lequel la prophétie est présentée. Quand tout marche selon la pensée de Dieu, il n'est pas besoin d'avertissement. Cela est manifesté ici d'une manière frappante. La prophétie révèle toutes les espérances qui appartiennent aux fidèles quand l'économie va manquer. Elle annonce l'insuccès de ce que l'homme essaie de faire pour parer au mal, et les malheurs qui l'atteindront.

La masse des Juifs n'est pas sauvée, mais il y a un résidu sauvé au milieu d'eux. L'Eglise n'est qu'un résidu. Nous commençons comme résidu, et là où les Juifs finissent. Cela suppose que l'état du monde est mauvais, que le monde n'a pas bien marché. Dieu fait entendre à la masse des menaces et des avertissements quand tout va mal, et il fait des promesses au résidu fidèle pour le soutenir et l'encourager. Quand Israël, ou la sacrificature en Eli, a manqué, Dieu suscite un prophète, Samuel. C'est quand tout a manqué sous les rois, même sous ceux de la maison de David, que Dieu suscite Esaïe. Achaz avait introduit l'idolâtrie dans la maison de Dieu, et le témoignage d'Esaïe est envoyé pour annoncer, non seulement un résidu, mais le Messie.

L'état de ce que Dieu a établi, en face de la gloire de Dieu, montre que le peuple ne peut pas se tenir devant cette gloire (6: 5).

Dieu, pendant sept siècles, envoie prophète sur prophète et châtime sur châtime, et il n'a frappé le dernier coup que lorsque le Fils a été mis à mort et jeté hors de la vigne. En attendant, la promesse du Messie soutenait l'espérance des fidèles. Ils sentaient l'état de choses et attendaient la rédemption. Anne parlait de l'enfant Jésus à tous ceux qui attendaient la délivrance.

Un principe d'une immense importance dans la prophétie, c'est que, à cause de l'infidélité de la masse, Dieu rejette (Lamentations de Jérémie 2: 4, 7) ce qu'il a lui-même établi, et annonce qu'il remplacera ce qui est ruiné par quelque chose d'infiniment meilleur. Dieu, dans

sa bonté, envoie d'avance la lumière, pour relever le coeur des fidèles. La bonté de Dieu les traite en amis et les remplit de confiance.

Si l'on reçoit la prophétie, il faut reconnaître que Dieu a jugé et condamné ce qui existe, afin de le remplacer. Si Dieu n'avait pas mis de côté l'homme, un nouvel Adam n'aurait pas été nécessaire; si l'arche de l'alliance n'avait pas été entre les mains des Philistins, il n'y aurait pas eu besoin du prophète Samuel, non plus que d'Esaië si la maison de David n'était pas tombée. C'est pourquoi la prophétie est appelée une charge, un fardeau (*).

(*) L'auteur veut sans doute dire une accusation et une menace portées contre un peuple, etc., et qui pèsent sur lui. Le mot charge est rendu par *oracle*, dans les nouvelles versions (voyez Esaië 13: 1, etc.).

L'intelligence de la prophétie d'Esaië sera facilitée par l'indication de la division du livre.

- | | |
|------------------|---|
| Chapitres 1 à 4. | Introduction, présentant à la fin la bénédiction; dans le chapitre 1, celle des Juifs; dans le 2 ^e , celle des gentils. |
| 5. | Discours prophétique qui compare l'état de la vigne avec ce que Dieu l'avait faite au commencement. |
| 6 | la compare avec la gloire de Christ. C'est ainsi que Dieu juge son peuple. Le prophète est établi dans sa charge. |
| 7 à 9: 7. | Prophétie d'Emmanuel et du résidu; de la terre d'Emmanuel et de l'Assyrien, quand Emmanuel est là. |
| 9: 7 à 12, | reprend la prophétie touchant Israël. |
| 13 à 27, | envisage les nations et les circonstances d'Israël aux derniers jours (18) parmi les nations. |
| 28 à 35. | Détails touchant Israël. Chaque prophétie se termine par une bénédiction. |
| 36 à 39. | Histoire d'Ezéchias et de l'Assyrien, comme types, l'un de Christ mort et ressuscité, et l'autre de l'Assyrien des derniers jours. |
| 40 à 66. | Restauration d'Israël. Il est témoin contre l'idolâtrie des nations, mais il est rejeté, parce qu'il a rejeté le Messie. Israël se trouvera à la fin parmi les rebelles, quand Jésus reviendra, le résidu étant gardé sur la terre pour la gloire de l'Eternel. |

Chapitre 1

Les versets 1 à 9 de ce chapitre sont le sommaire de la prophétie contre Israël. Il y avait beaucoup de piété selon le monde; ils continuaient avec des formes religieuses à rendre un

culte à Dieu, sans s'apercevoir du manque de vie, de fidélité, de pureté, qui les caractérisait. Ayant l'apparence de la piété, ils en avaient renié la force.

Ils faisaient de longues prières au coin des rues, mais leur conscience n'était pas en rapport avec Dieu. Il y avait en eux un aveuglement moral, avant que vint l'aveuglement judiciaire. Le pays était rempli de chevaux et de chars, d'or et d'argent, de bénédictions extérieures, mais aussi rempli d'idoles (chapitre 2: 7, 8). Il y avait multitude de sacrifices, mais un manque de vérité dans leurs rapports avec Dieu. C'est pourquoi (versets 14, 15) les choses que Dieu avait établies étaient maintenant celles qu'il haïssait; parce que la conscience du peuple n'était pas en rapport avec Dieu.

(Versets 16, 17). Cesser de mal faire. C'est là la chose importante. Ayez une bonne conscience devant Dieu, sinon vous tomberez dans l'aveuglement, avant que d'être aveuglés judiciairement par Dieu. Dieu distingue entre les actions. On ne peut pas apprendre à bien faire avant d'avoir cessé de mal faire. On ne peut pas avoir la lumière dans la conscience, sans avoir laissé premièrement ce qui blesse la conscience.

(Verset 18). Dieu n'impute rien.

(Versets 21-23). La chose la plus triste pour le coeur de Dieu ce n'est pas que le monde soit méchant, mais que la ville sur laquelle son nom est réclamé le soit. Son jugement commence par sa maison.

On voit dans Ezéchiel 9, que lorsque le résidu a été marqué, Dieu fait frapper toute la ville en commençant par son sanctuaire. Puis il indique, en détail, les iniquités.

Un grand principe nous est présenté ici. Si la chrétienté a mérité le jugement de Dieu, ce jugement commence par sa maison pour la purifier. En ce sens, nous sommes difficilement sauvés. C'est sur Jérusalem que le Seigneur Jésus a pleuré.

(Verset 24). L'Eternel se vengera de ses ennemis qui ont corrompu Sion. Il se satisfera en se vengeant de ses adversaires.

(Versets 25, 26). Quand il aura exécuté son jugement, il rétablira Jérusalem sur la terre comme elle était au commencement.

(Versets 27-31). Le jugement doit tomber sur Israël, et la conséquence doit en être que de nouveau la loi sortira de Sion. Jérusalem sera alors de nouveau le trône de l'Eternel.

Ainsi, la prophétie du chapitre 1 s'applique à l'état des Juifs: elle annonce le jugement et donne l'espérance à travers le jugement, que Dieu purifiera son peuple par ce jugement. Ce sera le moyen de rassembler les nations.

Chapitre 2

(Versets 1-3). Il rassemble les nations. On pourrait penser que la loi de l'Eternel sort de Jérusalem par l'Evangile. Mais l'Evangile n'est pas l'exercice du jugement. Dieu exercera la justice et le jugement sur la terre parmi les nations.

(Verset 4). «Parce que le juge est là». Cela évidemment n'a jamais eu lieu. On a rêvé ces choses pour le christianisme. Mais c'est le jugement de Dieu qui accomplira cela.

(Versets 5, 6). L'esprit intelligent de prophétie parle toujours ainsi: «Tu as rejeté ton peuple», quoique la chose ne fût pas encore arrivée. Le jugement commence par la maison de Dieu, mais ne s'arrête pas là. Dieu jugera son peuple et ne jugerait-il pas le monde idolâtre?

Les nations se vantent de leur force, de leurs richesses. Elles seront les premières jugées, surtout les nations chrétiennes. Là où se trouve le peuple professant, là sera la cuve de l'indignation de Dieu. Quand Dieu exerce le jugement sur la terre, il reprend le cours de son gouvernement terrestre.

Chapitre 3

Il contient le détail des iniquités commises et le jugement qui en sera la conséquence.

Chapitre 4

Dieu pousse le jugement et la ruine à l'extrême (verset 1); mais Christ, le germe de l'Eternel, paraîtra en ce temps-là pour le résidu. Tous les méchants auront été retranchés (versets 2-4).

Le germe de l'Eternel sera plein de splendeur et de gloire. La gloire paraîtra sur toute l'étendue de la cité sainte (verset 5).

Le verset 6 décrit la protection active de la part de Dieu. Ceux qui resteront après la purification seront saints, et la gloire de Dieu sera manifestée dans la cité qu'il a choisie pour y mettre son nom. On voit, dans ces quatre chapitres, l'importance que Dieu attache à la terre d'Israël. Il prend connaissance de l'iniquité de son peuple terrestre, le purifie par le jugement, il purifie aussi les nations. Cela ne concerne pas l'Eglise qui reviendra avec Jésus dans la gloire.

Telle est la position où se trouve la chrétienté. En attendant, depuis le rejet du Messie jusqu'à ce qu'il revienne, Dieu a visité le monde par son Esprit, pour rassembler les cohéritiers de Christ pour le ciel.

La nature de la prophétie, qui entre dans la pensée de Dieu, touchant la ruine et le rejet de son peuple, est de toute importance. C'est ce qui distingue les fidèles qui ont la pensée de Christ — fidèles dans l'état de choses déchu. Leur conduite, en même temps, est gouvernée par la révélation d'un autre ordre de choses à venir.

[\(A suivre\)](#)

Chapitre 5

Deux grands principes nous sont présentés dans les chapitres 5 et 6. Dans le premier, le jugement que Dieu porte sur sa vigne, par rapport aux fruits qu'il en attend; et au 6^e, l'introduction de la gloire du Messie et ce que cette gloire exige du peuple. La prophétie suppose un état de choses déchu. Elle serait superflue, si l'état de choses que Dieu a établi n'avait pas besoin d'un témoignage spécial. Dieu rend témoignage contre l'état de choses et donne une promesse en Jésus.

Dieu regarde si la vigne rapporte le fruit, qu'une vigne, objet de tant de soins, doit rapporter. C'est un principe général qui s'applique aux Juifs, à l'Eglise et à chaque individu. Si l'Eglise a reçu plus que les Juifs, Dieu a le droit d'attendre qu'elle produise davantage. Quand on considère la gloire de Christ, on voit ce qui doit correspondre à cette gloire. Ces deux principes se rencontrent toujours. Dieu a formé l'état de choses des Juifs et de l'Eglise en rapport avec Christ.

Les versets 1 à 7 présentent ce que Dieu dit d'Israël. Le bien-aimé est le Seigneur Jésus. Dieu demande que le peuple — les habitants de Jérusalem

42

et les hommes de Juda — juge entre lui et sa vigne. Dieu a fait beaucoup pour cette nation qui avait une certaine responsabilité sur la terre. Dieu accomplira tous ses conseils, mais auparavant il éprouve Israël, pour voir s'il répondra lui-même au dessein de Dieu. Mais l'homme manque toujours à ce que Dieu attend de lui, et Dieu veut qu'on voie ce que c'est que l'homme. Dieu a fait tout ce que l'homme pouvait demander, et cela n'a fait que manifester la mauvaise volonté de l'homme. Sacrifices, temple, service divin, Dieu avait tout arrangé. Le peuple manque en tout, et Dieu détruit ce qu'il a fait lui-même. Il rompt la haie. Tout ce que le père avait, le frère aîné le possédait. Mais Dieu détruit ce qu'il a fait et il accomplira tous ses conseils ([Lamentations de Jérémie 2: 1-9](#)).

Le Seigneur a rejeté *son* autel, il a répudié *son* sanctuaire, il a enlevé ce qu'il avait établi pour la bénédiction de son peuple. Le peuple ayant été infidèle à cette bénédiction, Dieu lui ôte *tout*.

Quand le peuple est loin de Dieu, il s'attache aux ordonnances; c'est la marque que tout est sur le point d'être ruiné. Du moment où Dieu est de peu d'importance à la conscience, les ordonnances de Dieu deviennent des objets de superstition et tiennent lieu de Dieu. On dit: «C'est ici le temple de l'Eternel, le temple de l'Eternel». Quand Dieu va les détruire, c'est alors que les hommes y attachent le plus d'importance.

43

Dieu confie à l'homme de vrais privilèges; mais l'homme manque, Dieu ôte tout, et le résultat est un jugement.

(Verset 8 et suivants). Dieu énumère tous les péchés qui étaient au milieu d'Israël. Les Israélites méprisent la menace de jugement; les méchants se prévalent de ce qu'il est retardé; c'est ce qui arrivera aussi aux derniers temps de l'Eglise ([2 Pierre 3: 3-9](#)). Mais Dieu ne hâte

pas le temps de son conseil, il use de support envers les méchants. Il ne veut pas qu'ils périssent, quoiqu'il sache bien qu'il devra juger à la fin.

L'homme s'attache à sa propre sagesse et, aussi longtemps que Dieu ne châtie pas, l'homme endure son cœur.

Dieu ayant tout fait pour sa vigne et celle-ci ne donnant que des grappes sauvages, il juge sa vigne *sur la terre*. L'Eglise est aussi sur la terre, sous sa responsabilité ici-bas. Elle a plus de lumières et de connaissances que les Juifs n'en avaient. Cela ne change rien au conseil de Dieu. Dieu a confié sa gloire à la fidélité de l'Eglise ici-bas. Si nous ne répondons pas à ce qu'il demande, le jugement atteint l'Eglise ici-bas.

Au lieu d'affaiblir le sentiment de nos fautes, plus nous apprécierons les bénédictions, plus la gloire de Christ nous sera chère; et plus nous serons sensibles à sa gloire, plus nous comprendrons que l'Eglise doit être jugée comme économie ici-bas. Si quelqu'un ose dire que l'Eglise a maintenu la gloire de Christ dans le monde, c'est qu'il a perdu l'idée de ce que demande

44

la gloire de Christ, tout comme un inconverti a perdu l'idée de ce que demandent la justice et la sainteté de Dieu.

Chapitre 6

(Versets 1-4). Il est ici question de la gloire de Christ (comparez [Jean 12: 40](#), avec le verset 10 de notre chapitre). Esaïe voit ici Christ comme l'Eternel des armées qui se manifeste dans son temple. L'Esprit de Dieu mettant en présence la gloire de Dieu et l'état du peuple, juge cet état en rapport avec cette gloire. C'est là l'Esprit de prophétie et de foi. L'unité et la vie de l'Eglise répondent-elles au cœur de l'Epoux? Le tout pour nous est d'être en accord avec Dieu. L'état de son peuple est-il en accord avec la gloire de Christ, à laquelle c'est mon privilège d'avoir part?

(Verset 5). «Malheur à moi! car je suis perdu». Il juge l'état du peuple, sa propre conscience étant atteinte. Mais, Dieu établit le prophète. Le témoignage de la prophétie consiste à exposer ce que juge la sainteté de Dieu au milieu de son peuple. Le charbon de feu a touché ses lèvres et l'a purifié. Séraphin signifie brûlant qui vole. Le mot ne se trouve ailleurs qu'appliqué aux serpents dans le désert ([Nombres 21](#)).

Il y a un moment où le peuple de Dieu devient, comme Pharaon, l'occasion de la manifestation extérieure des jugements de Dieu. Pensée sérieuse et terrible, mais convenable. Où Dieu

45

doit-il exercer ses jugements et sa justice, sinon là où sa lumière a été connue? C'est là où la volonté du maître aura été connue et non obéie, qu'il y aura plus de coups ([Luc 12](#)). C'est la chrétienté à qui incombe actuellement cette responsabilité. C'est pour ces temps-ci la vigne de la terre dont les grappes seront foulées dans la cuve de l'indignation de Dieu ([Apocalypse 14](#)). Dieu leur enverra une énergie d'erreur ([2 Thessaloniens 2: 9-12](#)), comme le prophète l'annonce ici aux Juifs: «Engraisse le coeur *de ce peuple*», et non les gentils. La chrétienté qui n'aura pas reçu l'amour de la vérité sera jugée de la même manière. Dieu enverra une énergie d'erreur pour qu'ils croient au mensonge.

(Versets 11, 12). Le jugement doit aller jusqu'à une entière désolation. Il y a une manifestation de la gloire, le témoignage prophétique des lèvres purifiées, le jugement sur le peuple, mais il y a aussi l'esprit d'intercession, en même temps que et avec l'esprit de prophétie; seulement il faut se souvenir que les Juifs seront rétablis sur la terre, mais l'Eglise ne sera glorifiée que dans le ciel.

L'Esprit de foi sait qu'il est impossible que Dieu abandonne son peuple pour toujours; il se soumet au jugement, à la désolation, mais il dit: «Jusques à quand?» parce qu'il sait qu'il y a un terme et que finalement la grâce abonde pour le peuple. Il y aura une dixième partie puis elle sera derechef broutée. Mais la *semence sainte*, c'est-à-dire le résidu, sera manifestée. Pendant

46

l'hiver, l'arbre paraît mort, mais au printemps, quand la grâce de Dieu reluit de nouveau sur son peuple, l'arbre reverdit.

Cette prophétie a été donnée l'année où mourut Ozias, qui fut un bon roi. L'iniquité d'Israël commença à se manifester plus grande sous Jotham, son successeur.

L'esprit de foi est préoccupé de la gloire de Dieu, il ne cache pas le péché que la gloire manifeste, mais il compte sur la grâce, malgré le péché. Les principes qui s'appliquent ici se retrouvent aussi pour l'Eglise, quoique les détails de l'application ne soient pas les mêmes. L'Eglise ne peut pas dire, jusques à quand? pour la terre. Mais la responsabilité de la vigne cultivée, et qui ne porte pas de fruits, demeure. Nous avons à désirer pour nos âmes, l'intelligence des voies de Dieu envers son peuple, et l'application à nous-mêmes et à l'Eglise de ces grands principes. Rien de plus important pour nos âmes, que l'Eglise comme ordre de choses ici-bas, pour manifester la gloire de Christ pendant son absence. Notre jugement sur l'état de l'Eglise doit avoir pour règle la manifestation de la gloire de Christ dans l'Eglise. Je ne puis avoir un sentiment profond des bienfaits de quelqu'un, sans avoir le sentiment de la responsabilité qui en résulte. Si nous avons *des lèvres souillées au milieu d'un peuple souillé*, nous ne gagnerions rien à nous cacher la gloire de Christ.

47

Chapitre 7

On trouve ici non seulement les grands principes du gouvernement de Dieu, mais encore l'introduction d'un personnage, *Emmanuel*, le Seigneur Jésus, sur la scène de la prophétie et les conséquences de cette introduction. Dieu avait suscité à Israël un appui en *David*. C'était le dernier appui du peuple de Dieu sur la terre. Avant de susciter la maison de David, Dieu avait essayé tous les moyens possibles d'entretenir des relations avec son peuple. La sacrificature avait manqué en Eli, l'arche de Dieu avait été prise, et Dieu avait prononcé Ichabod: la gloire s'en est allée. Samuel est introduit et Dieu demeure par son canal en relation avec le peuple. Saül, qui est demandé, est infidèle. Sous la sacrificature, sous la royauté, sous la prophétie, sous toutes les formes ou quel que soit le moyen de relation avec Dieu, Israël manque, et, dans sa grâce, Dieu suscite la maison de David. Salomon manque. Quoique plus fidèle que les autres, cette famille manque aussi. Dieu avait annoncé qu'il la châtierait, mais, en même temps, avait promis qu'il ne lui retirerait jamais entièrement sa faveur. Christ lui-même a été l'accomplissement de cette promesse comme de toutes les autres. L'homme manque toujours à garder ses relations avec Dieu, mais tout s'accomplit en Jésus. La famille de David a manqué, et c'est en Christ seul que les Juifs trouvent la bénédiction qui s'attache à elle.

48

En la personne d'Achaz, la famille de David abandonne complètement sa fidélité. Achaz s'associe au roi d'Assur, imite l'autel qu'il a vu à Damas et le place dans le temple même de Dieu. Quand la famille de David manque ainsi et que toute espérance est ruinée, la prophétie introduit la promesse de Christ, pour être l'appui des fidèles. Ce signe devait être dans la famille de David même. C'est un fait de toute importance. Le Messie, le Fils de Dieu, devait se montrer en Israël, et Israël se montrer infidèle, malgré la présence du Messie.

Ce qui est en scène ici, c'est la maison de David et non Israël seul. A cause de l'iniquité, la conscience est mauvaise et la foi est faible. Achaz n'ose pas demander un signe. Il fait semblant de ne pas le vouloir par piété. Quoique la maison de David ait manqué, Dieu ne manque pas, et il dit à Esaïe: «Sors à la rencontre d'Achaz». Il intervient au moment où la chose est nécessaire (Shear-Jashub signifie: un résidu reviendra). Le peuple est infidèle et n'a point de force contre ses ennemis. Là même où les circonstances ôtent toute espérance, Dieu se présente pour que le résidu soit appuyé par le témoignage de Dieu lui-même. Il intervient entre les circonstances fâcheuses et le fidèle, pour que la foi de celui-ci ne défaille point. Au plus fort de la misère, Dieu se manifeste et tout est lumière. Dieu veut qu'il en soit ainsi, autrement le coeur s'appuie sur la chair et oublie Dieu. Si le coeur aimait Dieu naturellement, il ne serait

49

pas nécessaire que tout appui extérieur manquât à ses enfants, mais la pente du coeur l'éloigne de Dieu. Dieu n'avait pas encore livré son peuple aux Assyriens, mais où la foi manque, le coeur est craintif devant l'ennemi, même devant l'ennemi impuissant. Mais Dieu montre des consolations à son peuple; il a une parfaite connaissance de tout ce qui se fait, et

méprise la force de l'ennemi. Il sait qui est Pékakh et qui est Retsin, et ce qu'est Damas et Samarie.

Quand c'est Dieu qui envoie contre nous nos ennemis comme châtiment, nous n'avons aucune force contre eux. Dieu connaît toutes les difficultés. Ce qui manque, c'est la foi, qui donne une parfaite sécurité dans toutes les circonstances possibles.

Dieu montre les intentions des deux rois (versets 4-6), intentions que peut-être Achaz ne connaît pas. Mais il a encore son roi à Jérusalem, et ils ne réussiront pas à en mettre un autre. «Cela ne sera pas, car la capitale de la Syrie, c'est Damas». Je connais tout cela en détail, dit Dieu. La force de Retsin, c'est Damas, mais ce n'est pas ce que je veux. Par là, tout est terminé. Ce qui manque au chrétien, c'est la conscience de sa relation avec Dieu. Là, rien n'est à craindre. Ce n'est pas la force de l'ennemi qui est redoutable au peuple, c'est l'iniquité du peuple qui l'affaiblit. Le danger qui se présente n'aboutit à rien, mais si nous cherchons en quelque chose de ce monde un appui quelconque, Dieu nous abandonne, nous laissant aux conséquences de

50

nos relations avec l'appui que nous avons choisi. Ainsi Pékakh et Retsin n'avaient aucune force contre Israël, car Dieu ne voulait pas livrer Jérusalem à ces deux rois, mais Achaz, craintif et incrédule, s'appuie sur l'Assyrien, et c'est à lui qu'Israël doit être livré. En attendant, le vrai libérateur, le véritable appui, savoir Emmanuel, est révélé aux fidèles, quand ce qui aurait dû «régner avec Dieu» a manqué, et c'est là une leçon très importante.

Dieu offre un signe à la foi affaiblie d'Achaz et de son peuple qui cherchent un appui hors de Dieu. Dieu montre au mondain tout ce qu'il est possible pour lui faire voir où sont la force et la vie, et il veut faire sentir à ses enfants que leur incrédulité et leur infidélité sont sans excuses. Dieu dit au roi de demander un signe, soit dans les lieux bas ou en haut; mais Achaz craint d'être trop près de Dieu, et d'avoir une véritable preuve que Dieu est là, de peur d'être obligé à le suivre, d'abandonner les appuis extérieurs de son infidélité, et de renoncer à tout, sauf à Dieu. Il n'y a rien que celui qui a une profession extérieure d'être à Dieu, redoute autant que la proximité de Dieu. Bien que cette proximité soit une bénédiction sans limites, le coeur la redoute, parce qu'il ne veut pas quitter les choses que Dieu condamne.

Néanmoins, Dieu ne veut pas abandonner la maison de David. Il promet Emmanuel (versets 13-15); l'application de cette promesse concerne la maison de David et le peuple d'Israël et non le salut

51

de l'Eglise. Malgré eux, Dieu donne un signe: c'est la naissance du Messie. Achaz n'a pas voulu que Dieu fût près de lui, mais Dieu veut être avec eux, Emmanuel (Dieu avec nous) est le signe.

Les deux rois faisaient peur à Achaz, mais celui sur lequel il s'appuie, le roi d'Assyrie, devient pour lui un châtiment. Voilà ce qu'il faut craindre, c'est que Dieu prenne la verge. Il

fait *venir* les *ennemis*, les *mouches* l'ennemi qui pique, puis le rasoir d'Assyrie qui rase tout (versets 17-20). Dieu veut être notre force. Le cœur de l'homme ne le veut jamais. La crainte que nous avons d'un mal qui semble nous atteindre, nous fait chercher un appui en ce qui nous paraît un chemin sans danger, et c'est de cela même que Dieu se sert pour nous châtier. Les rois d'Israël et de Syrie venaient contre Juda de leur propre volonté. Dieu les arrête. Achaz veut s'appuyer sur le roi d'Assyrie, et Dieu à la fin le fait venir contre lui. C'est toujours ce que la volonté de l'homme cherche qui est l'instrument de son châtiment. Quand les assauts contre le peuple de Dieu ne découlent que de la volonté de l'homme, il n'y a rien à craindre.

Chapitre 8

Néanmoins la grâce de Dieu demeure envers son peuple. Le fléau de Dieu arrive, mais si Dieu fait venir l'Assyrien, il promet en même temps Emmanuel. «Qu'on se dépêche de butiner, on hâte le pillage;» voilà l'Assyrien, mais Dieu ne peut pas abandonner la maison de David et la terre d'Emmanuel (versets 1-10).

L'Assyrien est comparé à un fleuve dont les eaux montent, débordent et atteignent jusqu'au cou; mais arrivé là, Dieu revendique contre lui les droits de Christ. C'est toujours notre ressource que nous soyons à Christ.

Le peuple avait rejeté les eaux qui coulent doucement; il avait méprisé la maison de David, les eaux de Siloé qui coulaient doucement, la voie douce de Dieu qui tient toujours le cœur dans la dépendance. Si la chair peut avoir un appui, elle a confiance; elle n'en a point s'il n'y a que Dieu pour le lendemain. Du moment que nous voulons pour demain nous appuyer sur une bonne pensée d'aujourd'hui, c'est la propre justice. Dieu veut qu'en apparence nous soyons les plus faibles, pour qu'il soit notre seule force.

Comme ils méprisaient les eaux de Siloé, Dieu fait venir un fleuve. Dieu envoie contre eux, pour être leur maître, celui sur lequel ils s'appuient. On pourrait chercher des ressources dans la sagesse de l'homme: «Peuples, assemblez-vous», mais tout aboutit à cela: «Vous serez brisés». La sagesse de l'homme combine bien des moyens pour atteindre un but. Mais nous sommes enseignés de Dieu à ne pas les imiter. Les peuples feront tout ce que le prophète annonce (versets 9-12), mais leur conseil n'aboutira à rien, car Emmanuel, Dieu, est avec nous. N'ayez point de crainte, le conseil des hommes n'aura point d'effet. La pensée de l'Assyrien est de faire sa volonté et non celle de Dieu. Tout dépend de ce seul mot: Emmanuel. Ni conjurations, ni alliances, ni combinaisons de la chair ne peuvent avoir d'effet. «Ne crains point ce que ce peuple craint», car Dieu est là. Sanctifiez l'Eternel; donnez à Dieu toute l'importance qui lui est due. Rien alors ne peut nous ébranler, parce que rien ne peut ébranler Dieu. Jésus est en piège et en filet aux deux maisons d'Israël en tant qu'elles sont infidèles. Il devient une pierre d'achoppement pour le peuple, qui n'aimait pas à avoir l'Eternel près de lui. L'introduction d'Emmanuel se fait en vue de la puissance et de l'attaque de l'Assyrien (voir Michée 5). Mais le résultat pour la masse de la nation est qu'elle le rejette, elle trébuche sur la pierre d'achoppement. Le résidu est séparé, le témoignage scellé. L'Eternel vient lui-même dans la personne de Jésus. Il est l'assurance de ceux qui croient et une pierre d'achoppement

aux infidèles. Il en résulte une relation plus intime. Le témoignage est caché parmi les disciples, et Dieu détourne sa face de la maison de Jacob. Le peuple cherche à trouver la lumière et n'en trouve point, il ne s'enquiert point de son Dieu, mais des esprits de Python. Mais le cœur fidèle qui a Christ pour espérance, garde la parole de Dieu, la loi et le témoignage.

Le chapitre 7 nous présente Emmanuel héritier de la maison de David, espérance du résidu qui reviendrait; le chapitre 8 nous montre la terre (Canaan) en rapport avec lui. C'est sa terre — et puis le résidu, l'affliction (mais le Messie là) et la gloire.

Quelques mots sur l'ordre des passages. Cette prophétie commence au chapitre 7 et se termine au chapitre 9: 7. Il y a une liaison entre le chapitre 5: 25, et le chapitre 9: 8, où il reprend l'histoire générale d'Israël. Les chapitres 6, 7, 8 et 9: 6, 7, sont une parenthèse pour introduire le Messie. Ayons soin de ne pas craindre la proximité de Dieu. C'est s'éloigner de la source de toute bénédiction.

Chapitres 8: 21 à 9: 7

Nous avons vu, aux chapitres 7 et 8, l'introduction du Messie. Ce ne sont plus seulement des principes, ou des raisonnements de Dieu avec sa vigne. Il reste la promesse absolue de Dieu, quoique le Fils de la vierge, Emmanuel, ait été rejeté. Christ, et ses disciples, au lieu d'être reçus, deviennent un signe à Israël. L'incrédulité cherche un appui et cet appui devient une difficulté, mais il reste, pour la foi, l'accomplissement de la pensée de Dieu en Christ. Les eaux de Siloé étant méprisées, l'Assyrien vient dans le pays, et le prophète, avec les deux enfants qui le suivaient, sont un signe aux deux maisons d'Israël. Israël ayant rejeté Jésus qui lui est devenu un signe, son châtiment est d'être dans l'angoisse et plongé dans l'obscurité. Jésus devient une pierre d'achoppement à l'incrédulité. Il en résulte deux conséquences. Le résidu ne pouvait jouir des promesses faites au Messie, mais il avait le témoignage scellé. Ceux qui ont rejeté le témoignage errent sans lumière dans le pays, qui est foulé sous les pieds des gentils. Les Juifs demeurent dans la servitude. La Syrie attaque Zabulon et Nephthali: c'est la première (ou le commencement) invasion. Plus tard, Tiglath-Piléser vient en Galilée, c'est la seconde. Mais ce qui suit est pire. Toutefois la lumière luit dans ce pays d'ombre de la mort, mais tout devient plus grave par le rejet de cette lumière. Il y a donc un nouvel élément duquel dépend le sort d'Israël. Le Christ a été là (voyez Matthieu 4: 15), et il a été rejeté. L'élection du résidu d'entre les Juifs est basée sur ce fondement. Tous ceux qui appartiennent à cette élection d'entre les Juifs sont ajoutés à l'Eglise (Actes des Apôtres 2: 47), au lieu d'être sauvés d'une autre manière, comme en Michée 5: 3.

Christ ayant été manifesté et rejeté par la nation, la nation est aveuglée. Un aveuglement judiciaire tombe sur Israël. Son rejet donne lieu à l'élection d'entre les gentils et l'élection d'Israël est ajoutée à l'Eglise.

L'Eternel cache sa face de la maison de Jacob (8: 17). Mais l'esprit prophétique attend que l'Eternel agisse en faveur d'Israël. L'Eglise anticipe la foi d'Israël quand le Messie est rejeté; elle y croit, et cela même devient l'occasion du salut d'Israël.

Si Israël avait reçu Jésus, Israël aurait été béni; la méchanceté de l'homme n'aurait pas été démontrée et Israël n'aurait pas perdu tout droit aux promesses. La sagesse de Dieu place Israël sous la *miséricorde* comme les gentils, et ouvre ainsi une porte aux gentils en accomplissant les promesses. Jésus est ministre de la vérité de Dieu pour les Juifs et de miséricorde pour les gentils (Romains 15).

Nous avons espéré à l'avance dans le Christ (Ephésiens 1), c'est-à-dire ceux d'entre les Juifs qui ont espéré en Christ avant que la nation le reconnaisse et qu'il soit vu en gloire. Nous croyons sans avoir vu, au contraire de Thomas et d'Israël. Ceux qui croiront en le voyant seront bénis, mais ne seront pas avec lui dans la gloire; cela ne change rien aux promesses du côté de Dieu. Israël avait perdu tout droit aux promesses, mais celles-ci demeurent, parce que Dieu a juré à Abraham et que Dieu est fidèle. Il juge Israël, cache sa face de Jacob, néanmoins il garde toutes ses promesses, et Israël attend jusqu'à ce que le jugement tombe sur la chrétienté infidèle, comme il est tombé sur les Juifs. Dieu peut alors reprendre ses voies envers son peuple, et Israël sera béni.

Du verset 1 au verset 2 du chapitre 9, toute l'économie actuelle est sautée, et l'on passe à l'accomplissement des promesses pour Israël. Il s'agit d'Israël et non de l'Eglise. L'esprit prophétique attend ce que Dieu fera, et voit, à travers les siècles, la joie de Dieu à répandre sa bénédiction sur son peuple.

La première venue de Jésus n'a pas accompli les versets 2 à 5. Christ n'a pas délivré les Juifs du joug des gentils et de l'antichrist, ni de l'erreur efficace de Satan. On voit souvent la moitié d'un passage de l'Ancien Testament citée dans le Nouveau, parce que l'accomplissement de l'autre moitié n'est pas arrivé. Ainsi «Christ est monté en haut et a reçu des dons pour les hommes», mais pas encore pour les rebelles, savoir les Juifs qui recevront la pluie de la dernière saison. Toute l'économie actuelle est dans l'intervalle; il ne s'agit présentement ni de Juifs, ni de gentils, mais *d'hommes nés de nouveau* pour le ciel.

L'enfant était déjà né, le Fils était donné, mais Israël ne l'a pas connu. Quand il sera réintégré, il reconnaîtra Christ comme né pour lui et il dira: «L'enfant *nous* est né». Mais l'Eglise anticipe tout cela.

Il y a ici un principe d'intelligence pour la prophétie, par lequel nous voyons comment nous pouvons nous servir des passages mis dans la bouche des Juifs. Au chapitre 53: 1-4, c'étaient les Juifs qui voyaient Christ «battu de Dieu et affligé». Le croyant de nos jours ne dit plus cela; mais il jouit de la chose dont il s'agit: «L'Eternel a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous». Il demeure vrai qu'il est mort pour les Juifs comme nation élue, mais aussi pour rassembler en un les enfants de Dieu dispersés. Les enfants rassemblés au nom de Jésus peuvent dire: «Il a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous». Les gentils ne peuvent pas dire: «Nous l'avons estimé battu de Dieu et affligé». Les gentils entés sur l'olivier franc, peuvent dire tout ce qu'Israël dira: l'Eglise peut dire plus, car pour elle Jésus n'est pas sur le trône de David, mais sur celui du Père. Nous ne serons pas assis sur le trône de David, nous n'y avons aucun droit quelconque, n'étant pas de la race de David, mais nous serons assis avec Christ

sur un trône plus élevé, sur le trône du Fils de l'homme glorifié. Nous sommes un avec le Roi Fils de l'homme, rois et sacrificateurs pour son Dieu et Père. En ce sens, ce n'est pas à nous à dire: «L'enfant nous est né», parce que nous ne serons pas les sujets du royaume, mais les cohéritiers du royaume, non pas sujets, mais rois.

Christ n'est pas encore *Prince de paix* dans l'exercice de ses fonctions. Il est *Prince de vie* pour ses disciples, et il a apporté l'épée sur la terre. Il veut que nous combattions revêtus de toutes les armes spirituelles. Quand Christ régnera, il sera *Prince de paix* comme fils de David, et la paix sera sur la terre. Il faut que Christ ait la prééminence en toutes choses et qu'il ait toutes sortes de gloires, Fils de Dieu, Fils de l'homme, Médiateur. Il a la gloire du Père et celle de Fils de l'homme. Il a un trône et il est souverain sur toutes choses. Nous serons assis avec lui sur son trône, comme il est assis maintenant sur le trône de son Père. Jusqu'à présent nous sommes assis *en lui*, et non *avec lui*, dans les lieux célestes.

Jésus aura aussi le trône de David. Dieu aime ce peuple; Jérusalem est la ville du grand Roi. Jésus aura cette gloire. L'Eglise ne l'a pas; les Juifs en jouiront sous son règne. C'est une gloire plus restreinte. Jésus est aussi le chef des anges, et il aura la gloire des anges. Il est personnellement l'image du Dieu invisible, Fils de l'homme, Chef sur toutes choses, et tous les bouts de la terre l'appelleront bienheureux (Psaumes 72). Jésus ne pouvait accomplir les promesses à moins qu'il ne fût ressuscité; il fallait qu'il fût au delà de la mort, dans une vie qui assurât tout de l'autre côté de la tombe. Un simple homme ne le pouvait pas (2 Samuel 23: 5; Esaïe 55: 3, cité en Actes des Apôtres 13: 34, comme preuve de la résurrection).

Il faut que Jésus puisse introduire la bénédiction de Dieu, sentie parmi les créatures. Ce n'est pas ici le Père et le Fils, mais l'Eternel et le Fils de David (versets 6 et 7), et il y a un conseil de paix entre les deux, afin que la création soit bénie (Zacharie 6: 12, 13), Israël étant rétabli dans sa terre.

Nous avons été des instruments de malheur pour toute la création, qui, maintenant, attend la manifestation des enfants de Dieu pour sa bénédiction et son bonheur aussi. Pendant que Dieu cache sa face de la maison de Jacob, nous sommes rassemblés, les prémices de sa nouvelle création. C'est une grande grâce de Dieu envers nous, qu'ayant été en Adam les instruments de la ruine de la création, la création attende que nous soyons manifestés avec le second Adam pour la bénédiction. Quand Christ sera sacrificateur sur son trône, le conseil de paix aura lieu pour la bénédiction de la terre. Quant à nous, identifiés maintenant avec lui dans son humiliation, nous serons identifiés avec lui dans sa gloire; *seuls* nous le verrons *tel qu'il est* dans l'intimité. Les Juifs le verront tel qu'il sera manifesté dans la gloire terrestre.

Pour la foi, comme nous en avons l'expression, dans les Psaumes, la miséricorde est toujours avant la justice, parce qu'Israël avait complètement manqué à la justice et qu'il faut qu'il ait recours à la miséricorde et à la grâce.

Nous trouvons, dans la prophétie, de grands principes de vérité qui peuvent nous guider, nous chrétiens, mais aussi des circonstances qui ne nous regardent pas. L'intelligence

spirituelle saisit la place de l'Eglise et l'exaltation que Dieu réserve à son Fils Jésus pour que toute gloire lui revienne. Le coeur du chrétien est heureux de voir Jésus exalté en tout et en toute gloire. Les Ecritures rendent témoignage de lui, et à mesure que nous comprenons mieux la gloire de Jésus, les Ecritures nous deviennent plus faciles à entendre.

Chapitres 9: 8 à 10: 27

Dans les chapitres précédents, l'Esprit de Dieu a montré le Messie, espérance du résidu et protecteur contre l'Assyrien, le Messie, dont la présentation aux Juifs changeait toutes les conditions de la nation. Il reprend maintenant l'histoire prophétique du peuple d'Israël. Dieu a châtié son peuple, mais cela n'a pas encore atteint leur orgueil, ils se confient encore en eux-mêmes (9: 8-12). La colère de Dieu n'a pas cessé, et sa main est encore étendue, parce que le peuple ne s'est pas retourné jusqu'à l'Eternel et n'a pas discerné sa main, et jusqu'à ce qu'on la voie, on se regimbe et l'on se fortifie dans sa propre force.

Il y a trois choses à considérer dans les châtiments du peuple de Dieu: 1° l'instrument; 2° la malice de Satan; 3° l'intention cachée de Dieu. Si l'on regarde à l'instrument, on accuse l'instrument, ou même on est mécontent de Dieu. Mais, même derrière la malice de Satan, il y a la bonté de Dieu. Quelquefois le coeur avoue que le châtiment est venu ensuite d'un mal connu, et l'on veut bien se réformer un peu. Mais la main de Dieu demeure étendue, parce qu'on ne s'est pas retourné jusqu'à Celui qui frappait et qu'on a essayé d'apaiser Dieu par une certaine quantité d'hypocrisie. La conscience n'a pas été mise en relation directe avec Dieu.

(Versets 13-15). La conséquence en est le retranchement de tout en Israël, des conducteurs comme de ceux qui sont conduits. Ainsi Dieu ôte même un chrétien de ce monde par châtiment (1 Corinthiens 11). Quand le peuple de Dieu va mal, il y a toujours l'esprit de fausse prophétie qui veut faire croire que tout va bien. Les gens d'autorité aiment qu'on ne se décourage pas — voyez l'opposition faite à Jérémie en Jérusalem — et le faux prophète aide à cela en empêchant que la conscience ne retourne jusqu'à Dieu. Mais Dieu veut par le châtiment amener la conscience en contact direct avec lui. L'esprit de mensonge veut faire croire qu'on est très heureux, que cela va bien. Ceux-là sont des séducteurs, ceux qui les croient seront perdus (verset 16). Lorsque le peuple de Dieu est en bon état, il a à coeur la gloire de Dieu, sans laquelle il ne peut être satisfait. Il ne lui suffit pas que cela n'aille pas mal; cela suffit à l'homme, mais non pas à la gloire de Dieu.

(Versets 18-20). Il y a encore des divisions et des misères à cause de leurs iniquités. Mais le peuple ne s'est pas retourné, et la main de Dieu est encore étendue. (verset 21). Dieu n'écrase pas son peuple même quand il frappe. Il laisse quelque soulagement. Néanmoins son peuple reprend son orgueil.

(Chapitre 10, versets 1-4). Mais enfin, Dieu appelle le grand instrument de sa colère.

(Verset 5). L'Assyrien est la verge de sa colère. Il y a deux phases dans l'histoire du peuple juif. Le temps où il est reconnu comme peuple de Dieu. Dieu le châtie par l'Egypte et l'Assyrien. Néanmoins il le reconnaît. Plus tard, il le rejette, et le peuple devient Lo-Ammi, «pas mon

peuple». Lorsque Israël fut emmené en captivité, il avait été Lo-Rukhama, mais Juda restant encore, il n'était pas encore absolument retranché comme peuple.

Quand Nebucadnetsar prend Jérusalem, le peuple devient Lo-Ammi. Israël est rejeté tout entier; Dieu ne reconnaît plus son peuple. Il veille encore sur lui pour le rétablir à la fin dans sa terre; mais les temps des gentils commencent.

Le Messie a été présenté aux Juifs et non aux dix tribus qui avaient été dispersées par l'Assyrien. Toute l'histoire, pendant qu'Israël n'est pas reconnu de Dieu, appartient aux temps des gentils. Maintenant, dans cette partie d'Esaië, nous laissons de côté les temps des gentils pour suivre Israël.

Dieu reconnaît son peuple, même en le châtiât. L'Assyrien est l'instrument du châtiement.

On voit, en Michée 5: 1-7, que lorsque l'Assyrien entre dans la terre, Christ *dominateur* s'y trouvera *en Israël*, ce qui n'est pas encore arrivé. Il fera la paix, après que l'Assyrien sera entré. Il y a un type très remarquable de cette attaque finale de l'Assyrien, dans l'histoire de Sankhérib contre Ezéchias. C'est en partie la raison pour laquelle les chapitres 36 à 39 sont donnés. L'Esprit Saint prend les circonstances actuelles et véritables des Juifs pour y rattacher la prophétie relative aux derniers jours. Quand Sankhérib vient, c'est Ezéchias qui est à Jérusalem; il est un type du temps où Christ y sera.

Dieu emploie la fierté et l'iniquité du méchant pour châtier son peuple, et ensuite Dieu détruit l'instrument. L'Assyrien, verge de Dieu pour frapper Israël, se glorifie contre Dieu, et Dieu brise la verge.

(Verset 16). Quand l'Assyrien aura tout accompli, *ce sera la fin de la colère contre Israël*. C'est un point important dans l'histoire d'Israël. La destruction de l'Assyrien (non la destruction de l'Antichrist) est la fin de la colère.

L'Antichrist aura déjà paru et aura été jugé. C'est pourquoi il dit: «Le *résidu* reviendra au Dieu fort». Dieu sondera de toutes parts la grandeur de la fierté de l'homme. Il fera une consommation décrétée au milieu de tout le pays; Christ maintiendra Israël.

Chapitre 11

(Verset 4). Il n'est question ici, ni de l'Antichrist, ni de la gloire de l'Eglise. Christ est présenté comme gouvernant sur la terre, ce qui montre que l'Antichrist a été détruit.

(Verset 1). Christ n'est pas appelé ici *la racine de David*, la source de bénédiction, mais *le rejeton de David*. Au commencement de l'Apocalypse, il est la racine de David (chapitre 5); à la fin, il est à la fois la racine et le rejeton de David (chapitre 22). Il n'est la racine maintenant que pour l'Eglise. Il n'est pas Juge maintenant. Plus tard, quand il reviendra, il jugera et fera mourir le méchant. (2 Thessaloniens 2). La conséquence en est Christ régnant sur la terre, gouvernant en *justice* et décidant avec équité pour les débonnaires de la terre. Actuellement, ce sont les orgueilleux et les méchants qui possèdent la terre.

(Versets 6-9). La malédiction est ôtée de la terre. La terre sera remplie de la connaissance de l'Eternel par la présence de Christ, de Christ jugeant en justice après la destruction de l'Antichrist. Il n'est pas question ici de l'Evangile.

(Verset 10). Cela n'est point réalisé encore. Christ est un objet d'opprobre et non de gloire. Mais alors les nations *rechercheront* la racine d'Isaï. Tandis qu'à présent, c'est Dieu qui *cherche* des adorateurs parmi les nations, un peuple pour son nom.

(Verset 11). En ce jour-là, la malédiction de la terre est ôtée, Christ juge, les nations le recherchent et Dieu, qui a une fois ramené Juda de Babylone, le ramènera une seconde fois d'Assyrie et des îles de la mer.

(Versets 12-14). Les nations dont il est parlé ici, sont celles qui échappent à l'Antichrist, sur lesquelles il ne met pas la main (Daniel 11: 41).

Les enfants d'Israël s'assujettissent les nations qui les environnent, qui sont dans l'enceinte de leur territoire et qui ont échappé à l'Antichrist. On peut voir ici l'exactitude des détails de la Parole.

(Versets 15-16). Cela ne peut s'appliquer qu'à une délivrance terrestre d'Israël, semblable à celle d'Egypte.

Chapitre 12

C'est un cantique de louanges et d'actions de grâces pour cette délivrance.

(Verset 1). «Tu diras etc.» *Tu* désigne Israël.

(Verset 5). L'effet de cette délivrance est que la gloire de l'Eternel est connue dans *toute* la terre. *Le Père* est connu dans sa famille et non dans toute la terre. Mais ici l'Eternel gouverne, et *par Israël* il se fait connaître dans toute la terre.

Si l'on saisit bien ces deux chapitres, on ne peut confondre ce qui est dit à Israël et ce qui est dit à l'Eglise. Il faut que Christ, comme juge, ait fait mourir le méchant par le souffle de ses lèvres, pour que ces choses s'accomplissent. Sinon, l'on confond le règne et la patience de Christ, avec le royaume de la justice de Christ. Et si l'on fait accroire à l'Eglise que ce temps heureux est venu et qu'elle doit accomplir ces choses, on fourvoie les fidèles et l'on encourage les infidèles. On augmente l'orgueil naturel, en s'appliquant des choses qui ne seront réalisées que par la présence de Christ pour régner. La part de l'Eglise pendant cette économie est de souffrir avec Christ. Ici, l'on peut faire remarquer la force de cette expression: «Nulle prophétie n'est d'une interprétation particulière» (2 Pierre 1: 20). Il ne s'agit ni de Ninive, ni d'autre chose, en elle-même et par elle-même, mais finalement de la gloire de Jésus; gloire à laquelle tout aboutit et où tout se termine, vaste ensemble où tout s'enchaîne pour aboutir à cette gloire.

Chapitre 13

Dans les chapitres précédents, nous avons les relations de Dieu avec son peuple terminées par la manifestation de Christ en gloire. Ici, commence une nouvelle prophétie qui nous présente les relations d'Israël avec les nations. Cette prophétie va du chapitre 13 à la fin du 27^e, où elle se termine par des cantiques.

La prophétie commence par ce qui est en contraste avec Sion, c'est-à-dire Babylone, et par la réponse aux messagers des nations, savoir que Dieu a fondé Sion et détruit Babylone (chapitre 14).

Babylone n'est pas seulement la capitale de Nebucadnetsar et de la terre habitable. Babel signifie confusion. C'est là que les hommes se sont réunis pour s'élever et s'exalter en se faisant un nom et une réputation dans le monde.

A la fin, tout le monde s'arrangera pour s'exalter par le commerce, et *tout*, même les corps et les âmes des hommes, y sera objet de commerce (Apocalypse 18).

L'Esprit de Dieu, prenant Babylone, la cité des Chaldéens, comme occasion, donne la pensée de Dieu sur Babylone, jusqu'à la fin la cité orgueilleuse, idolâtre et corruptrice, et introduit ici des circonstances dont l'histoire ne présente pas l'accomplissement et dont l'ordre est en contraste avec ce qui est déjà arrivé. Ainsi l'Assyrien, suivant l'histoire, a été détruit avant la grandeur de Babylone, tandis qu'ici l'Esprit, parlant de ce qui arrivera aux derniers temps, dit que l'Assyrien sera détruit après Babylone. Au temps d'Esaië, Babylone n'était point encore une capitale d'empire, mais une simple ville de province.

Au verset 5, la ruine de Babylone est annoncée comme le jour de l'Eternel. Ce qui arrivera en cette journée-là est indiqué (versets 6-12). Voilà tout ce que le monde a à attendre.

On voit dans le monde ou l'arrogance de celui qui a le dessus, ou l'envie chez celui qui a le dessous. Dieu fera cesser l'arrogance de l'homme. Dieu punira, non les morts, mais les vivants, le monde habitable, tout ce dont le monde tire gloire. Ses grands capitaines, ses victoires, ses richesses, son luxe et sa splendeur, tout cela n'est que de l'arrogance. Ce jour sera béni pour ceux qui sont pauvres en esprit, parce qu'ils jouiront de la paix.

(Verset 12). La destruction sera si grande qu'un homme sera plus estimé que l'or le plus fin.

(Versets 13-22). Tout cela est une promesse pour le chrétien. S'il est à sa place, il est séparé de tous les intérêts de ce monde; il appartient au ciel, à Jésus, et cela ne peut être ébranlé. Le monde passe, Dieu le fera cesser d'être, et cela donnera du repos. C'est pour nous une promesse, comme nous le voyons en Hébreux 12: 25, 26. Il nous parle des cieux et nous fait *cette promesse* d'ébranler encore une fois les cieux et la terre, parce que tout ce qui nous entoure est un obstacle qui nous empêche de jouir de ce que Jésus nous a promis.

Les chrétiens hâtent ce temps par leurs soupirs. Dieu nous fait attendre, parce que sa patience est grande et que l'oeuvre du salut se fait encore dans le monde (2 Pierre 3).

Si la destruction de tout le système de ce monde n'est pas une *promesse pour nous*, ce doit être parce que nous sommes attachés à ce qui est sur la terre. Il y a un royaume qui ne peut être ébranlé et qui ébranlera tous les autres, et c'est à cela que la simplicité chrétienne s'attache.

Pouvons-nous vraiment désirer comme l'accomplissement d'une promesse, que Dieu ébranle les cieux et la terre? Nos coeurs ne s'attachent-ils à rien de ce qui sera l'objet de cette destruction? Dieu nous en fait voir la fin, pour que nos coeurs soient séparés de tout ce qui va être détruit.

Chapitre 14

(Versets 1, 2). Quand Dieu agit en jugement, il a toujours soin de son peuple. Lorsque la dévastation du monde habitable aura lieu, ce sera le moment de la délivrance du peuple de Dieu qui prendra possession de sa terre. Des versets 3 à 23, il y a un beau tableau de la chute du roi de Babylone, préfigurant celui qu'il représente: la bête de la fin. Le prophète prend comme occasion, les choses contemporaines, mais il n'y a point de prophétie qui ait été encore pleinement et entièrement accomplie. La raison en est que le Saint Esprit a toujours en vue Jésus et son royaume; Dieu a toujours le second Homme dans sa pensée. Même la prophétie que la semence de la femme écrasera la tête du serpent, n'est pas encore accomplie. Tout dans la parole de Dieu aboutit à la gloire de Jésus. Il y a une foule d'exemples de prophéties que la Parole cite et qui ne sont encore qu'à moitié accomplies; ainsi le Psaume 8 n'est pas encore accompli quant aux versets 6-9, car nous ne voyons pas toutes choses mises sous les pieds de Christ (Hébreux 2). De même le Psaume 68. L'expression «même pour les rebelles» (verset 18), est omise par l'apôtre (Ephésiens 4: 8), parce que cela s'applique aux Juifs aux derniers jours. Ce serait perdre l'intention de Dieu que de croire les prophéties accomplies en deçà de la gloire de Christ; ce serait donner à la prophétie «une interprétation particulière».

(Versets 7-12). Aussi longtemps que la bête est sur la terre, elle se croit Dieu, et néanmoins elle est vouée à la destruction; Dieu n'a qu'à remuer le doigt et celui qui brisait les rois comme des roseaux, est lui-même un roseau brisé.

(Versets 12, 13). Christ est la véritable *étoile du matin*, mais la bête voudra l'être; elle s'attribue toute la gloire de Christ. Tous ces détails sont vrais de Christ, mais la bête, roi de Babylone, veut aussi monter aux cieux, s'emparer de la royauté de Christ en Sion.

«Au fond du nord» (verset 13). C'est la ville du grand Roi (Psaumes 48: 2). La bête voudra s'emparer aussi de la gloire céleste de Christ, elle voudra être semblable au Très-haut. Le Fils de l'homme, l'homme du ciel, viendra contre l'homme de la terre qui ne donnera plus d'effroi (Psaumes 10: 18). La bête et le faux prophète étant détruits, Christ est roi en Sion. Vient alors la destruction de l'Assyrien (versets 24-27), qui est assez insensé pour s'élever contre Christ, Roi à Jérusalem, Prince des princes, alors qu'Israël longtemps châtié, est de nouveau reconnu

de Dieu. Quand Christ est Roi en Sion, Israël est reconnu, mais tous les ennemis ne sont pas encore détruits. Ce qui suit la destruction de Babylone, c'est celle de l'Assyrien.

On s'est trompé en confondant la petite corne de Daniel 7 avec celle du chapitre 8. Celle-ci s'élèvera, non pas contre le Dieu des dieux, mais contre le Seigneur des seigneurs.

Pour que l'indignation cesse complètement, il faut que l'Assyrien soit détruit (Michée 5). L'Eternel brisera l'Assyrien dans la terre d'Israël, parce qu'il reconnaît Israël pour son peuple. Dieu affirmera en la personne de Christ tous ses droits sur sa terre.

(Versets 28-32). Les Philistins étaient le reste des Cananéens. Ezéchias travailla encore à les soumettre. Jésus y mettra fin par une destruction plus terrible, quand il établira son trône en Sion. Lorsque Babylone, l'Assyrien et les Philistins, auront été détruits, les affligés, le petit résidu, se retireront en Sion, leur refuge (Psaumes 132: 13-17). Jamais, dans la Parole, *Sion* ne signifie autre chose que *Sion* et ne s'applique à l'Eglise.

Chapitre 15

Depuis le chapitre 13, nous avons commencé à voir Israël centre de toute la providence de Dieu dans le monde, en contraste avec les autres nations. Le chapitre 32 du Deutéronome montre Israël comme le centre des voies de Dieu dans le monde. Il n'y a pas dans l'antiquité d'histoire profane de quelque importance qui ne soit en rapport avec le peuple juif. Dieu a un peuple au milieu duquel il gouverne et manifeste ses voies, et les conséquences de son caractère. Cela est vrai d'Israël et de l'Eglise; tout ce qui leur arrive est la manifestation des principes du gouvernement de Dieu.

Dieu demeurerait visiblement en Israël, son trône était là; par l'Esprit, il demeure dans l'Eglise. Il agit toujours en gouvernement au milieu de son peuple, c'est là qu'il veut se manifester, et ne pas demeurer seulement dans le ciel. Du moment que Dieu est là, il s'identifie avec son peuple. A cause de cela, les nations sont traitées selon qu'elles ont traité Israël. «En tant que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, vous me l'avez fait à moi-même», dira le Roi; du moment qu'elles touchent à Israël, elles touchent à la prunelle de l'oeil de Dieu.

Du 13^e au 27^e chapitre, on voit les relations d'Israël avec les nations, et les châtiments de Dieu qui les atteignent, parce qu'elles ont foulé le peuple de Dieu. C'est de la part de Dieu qu'elles ont servi au châtiment de son peuple; mais le monde n'entre pas dans la pensée de Dieu, et attaque le peuple de Dieu, non parce que celui-ci est infidèle, mais parce que le monde hait le peuple de Dieu et veut lui enlever tout ce qu'il possède. Le peuple est infidèle, Dieu envoie un témoignage au peuple infidèle, comme, par exemple, Jérémie; mais on l'accuse de conspirer, d'affaiblir le peuple, parce qu'il annonce qu'à cause de l'infidélité d'Israël, Dieu livrera Jérusalem aux Chaldéens. On voit au 18^e chapitre les voies de Dieu au milieu d'Israël dans ces circonstances.

Chapitre 16

Jugement de l'orgueil de Moab.

Chapitre 17

Jugement de l'orgueil de Damas. Aux versets 4 à 6, on voit déjà le jugement d'Israël; mais en Israël il reste quelques grappillages. Dieu châtie son peuple jusqu'à ce qu'il ait cessé de s'appuyer sur sa propre force, au lieu de s'appuyer sur Dieu seul. Il le réduit à n'être qu'un grappillage, jusqu'à ce qu'il s'appuie sur Celui qui est la source de toute force, et qu'il regarde vers le Saint d'Israël. A la fin du chapitre, on voit la multitude de plusieurs peuples acharnés contre Israël.

Quand le peuple de Dieu cesse d'être fidèle, Dieu ne permet même pas qu'il agisse selon la prudence et la sagesse de l'homme naturel. Quand il ne s'appuie pas sur Dieu, il est plus faible que le monde, et lorsque Dieu abandonne son peuple à ce châtiment, il est aussitôt brisé. Le prophète Habakuk demande le jugement de Dieu, parce qu'il est navré de voir l'iniquité dans la demeure de la justice. Quand Dieu dit qu'il punira et fait voir au prophète la désolation de son peuple, le prophète demande: «Gardes-tu le silence quand le méchant engloutit un plus juste que lui?» c'est-à-dire le puniras-tu par un plus méchant que lui? Dieu répond: «Le juste vivra par sa foi» (Habakuk 1; 2: 4). Dieu a livré son Fils entre les mains des hommes, et leur haine s'acharne contre ce qui est le plus cher à Dieu. Nos relations avec Dieu, parce qu'il demeure au milieu de nous, amènent son jugement sur les hommes, à cause de ce qu'ils font au peuple de Dieu.

Chapitre 18

(Verset 1). Il faut se souvenir de la position du pays d'Israël. Les fleuves de Cush sont le Nil et l'Euphrate, qui représentent les deux nations sur la frontière d'Israël qui l'avaient opprimé, savoir l'Egypte et Babylone. Le pays qui fait ombre avec ses ailes (verset 1), est *au delà* de ces fleuves. C'était un pays inconnu au temps où le prophète vivait, et n'était par conséquent point encore en rapport avec Israël, mais il y sera aux derniers temps. Faire ombre avec des ailes est une expression souvent employée dans la Parole pour désigner la protection: ce sera une nation puissante et protectrice.

Les grandes nations de ces jours-ci s'occupent des Juifs (verset 2). Du moment que les nations commencent à être l'objet du jugement de Dieu, elles seront écrasées (Zacharie 12: 1-3).

(Verset 3). «Vous tous, habitants du monde, et vous qui demeurez sur la terre, écoutez!» Dieu appelle l'attention sur ce qu'il va faire. «Écoutez», dit-il, car il y va aussi de votre sort.

(Verset 4). Nous voyons ce que Dieu fera quand les nations, en suivant leur politique, auront rétabli les Juifs dans leur terre. Il les laisse agir, et se tient tranquille, mais il regarde de sa demeure.

(Verset 5). «*Avant la moisson*», avant le jugement. Le cep de Dieu en apparence est rétabli, mais c'est selon le conseil de l'homme, et tout sera derechef brouté, retranché de nouveau (Esaïe 6: 13).

(Verset 6). Le peuple est ramené dans son pays pour être tout à fait en proie aux nations. Les bêtes de la terre passeront l'hiver sur eux, et les oiseaux de proie l'été; tel sera leur sort, quand ils seront de nouveau de retour dans leur terre, car Dieu n'y a pas encore mis la main. Déjà à présent Jérusalem devient le centre de toutes les affaires politiques du monde; ce monde qui méprise le peuple de Dieu, et ne s'occupe de lui que pour s'exalter soi-même!

(Verset 7). Ce peuple merveilleux est apporté comme un présent à l'Eternel, et apporte aussi lui-même son présent. Israël sera comme une offrande à l'Eternel; Dieu manifestera de nouveau sa demeure en Sion, la main de Dieu se manifestera et les nations seront jugées! Après cela commencent leurs rapports avec Israël en bénédiction. La montagne de *Sion* est le lieu que Dieu avait choisi, elle est en contraste avec Sinaï (Hébreux 12). En Sinaï, Dieu donne la loi et dit au peuple: «Ne t'approche pas»; Sion est tout une autre chose. Israël ayant manqué sous Eli, Samuel et Saül, sous le sacrificateur, le prophète et le roi, David devient roi, et place l'arche de Dieu en Sion, qui devient la manifestation de la *grâce royale* sur la terre, après que l'homme a manqué à tous égards dans ses relations avec Dieu. La montagne de Sion est la même chose en principe pour la terre que les relations de Dieu avec l'Eglise pour le ciel, sauf la royauté. La majesté de Dieu ne demande plus la justice dans l'homme; elle s'établit en grâce sur la terre, quand l'homme a manqué en tout; cela sera vrai en tout, bien que nous ne soyons pas là, mais en haut. L'Eternel des armées (c'est-à-dire le Dieu de gouvernement ici-bas) ne nous place pas en relation avec la montagne de Sion. Le *Père* nous place dans *sa maison* comme enfants; il ne nous gouverne pas sur la terre comme des sujets. Il est toujours important de distinguer ce qui est notre part, de celle du peuple terrestre, sinon l'on abaisse notre vocation, nos privilèges et notre responsabilité; Dieu se place lui-même en relation avec le monde par le moyen de son peuple Israël.

Chapitres 21 et 22

Ces deux chapitres nous introduisent de nouveau dans la pensée de Dieu, en montrant le contraste entre Babylone, «*le désert de la mer*», et Jérusalem, «*la vision de paix*». L'idée du Saint Esprit en parlant de Babylone est que c'est *un désert*; la mer, dans le langage prophétique, signifie la masse des peuples. C'est en Jérusalem que le Saint Esprit voit la gloire et la paix de Christ (on sait que Salem veut dire paix). On voit encore ici la confusion historique, si l'on voulait considérer la prophétie comme étant accomplie. Il est évident qu'il est ici question de l'histoire du temps à venir. Tous les événements sont entassés ici, sans aucun rapport avec l'ordre chronologique du passé, mais dans le rapport qu'ils auront entre eux aux derniers jours. Nous trouvons aussi ici, des instructions pour l'Eglise.

Je ferai d'abord quelques remarques sur le chapitre 19, versets 17-25. On voit ici l'application des événements aux derniers jours. Il y a un changement complet dans toute la condition de la terre; premièrement, la terre sera *bénie*; secondement, Juda sera en effroi à

l'Egypte, chose qui n'est pas encore arrivée, puisque au contraire c'était l'Egypte qui opprimait Israël. Ici, nous voyons Israël redevenu l'héritage de l'Eternel, être béni avec l'Egypte et l'Assyrie qui l'ont opprimé. Juda est le centre de la bénédiction, et les Egyptiens et les Assyriens sont bénis après les Jugements, quand l'Eternel les aura *frappés* et *guéris*.

Chapitre 21. — Les deux centres de la puissance du mal sont Jérusalem (où l'Antichrist déploiera sa violence) et Babylone. Dieu prépare une verge pour Babylone et pour Jérusalem.

Il est instructif pour nous, de voir l'âme qui, comme une sentinelle, fait attention à ce que Dieu va faire dans son gouvernement de la terre; les hommes n'ont aucune valeur, et ne savent rien du tout: toute leur sagesse et leur prudence ne font que contribuer à amener le résultat que Dieu s'est proposé pour la manifestation de sa gloire dans la personne de Jésus au milieu du peuple juif. La prophétie nous fait comprendre que tout est jugé dans le monde, et que tout son train n'est que le *désert de la mer!*

C'est à Babylone que le peuple avait été captif, et que se trouve l'orgueil et la gloire du monde. On a pensé que Babylone serait littéralement rétablie par l'incrédulité qui s'élèvera contre Dieu, et voudra démontrer que ce qui avait été dit de Babylone n'est pas vrai, mais, s'il en est ainsi, cela ne fera qu'attirer sur elle le jugement final.

(Verset 11). Duma ou Edom a une haine perpétuelle contre le peuple de Dieu. Le peuple de Dieu peut être en fort pauvre état, et le monde lui dire avec insolence: «Où est ton Dieu?» Voici la réponse de l'Esprit de Dieu à cette insolence (verset 11). «A quoi en est la nuit?» Aussi longtemps que Jésus était dans le monde, il était la lumière du monde, mais la nuit est là depuis que Jésus n'y est plus. L'insolence des ennemis sert à fortifier la foi, et rappelle à l'enfant de Dieu quels sont ses privilèges et sa position.

Si le peuple de Dieu est infidèle, Dieu le châtie; il l'appelle Lo-Ammi, mais en présence du monde, on se souvient qu'on est pourtant le peuple de Dieu. Jacob a été souvent infidèle et châtié de toutes manières; il dit au Pharaon: «Courts et mauvais ont été mes jours», néanmoins c'est lui qui bénit Pharaon, étant, comme serviteur de Dieu, quoique faible et misérable, dans une position supérieure à celle du roi d'Egypte. Le plus faible enfant de Dieu est supérieur au monde dans toute sa gloire et sa force.

L'Eglise est infidèle, et a perdu la manifestation de la faveur de Dieu. C'est un sujet d'humiliation; mais si le monde est insolent à son égard, elle peut lui répondre: «Le matin vient, et aussi la nuit». Il y a les conseils de Dieu et le caractère de Dieu; il agit dans son gouvernement selon la conduite de son peuple; il a manifesté son caractère, en montrant une patience admirable jusqu'à ce qu'il n'y eut plus de remède. Quant à ce monde où Dieu manifeste ses voies, l'Eglise est responsable et traitée selon sa responsabilité; quant à la gloire céleste, l'Eglise ne peut pas manquer.

Chapitre 22. — Maintenant vient l'oracle touchant la vallée de vision. Qu'est ce qui arrive à Jérusalem? A quoi s'attend-on? «Qu'as-tu que tu sois tout entière montée sur les toits?» (verset 1). Aujourd'hui aussi le monde est sur les toits pour attendre; le monde ecclésiastique aussi bien que le monde politique; chacun sent que *tout* est ébranlé.

(Verset 4). L'esprit prophétique ne cache pas le mal, mais au lieu de s'en réjouir comme Edom, il s'afflige et pleure amèrement, comme Jésus pleura sur Jérusalem; c'est toujours l'effet de l'intelligence des voies de Dieu! Il n'est besoin de prophétie que lorsque les choses vont mal. Elle réveille les affections du coeur; l'Esprit qui est en nous répond à l'Esprit de prophétie; c'est l'expression de l'affection de Dieu pour son peuple. On aime avec Dieu, et il y a toujours une grande douceur dans cette communion de pensées avec Dieu, quand même le sujet en est pénible.

(Verset 5). Dieu démolit la muraille, il rejette *sa* maison, *son* autel; c'est le jugement de Dieu qui laisse Jérusalem en proie aux gentils. S'il y a du mal, Dieu ne peut manifester sa faveur; il peut restaurer son peuple, mais il ne peut le glorifier dans le monde, quand il est infidèle.

(Versets 8-11). Tout ce que la sagesse du monde a su lui suggérer, c'est de *refaire* la muraille que Dieu a *démolie*. On prend des mesures sages, on fait «un réservoir d'eau;» c'est très prudent d'empêcher l'eau de couler hors de la ville pour abreuver les ennemis, mais avec toute cette sagesse on oublie de regarder à Celui qui l'a faite et formée dès longtemps, et pour voir ce qui en résulte, lisez versets 12-14. En employant les moyens de la sagesse humaine, le peuple de Dieu ne fait que se rabaisser au niveau des gentils; encore le peuple de Dieu ne pourra-t-il jamais être ce que le monde *est*, parce que du moment où il veut s'arranger comme le monde, Dieu ne peut le reconnaître, et il démolit la muraille. Il ne vaut plus la peine qu'il y ait un peuple de Dieu, s'il agit sur les principes du monde. L'Esprit prophétique voyant cela ne peut que pleurer sur la ruine de la fille de son peuple; c'est un esprit d'humiliation. L'histoire de ces choses nous est présentée dans les Chroniques, comme preuve d'une bénédiction, et c'en était une pour Ezéchias; mais le ver était au coeur, et le peuple n'était pas retourné à Celui qui l'avait frappé, aussi tout alla de mal en pis.

En comparant ceci avec l'histoire, il n'y a pas un passage qui porte plus sur le coeur, que le jugement que Dieu porte ici, sur tous les efforts de l'homme pour rétablir ce que Dieu veut démolir.

Du verset 15 à la fin, je ne doute pas qu'il ne faille voir en Shebna, l'antichrist, remplacé par le Christ (verset 20), dont Eliakim est ici le type. Eliakim signifie: *Dieu de la résurrection*. Toute la gloire, petite ou grande, appartiendra à Jésus sur le trône de David, et toute la puissance de l'antichrist sera retranchée. Jusqu'à ce que l'Eternel parle, l'antichrist semble ferme et en sûreté; il compte sur l'avenir; mais du moment où Dieu parle, il tombe (verset 25).

Nous avons aussi le jugement de la ville, mais nous voyons que la chute de Babylone est nécessaire pour que Jérusalem paraisse sur la scène. L'état de Jérusalem est un état de misère et de détresse; on désire et l'on entreprend de rétablir les choses; mais Dieu souffle dessus, tout tombe avec l'antichrist, et Dieu affermit le trône de David en Jésus, et donne la bénédiction à toute la terre.

Nous voyons dans ces chapitres comment Dieu détruit l'insolence de l'homme et juge l'infidélité de son peuple. L'insolence du monde à l'égard des enfants de Dieu ne doit pas

ébranler leur confiance, mais au contraire l'affermir, car Dieu prend connaissance de tout, et leur cause est celle de Dieu qui *veut* être glorifié en eux à la fin.

Chapitre 24

Depuis le 13^e chapitre, nous avons en général le jugement sur les nations. Nous avons vu les Juifs abandonnés, pour que les gentils, les bêtes du pays, passassent l'hiver sur eux. On voit ici le jugement sur Israël, et depuis le verset 13, il s'étend à toute la terre. Dans ce temps-là, il y aura la résurrection et, après le jugement, la bénédiction.

Les chrétiens marchent comme si la venue du Seigneur était une fable, sans penser que tout ce présent siècle est un présent siècle *mauvais*. Il est triste que, faute de spiritualité, il en soit ainsi des chrétiens; si leurs affections étaient uniquement aux choses célestes, les choses terrestres n'agiraient pas sur eux. Les conseils de Dieu se manifestent dans les voies de Dieu. On peut commencer à se retirer du monde par les préceptes de l'Évangile; mais la prophétie confirme tous ces préceptes par la lumière qu'elle jette sur le monde, dont ces préceptes nous séparent, en en montrant la valeur pratique.

(Verset 1). Il est question d'abord des hommes de Juda; mais toutes les nations de la terre seront occupées de Jérusalem, et rassemblées là où le jugement de Dieu va tomber. Le prophète passe du pays à la terre prophétique, puis à tout le monde.

(Verset 4). Ce qui est affreux dans la joie de ce monde, c'est qu'elle ne peut subsister devant Dieu; Sa présence met fin à tout ce que le monde aime et admire. C'est une terrible pensée, si on la réalise par la foi. Joies, gaieté, jouissances, du moment où Dieu se manifeste, tout est détruit.

Le chrétien doit demeurer dans une séparation complète de tout cela. Il est important que le témoignage rendu non seulement contre le monde, mais contre les chrétiens mondains, soit net et positif. A un mondain qui n'est que cela, on peut du moins parler de la grâce, mais à un chrétien qui, connaissant ses privilèges, marche avec le monde, il est difficile de parler de la grâce, parce qu'il en abuse. L'amour ne consiste pas à marcher avec lui, mais à l'avertir. Ce qui donne de l'intelligence, c'est l'onction de la part du Saint. Il n'est pas possible de marcher dans la lumière et dans la mondanité. Il faut se montrer encore plus décidé avec le chrétien qui mondane qu'avec le mondain. «Si quelqu'un appelé frère fait ces choses, ne mangez pas même avec un tel homme» (1 Corinthiens 5). En cela est l'amour. Si l'on croit que Dieu va juger Sodome, on ne peut être à l'aise dans Sodome avec Lot. Cela est de toute importance aujourd'hui.

Le verset 14 montre la conséquence de la vendange pour un *petit résidu*; si l'on passe à travers le monde, on voit que Dieu est oublié. Avant d'exécuter le jugement, Dieu sépare de la génération perverse qui va être jugée, ceux qui doivent être sauvés.

Si un chrétien passe à travers le monde, il n'y trouve rien qui parle de Christ, et il est appelé à confesser Christ là où l'on ne pense pas à lui. Croyez-vous que, quand les jugements auront passé, ce qui restera ne sera que comme un grappillage après la vendange? Le Saint

Esprit nous révèle d'avance ce que la réalité manifesterà, c'est-à-dire la gloire de Christ, la ruine du monde, la bénédiction du résidu. Il est évident que le jugement de Dieu effectuera une séparation totale entre les méchants et les justes. Si le Saint Esprit agit avec puissance, cela se réalise d'avance en nous. L'effet du jugement est de donner une gloire et une joie sans mélange.

Du moment où Dieu exécute le jugement, il paraît comme *Dieu d'Israël*. Les versets 16-18, montrent l'état du peuple juif; l'homme peut se vanter longtemps contre Dieu, mais il n'échappera pas au jugement quand l'Eternel se manifesterà.

(Versets 19, 20). Voilà la fin de tout ce qui nous entoure.

(Verset 21). *L'armée d'en haut*, c'est la puissance spirituelle de méchanceté dans les lieux célestes, la source du mal. Les *rois de la terre* sont les instruments du mal ici-bas.

(Verset 23). La gloire de l'Eternel remplace toute cette fausse gloire du monde.

Chapitre 25

C'est le cantique d'Israël au sujet de la manifestation de la gloire de l'Eternel.

(Verset 1). Nous avons besoin de longue patience. Les conseils pris dès longtemps ne sont pas encore accomplis, mais ils seront manifestés comme étant la fermeté même. 2 Pierre 3, montre que le monde s'attache aux choses visibles. Le soleil se lève aujourd'hui comme il s'est levé hier et se lèvera demain, et avec plus de prospérité encore en espérance; on mange et l'on boit comme si les choses présentes étaient permanentes, comme si la terre et ce monde devaient durer toujours. L'enfant de Dieu, au contraire, s'appuie sur la fermeté de la parole de Dieu. Par cette parole, le monde a été fait, par elle il a été jugé et sera détruit. Si nous jugeons par les événements, nous nous attacherons jusqu'au dernier moment aux choses qui vont être jugées. Si je juge en regardant aux événements, je m'attache à ces choses et non à la *parole de Dieu*. C'est un principe de toute importance. La foi se sépare du mal, parce que c'est le mal; mais c'est encore tout autre chose que de s'en séparer, parce que Dieu va le juger. On voit des chrétiens qui ne reconnaissent le mal que lorsqu'il les froisse, mais il faut le reconnaître d'avance par la parole de Dieu, afin de ne pas être au milieu du mal quand il sera jugé. Ce n'est pas l'homme enlacé dans le mal qui peut mettre ses frères sur leurs gardes.

(Versets 2-8). Nous avons ici les choses que Dieu fait dans ce jour-là:

1. Un banquet de choses grasses, c'est-à-dire une pleine bénédiction.
2. Il ôtera le voile qui couvre tous les peuples; la couverture qui est étendue sur toutes les nations; expression qui s'applique particulièrement à la chrétienté, à qui Dieu enverra comme châtiment *une énergie d'erreur*.
3. Il engloutira la mort en victoire et essuiera les larmes de dessus tout visage. Cela est appliqué, en 1 Corinthiens 15: 54, à la première résurrection dont parle l'apôtre.

4. L'opprobre des Juifs sera ôté de dessus toute la terre. — Tout est présenté ensemble d'une manière générale.

292

(Verset 9). On peut le dire, car l'Eternel a parlé, et c'est notre bonheur de croire Dieu quand il n'y a que la parole de Dieu pour notre foi. Le monde en pensera ce qu'il voudra; l'homme croit Satan, et méprise Dieu qui demande la foi en sa parole; et nous croyons Dieu au milieu de toutes les illusions et de toutes les ruses dont Satan nous entoure dans ce monde. Il nous faut croire Dieu, quoique entourés des effets du péché. Adam a cru Satan, quoique entouré des effets de la bonté de Dieu. La foi remporte la victoire sur le monde, et agit en face de ce qui n'est pas, comme si cela existait déjà.

En rapprochant le verset 8 de notre chapitre, de 1 Corinthiens 15: 54, nous voyons quelque chose de tout différent de la résurrection des méchants. — Ceux-là seront par la résurrection plongés dans l'étang de feu, la seconde mort. — On voit clairement ici Israël restauré au temps de la première résurrection. Tout l'éclat du soleil ne sera rien en comparaison de la gloire de l'Eternel, et alors le voile de ténèbres sera ôté de dessus les nations. Car Dieu aura délivré les gentils de l'aveuglement (Romains 1; 2 Thessaloniens 2).

Les chapitres 26 et 27 nous présentent la bénédiction de Juda et la destruction de Satan, le Léviathan.

Chapitre 26

Nous avons vu que le monde serait renversé complètement et qu'en la montagne de Sion, il y aurait un banquet de choses grasses et la résurrection.

(Verset 1). *En ce jour-là*, expression qui revient très souvent et qui désigne le temps de l'accomplissement, un nouveau cantique est chanté dans le pays de Juda. Israël redevient le centre du gouvernement de Dieu sur la terre. (Deutéronome 32: 8). Maintenant les nations ont le dessus, c'est «les temps des gentils», mais à la fin, Juda reparaît sur la scène comme l'objet des conseils de Dieu. Quoique Israël ait été pour un temps livré aux nations, aux bêtes féroces, néanmoins les nations ne sont pas l'objet direct du gouvernement de Dieu, bien que sa providence dirige tout. D'après le Psaume 67 et d'autres écritures, nous apprenons qu'il faut que la face de Dieu luise sur Israël pour que sa voie soit connue sur la terre. Quand Dieu frappe les nations, elles sont mises de côté, et il reprend le cours de son gouvernement envers Israël. Dieu renverse la puissance des gentils et, quant à Israël, *Il est l'Eternel*.

(Verset 7). Le sentier du juste est la droiture; le juste, celui qui marche fidèlement. Le gouvernement immédiat de Dieu n'a lieu qu'au milieu de son peuple. Dieu le juge, et quand nous sommes jugés nous sommes châtiés par le Seigneur, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde (1 Corinthiens 11). Tout acte dans la vie des chrétiens a sa conséquence, Dieu juge immédiatement, et le chrétien infidèle n'a pas un sentier de droiture. C'est ce qu'Israël a déjà éprouvé et éprouvera encore. Dieu aplanit le chemin de celui qui est fidèle.

(Verset 8). Le résidu du peuple juif a attendu, malgré l'antichrist et toutes les difficultés. Le Psaume 44 montre aussi l'angoisse du résidu en ce moment-là. Dieu a dû les châtier, néanmoins ils se sont attendus à lui. Jésus a parfaitement réalisé cette attente du fidèle qui compte sur Dieu, quelle que soit l'angoisse où l'amène l'obéissance. Il ne s'est point détourné du chemin de l'obéissance, quoiqu'elle le conduisît à boire cette coupe.

(Verset 9). Les habitants du monde n'apprennent la justice que par le jugement qui les frappe. Le chrétien doit prendre son parti de souffrir. Le chrétien qui marche avec le monde ne comprend pas les intérêts de Christ et il est affaibli. Il n'a pas le désir de la gloire de Christ et ne souffre pas pour Christ. Les habitants du monde ne sont pas de Dieu; leur part est sur la terre, ils jouissent de ce monde. Nous sommes les habitants des cieux, ou du moins nous appartenons au ciel (1 Corinthiens 15: 48; Philippiens 3: 20), mais trop souvent les chrétiens apprennent les voies des habitants de la terre. Dieu attend que l'iniquité soit à son comble pour frapper et dans l'intervalle le méchant agit méchamment.

(Verset 10). Le pays de la droiture est Juda.

(Verset 11). Les méchants ne s'aperçoivent du bras de l'Eternel que lorsqu'il tombe sur eux. Quant au résultat pour le monde, la grâce n'accomplit pas la conversion du monde. Toute espérance que le monde se convertira est sans fondement dans la parole de Dieu, et c'est encore bien plus le cas dans la chrétienté, qui s'est endurcie contre la vérité, que chez les païens. La chrétienté qui n'a pas voulu recevoir l'amour de la vérité, recevra un esprit d'erreur.

(Versets 12, 13). Le résidu n'a rien que le coeur de l'Eternel pour se glorifier. Il y a des moments dans la vie où il ne reste à l'âme rien autre que cela.

(Verset 14). Les nations qui ont maltraité Israël ne vivront plus. Elles n'ont pas été choisies de Dieu pour ce monde et n'ont fait que de manquer à leur responsabilité: toute mémoire d'elles périra.

(Versets 15-18). Israël finit par renoncer à toute espérance; tandis qu'aujourd'hui on voit les Juifs incroyants pleins d'espérance de leur rétablissement.

(Verset 19). Cependant Israël vivra (voyez Ezéchiel 37). Il sera rétabli comme nation.

(Versets 20, 21). Le résidu est appelé à se cacher pendant le temps de l'indignation, le jour de la vengeance. C'est le temps où l'iniquité de l'antichrist attirera la vengeance et l'indignation de Dieu. Le seul témoignage alors est le jugement.

Chapitre 27

Nous avons ici un autre fait de toute importance. La puissance de Satan est détruite, puissance qui domine et trompe les nations. Israël devient la vigne fertile que Dieu soigne, garde et arrose. Quiconque voudrait lui faire du mal s'attire un jugement.

(Verset 6). Israël devient le centre de la bénédiction terrestre. L'Eglise n'a pas été destinée à cela, et du moment où elle y prétend, ce n'est que de l'orgueil. En fait, l'Eglise a manqué à la mission qu'elle avait reçue d'annoncer l'Evangile et d'être témoin de la gloire céleste de Christ;

si elle veut ensuite y prétendre et y compter comme un droit, ce n'est plus que de l'orgueil. Même des choses qui dans un temps sont de la foi, ne sont dans d'autres circonstances que de l'orgueil. Par exemple, Esaïe dit à Ezéchias, au chapitre 38, de compter sur la délivrance d'Israël de la main des Assyriens, tandis que, plus tard, Jérémie dit au roi de se sauver en se soumettant aux Chaldéens (Jérémie 27: 12). Au chapitre 51^e d'Esaïe, Dieu dit à Israël de regarder à Abraham et comment il l'a appelé, lui étant tout seul, et l'a béni et multiplié, et quand Israël se réclame d'Abraham par orgueil, Dieu le confond (voyez Ezéchiel 33: 24 Matthieu 3: 9; Jean 8: 39).

(Versets 7, 8). Israël est châtié, mais non détruit; c'est un châtiment qui purifie.

(Verset 9). Son péché sera ôté, au jour où le jugement aura lieu sur les méchants qui n'ont pas d'intelligence.

(Versets 12, 13). Nous voyons ici qu'il y aura parmi les nations un résidu d'Israël qui sera rassemblé un à un (Matthieu 24: 31). Tel est le dénouement de l'histoire de ce pauvre monde. Tout nous pousse à nous en détacher entièrement. L'orgueil d'Israël s'est transmis à la chrétienté qui s'attribue des choses que Dieu ne lui a jamais données. La mondanisation de l'Eglise et l'espérance de s'emparer du monde, vont toujours ensemble. Quand l'Eglise veut convertir le monde, elle s'attache aux puissances de ce monde. On commence, il est vrai, par désirer sincèrement la conversion des âmes, puis pour y arriver on s'allie avec le monde, et on tombe dans la faiblesse spirituelle. Quand on s'appuie sur le monde on reconnaît et l'on affermit son pouvoir. La conversion des trois mille en un jour à Jérusalem était le précurseur non de la conversion de cette ville, mais du jugement qui allait tomber sur elle.

Dieu demeure souverain, et le chrétien fidèle admire cette souveraineté et s'en réjouit.

Du chapitre 13 au 27, nous avons vu les jugements tomber sur les gentils, les Juifs s'y trouvant.

Du chapitre 28 au 35, nous avons les détails de ce qui doit arriver aux Juifs dans les derniers temps. Chaque révélation se termine par un témoignage rendu à la gloire de Dieu en Israël.

Chapitre 28

Les chapitres 28 et 29 montrent les jugements sur Ephraïm et sur Jérusalem (Ariel, lion de Dieu). Nous voyons là ce que Dieu pense de ce qui inspire le plus de confiance à l'homme, son jugement en condamnation là-dessus et la délivrance des débonnaires, du résidu. La première chose jugée, c'est la couronne de fierté, l'insouciance, le luxe, qui laissent l'homme dans l'aveuglement. Dieu suscite contre ceux qui se sont abandonnés à l'orgueil, à la gloire et aux excès, un homme fort et puissant, l'Assyrien (verset 2).

Après ce jugement il y a un changement; Dieu devient une couronne de beauté au résidu (versets 5, 6). L'orgueil, le luxe et la vaine gloire du monde empêchent la Parole d'atteindre la conscience, mais pour le résidu pauvre, méprisé, affligé, Dieu est sa ressource et sa force, et

devient une couronne de beauté. Il est très possible que le peuple de Dieu soit méprisé jusqu'alors.

Il y a, quant à l'Eglise, cette différence que, dès le commencement, elle est un *résidu*. «Vous êtes la lumière du monde, une ville située sur une montagne». Les voies de Dieu n'étaient pas telles dans l'économie juive. La nation était le peuple de Dieu, et le résidu demeurait caché. Elie se croyait seul; le résidu n'était pas manifesté. Lorsque l'économie actuelle commença, Dieu ajoutait à l'Eglise ceux qui devaient être sauvés, le résidu d'entre les Juifs. Le principe actuel de l'économie où nous sommes, est le rassemblement en un des enfants de Dieu dispersés. Chez les Juifs, Dieu ne rassemblait pas ainsi ses élus. Les Juifs étaient le peuple élu, que Dieu reconnaissait.

C'est à tort que quelques chrétiens font de l'Eglise une chose invisible dans la chrétienté. C'est là le principe de l'économie juive, non celui de la chrétienté. Pour les Juifs, il y avait seulement la fidélité individuelle, outre leurs privilèges nationaux communs. Mais aujourd'hui, la présence de l'Esprit Saint est une puissance qui rassemble les enfants de Dieu et produit un témoignage dans le monde. C'est une ville qui ne peut être cachée. Quand Israël s'éloigne de Dieu, Dieu envoie comme à des enfants, ligne après ligne, commandement après commandement. (verset 10). Dieu ne peut cesser de rendre témoignage jusqu'à ce qu'il ait épuisé tous les moyens pour ramener à lui.

Le résultat de la résistance est d'amener sur ceux qui résistent un aveuglement d'autant plus grand, qu'il est proportionné à la lumière rejetée. Si l'on reçoit le premier témoignage on recevra toujours plus, car il est donné à celui qui a et il aura encore davantage. Ceux qui reçurent le témoignage de Jean le baptiseur reçurent aussi Jésus. Ceux qui l'ont rejeté, ont aussi rejeté Jésus; le témoignage de Jean fut retiré et le peuple livré à l'aveuglement. Jésus rend un témoignage plus grand, le résidu s'attache à lui. Le Saint Esprit rend ensuite témoignage et rassemble l'Eglise; les Juifs le rejettent et sont rejetés. Ces témoignages amènent leur jugement. Plus Dieu se manifeste, plus l'opposition naturelle au cœur se montre. Ceux qui reçoivent la première grâce, reçoivent les autres, jusqu'à la gloire, et marchent de force en force.

Dieu n'a fait tomber le jugement sur Jérusalem, que lorsque Jérusalem eut rejeté le Saint Esprit. Quand la grâce est épuisée, Dieu envoie le jugement.

La chair cherche toujours à garder la jouissance de ses convoitises et à endurcir la conscience contre le témoignage que Dieu envoie. Les Juifs ne voulaient pas qu'on détruisît leur royaume et leur saint lieu (Jean 11: 48): mais leur incrédulité les conduisit à un complet aveuglement, et Satan les y poussa et va jusqu'à leur faire dire de Jésus, qu'il chasse les démons par Béezébul. — Il n'y a point d'aveuglement pareil à celui qui résulte de la résistance à la lumière, et de ce qu'en présence de la lumière on ne renonce pas à sa volonté propre.

(Verset 15). Quand les gouverneurs à Jérusalem voient le jugement suspendu sur Ephraïm, pour y échapper, ils s'unissent plus intimement avec l'Antichrist, ils font accord avec la mort. En se disant le peuple de Dieu, ils veulent s'identifier avec la puissance de Satan. Dieu

donne au résidu comme fondement sûr en Sion, une pierre éprouvée et précieuse. Dans les jugements de Dieu, on voit se débattre la question des droits de Satan à cause du péché, et des droits de Dieu. Il faut d'un côté que le jugement de Dieu soit exécuté sur le peuple, et d'autre part, qu'au milieu du jugement se trouve le salut. Noé dans l'arche était porté sur les eaux du déluge, sur le jugement. C'est dans la croix de Christ que la foi voit le jugement de Dieu contre nos péchés et pour nous, et c'est ce qui nous sauve.

Ainsi il faut que la puissance de Dieu vienne juger, et quand l'équerre est mise au niveau sur la pierre, le jugement passe sans toucher la pierre. La chose même qui détruit le méchant, me garantit de tout mal, parce que je suis fait justice de Dieu en Christ (verset 17).

La pierre du fondement a été posée dès longtemps à Jérusalem. Le sang de la nouvelle alliance de Dieu avec son peuple est porté dans le lieu très saint. L'Eglise est déjà posée sur cette pierre pour le temps présent, parce qu'elle a reconnu la pierre qui plus tard deviendra aussi la confiance du résidu d'Israël. L'Eglise en profite déjà, les Juifs en profiteront plus tard.

Les passages où il est question de cette pierre sont cités dans le Nouveau Testament, dans leur partie applicable d'une manière générale. On voit souvent des passages cités ainsi à moitié, parce que leur ensemble ne s'applique pas au temps actuel. Le jugement n'est pas encore mis à l'équerre et la justice au niveau. C'est aujourd'hui le temps de la grâce et non celui de la justice.

(Verset 21). Quel est le travail non accoutumé de Dieu? C'est le jugement de son peuple envers lequel sa bonté n'a point de bornes. Cette chose étrangère au coeur de Dieu et qui a fait pleurer le Seigneur Jésus, c'est d'exécuter le jugement sur son peuple. C'est une chose que Dieu ne fait que lorsqu'il y est forcé par l'extrême iniquité. Les Juifs ont rejeté Jésus, ils ont voulu l'Antichrist: le jugement sera beaucoup plus terrible sur eux que sur toute la terre. Il en est de même pour la chrétienté qui a la lumière, mais qui la rejette. Plus on est dans la lumière, plus on est nécessairement allié de Satan, si l'on rejette la lumière. Rien d'aussi terrible qu'une conscience endurcie et une volonté perverse. Cela commence par les convoitises les plus ordinaires. Judas n'est pas le seul qui ait aimé l'argent.

La fin du chapitre montre la sagesse de Dieu dans les plus petites choses. Il donne à l'homme la sagesse de savoir cultiver et ensemer la terre, et ne saurait-il pas ce qu'il faut faire à son peuple?

Chapitre 29

Nous voyons ici que les plus anciennes relations avec Dieu ne servent à rien quand l'homme s'y confie. — Lorsque l'homme s'éloigne de Dieu, il s'attache aux choses anciennes que Dieu a établies, pour rejeter les choses que Dieu donne actuellement. Mais on ne peut tromper Dieu quant à ce qui est juste et injuste. Dieu dit lui-même: «Je détruirai *mon autel, ma maison*», parce que Dieu veut la justice et la sainteté et non les choses qu'il a établies. Dieu avait établi l'autel, le temple, les sacrificateurs et les sacrifices. Mais quand l'iniquité est là, il faut que le jugement commence par sa maison, et le jugement n'en est que plus terrible.

Si les effets du Saint Esprit n'y sont pas, la seule conséquence d'être plus rapproché de Dieu sera un jugement plus terrible.

Plus la chrétienté s'éloigne de la vérité et de la justice, et plus elle s'appuie sur les choses instituées, comme étant de Dieu. Ce ne sont pas ceux qui s'occupent de l'Eternel qui est dans le temple qui crient: le temple de l'Eternel, le temple de l'Eternel. Plus la conscience est mauvaise, plus on s'attache aux formes.

(Verset 10). On voit à côté de ces formes que Dieu méprise, l'incapacité du peuple, soit du savant, soit de l'ignorant, de comprendre les jugements de Dieu et de saisir la révélation qu'il donne par la prophétie. Dieu donne une révélation pour le bonheur de son peuple et non pour que cela soit caché. Il n'a pas donné la Bible pour qu'elle ne soit pas comprise. Si les chrétiens disent qu'on ne la comprend pas, ils disent exactement ce que les Juifs disent ici et ce qui montre leur état de ruine. Ils évitent ainsi le témoignage qui les sauverait des conséquences du jugement.

(Verset 18). Mais les petits enfants reçoivent le témoignage de Dieu. Le Seigneur nous présente ici avec exactitude l'histoire de son peuple aux derniers jours. Il prend connaissance de tout ce qui leur arrivera, il a mesuré la force de l'ennemi. Il a tout prévu et nous fait voir la lumière derrière tous ces nuages. Ariel est Jérusalem, devenue pour Dieu comme un lion. Quand Dieu parle des jugements, il dit: *Je camperai, je l'assiégerai*. Les Assyriens n'étaient que des instruments en sa main. Il a voulu lui-même *frapper*, mais non *exterminer* son peuple. Il ne le détruit pas, il le châtie. Cela humilie, mais cela soulage, parce qu'au bout du compte c'est de l'amour. C'est le cas de Job. On voit les instruments du châtiment de Job; Satan derrière les instruments, et Dieu au delà dirigeant tout pour le bien de Job, qui à la fin est sept fois plus heureux. Le Psaume 118 nous montre bien clairement ces trois pas (versets 10, 13, 18). Les nations entourent, l'ennemi cherche à détruire, mais derrière tout cela on voit que c'est l'Eternel qui châtie fort, mais ne livre pas à la mort.

Toutes les nations de la terre seront autour de Jérusalem et contre elle (versets 6, 7) (voyez aussi Zacharie 12: 2-4; 14: 2, 3; Psaumes 118; Michée 5: 10, 11).

(Versets 9-12). Sages ou ignorants, tous rejettent la parole de l'Eternel. L'état du peuple dans le temps qui précède la destruction est une ignorance volontaire, après laquelle Dieu ferme l'intelligence et répand un profond sommeil. Il en sera ainsi de la chrétienté. Il y aura une énergie d'erreur, parce qu'ils n'auront pas voulu la vérité. Il en est de même ici (voyez 30: 8-11), et cette iniquité sera comme une brèche qui s'écroule, un renflement dans un mur élevé dont la rupture arrive subitement. Ils ne veulent plus entendre des visions qui les menacent, des choses terribles qui vont arriver. Il en a été de même pour les païens qui n'avaient pas voulu garder la connaissance de Dieu et qui ont été livrés à un état d'aveuglement (Romains 1: 22-24).

Dieu avait déjà dit d'Israël: «Engraisse le coeur de ce peuple», parole répétée pour la dernière fois en Actes 28. Cela est donc le cas pour les païens, pour les Juifs, et pour la chrétienté, et cela sera encore une fois vrai pour les Juifs. Ils ont dit aux voyants: «Ne voyez

point». Il est affreux de voir le peuple à ce degré de mal dont il ne peut plus être tiré. Cette obstination prend une apparence de raison, parce que c'est une énergie d'erreur efficace.

(Versets 13, 14). Ce n'est pas une incrédulité avouée qui amène le jugement. Le peuple s'approche de Dieu avec un semblant de piété: il a une crainte enseignée par un commandement d'homme. Il en sera de même dans la chrétienté. Il y aura la forme de la piété, et les hommes seront amateurs d'eux-mêmes plutôt que de Dieu. C'est là ce qui caractérise les temps fâcheux. L'apparence de la piété, mais point de conscience devant Dieu (verset 15).

(Versets 16, 17). Dieu renverse tout. Le Liban devient Carmel, le champ fertile devient une forêt et la forêt un champ fertile. C'est toujours ce qui caractérise cet état, mais quand Dieu renverse tout, on voit s'accomplir les versets 18-24. Tout cela est encore à venir.

Chapitre 30

(Verset 1). *Ils prennent conseil*, ils agissent selon *leur* prudence, «*mais non de par moi*», dit l'Eternel. Cela se retrouve continuellement, même chez le chrétien. C'est une folie, même avec les meilleures intentions, de prendre conseil de soi-même. C'est ce qui caractérise le mal aux derniers temps. Ce n'est pas prendre conseil de Dieu que de former des entreprises, et puis le prier de bénir. Souvent il nous faut rebrousser chemin pour revenir au lieu que nous avons quitté. Tout cela est du temps perdu.

(Verset 2). Israël cherchait un allié dans l'Egypte, puissant ennemi des Assyriens. C'est chercher de la force en la chair. Dieu rendra vaine cette prudence. Il veut que son peuple se confie en lui. Abraham aussi est descendu en Egypte sans consulter Dieu (Genèse 12), et s'en est mal trouvé. Chers amis, que de choses avez-vous faites aujourd'hui sans consulter Dieu? C'est du temps perdu, que d'agir sans Dieu.

L'homme veut toujours agir, quoique dans bien des occasions Dieu veuille qu'on se tienne tranquille en *l'attendant* (1 Samuel 15). Quelles que soient les apparences de raison et de prudence, c'est toujours une folie à l'homme de vouloir devancer le moment de Dieu. Dieu ne sommeille pas; il éprouve nos coeurs et intervient à la fin au temps convenable.

(Verset 7). Rien de plus méprisable que le peuple de Dieu qui s'allie au monde. Il ne fait qu'ajouter sa misère à celle du monde, et le monde ne lui profite de rien (31: 3).

(Versets 8-14). La ruine va venir; tout ce qu'ils font les trompera.

(Versets 15-17). Il n'y a point de peuple aussi faible que le peuple de Dieu, lorsque Dieu l'abandonne; le mal l'atteint et le bien le fuit; il n'y a ni force ni intelligence.

(Verset 18). Néanmoins Dieu attend pour faire grâce. Les pharisiens qui auraient voulu lapider la femme adultère, s'en vont, tandis que Jésus reste pour lui faire grâce. Eux ne sentaient pas le besoin de la grâce.

(Verset 19). Cela est dit aussi en Joël 2: 12-14. Dès que le résidu prend la place où Dieu l'a mis, Dieu écoute leur cri. La foi prend la place de pécheur et s'humilie, et alors Dieu exauce. Si l'Eglise est dans un triste état, la foi a la conscience de l'état où l'Eglise se trouve; elle le

reconnaît, s'humilie, et Dieu peut exaucer. C'est ce que Christ a fait pour nous. Il a reconnu pleinement devant Dieu l'état de péché sous lequel il s'est placé pour nous, et il a opéré la rédemption. Le résidu sentira la ruine de Jérusalem et criera selon la misère et la ruine de Jérusalem. La foi donne la conscience de l'état de ruine où le péché nous a placés.

(Verset 20). Ceci est consolant; le résidu sera dans la plus grande détresse, mais ils entendront leurs docteurs; la misère est profonde, mais Dieu montre le chemin (verset 21). Une fois abaissé jusqu'au point où Dieu voit les choses, Dieu a toujours un chemin pour son peuple.

(Versets 23-26). Bénédiction terrestres. Nous voyons comment cette délivrance est effectuée.

(Versets 27, 28). Les peuples viendront dans la puissance de leur propre volonté. Dieu les dispersera.

(Versets 29, 30). C'est la part du résidu.

(Verset 31). L'Assyrien est toujours présenté ici, comme celui avec la destruction duquel finit l'indignation (chapitre 10: 24). Quand l'Assyrien sera détruit, l'indignation sera terminée (Michée 5: 5, 6). Jésus fera la paix, quand l'Assyrien sera entré dans le pays.

(Verset 32). La verge de l'Eternel tombe sur l'Assyrien. On voit ici le but de ces jugements de Dieu. Il est plein de patience et de long support. Son peuple en attendant est dans l'effroi par la puissance de l'ennemi. Quand Dieu frappe les ennemis, c'est toujours la délivrance de son peuple.

Topheth, le lieu du jugement de l'Assyrien, est déjà préparé, non pour lui seulement, mais aussi pour le *Roi*, l'Antichrist (voyez Daniel 11: 36-45). Le Roi qui fera selon sa volonté, l'Antichrist, se trouve jeté en Topheth avec l'Assyrien. «Le souffle de l'Eternel l'allume comme un torrent de soufre» (comparez 2 Thessaloniens). Dieu détruira le méchant par le souffle de sa bouche.

Si nous écoutons la volonté propre, elle nous mettrait en mouvement selon la force de l'homme contre le mal qui nous entoure, mais nous n'avons rien d'autre à faire qu'à nous attendre à Dieu, lui demeurant fidèles et ne nous laissant ébranler en rien par l'adversaire. Que Dieu nous fasse la grâce de recevoir sa Parole, que ce peuple revêche n'a pas voulu recevoir, car Dieu attend pour faire grâce à ceux qui reçoivent ses paroles. Jésus dit: «Parce que tu as gardé la parole de ma patience, moi aussi je te garderai de l'heure de l'épreuve qui va venir sur la terre habitée tout entière» (Apocalypse 3: 10).

Chapitre 31

Le Seigneur avertit son peuple contre sa tendance à chercher de l'aide en Egypte. — Ce n'est plus seulement prendre conseil sans Dieu, c'est s'appuyer sur la chair. C'est notre tendance à tous de n'avoir recours à Dieu que lorsqu'on y est forcé. L'enfant prodigue aurait désiré manger les gousses des pourceaux, avant de songer à la maison de son père. Pour

s'appuyer sur Dieu, il faut être dans le vrai, avoir la conscience de ce que nous sommes. On ne peut présenter des mensonges à Dieu; ce qui empêche souvent la conversion, ou du moins la retarde, c'est qu'on ne reconnaît pas ce qu'on est par nature, c'est-à-dire sans force et impie. Il en est de même dans toutes nos voies. On cherche de l'appui ailleurs qu'en Dieu. Israël avait été tiré d'Egypte et est amené à Babylone. Tirés hors du monde, on tombe dans la corruption. (L'Egypte est le type de la force naturelle du monde, Babylone celui de la corruption du monde). Israël cherche de l'appui dans la force naturelle de l'homme, cela ne froisse pas l'orgueil et ne dévoile pas ce que nous sommes. On ne peut s'appuyer sur Dieu sans que l'orgueil de la chair soit abattu et que nous sachions que nous ne sommes rien. La tendance du péché est de voiler le péché à nos yeux. Loin de Dieu, nous ne pouvons savoir ce qu'est la puissance de Dieu, quoique nous puissions l'avoir su autrefois. Loin de Dieu, on oublie ce qu'il est. Il ne s'agit pas seulement pour nous de Dieu dans le ciel, mais de sa manifestation au milieu de son peuple, s'occupant de toutes leurs affaires et les accompagnant dans tous leurs voyages (Exode 29: 45, 46).

Ce qui est vrai pour la joie du peuple de Dieu est vrai aussi pour sa force; cela vient de la présence de Dieu. C'est aussi le cas de l'Eglise qui est l'habitation de Dieu par l'Esprit, et c'est le cas de chaque chrétien individuellement. Dieu ne manifeste pas sa puissance dans l'activité de la chair. Si l'on agit dans la chair, on perd la conscience de ce que Dieu peut faire. Quand on voit que Dieu agit, on ne pense pas même à chercher des ressources dans la chair. Dans l'activité de la chair, on sent qu'on n'a pas le droit de compter sur Dieu. La chair cherche à se cacher la chose, ou à prendre son parti d'aller avec le monde, ou à trouver quelque part une ressource qui prévienne le châtement. La conséquence en est, qu'on ne s'aperçoit pas quand le bien est venu (Jérémie 17: 6). Israël s'est placé hors du chemin, et quand l'Eternel agit, il ne le voit point; il sera alors renversé avec ceux chez qui il a cherché du secours.

Souvent Dieu fait attendre longtemps, comme s'il ne s'inquiétait pas du sort de son peuple. Mais lorsqu'il est dans la plus grande détresse, Dieu agit. L'extrémité de l'homme est le temps opportun de Dieu, le moment favorable et convenable où il se manifeste. Il est difficile de convaincre l'âme de l'homme de ce fait que Dieu l'aime assez pour penser à lui et le délivrer. La foi n'a que Dieu, et Dieu seul est la ressource du peuple dans la résurrection.

(Verset 8). Nous avons déjà vu que l'Assyrien est le dernier ennemi du peuple.

Chapitre 32

Du moment où Dieu agit, Christ paraît. Ce chapitre est celui dont Dieu s'est servi pour ouvrir mon intelligence sur la venue de Christ.

On voit: 1° Christ venant régner en justice sur la terre. 2° Un changement complet dans l'économie; une nouvelle Pentecôte pour les Juifs et aussi pour les gentils. Une effusion du Saint Esprit ne peut pas se répéter dans l'économie présente. Il n'y a que deux effusions du Saint Esprit: la pluie de la première et celle de la dernière saison. Il faut nécessairement que les Juifs soient rentrés dans leur terre pour recevoir la pluie de la dernière saison qui leur a

été promise. Ainsi il faut la présence de Christ sur la terre et une seconde effusion du Saint Esprit. Mais ce sera un témoignage rendu à la gloire de Christ et non plus une manifestation de la grâce. Nous voyons, en Zacharie 2: 8, que c'est *après la gloire* que les Juifs sont en bénédiction aux nations. Le témoignage à la gloire de Christ ainsi manifesté n'est pas dans l'économie présente.

Nous voyons donc ici le retour de Christ (verset 1), et l'Esprit versé d'en haut sur les Juifs (verset 15). C'est là un événement tout nouveau. Tout ce qui a eu lieu auparavant dans la chrétienté ne sera réputé que comme une forêt et non un champ fertile ou Carmel (Carmel signifie champ fertile). La grêle tombera sur la forêt des gentils) et Babylone sera détruite.

(Versets 1, 2). La première chose, c'est donc un roi qui règne sur la terre en *justice*. L'Eglise, au contraire, pendant cette économie, doit suivre Jésus, homme juste mais souffrant, mis à mort par un juge qui reconnaissait son innocence. Le juste souffre, et l'injustice la plus criante est commise à son égard. C'est aussi la portion de l'Eglise. Ce n'est pas encore le roi régnant en justice. Dans l'économie à venir, la justice *régnera*. Ce ne sera pas encore l'état éternel, où la justice *habitera* dans la nouvelle terre. Pendant le millénium, il y aura encore besoin d'un *règne* pour réprimer le mal. Le principe de l'économie actuelle, c'est la souffrance pour la justice; dans la future, «le jugement reviendra à la justice», tandis que dans celle-ci, il est contre la justice.

(Versets 9-14). Le jugement de Dieu; Sion devenue un désert, jusqu'à ce que l'Esprit soit versé d'en haut (verset 15).

Le Seigneur ayant placé l'homme près de Dieu par la résurrection, verse d'en haut le Saint Esprit sur ceux qui croient, comme Esprit de puissance, ce qu'il faut distinguer de l'oeuvre de l'Esprit pour la conversion. Lors de la Pentecôte, l'Esprit n'est descendu que sur des convertis. On voit que non seulement le Saint Esprit agit en nous pour nous faire croire, mais que de plus il est ensuite donné comme Esprit de puissance. Tout cela s'est effacé peu à peu dans ses effets par l'infidélité de l'Eglise qui a contristé l'Esprit qui demeure en elle. Quand l'Eglise est prise pour être avec le Seigneur et disparaît, le Saint Esprit s'en va avec elle, et quand il revient après la seconde venue de Jésus, comme la pluie de la dernière saison, le monde recommence comme à nouveau. Alors le désert deviendra Carmel. Tout sera paix. La paix sera l'effet de la justice (verset 17). Mais c'est le moment du jugement du monde (verset 19).

Ce chapitre nous présente donc le changement complet de l'économie, il n'est pas question ici de l'Eglise. Les relations et l'état des fidèles seront alors tout à fait opposés en caractère. Aujourd'hui, c'est la conformité à Jésus dans une communion de souffrances; alors, ce sera la conformité à sa gloire et à sa puissance sur la terre. La terre maudite à cause de nous sera bénie; la fausseté sera ôtée. L'avare ne sera plus nommé généreux. La paix et la justice fleuriront, et le Saint Esprit n'aura pas à résister à l'influence de Satan qui sera lié dans l'abîme.

On voit l'histoire du résidu du Psaume 42 au 49^e, surtout dans les trois premiers. Le 45^e introduit le Messie et la joie vient. Nous avons ici cette instruction: s'appuyer sur l'Eternel

quand il ne se manifeste pas. Ceux qui auront cru sans voir seront particulièrement bénis; c'est la part de l'Eglise. Cela s'applique aussi à toutes les circonstances de détail. De plus, la présence du Saint Esprit est toute notre force. C'est lorsque nous sommes mis à l'épreuve que nous sommes tentés de nous appuyer sur la chair; alors la foi se manifeste en s'appuyant uniquement sur Dieu. Mais il nous faut être dans le vrai devant Dieu, et il sera manifesté que le résidu ne cherche pas son secours en Egypte.

Chapitre 33

Nous avons vu, depuis le chapitre 28, les circonstances spéciales des Juifs aux derniers jours se terminant, comme toujours, par l'introduction du Messie. Ici, au chapitre 33, nous voyons le jugement tomber sur le dernier ennemi des Israélites, l'Assyrien, puis, au chapitre 34, sur toutes les nations. Puisqu'elles sont toutes assemblées, cela suppose le jugement des nations. Quant à Jérusalem, le dernier ennemi, celui avec la destruction duquel finit l'indignation, c'est l'Assyrien. C'est pourquoi, au milieu de cette prophétie, se trouve introduite l'histoire d'Ezéchias, type de Jésus, et de la puissance de la résurrection, car il sortit comme du tombeau; et la destruction du roi d'Assyrie est le type de ce qui aura lieu aux derniers temps.

Edom est un autre ennemi acharné d'Israël; il sera jugé d'une manière particulière; sa destruction sera complète sans qu'il lui soit laissé aucun résidu. Il a toujours été opposé à Israël (voir Abdias).

Nous avons donc, dans ces chapitres, le jugement de l'Assyrien; puis celui d'Edom et des nations, pour introduire la pleine bénédiction d'Israël et de la terre, lorsque toute malédiction sera ôtée (verset 24).

L'invasion de l'Assyrien dans la Judée est sans cause. Il agit avec perfidie (verset 1), trompe Ezéchias et, après avoir reçu ses trésors, il viole l'alliance et assiège Jérusalem. Mais l'effet de la détresse d'Israël à l'arrivée de l'Assyrien est que l'Eternel *se lève* (versets 2-10).

On peut remarquer, dans le verset 2, l'esprit d'intercession de Christ pour son peuple, et comment il s'identifie avec lui. Il dit: «Sois *leur* bras tous les matins», et il ajoute: «Et *notre* salut au temps de la détresse». Nous voyons aussi cela bien souvent dans les Psaumes, où il dit: «Mes iniquités», en parlant de celles du peuple.

(Verset 5). «L'Eternel est exalté», dans les circonstances indiquées aux versets 8 et 9, où la puissance de l'ennemi n'a pas de bornes. C'est ainsi que la foi regarde toute la puissance de ce monde. Du moment où elle ne voit ni crainte de Dieu dans le monde, ni délivrance pour elle-même, c'est alors qu'elle attend Dieu. La foi juge justement de tout. L'incrédulité juge très bien les circonstances et les conséquences des choses visibles; elle n'oublie qu'une chose, Dieu, qui intervient et dérange toutes ses combinaisons, si sages soient-elles. La foi perce jusqu'à Dieu à travers toutes les circonstances et toutes les difficultés. Elle ne s'arrête pas à *considérer*, elle ne raisonne pas sur la possibilité des choses, parce qu'elle ne s'arrête qu'à Dieu, et quand l'homme désespère, la foi est parfaitement calme et heureuse. La foi n'a besoin

ni de raisonnements, ni de prudence humaine. Ezéchias place devant l'Eternel la lettre de Sankhérib. La sagesse de la foi, c'est de regarder à Dieu, de faire sa volonté et de ne s'inquiéter de rien. Quand Christ vient, alors on voit que c'est la crainte de l'Eternel qui est la sagesse et la science (verset 6).

Les circonstances qui sont trop fortes pour nous ne doivent avoir d'autre effet sur nous que de nous faire réaliser la présence de Dieu. Nous voyons, dans le Psaume 18, comment Dieu répond à la détresse de son peuple. Il se lève, et tout s'ébranle en sa présence. Le plein accomplissement de ce Psaume se manifestera.

(Verset 14). C'est une terrible chose que de se trouver sans foi, entre la puissance des ennemis de Dieu et la manifestation de la puissance de Dieu, lorsqu'il vient avec le feu dévorant. Les hypocrites ne peuvent tenir entre deux, et il n'y a personne d'aussi malheureux qu'un soi-disant chrétien, ou qu'un Juif coupable, en ces temps-là. C'est la position des vierges folles. L'époux vient, et il n'y a point d'huile. C'est la position où se trouvera toute la chrétienté, tout ce qui a eu l'apparence de la piété, et, c'est pourquoi, dans les derniers jours, pendant les jugements, ils seront comme rendant l'âme de peur, et qu'ils diront aux montagnes de les cacher. La conscience prévoit les ardeurs éternelles et le jugement de Dieu qui s'élèvera contre toute la puissance de Satan.

(Versets 15, 16). Le résidu sera gardé, le feu dévorant ne le touche pas. Mais (verset 17) bien plus, ses yeux contempleront le Roi dans sa beauté. La foudre qui tombe sur les méchants passe, sans toucher le résidu, car le roi Messie est là. La paix est établie, et l'on regarde librement même vers les portions lointaines du pays.

(Verset 20). On voit ce qu'est Sion pour le peuple fidèle. C'est une paix que Dieu a donnée et établie pour toujours; rien ne peut la troubler. Même dans la dernière révolte, quand Satan réunira les nations contre elle, les ennemis environneront Jérusalem, mais ne la toucheront pas. C'est un séjour tranquille, aucun de ses pieux ne sera jamais ôté, ni aucun de ses cordeaux rompu.

(Versets 21, 22). On voit la confiance de Jérusalem. Elle est en l'Eternel.

(Verset 23). Tout ce qu'il y a de plus fort dans les ennemis sera plus faible qu'un boiteux.

(Verset 24). Toute malédiction est ôtée. Bénédiction du peuple de Dieu, quand Dieu est législateur et roi à Jérusalem.

Chapitre 34

Toute la terre est appelée à *écouter*. Elle est bien loin, chers amis, actuellement de vouloir se rendre à cet appel.

Les nations seront rassemblées en Edom (Idumée) et y seront jugées (Abdias 13, 15; Psaumes 137: 7; Esaïe 63: 1-4). L'épée de l'Eternel descendra sur Edom. L'Idumée est désignée comme centre du jugement des vivants. Dieu a châtié son peuple pour le sanctifier, sa fournaise était en Jérusalem, mais il jugera les nations. L'indignation contre Jérusalem se

termine avec le jugement de l'Assyrien, et c'est ensuite que vient le jugement de nations en Edom. On voit, au chapitre 63 de cette prophétie, ce qui arrivera aux nations en ce temps-là. Jésus les jugera et les foulera dans sa colère. Cela n'a aucun rapport avec la croix où Jésus a été foulé lui-même.

(Versets 6, 7). Nous avons ici le terrible jugement *des vivants* dont l'idée s'est perdue dans la chrétienté.

Les Juifs n'avaient aucune idée d'un jugement *des morts*; ils étaient accoutumés à des jugements de vivants, par le gouvernement direct de Dieu qui exerçait des jugements visibles sur *des vivants*, comme on le voit dans le cas de Dathan, de Acan, etc. Tout a été changé, par la résurrection, dans les rapports avec Dieu pour l'Eglise, et les chrétiens ont en grande mesure perdu de vue le jugement *des vivants*, parce qu'ils se sont accoutumés à n'attendre le jugement qu'après la mort. Mais il y aura un jugement des vivants, aussi bien qu'un jugement des morts. On aime à l'oublier, parce que le jugement des morts plus éloigné ne touche pas aussi directement le train où l'on marche sur la terre. Le jugement aura lieu près de Jérusalem et en Botsra. Le reste du chapitre est le détail du jugement d'Edom.

Chapitre 35

On voit la pleine bénédiction de la terre, dont Sion sera le centre. Tout sera béni. Dieu ne méprise pas cette terre, ni aucune de ses créatures. La malédiction est tombée sur elle à cause du péché de l'homme. Les miracles de Jésus, opérant toutes sortes de guérisons, étaient un échantillon de la rédemption de la création (Romains 8: 19-22).

Il y aura une délivrance, le mal sera ôté. Les miracles de Jésus sont appelés les puissances du siècle à venir (Hébreux 6); les puissances ou miracles du siècle à venir, et quand ses disciples chassent les démons en son nom, il prédit la chute de Satan du ciel.

La croix brise pour notre conscience la puissance de Satan, mais quoique la conscience soit affranchie, nous gémissons et souffrons dans le corps. Mais la puissance du Fils de l'homme va plus loin que de chasser Satan de la conscience. Par sa parole il ôte pour la foi tout mal et toute souffrance. Ici, il ne s'agit pas de la conscience; c'est une manifestation merveilleuse de l'intervention de Dieu dans toutes les misères de l'homme. Jésus exercera pleinement cette puissance, lorsqu'il reviendra, mais sur un tout autre plan que lorsqu'il ne l'exerçait qu'en Judée pendant son ministère. Cela ne sera plus par l'Esprit Saint réveillant les âmes pour des joies spirituelles, mais en affranchissant la création de l'esclavage de la corruption.

(Verset 4). «Voici votre Dieu». Le résidu fidèle est restauré par cette proclamation. Est-ce aussi pour nous le plus grand sujet de joie? Ou sa venue viendrait-elle nous *arracher* à la terre, au lieu de nous *enlever*, pour nous placer là où est tout notre trésor? «Et l'Esprit et l'Epouse disent: Viens!»

Chapitres 36 à 39

Ces chapitres renferment l'histoire de l'invasion de l'Assyrien, de la maladie d'Ezéchias et de l'ambassade de Babylone. Deux grands principes se trouvent ici. La mort et la résurrection par laquelle Christ a accompli les grâces assurées de David. Pour qu'Ezéchias ait le dessus sur l'Assyrien, il faut qu'il meure pour ainsi dire et qu'il ressuscite. Voilà pourquoi cette histoire est introduite ici.

Le verset 16 du chapitre 38 explique surtout pourquoi Dieu a voulu faire passer Ezéchias par cette épreuve. Il faut que la chair soit détruite, et que la puissance qui s'élève contre le peuple de Dieu soit brisée par la seule puissance de Dieu.

Christ défendra Israël par sa puissance, quand l'Assyrien sera sur la terre.

Chapitre 40

Après cette parenthèse historique, nous avons dans cette partie d'Esaïe une révélation plus intime et détaillée des relations de Dieu avec son peuple et de ses voies envers lui. Il s'agit des conseils de Dieu en grâce relativement à Israël; mais, sous ce point de vue, Israël est le témoin de Dieu, du seul vrai Dieu, et son serviteur. Christ vient et Israël ne veut pas le reconnaître. Cela fait que le résidu seul est reconnu, que le peuple est condamné par le jugement qui va survenir, et le résidu glorifié avec Christ.

L'Eternel parle de consolation malgré tant d'iniquités dont Israël s'est rendu coupable, et il manifeste sa volonté positive d'être glorifié par son peuple sur la terre.

L'Eglise glorifie Dieu devant les principautés et les puissances dans les lieux célestes (Ephésiens 3: 10). L'Eglise est le moyen de faire connaître la sagesse dans le ciel. Israël est le moyen de la faire connaître en ce monde aux puissances sur la terre. Jusqu'à l'Eglise, les voies de Dieu avaient toujours été terrestres; on avait vu les voies de Dieu sur la terre, et sa sagesse sur la terre quant à son peuple terrestre. En considérant l'Eglise, les principautés et les puissances voient une sagesse toute nouvelle, la gloire de Christ, un peuple que Dieu fortifie par son Esprit, à qui tout est promis pour le ciel seulement, qui ne tient pas à sa propre vie, afin d'être manifesté dans la gloire de Christ. C'est pourquoi nous voyons dans l'épître aux Ephésiens, que la sagesse de Dieu est diverse en toute sorte. Quand ce dessein de Dieu est accompli dans l'Eglise, il reprend ses voies avec les Juifs, et il dit, comme sommaire de tout ce qui va suivre: «Consolez mon peuple». Dans les chapitres précédents, Dieu raisonne avec son peuple pour lui démontrer son péché. Ici est la déclaration d'une voie nouvelle et de sa volonté positive de *consoler* son peuple. Pour cela, il faut qu'il entre avec plus de détails dans les misères de son peuple. Il fait un appel à sa conscience, puis il donne une explication des pensées de son coeur. Il entre dans ses desseins spéciaux à l'égard de son peuple et montre qu'il n'a pas toujours pu le faire. Il veut que la conscience du peuple reconnaisse la justice de ses voies et entre dans la délicatesse de ses nouvelles relations avec Dieu. Dieu fait voir toute sa manière de faire, et toute la manière de faire de son peuple, afin que tout soit reconnu et que le peuple comprenne que tout en Dieu est amour.

Ce dont il s'agit continuellement dans cette dernière partie du livre d'Esaië, ce n'est pas seulement des voies de Dieu envers son peuple par rapport aux nations, mais principalement de la venue et du rejet de Jésus, iniquité qui a mis le comble à toutes celles d'Israël.

Dieu avait un but, soit dans l'appel d'Israël, soit dans celui de l'Eglise. Si Dieu a voulu glorifier Israël sur la terre, il présente son peuple selon son intention à son égard. Il aurait pu dire: «Voilà ce que je veux», et laisser à l'homme la tâche de l'accomplir. C'est la loi. Il pouvait produire et accomplir dans l'homme ce qu'il voulait, et montrer les ressources qu'il y a en Dieu pour le faire. C'est la grâce. Dieu l'a fait envers Israël. Israël était un peuple en relation avec l'Eternel, pour qui l'Eternel, le seul vrai Dieu, fut manifesté au monde dans toutes ses voies; cela arrivera aussi à la fin.

Il y a deux choses vraies quant à la puissance de Satan. Il s'est emparé de la terre comme étant le théâtre du gouvernement de Dieu, et il s'est emparé de l'homme et de ses affections; c'est pourquoi le Saint Esprit dit «que l'amitié du monde est inimitié contre Dieu. Celui donc qui voudra être *ami* du monde se rend *ennemi* de Dieu», et aussi que «l'affection de la chair est inimitié *contre Dieu*».

L'Eglise a été introduite dans le monde pour manifester au monde la victoire du second homme sur Satan, et la gloire du second homme assis sur le trône du Père, infiniment plus grande que celle du premier Adam en Eden. Israël et l'Eglise auraient dû être les témoins de Dieu, l'un pour la terre, l'autre pour le ciel, et cela, en mettant de côté la puissance de Satan.

Avant le déluge, il n'y avait point de gouvernement. Depuis le déluge, un nouveau principe de mal se manifeste; l'homme entre en relation avec Satan par l'idolâtrie, l'homme ne se borne plus à être méchant contre Dieu, il remplace Dieu par Satan. «Les choses que les gentils sacrifient, ils les sacrifient aux démons» (1 Corinthiens 10: 20). C'est alors que Dieu appelle Abram pour que son Nom fût connu sur la terre et pour être témoin à sa gloire. C'était la grâce qui agissait. Abram était idolâtre comme les autres. Il est élu, appelé et fait héritier de la promesse. C'est là la grâce. Plus tard, les Israélites, postérité d'Abraham, ont été placés, comme témoins de Dieu en Canaan, sous la loi; loi qui ne pouvait annuler la promesse. Dieu manifeste en Israël le principe de son gouvernement. Israël ayant manqué, Dieu devait le chasser de là. Il ne pouvait y tolérer un peuple qui compromettait sa gloire, ayant cessé d'être un témoin contre l'idolâtrie, puissance directe de Satan dans le monde.

La plus grande partie du monde est encore sous cette puissance directe de Satan, outre son influence sur le coeur, car la puissance morale de Satan est encore autre chose. Par l'idolâtrie, on adore le démon pour avoir sa protection ou éviter sa malice, et on lui attribue tout ce que Dieu fait.

Israël étant devenu idolâtre, a tout à fait manqué à sa responsabilité; les dix tribus premièrement, ensuite Juda qui a fait pis encore. Alors Dieu les transporte successivement hors de leur terre.

Avec Nebucadnetsar commencent les temps des gentils (Daniel 2: 31-34, 37-43).

Il y a une circonstance particulière à remarquer. Nous voyons, au chapitre 44, Cyrus, vainqueur de Babylone, désigné comme devant mettre fin à la captivité. Le temple est rebâti, et Israël mis à une nouvelle épreuve. L'Eternel vient lui-même en Jésus se présenter comme Roi à Israël, et c'est là pour Israël une responsabilité nouvelle. La restauration sous Cyrus est un type de la grande délivrance à venir. Dieu entre en controverse avec son peuple, au chapitre 49. Israël annonce aux nations que Dieu l'avait appelé et qu'il devait être le serviteur de Dieu, mais il refuse le Roi divin, le Seigneur Jésus Christ. Christ prend la place de son peuple et devient le serviteur de Dieu.

Dieu distingue en Israël le résidu fidèle. Israël est le témoin de Dieu contre l'idolâtrie sur la terre. Le peuple sous Cyrus est rétabli. Il est établi, comme serviteur de Dieu, au milieu du monde. Christ rejeté dit: «J'ai travaillé en vain». Le résidu qui le reconnaît aux derniers jours, devient le témoin de Dieu au milieu des nations. Cela donne l'intelligence du reste du livre de cette prophétie.

Dans ce chapitre 40, Dieu intervient et annonce qu'il veut consoler son peuple. Au verset 2, c'est le coeur de l'Eternel qui trouve que son peuple a reçu le double pour ses péchés.

(Versets 3-5). L'Eternel sera manifesté; tout sera aplani devant lui. L'Eternel vient se présenter à son peuple; le résidu est manifesté par ce moyen (verset 6). La voix dit: «Crie, et on a répondu: Que crierai-je?» La réponse est une sentence sur tout Israël. Ce passage est cité par l'apôtre de la circoncision pour démontrer que tout est rejeté, hormis le résidu. C'est aussi une sentence prononcée sur tout ce qui est chair. Toute chair est comme l'herbe. La puissance du Saint Esprit découvre à nos âmes qu'en la chair ne se trouve aucun bien. Elle ne peut ni se soumettre à la loi, ni aimer Jésus, ni se soumettre au Saint Esprit.

L'homme qui n'est pas de Christ est la chair. Mais alors Israël selon la chair n'était que vanité. Aussi, parce qu'il était chair, il a fallu la résurrection pour assurer les grâces de David, même à Israël ici-bas, savoir, au résidu qui reconnaîtra Christ ressuscité.

Il faut que la justice soit de Dieu, que la vie soit de Dieu, ou bien c'est la chair, et cela ne vaut rien quelle que soit l'apparence.

L'homme se tourmente pour la vanité, en cherchant en lui-même sagesse, ou force, ou justice. Hors d'Israël comme peuple de Dieu, il n'y a que vanité et révolte.

(Verset 8). La parole de Dieu seule demeure. La conséquence en est que les promesses à Israël demeurent éternellement, qu'il veut consoler son peuple, même selon les promesses terrestres. Le reste du chapitre affirme la gloire de Dieu comme le seul et vrai Dieu.

(Versets 27-31). Si d'un côté, l'herbe est séchée, il faut, de l'autre, qu'après des siècles de douleur Israël connaisse que Dieu est toujours le même et ne se lasse jamais. L'état de son peuple ne lui a point été inconnu pendant ce long intervalle. Ceux qui s'attendent à l'Eternel prennent de nouvelles forces, la *force de Dieu*.

C'est une leçon difficile à apprendre, mais nécessaire, de croire que la chair n'est rien; que sagesse et plans excellents, tout n'est que vanité. Ce que Dieu fait et dit demeure, ce que l'homme fait périt.

Il est important de laisser agir Dieu sachant que nous ne sommes rien.

L'homme juste qui vient du levant, occupe tout le chapitre 41, non seulement comme le conquérant prédestiné, mais comme le vengeur appelé à invoquer le nom de l'Eternel et à exécuter le jugement sur l'idolâtrie.

Mais au commencement du chapitre 42, un plus grand que Cyrus est contemplé. C'est Celui qui, humble et débonnaire, ne se lassera pas et ne se hâtera pas, jusqu'à ce qu'il ait établi le jugement sur la terre; et les îles s'attendent à sa loi. A la fin du chapitre, Israël est le sourd et l'aveugle, parfait quant au privilège d'être le peuple terrestre de Jéhovah, mais, hélas! aveugle. La propre volonté et ta désobéissance avaient obscurci ses yeux.

Mais la grâce interviendra et le délivrera. Il sera ramené des bouts de la terre (chapitre 43), bien qu'il soit le peuple aveugle qui a des yeux, et le peuple sourd qui a des oreilles. Les voies de l'Eternel à l'égard de Babylone, qui préfigurent les jugements de la fin du siècle, montrent qu'Israël est son témoin, et que, malgré leurs iniquités, quelles que soient ses transgressions, il les effacera à cause de lui-même.

Dans le chapitre 44, l'Eternel promet les pleines et positives bénédictions de grâce; en même temps, il expose la folie de l'idolâtrie et annonce, en l'appelant par son nom, le conquérant à venir.

Ce sujet est continué dans le chapitre 45, qui prédit aussi clairement la chute de Babylone et le salut d'Israël.

Le chapitre 46 déclare comment les idoles de Babylone seront réduites à néant par «l'oiseau de proie qui vient du levant», l'homme qui, appelé d'un pays lointain, exécutera le conseil de l'Eternel. Nous voyons, en effet, dans le chapitre 47, que la vierge, fille de Babylone, doit s'asseoir dans la poussière.

Le chapitre 48 termine cette section du livre par un appel à Israël, bien qu'adressé à ceux qui sortent des eaux de Juda, parce que, dans ces jours, ceux-là seuls doivent représenter le peuple. Nous savons, d'après la parole du Seigneur en Matthieu 12, que l'esprit immonde reviendra avec sept esprits plus méchants que lui-même et rendra pire, pour les scènes finales, la condition de «cette génération méchante»

Avec le chapitre 49, commence la seconde accusation contre Israël. Ce n'est plus l'idolâtrie, mais le rejet de Christ. Cette partie du livre va jusqu'à la fin du chapitre 57 (comparez la fin du chapitre 48). Israël, ayant rejeté le Messie, est dit être de peu de valeur. «C'est peu de chose que tu me sois serviteur pour rétablir Israël, etc.». Le Messie est donné pour être une lumière des nations, et Sion doit être rétablie.

Chapitre 50. Manifestation à toute chair; indication du rejet de Jérusalem (les Juifs), parce qu'ils ont méprisé le Seigneur dans son humiliation. Le résidu entend la voix du serviteur et sera dans les ténèbres.

Au chapitre 51, jusqu'à la fin du verset 12 du chapitre 52, Dieu s'adresse trois fois au peuple. Au verset 1, c'est à ceux qui poursuivent la justice; au verset 4, c'est à son peuple; au verset 7, c'est au peuple dans le coeur duquel est la loi; à partir du verset 9, c'est l'appel à l'Eternel, pour qu'il se réveille pour délivrer Israël; le verset 17, s'adresse à Jérusalem, pour qu'elle se réveille.

Le chapitre 52: 13, commence par la révélation du serviteur de l'Eternel.

Chapitre 53; les Juifs (le résidu) reconnaissent qu'ils ont rejeté Christ, et Dieu lui rend témoignage.

Chapitre 54; Jérusalem stérile est reconnue de l'Eternel, et il devient son époux.

Chapitre 55. Ce n'est plus seulement Jérusalem, mais quiconque est altéré. C'est le grand principe de la grâce. Le chapitre 56 continue la même partie qui finit au chapitre 57.

La troisième partie du livre va du chapitre 58 jusqu'à la fin. Au chapitre 58, le prophète parle touchant la justice, Israël, etc. La rédemption est introduite à la fin du chapitre 59, et nous y trouvons la promesse que l'Esprit demeurera avec Israël.

Le chapitre 60 présente la gloire terrestre de Jérusalem; les mêmes choses sont dites de la Jérusalem d'en haut.

Chapitre 61. — Christ vient pour bénir, et est rejeté.

Chapitre 62. — Bénédiction de la terre par le moyen de son peuple.

Chapitre 63. — C'est le jour de la vengeance. Chapitres 63 et 64. — Ces choses réveillent chez le prophète l'esprit d'intercession.

Chapitre 65. — Réponse à l'intercession du prophète. Dieu distingue entre la nation et le résidu. Il condamne la nation et sauve le résidu, qui reconnaît Christ le serviteur, et ceux qui composent le résidu deviennent, en tout, les serviteurs de Jéhovah.

Chapitre 66. — L'Eternel condamne les formes religieuses extérieures; il vient pour délivrer le résidu et bénir Jérusalem.

En Esaïe, l'Esprit Saint ne parle pas de l'Antichrist, mais des jugements de Christ contre l'Assyrien, etc. L'Assyrien viendra plutôt comme poussé en avant par Gog; mais il vient le premier, et ensuite Gog (celui-ci vient, il est vrai, avec la puissance de l'Assyrien). L'Antichrist, dans son caractère de Bête, uni au chef de l'empire romain, fera la guerre, les rois des nations étant ligués avec eux contre Christ.

«Transformés à son image»

2 Corinthiens 3 - Darby J.N.

ME 1898 page 35

Tout en établissant de la manière la plus solennelle la responsabilité de l'homme, le christianisme place de prime abord le croyant sur un terrain absolument nouveau. Le premier principe, la base de la vérité, c'est qu'il y a un Médiateur, une troisième personne entre l'homme et Dieu. L'homme ne pouvant venir à Dieu, un autre s'est présenté pour prendre sa cause, de manière à l'amener où il n'eût pu parvenir.

Deux choses en résultent ici: «Où est l'Esprit du Seigneur, il y a la liberté», et nous devenons «lettres de Christ» — lettres bien effacées, sans doute, mais nous ne sommes pas nos propres lettres — «écrites non avec de l'encre, mais par l'Esprit du Dieu vivant». Il ne s'agit pas de *devoir* l'être, *nous le sommes*. Quoique misérables et imparfaits en nous-mêmes, l'Esprit de Dieu définit chacun de nous, chrétiens, comme lettre de Christ. La tendance naturelle de beaucoup d'âmes les portera à se dire, si tel est le cas, que penser de moi-même? Je ne vois rien de cette lettre en ma personne. Non, et *vous* n'avez pas à la voir. Moïse ne savait rien de la gloire de sa face. Il avait vu Dieu, vu la gloire de *cette* face, et d'autres voyaient la sienne. La gloire de Dieu réfléchie par Moïse était une cause d'effroi pour le peuple qui ne pouvait la supporter. Mais nous la contemplons à face découverte en Christ (verset 18), sans crainte aucune, en toute liberté et avec joie. Au lieu de l'effroi, le bonheur. D'où provient cette différence immense? Du «ministère de l'Esprit» (verset 8), du «ministère de la justice» (verset 9). Je vois un Christ vivant dans la gloire; non un Christ sur la terre — quelque précieux que cela fût — mais un Christ à la droite de Dieu. Et bien que cette gloire soit dans les cieux, je puis la contempler à face découverte. Toute cette gloire — de laquelle il est le centre — ne peut m'effrayer, en raison de cette merveilleuse vérité qu'elle luit sur la face de l'Homme qui a porté mes péchés et, dont la séance à la droite de la Majesté en fait preuve (Hébreux 1: 3). Autrement, j'eusse eu peur d'entendre sa voix, j'eusse dit, comme les enfants d'Israël: «Que Dieu ne parle point avec nous» (Exode 20: 19), ou comme Adam, je me fusse caché en raison d'une mauvaise conscience (Genèse 3: 8). Mais tout est changé aujourd'hui. Je ne puis contempler la gloire de Christ sans savoir que je suis sauvé. Sous quel caractère est-il là? Sous celui de l'Homme qui a marché au milieu des publicains et des pêcheurs, leur ami; l'Homme qui a subi la colère de Dieu contre le péché, l'Homme qui a porté *mes* péchés en son corps sur le bois — je parle le langage de la foi — il est là comme ayant passé ici-bas au milieu des circonstances et sous l'imputation du péché; cependant c'est dans sa face que je vois la gloire de Dieu. Je le vois là comme conséquence de la rédemption. Je ne pourrais pas voir Christ en gloire, si la plus petite tache de péché demeurerait non lavée. Plus je contemple la gloire, mieux je comprends la perfection de l'oeuvre de Christ et la justice dans laquelle je suis accepté. Chaque rayon de cette gloire se voit dans la face de Celui qui a pris mes péchés comme siens,

les expiant sur la croix, de Celui qui a glorifié Dieu sur la terre, achevant l'oeuvre que le Père lui avait donnée à faire. La gloire que je contemple est la gloire de la rédemption. Ayant glorifié Dieu quant au péché, il dit: «Moi, je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'oeuvre que tu m'as donnée à faire» (Jean 17: 4).

Quand je le contemple dans la gloire, lui qui s'est chargé de mes péchés, je sais qu'ils ne sont plus. J'ai vu mes péchés mis sur le Médiateur, j'ai vu mes péchés confessés sur la tête du bouc azazel et portés dans une terre inhabitée (Lévitique 16). Dieu a été si complètement glorifié au sujet de mes péchés — par l'oeuvre de Christ qui les expie — que c'est là un titre de sa séance à la droite de Dieu. Je n'ai pas peur de regarder à Christ en gloire. Où sont mes péchés maintenant? Où faut-il les chercher? Au ciel, ou sur la terre? Je vois Christ en gloire, Christ, le Sauveur béni sur la tête duquel ils furent une fois trouvés. Maintenant ils ne sont plus, ne réparâtront jamais. S'il s'agissait d'un Christ mort, je pourrais encore avoir quelque crainte, pour ainsi dire, mais avec un Christ vivant dans la gloire, les doutes ne sont plus possibles. Celui qui s'était chargé de mes iniquités a été reçu sur le trône de Dieu où jamais péché ne pénétra. Comme conséquence pratique, je suis transformé à son image. «Nous tous, contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur, en Esprit». Le Saint Esprit prenant des choses de Christ et les révélant à nos âmes, est la puissance qui nous conforme pratiquement à lui. Je trouve mes délices en Christ, je me nourris de lui, je l'aime. Cette révélation de Christ est le moule dans lequel le Saint Esprit forme mon âme. Non seulement j'aime la gloire, mais j'aime Christ, j'admire Christ. Il attire mon coeur. Je mange sa chair, je bois son sang, et naturellement je suis transformé à son image. Ainsi le chrétien devient lettre de Christ, parlant pour Christ, agissant pour lui. Il ne désire pas les biens terrestres; les richesses insondables de Christ lui appartiennent. Il ne recherche pas les plaisirs du monde; il y a des plaisirs à la droite de Dieu pour toujours!

Quelque coeur dira-t-il encore: Oh! mais je ne vois pas, je ne puis voir cette lettre en moi? Non, mais vous voyez Christ, et cela ne vaut-il pas beaucoup mieux? Ce n'est point en regardant à moi-même, mais en regardant à Christ qu'est la bénédiction par laquelle Dieu me fait croître à son image. Voulant copier l'oeuvre de quelque grand artiste, sera-ce en considérant avec amertume ma pauvre imitation que je réussirai? Non, mais en contemplant mon modèle, fixant mes yeux sur lui, me pénétrant de l'esprit de la chose.

Remarquez quel encouragement en découle. Le Saint Esprit m'ayant révélé Christ en gloire comme gage de mon acceptation, je puis avoir les yeux fixés sur cette gloire, me réjouissant de son éclat. Etienne (Actes des Apôtres 7), rempli de l'Esprit Saint, ayant les yeux attachés sur le ciel — sans doute avec une puissance exceptionnelle — voit la gloire de Dieu et Jésus debout à la droite de Dieu, son visage devenant par là comme celui d'un ange. Et quelle mort! Semblable à son Maître, il prie pour ses bourreaux: «Seigneur, ne leur impute point ce péché». «Père, pardonne-leur», demandait le Christ. Etienne exprime le même amour pour ses ennemis, transformé, lui aussi, à la même image par l'Esprit.

L'âme en parfaite liberté devant Dieu contemple en paix et avec bonheur la gloire dans la face de Jésus Christ, et voyant cette gloire, peut marcher devant Dieu avec une sainte confiance. Au lieu de se sentir en liberté dans le domaine de Satan, le chrétien, se connaissant lui-même, craint Satan. A son aise en la présence de Dieu, il s'abreuve à la source d'où procède la «lettre de Christ» qui renseigne le monde sur le caractère céleste. Quelle différence! Pussions-nous de plus en plus nous glorifier en Celui dont la face manifeste tant de gloire — l'Agneau mis à mort pour nous et ayant fait la purification de nos péchés par son précieux sang.

Ephésiens 2: 10

ME 1898 page 40

Si Dieu nous a créés pour les bonnes oeuvres, celles-ci dans leur nature doivent avoir un caractère qui réponde au caractère de Celui qui a opéré en nous créant selon ses propres pensées, et à ces pensées mêmes. Ce qui nous est présenté ici, ce n'est pas l'homme qui cherche à se rapprocher de Dieu ou à le contenter, en faisant des oeuvres qui Lui soient agréables selon la loi, mesure de ce que l'homme devrait être; c'est Dieu qui nous prend dans nos péchés, quand il n'y a pas un mouvement moral dans nos âmes, et qui nous crée pour des oeuvres qui soient selon cette nouvelle création. La grâce nous place dans une position toute nouvelle, selon cette nouvelle création de Dieu: c'est un nouveau caractère que nous revêtons, selon la prédétermination de Dieu. Les oeuvres sont prédéterminées aussi selon le caractère que nous revêtons par cette nouvelle création. C'est ici un principe universellement vrai.

Etant ressuscité avec Christ et le fruit de la nouvelle création, le chrétien doit se conduire d'une manière (ligne de Celui qui l'a formé pour cela même (2 Corinthiens 5: 5).

Méditations de Darby J.N.

Méditation de J.N.D. n° 117 - ME 1898 page 54

Exode 12: 1-16

Les délivrances du peuple de Dieu sont toujours liées au fait que Dieu va châtier le monde; Dieu rend témoignage contre lui, et ce témoignage est universel, n'exceptant personne. La loi distingue entre les justes et les injustes; le Saint Esprit prend le monde tel quel et le convainc de péché, parce qu'il n'a pas cru en Christ. L'Evangile commence par traiter le monde comme déjà condamné, comme ayant déjà repoussé Jésus et tout ce que Dieu a fait par lui. Dieu a éprouvé de toute manière le coeur humain; l'Evangile commence quand cette épreuve est terminée; il suppose tout le monde perdu et offre le salut à ce qui est perdu.

Souvent les âmes veulent faire l'essai de leur propre force; il se trouve alors qu'elles n'en ont point. Il arrive même à des âmes converties de chercher à être acceptées de Dieu, en faisant ce que le Seigneur Jésus a commandé.

Pharaon n'a pas voulu laisser aller le peuple de Dieu. Dieu réclame le droit qu'il a sur son peuple, pour être servi par lui. Pharaon — le monde — n'y consent pas. Alors Dieu l'avertit par des signes et des plaies. L'Egypte ne veut pas écouter; Pharaon endurecise son coeur et devient un monument du jugement de Dieu, pour l'instruction du monde. Comme signe et manifestation de son jugement, Dieu frappe en Egypte les premiers-nés, la force de chaque maison. Il en est de même aujourd'hui; il en fut de même aux temps de Noé. Dieu somme le monde de se soumettre à Christ, l'avertissant de ses jugements, mais le monde ne consent pas à se soumettre, ni à reconnaître son iniquité.

Le monde est toujours averti des jugements de Dieu. Il est dit d'avance que le Seigneur Jésus sera révélé du ciel en flammes de feu, exerçant la vengeance contre ceux qui ne connaissent pas Dieu et contre ceux qui n'obéissent point à l'Evangile de notre Seigneur Jésus Christ (2 Thessaloniens 1: 7, 8). Ce n'est pas seulement que Dieu dise au monde, comme la loi: «Voici des hommes qui font du bien et en voici qui font du mal;» il demande une soumission complète à sa volonté révélée; il demande que le monde se soumette à Jésus. Tous ceux qui n'y consentent pas, seront forcés de le faire dans le jugement. Pour sauver le monde, Dieu lui présente son Fils humilié. Sans la soumission à Jésus, tout est inutile, car c'est là ce que Dieu exige. Voici mon Fils; recevez mon Fils; c'est le salut: rejetez mon Fils; c'est le jugement. Dieu exige la soumission à Jésus comme Sauveur, la soumission à la grâce. Cela change le coeur; cela change tout. Il faut le reconnaître et le recevoir ainsi; ou bien le reconnaître plus tard en condamnation et en jugement. Ici, toute autre question, toute question de bonnes oeuvres, est entièrement mise de côté. Il ne s'agissait pas pour Zachée de ce qu'il avait fait ou voulait faire, mais de ce que le salut était entré dans sa maison. Si Jésus est reçu, c'est la grâce et la vie, sinon il exercera la vengeance sur ceux qui ne se soumettent

pas. Il est heureux qu'il en soit ainsi, et que vous n'ayez pas à chercher dans vos propres coeurs ce que vous pouvez présenter à Dieu. Lorsque, par la grâce, l'oeil du coeur est ouvert pour voir la grâce, la gloire et la perfection de Jésus, Christ est dans le coeur et l'effet, voulu de Dieu, est produit.

L'Esprit de Dieu commence par présenter la certitude du jugement, car l'Eternel doit avoir ses droits. Satan est en possession du monde; il trompe les inconvertis et les tient sous sa puissance; il fait tout ce qu'il peut pour faire croire au monde qu'il est dans le chemin étroit; il vous dira que vous êtes assez honnêtes, assez justes comme cela. Mais Dieu a des droits, et le monde ne veut pas obéir à l'Evangile et pense échapper à la vengeance, comme Eve pensait, en désobéissant, échapper à la mort.

Satan se sert, de son côté, pour perdre les âmes de tous les moyens que Dieu emploie pour les réveiller. Le christianisme a modifié le monde, et Satan emploie même le christianisme pour le tromper. Les âmes croient être en règle, parce que, quoique n'étant pas converties, leur conscience naturelle a honte, dans les pays chrétiens, de ce qui caractérise les idolâtres et les barbares. Dans ce sens, l'usage du christianisme est une tromperie de Satan, pour faire croire aux hommes qu'ils peuvent se présenter devant Dieu, parce qu'il n'y a rien chez eux d'aussi grossier que chez les païens.

En Jésus, tout ce qui est parfait en Dieu et en l'homme est présenté à la conscience. La sainteté de Dieu est présentée en Jésus, non selon les droits de cette sainteté, mais en grâce parfaite. Mais Dieu veut une entière soumission à Jésus qui ne repousse personne. Il est Dieu dans toute sa bonté pour attirer les coeurs, mais il faut que l'on se soumette à Jésus. Si Jésus est repoussé, c'est la démonstration que le coeur ne veut pas de Dieu, de quelque manière qu'il se présente à l'homme. C'est là l'épreuve définitive du coeur de l'homme, de son orgueil, de sa dureté, de sa légèreté. Rien de tout cela ne peut subsister en la présence de Jésus; l'orgueil de l'homme a honte en présence de la croix; la vanité ne peut se montrer devant Jésus, rejeté du monde et méprisé. Rien de ce qui est dans le coeur de l'homme n'ose se présenter devant ce que Dieu est. Dieu sonde le coeur, et c'est ce que l'homme n'aime pas, ni ne veut. Alors qu'il doit se reconnaître pécheur et soumettre sa conscience et sa volonté, il ne le veut pas. Venir dans ses haillons, confessant sa misère, la grâce seule peut faire une telle chose. A cause de cela, l'orgueil de l'homme hait la grâce plus encore que la loi. Le coeur naturel ne peut pas supporter que tout soit mis à découvert, mais Dieu veut sonder le coeur de l'homme et sauver l'âme pour toujours. Dieu agit selon ce qu'il est et non selon nos pensées. Si l'on ne reçoit pas Jésus, Dieu manifestera ce qu'il est par le jugement, car il passera à travers ce monde, comme il a passé à travers l'Egypte.

Au verset 13, nous trouvons la sûreté parfaite des âmes qui se soumettent à Jésus. Israël avait connaissance du jugement de l'Egypte. Il en est toujours ainsi pour les âmes sauvées: elles prennent connaissance des voies de Dieu, du jugement du monde, tandis que les autres espèrent obtenir le ciel sans examiner ce que Dieu a dit. Ayant pris garde à la révélation de Dieu, l'âme craint le jugement; mais quand Dieu révèle le jugement, il révèle aussi le moyen d'y échapper, et l'âme qui a la crainte de Dieu s'attache à sa Parole. Le sang placé sur la porte

est une folie pour l'homme, mais la simplicité de la foi accepte la parole de Dieu dans toute sa simplicité.

L'ange exterminateur avait reçu des ordres. S'il y avait des Israélites très honnêtes qui n'eussent pas le sang sur leur porte, l'ange devait y entrer. Il faut Christ et le salut, ou bien point de Christ et point de salut. Qui croit au Fils a la vie éternelle; qui n'a pas le Fils, n'a pas la vie.

Il y a une grande certitude pour ceux qui sont dans la maison, abrités par le sang. C'est Dieu qui exécute le jugement; impossible qu'il se trompe, impossible de lui échapper; mais lorsque Dieu dit qu'il passera outre s'il voit le sang, il y a pour Israël entière certitude qu'il passera et qu'il y a un salut au milieu même du jugement. Dieu ne dit pas: «Quand vous verrez le sang», car, pour échapper au jugement, il ne s'agit pas de la vue que vous avez, soit de vos péchés, soit du sang. Dieu a vu le sang; lui-même estime le sang de Christ; lui-même estime le péché. La foi accepte le jugement de Dieu et s'arrête à ce jugement sur le péché par le sang.

Tout cela avait lieu pour faire sortir le peuple d'Egypte et non pour le laisser dans la maison. Dieu nous a lui-même garantis de son jugement, puis il fait sortir son peuple. Après cela viennent la colère de Satan, le voyage, le combat, mais en présence de ces choses, l'âme peut se nourrir des joies de Christ, car elle sait qu'elle est sauvée.

Avec la pâque, Israël a dû manger du pain sans levain (le péché écarté) et des herbes amères. Plus je connais ce que Christ est, plus j'ai de pensées amères sur mes péchés. C'est ainsi que le peuple mangeait l'agneau, mais il le mangeait en sûreté. C'eût été un péché de penser que Dieu pouvait manquer à sa délivrance, et c'est un péché de douter que le sang de Christ purifie de tout péché.

Israël est encore en Egypte, mais il n'y est plus esclave. Il a sa ceinture, ses souliers et son bâton; il est prêt à se mettre en voyage. C'est là notre position; nous sommes dans le monde, mais celui-ci n'est plus pour nous que le tombeau vide de Jésus. Israël peut se mettre en route avec l'assurance que Dieu est pour lui dans le voyage, parce qu'il s'est déclaré pour lui dans la question du jugement. L'âme peut être travaillée avant d'avoir connu cela. Quand la révélation de Dieu est reçue dans le coeur, l'âme ne peut trouver la paix avant que la révélation de la grâce soit aussi claire et aussi certaine que celle du péché. «Quand je verrai le sang, je passerai par-dessus vous». Le chrétien voit son jugement exécuté en Christ; il sait que le sang est sur la porte et se confie entièrement en Dieu. La soumission consiste d'abord à se soumettre à la justice de Dieu qui nous condamne, tronc et branches, mais qui nous montre que cette condamnation est tombée sur le Seigneur Jésus.

Quand nous avons trouvé la paix, ce n'est que le commencement du voyage. Israël se met en route, sachant que Dieu est pour lui.

Etes-vous soumis à Christ? C'est ce que Dieu demande. Il ne veut ni des offrandes, ni des sacrifices; il vous présente Jésus, en vous montrant ce que vous êtes. Le plus triste pécheur au monde peut être reçu en grâce par Jésus, car il est là pour le recevoir. Si vous avez été

convaincu de péché et du salut par Christ, que Dieu vous fasse la grâce de vous nourrir de son Agneau pour commencer le voyage. Ne reculez pas devant les herbes amères.

Méditation de J.N.D. n° 118 - ME 1898 page 115

Hébreux 7

Ce qui nous est dit au verset 26 de ce chapitre suppose toute la hauteur de l'appel de Dieu. Dieu nous dit qu'un «tel souverain sacrificateur nous convenait». Sans doute, un tel souverain sacrificateur convenait à Dieu, mais aussi à nous, parce que nous sommes si fort rapprochés de Dieu qui ne peut supporter aucune impureté en sa présence, que nous sommes «élevés plus haut que les cieux». On ne peut rien exprimer de plus élevé, quant à la perfection du christianisme, que ceci: «Un tel souverain sacrificateur nous convenait».

Christ est en la présence de Dieu selon nos besoins et selon ce que la présence de Dieu exige: il faut ces deux choses ensemble, et elles se trouvent en Jésus qui s'est identifié avec nos besoins et peut se présenter devant Dieu selon le coeur et la sainteté de Dieu.

L'Esprit insiste beaucoup, dans l'épître aux Hébreux, sur ce que Christ est sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec et non selon l'ordre d'Aaron, néanmoins il emprunte à la sacrificature de ce dernier toutes les explications qu'il donne à la sacrificature de Christ. Melchisédec était sans généalogie; il était sacrificateur par la volonté de Dieu, sans rien de plus. Sa sacrificature durait autant que sa vie. Il en est de même de Jésus, tandis que les sacrificateurs selon l'ordre d'Aaron commençaient à 30 ans et finissaient à 50.

Melchisédec ne fait point d'intercession; c'est une sacrificature de louanges et de bénédiction. C'est aussi ce que sera Jésus sur son trône. Il est sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec, selon la puissance d'une vie impérissable, mais il ne peut pas encore bénir les Juifs, ni louer Dieu de sa victoire sur ses ennemis. Jésus le fera sur son trône, dans son règne. Il sera le point de rapprochement avec Dieu et le centre de la bénédiction dans les cieux et sur la terre.

Mais les *circonstances* de sa sacrificature sont selon le type d'Aaron, parce que nous sommes ici-bas dans la faiblesse. Le chrétien possède actuellement une assurance parfaite de l'oeuvre que Dieu a accomplie en Jésus, ainsi que l'exercice pratique de la puissance du Saint Esprit ici-bas. Actuellement aussi, Christ est assis à la droite de la Majesté dans les cieux, parce que tout est accompli; mais, quant à nous ici-bas, tout n'est pas accompli; nous avons des besoins, nous avons à traverser le désert, nous avons à combattre.

Tout croyant est sous le gouvernement de Dieu. Le Saint Esprit est ici-bas et agit en nous; il agit en rapport avec le gouvernement de Dieu comme Père. Parce que nous sommes ses enfants, il prend connaissance de tout ce que nous faisons; si nous nous éloignons de Dieu, il nous laisse souvent aller notre chemin pour nous corriger. Il arrive fréquemment qu'en perdant la lumière, nous pouvons être à notre aise et tranquilles, nous contentant d'un état plus bas quant à notre âme, mais, si nous marchons toujours selon la lumière que nous avons

reçue, nous sommes réellement heureux. C'est là notre joie, d'avoir une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes.

C'est ici que l'intercession de Jésus comme sacrificateur, selon le type et non selon l'ordre d'Aaron, est importante. Seulement, en rapport avec cette sacrificature, toutes nos relations avec Dieu sont changées. Elles ne sont pas du tout ce qu'étaient les relations d'Israël. Nous sommes acceptés dans le Bien-aimé, et le Bien-aimé est toujours agréable à Dieu. Il est maintenant assis, parce que, quant à notre acceptation, il n'a plus rien à faire; nous avons la paix éternelle de l'âme quant à la justification. Mais, comme nous l'avons dit, cela place l'âme sous le gouvernement du Père, et c'est là que commence la sacrificature de Jésus. Son intercession commence quand nous sommes sauvés, car il intercède pour son peuple; elle s'applique à nos besoins et s'occupe de nous en amour, malgré nos fautes.

Israël était retranché à la suite du veau d'or, mais Moïse intercède, et tout ce qui suit, dans les rapports de Dieu avec Israël, découle de cette intercession. Envers nous, Dieu n'agit plus en justice judiciaire, mais en justice de gouvernement, et l'amour de Dieu peut toujours se déployer à notre égard. Jésus porte, selon le type d'Aaron, nos noms sur le pectoral devant Dieu. Même quand nous péchons, nous avons un Avocat auprès du Père.

Tout cela s'applique au trajet du désert. Ceux qui font l'expérience de leur infirmité et de leurs manquements dans cette traversée, ont, en vertu de l'intercession de Christ, les regards de Dieu en bénédiction sur eux. C'est pourquoi il peut sauver jusqu'au bout ceux qui s'approchent de Dieu par lui. Etant déjà acceptés selon la justice de Dieu, nous sommes gardés dans le désert à travers des difficultés sans nombre. Lui obtient pour nous tous les remèdes dont nous avons besoin.

Le Saint Esprit est scrutateur; il sonde et examine nos coeurs, il nous avertit, il prend connaissance de nos faiblesses et de nos fautes pour les présenter comme des besoins, et lui-même en devient l'expression. Ces besoins sont ainsi l'occasion de nouvelles grâces et de nouvelles forces. Voilà pourquoi il peut nous sauver jusqu'au bout. Impossible de présenter à Jésus quelque difficulté ou quelque obstacle insurmontables, ou qui puissent diminuer sa justice en notre faveur. Dans la traversée du désert, combien il serait horrible de faire la connaissance de nous-mêmes, s'il n'y avait pas quelqu'un dont la justice subvient à tout! Ayant fait lui-même l'expérience de tous nos ennemis, il intercède pour nous, étant compatissant et ayant une pleine connaissance de notre situation et de nos besoins. Il est parvenu à la fin de la carrière et a connu tous nos ennemis; nous sommes maintenant unis à Celui qui est au-dessus des cieux. C'est une grande puissance, mais cela nous introduit dans de grandes difficultés. La gloire de Christ est la suite de la justice que nous possédons. Pour arriver à cette gloire, il faut que le coeur soit exercé et éprouvé. Nous sommes appelés «par gloire et par vertu», et il faut que la vertu de Jésus se déploie en nous, dans le désert, pendant que nous cheminons vers la gloire. La conséquence en est la manifestation de tout ce que nous sommes, afin que tous nos besoins et toutes nos misères deviennent l'occasion de connaître les richesses de Dieu. Notre âme est exercée de toute manière ici-bas, pour qu'elle soit dépouillée de toute ressource personnelle et que Dieu soit toute notre richesse. Rien ne nous instruit

comme nos besoins; c'est là que nous faisons l'expérience des ressources de Celui qui subvient à tout et que nous apprenons à jouir de toute la fidélité et de toute la bonté de Dieu.

Il est parfaitement vrai que, si nous péchons, nous avons un Avocat auprès du Père, mais il n'est pas nécessaire de broncher pour jouir de l'intercession de Jésus, et c'est ce que nous montre l'épître aux Hébreux. Il y a assez d'ennemis sur le chemin pour que cette intercession nous soit nécessaire. Si j'ai rencontré la victoire sur un point et que j'aille en avant, je découvrirai toujours quelque chose de nouveau dans mon coeur quand je me trouverai en face de Satan. Plus le chrétien avance, plus il a besoin de l'intercession de Jésus. Marchons dans la lumière, à la hauteur de la connaissance qui nous est donnée, et nous serons toujours joyeux.

Méditation de J.N.D. n° 119 - ME 1898 page 133

Luc 7: 31-50

Il est écrit que les pensées de Dieu et ses voies ne sont pas semblables aux nôtres, et c'est ce que nous voyons ici. Quel que soit son instrument, Dieu agit en grâce, et quand la grâce a touché le coeur, non seulement elle l'attire, mais encore elle prononce positivement sur le sort de ceux qu'elle a attirés. Elle appelle, soit par bonté, soit par menace, et, de plus, elle pardonne et remet les péchés.

On voit ces deux appels aux versets 31-35. Dieu s'y prend de toute manière: il menace, il avertit, disant que la cognée est déjà mise à la racine des arbres; il vient aussi en grâce vers des péagers et des gens de mauvaise vie. L'homme repousse tout. S'il y a sévérité, il dit: «Il a un démon». S'il y a grâce et débonnairété, il dit: «C'est un mangeur et un buveur». Mais Dieu ne peut pas classer les hommes en justes et en injustes, comme l'homme le fait dans son aveuglement ou dans son hypocrisie. Il faut qu'il s'y prenne ainsi: ou il doit se séparer de tout, comme Jean Baptiste, et agir en justice, selon la perfection de cette justice; ou bien aller en grâce vers des gens de mauvaise vie, selon la perfection de sa grâce. Dieu se sépare de nous tous, s'il veut garder la place qui convient à sa justice, ou bien il vient en Jésus vers les plus mauvais, pour démontrer la richesse de sa grâce. Il faut que l'homme ait affaire à Dieu, soit en justice, soit en grâce, à Dieu tel qu'il est. Selon la grâce, vous pouvez tout recevoir de Dieu. Vous ne pouvez être entre la grâce et la justice et présenter votre justice à Dieu. La justice de Dieu a déjà dit: «Il n'y a pas de juste, non, pas même un seul». «Aucun homme vivant ne sera justifié devant toi» (Psaumes 143: 2). Votre sentence est aussi absolument prononcée que si vous étiez déjà devant le grand trône blanc.

S'agit-il de la justice de Dieu, nous sommes déjà jugés. Dieu a déjà prononcé le jugement de toutes nos âmes, et c'est une pensée sérieuse. Ou il nous faut rejeter le témoignage de Dieu (mais le jugement ne peut être rejeté), ou il nous faut admettre qu'il n'y a pas un juste au milieu de nous. Si Dieu juge, c'est en justice. Y a-t-il une plus grande folie et une plus grande témérité, que d'avoir la moindre espérance d'entrer dans le ciel, quand le jugement de Dieu a déjà prononcé qu'il n'y a pas un juste?

L'homme a démontré son propre péché et son injustice en rejetant tout ce que Dieu a fait pour lui, et en montrant qu'il ne voulait pas de Dieu, quand Dieu venait à lui en bonté dans la personne de Jésus. Il n'y a personne parmi nous qui n'ait pas rejeté des avertissements et des appels personnels de Dieu, et repoussé ainsi les moyens que Dieu emploie pour nous amener à sa connaissance. Si le Saint Esprit agit dans le coeur, cela même peut devenir une occasion de conviction de péché, en manifestant que notre coeur ne désire point se soumettre à Dieu.

Si, en me comparant à un autre homme, je me trouve juste et lui pécheur, je ne pense pas à Dieu. Oui, l'homme a oublié Dieu, s'il peut se croire juste; et il ne peut se trouver juste, lorsqu'il se place en la présence de Dieu. On pourrait penser que plus tard, moitié par miséricorde, moitié par l'éloignement du jugement, on échappera quand le jour viendra. Cela aussi est l'oubli de Dieu. La conscience n'aime pas la lumière et le coeur n'aime ni la grâce, ni la beauté de Jésus; c'est ce que manifeste la présence en grâce du Seigneur. Mais la sagesse de Dieu, dans le témoignage de Jean Baptiste et dans le témoignage de Jésus, a été justifiée par ses enfants.

Les pharisiens se croyaient plus justes que les autres. Jésus ne se détourne de personne, pas plus d'un pharisien que d'un péager; la lumière est la même devant tous; elle a le même caractère et met tout en évidence selon ce caractère. Rien de plus dégradé, de plus misérable, quoique Dieu puisse en avoir compassion, qu'une femme de mauvaise vie. Le pharisien met en doute ce qu'est Jésus pour en juger, mais il se place devant la lumière et il est jugé lui-même. Il faut être dans de bien profondes ténèbres pour prétendre juger Jésus. Simon ne comprenait pas qu'il y eût en Dieu de l'amour et de la grâce; il ne voit pas que Jésus est prophète; il ignore que Dieu est là; c'est le terme de toute la sagacité de l'homme. Mais Jésus, étant prophète, discerne les pensées de Simon, avant de lui parler de cette femme. C'est ce que Dieu fait. On peut juger la parole de Dieu, mais celui que vous voulez juger, Dieu, dans sa Parole, discerne vos pensées, les secrets de votre coeur, et sait si vous recevez la Parole ou si vous la jugez. La lumière met en évidence tout ce qu'elle atteint. Le pharisien se montre entièrement ignorant de Dieu; il ne voit pas que la justice de Dieu l'atteint lui-même et il ne voit pas que la grâce de Dieu peut atteindre même une femme de mauvaise vie.

Il faut que nos coeurs aiment Dieu; c'est ce que la loi commande et ce que la grâce produit. Si une créature aime Dieu parfaitement, elle est pure. C'est ce que Jésus propose à Simon: Celui à qui il aura été plus pardonné, aime plus. Le Seigneur applique cela directement à Simon lui-même. La parole de Dieu va droit à la conscience et dit: Tu es cet homme. Dieu dit de vous, de chacun de vous: Il n'y a pas un juste. Il a patience et ne frappe pas encore, mais le mépris de ses appels trouvera sa rétribution au jour du jugement. Jésus juge Simon par son propre jugement. L'homme peut juger droitement, quand il s'agit de quelque chose qui ne le touche pas, mais non pas quand il s'agit de se condamner lui-même. Simon se trouve ainsi plus éloigné de Dieu qu'une femme de mauvaise vie. L'homme pense plus à sa propre réputation qu'au jugement de Dieu; c'est une hypocrisie de coeur qui fait qu'on veut paraître

bon devant les hommes, quand on est plein de souillures devant Dieu. Simon avait invité Jésus pour le juger, et il se trouve jugé par lui.

Nous avons, de la bouche même de Celui qui jugera les vivants et les morts, ce qu'il pense de Simon et de la pécheresse. Pour Simon, Jésus était un charpentier qui s'était fait prédicateur, et il voulait en juger; il n'avait ni discerné, ni estimé, ni aimé le Fils de Dieu. Les affections n'étaient pas atteintes par la présence de Celui en qui Dieu a mis tout son bon plaisir. Tout ce qui était en dehors de ce monde maudit, était au delà de son intelligence. Le monde ne peut supporter la présence du Seigneur Jésus, et Simon n'avait pas même observé les convenances de la vie envers lui.

La pécheresse avait discerné ce que Jésus était; elle ne craint pas d'entrer dans la maison du pharisien; elle est si préoccupée de Jésus qu'elle oublie les convenances de la vie; elle a besoin de lui, elle est attirée vers lui et ne pense qu'à lui; rien ne l'arrête pour le chercher au moment où on peut le trouver; elle sait que c'en est fait d'elle, si elle ne le trouve pas; alors tout disparaît; il faut le posséder, et elle oublie tout dans le besoin qu'elle a de lui.

Le Seigneur avait l'air de ne pas faire attention à cette femme: il la laisse faire; il veut mettre en évidence le jugement de Dieu. Elle ne se borne pas à estimer Jésus; elle ne lui apporte pas de l'eau, ce que Simon avait négligé de faire; elle arrose ses pieds de larmes et les couvre de baisers. Elle était accablée du poids de ses péchés et attirée vers lui; elle discernait en lui la grâce, et que Dieu était amour, et qu'il pouvait avoir compassion d'une pécheresse, dont le monde même ne pouvait avoir compassion. En même temps, elle dépense inutilement pour lui tout ce qu'elle a, car l'amour ne calcule pas. Simon, avec toute sa sagesse et sa sagacité, ne discerne pas la manifestation de Dieu en Christ; il ne cherche pas Dieu; il n'a point d'amour; pas même assez pour offrir de l'eau afin de laver les pieds du Seigneur. Son coeur n'est pas touché, quand il voit la bonté du Sauveur pour cette pauvre femme; il n'a pour lui ni eau, ni baisers. La femme, dans sa conviction de péché, n'ose pas lui adresser la parole; elle oublie tout, et, dans son besoin, fait pour lui ce qu'elle peut, lui donne ce qu'elle a.

Lequel des deux est le plus près de Dieu? Auquel des deux ressemblez-vous? Auquel aimeriez-vous ressembler? A Simon, ou à cette pauvre femme, perdue de réputation, mais préoccupée de Celui qui attire son coeur, par la conviction terrible de ses péchés? Alors, tout est changé; Jésus prononce l'appréciation de Dieu sur ce coeur attiré. Quand on voit qu'il ne nous repousse pas, cela soulage, mais ce n'est pas la paix, car la paix se lie au pardon. Le Seigneur prend décidément et publiquement le parti de cette femme et s'identifie avec elle et non avec Simon. Elle était convaincue de péché, mais, pour elle, Jésus était tout. Ayant trouvé Dieu, elle trouve la grâce, la justice et un Dieu qui prend décidément son parti. Elle avait tout perdu, sauf Jésus, et Simon est laissé de côté. Ce dernier peut porter sur Christ le jugement qu'il veut; le coeur de la femme est touché et brisé et le Seigneur lui répond. L'homme blâme l'Evangile, le critique, le juge... et l'homme sera jugé, tandis que les élus seront sauvés par le même Evangile que l'homme a critiqué. L'homme perdu et pécheur a besoin d'être sauvé. Si vous n'avez pas ce besoin, Jésus vous laissera là, pour aller vers le plus misérable d'entre les hommes.

Toute l'érudition, toute la sagesse, tous les jugements du monde sont mis en balance avec un coeur brisé. Dieu est avec celui-ci et rejette les autres. Si je trouve dans ce chapitre ma sentence de la bouche de Dieu, je trouve aussi la pensée de Dieu sur l'âme attirée: «Tes nombreux péchés sont pardonnés; ta foi t'a sauvée». Jésus nous donne la connaissance et l'assurance de notre salut. Si vous croyez au Fils de Dieu, comme un pauvre pécheur perdu, Dieu vous dit aussi: «Ta foi t'a sauvé; va-t'en en paix». C'est une appréciation prononcée pour l'éternité, et Satan, ni quoi que ce soit, ne peut empêcher ce pardon et cette paix.

Que Dieu vous donne d'avoir le coeur brisé de cette pauvre femme et de trouver ainsi votre place avec elle!

«Ils méprisèrent le pays désirable»

Nombres 13, 14; Psaume 106: 24

ME 1898 page 67

« Seigneur, tu diriges mes pas

Vers le ciel, ma patrie »

Est-ce là le langage de nos coeurs, bien-aimés? Sommes-nous pénétrés de cette pensée, qu'avec les myriades de rachetés, nous chanterons bientôt, devant son trône, les gloires éternelles de l'Agneau? Tout est simplifié par cette marche «vers le ciel, ma patrie». Quand l'âme a bien saisi la chose, croyant en Dieu, connaissant son amour qui nous a tirés hors d'Egypte pour nous conduire en Canaan, un ressort nouveau s'emparant de notre être, fait surmonter les circonstances. Beaucoup de choses peuvent exercer nos coeurs et nos pensées, mais où ce sentiment prédomine, elles ne sont plus que des détails. Même cela signifie bien autre chose encore que de rechercher le secours de Dieu dans les difficultés journalières, puisqu'ici je fais seulement de lui un aide en cas de besoin. Le coeur s'assure en Dieu, mais le fait descendre au niveau de ses peines et de ses angoisses. Sans doute, «Dieu est notre refuge et notre force, un secours dans les détresses, toujours facile à trouver» (Psaumes 46: 1), mais le considérer uniquement sous ce caractère change la face des choses. Il est lui-même notre trésor infailible. Quand le coeur est arrêté sur sa part avec Jésus en gloire dans la maison du Père, les difficultés présentes deviennent choses secondaires, *senties* naturellement, mais surmontées par le fait que les pensées quant à Dieu s'élèvent *au-dessus* de son secours dans les circonstances, jusqu'à la liberté de sa présence où tout ce *qui* est à Christ m'appartient.

Il est important d'avoir l'esprit fixé sur la glorieuse espérance placée devant nous. Le manque de foi en ternit souvent la fraîcheur en nos âmes. Même avec vingt ans devant moi avant d'y arriver, la première pensée de mon coeur doit être «le ciel, ma patrie». Chez les enfants d'Israël, l'incrédulité revêtait plusieurs formes, dont l'une était de «mépriser le pays désirable» (Nombres 14: 31; Psaumes 106: 24). Pratiquement c'est ce qui nous arrive souvent, non que nous mettions en doute notre titre à sa possession, mais nous portons nos yeux ailleurs. Quand un ami me ferait don d'un trésor important et que, tout en le sachant bien, je ne me soucierais pas *de* le voir ou de m'en occuper, ne serait-ce pas une preuve — non qu'il ne m'appartienne pas — mais que je le méprise, que je ne l'estime pas à sa juste valeur? Trop souvent c'est notre cas relativement à la gloire céleste qui est à nous. Sans douter de sa possession future, si nos âmes n'habitent pas en haut, ne font pas leurs délices des choses invisibles, nous «méprisons le pays désirable».

Hélas! combien souvent les saints sont en faute de ce côté-là. Jamais l'occupation des choses visibles — de ses devoirs même — ne compensera la perte subie par l'âme qui ne vit

pas au milieu des choses préparées par Dieu pour ceux qui l'aiment (1 Corinthiens 2: 9). Au lieu d'avoir Dieu comme notre force et une plénitude de joie en traversant les tribulations, ainsi qu'il est écrit: «Nous nous glorifions en Dieu» (Romains 5: 2), nous en faisons seulement un secours dans les difficultés. La faiblesse et l'infirmité se manifestent, au lieu de la joie en lui. Le cœur qu'enchaînent les choses visibles ramène Dieu à leur niveau et quelle grâce de sa part d'y condescendre — au lieu de s'élever au-dessus des circonstances jusqu'à lui.

Naturellement, ce caractère de l'infidélité revêt d'autres traits aujourd'hui, mais au fond c'est la même chose.

D'après le commandement de l'Eternel, des «espions» (Nombres 13, 14) furent envoyés pour reconnaître le pays de Canaan, qu'il avait promis aux enfants d'Israël, et pour en rapporter du fruit. L'Esprit de Dieu qui habite en nous comme témoin, prend des choses de Christ, des choses glorieuses du pays de la promesse — le vrai pays de Canaan que la foi appelle *ma* patrie — et nous les donne déjà comme portion actuelle.

«Et ils montèrent et reconnurent le pays depuis le désert de Tsin jusqu'à Rehob... et ils vinrent jusqu'au torrent d'Eshcol, et coupèrent de là un sarment avec une grappe de raisin; et ils le portèrent à deux au moyen d'une perche, et des grenades et des figues. On appela ce lieu-là torrent d'Eshcol, à cause de la grappe que les fils d'Israël y coupèrent. Et ils revinrent de la reconnaissance du pays au bout de quarante jours. Et ils allèrent, et arrivèrent auprès de Moïse et d'Aaron, et de toute l'assemblée des fils d'Israël, au désert de Paran, à Kadès; et ils leur rendirent compte, ainsi qu'à toute l'assemblée, et leur montrèrent le fruit du pays. Et ils racontèrent à Moïse, et dirent: Nous sommes allés dans le pays où tu nous as envoyés; et vraiment il est ruisselant de lait et de miel, et en voici le fruit» (Nombres 13: 22-28).

Impossible de mettre en doute le témoignage des espions, les fruits du pays en établissaient le caractère. De même à l'égard des choses célestes, ce que le Saint Esprit nous apporte est à l'abri de toute question. Qui, après les avoir reçues, n'estime pas les arrhes qu'il nous donne, notre richesse en chemin?

«Seulement», disent les espions, «le peuple qui habite dans le pays est fort, et les villes sont fortifiées, très grandes; et nous y avons vu aussi les enfants d'Anak. Amalek habite le pays du midi; et le Héthien, le Jébusien et l'Amoréen habitent la montagne...» En entendant parler de difficultés, le peuple commence immédiatement à s'inquiéter, à s'agiter.

«Et Caleb fit taire le peuple devant Moïse, et dit: Montons hardiment et prenons possession du pays, car nous sommes bien capables de le faire» (versets 29-31). Il était ferme dans la foi. «Mais les hommes qui étaient montés avec lui, dirent: Nous ne sommes pas capables de monter contre ce peuple, car il est plus fort que nous. Et ils décrièrent devant les fils d'Israël le pays qu'ils avaient reconnu, disant: Le pays, par lequel nous avons passé pour le reconnaître, est un pays qui dévore ses habitants, et tout le peuple que nous y avons vu est de haute stature. Et nous y avons vu les géants, fils d'Anak, qui est de la race des géants; et nous étions à nos yeux comme des sauterelles, et nous étions de même à leurs yeux» (versets 32-34).

Voyant leur témoignage mis en doute, ils subissent l'influence de l'incrédulité jusqu'à nier ce qu'ils venaient d'affirmer. Ils commencent par dire la vérité à Moïse: C'est un pays ruisselant de lait et de miel, mais devant la méfiance du peuple, leur propre jugement s'évanouit, et les voilà dénigrant Canaan! Perdant le sentiment de la bonté de Jéhovah en le leur donnant, ils deviennent la proie du désespoir, devant les difficultés à surmonter. Non seulement ils craignent les ennemis, mais oublient encore le vrai caractère du pays, tellement que la force leur fait défaut; ils succombent... Tel est le cas du chrétien aussitôt qu'il perd de vue les choses célestes: les difficultés du chemin semblent insurmontables, son coeur méconnaissant la part pour laquelle il lutte.

Le chapitre 14^e va plus loin encore. «Et toute l'assemblée éleva sa voix, et jeta des cris, et le peuple pleura cette nuit-là». Au début du voyage, alors que commençait au milieu d'eux la manifestation du péché — et quel péché! — ils n'accusaient pourtant pas encore l'Eternel. C'était: «Ce Moïse, cet homme qui nous a fait monter du pays d'Egypte» (Exode 32), mais aussitôt que l'incrédulité prend possession de leurs coeurs, le désert leur devient odieux, et ils s'écrient: «Oh! si nous étions morts dans le pays d'Egypte! Ou si nous étions morts dans ce désert! Et pourquoi l'Eternel nous a-t-il fait venir dans ce pays, pour y tomber par l'épée, pour que nos femmes et nos petits enfants deviennent une proie? Ne serait-il pas bon pour nous de retourner en Egypte? Et ils se dirent l'un à l'autre: Etablissons un chef, et retournons en Egypte» (versets 1-4). Dans quel déplorable état faut-il qu'ils soient tombés pour attribuer ainsi à l'Eternel leurs épreuves et leurs difficultés! Mais les chrétiens en font quelquefois autant. Sachant que le Seigneur nous a retirés du pays de servitude, nous sommes prompts à penser, quand viennent les épreuves, qu'elles sont la conséquence de notre position, que Dieu nous a amenés au milieu des difficultés. Si le coeur des Israélites eût été attaché à Canaan, ne se fussent-ils pas écrié: «Dieu soit béni d'en être si près»? Quelles que fussent les difficultés, l'assurance que Jéhovah les avait conduits jusqu'ici, devait amener des actions de grâce, non des murmures. Mais ils s'arrêtent en chemin, au lieu de considérer qu'un pas seulement les sépare du glorieux pays de la promesse. Tout en prétendant craindre pour d'autres, leurs femmes et leurs enfants, ils sont simplement égoïstes.

(Versets 6-10). Josué et Caleb déclarent l'excellence du pays, et ajoutent que: «Si l'Eternel prend plaisir en nous, il nous fera entrer dans ce pays-là et nous le donnera, un pays ruisselant de lait et de miel. Seulement, ne vous rebellez pas contre l'Eternel; et ne craignez pas le peuple du pays, car ils seront notre pain: leur protection s'est retirée de dessus eux, et l'Eternel est avec nous; ne les craignez donc pas». Leur confiance est en Lui. «Et toute l'assemblée parla de les lapider». Ce qui devrait réjouir le peuple met seulement au jour son véritable caractère.

(Versets 13-19). Moïse intercède maintenant pour lui, se basant sur ce que l'Eternel dit lui-même (comparez Exode 34: 6, 7). Il part du principe de son entière identification avec Israël, représentant au Seigneur que sa gloire est intéressée à la préservation d'un peuple dont il s'est fait solidaire.

Deux choses en résultent: l'Eternel répond à la foi de Moïse, ainsi qu'il le fait toujours à notre égard (verset 20), mais il renvoie les Israélites dans le désert jusqu'à ce que tous les hommes sortis d'Egypte y soient tombés.

Le peuple refusant d'entrer en Canaan, l'Eternel lui fait faire un long chemin à travers le désert, châtiment et grâce en même temps. Il ne peut le laisser seul, il l'accompagne, le conduisant par la colonne de feu et de fumée. Où leur péché a abondé, sa grâce surabonde. Caleb et Josué doivent aussi faire le long détour; bien que n'ayant point participé au péché de leurs frères, ils ont néanmoins à en partager l'épreuve et les souffrances. Il nous faut accepter le même sort. L'Eglise ayant failli, nous avons à prendre notre part, sinon de ses péchés, au moins de ses souffrances. Pour Caleb et Josué, c'était l'exercice de la grâce, de la patience, de l'amour, exercice béni au travers duquel Dieu les soutint, tandis que les autres tombaient dans le désert. Au bout des quarante ans, Caleb peut dire qu'il est aussi fort pour la guerre qu'au commencement (Josué 14). Mais les fidèles doivent accompagner les infidèles le long de la voie douloureuse qu'eux-mêmes se sont attirés.

Telle est notre portion. Dans un esprit d'amour, de patience, d'humiliation, nous avons toujours à prendre la place de ceux qui ont péché. Voyez Daniel. Quoique juste lui-même, il confesse comme siennes, les fautes du peuple: «Seigneur... nous avons péché, nous avons commis l'iniquité... nous nous sommes rebellés... à nous la confusion de face» (Daniel 9). Sans avoir participé au mal, au péché de la masse, le résidu doit prendre sa part des conséquences, souffrant avec les affligés en toute sympathie et communion.

En nous appliquant pratiquement ces choses, nous pouvons nous demander ce qui les rendait si dépendants de la présence de l'Eternel en chemin. Le fait que leurs affections n'avaient pas saisi la terre promise, ne s'en étaient pas emparée d'avarice. Ce que nos âmes ont à rechercher, c'est «d'abonder en espérance par la puissance du Saint Esprit». Le Saint Esprit habitant en nous devient les arrhes de ces choses meilleures, nous révélant l'approche de ce bon pays de la promesse vers lequel le Seigneur nous conduit. Si nous en goûtons à l'avance les fruits, si nos affections nous y précèdent, toute la force des Anakins compte pour rien. Les difficultés du chemin ne nous empêcheront pas d'arriver au but. Mais aussitôt que nous oublions ce qui nous appartient, oublions que l'Eternel nous a donné le pays, les obstacles s'accumulent et nous effrayent, de manière à nous faire tomber sous leur puissance. Tel est l'effet, quand nous perdons de vue ce qui nous appartient en espérance. Nous ne pouvons avoir nos coeurs fixés sur Canaan sans éprouver la force du Seigneur en notre faveur. En m'appesantissant sur les circonstances, je cours le risque de rendre Dieu responsable de ce qui me déplaît. Nul n'a jamais contemplé son avenir avec Jésus en gloire, semblable à lui, entrant déjà en esprit dans cette sphère bénie, sans avoir conscience de la puissance céleste qui y conduit. Alors les circonstances ne sont plus qu'un détail en route.

Désirons avant tout, bien-aimés, de ne point «mépriser le pays désirable», et souvenons-nous que nous le méprisons en ne nous en occupant pas constamment. Si nous ne pensons pas à Jésus où il est, à notre part avec lui, «nous méprisons le pays désirable». Puissions-nous «retenir ferme jusqu'au bout la confiance et la gloire de l'espérance».

L'Écriture fournit au nouvel homme les détails relatifs à la gloire future qui lui appartient, mais la foi seule peut les comprendre. C'est seulement en proportion de notre communion avec le Seigneur que nous en jouirons. La mémoire n'y est pour rien. Impossible d'exercer la mémoire au sujet de l'espérance. Il nous faut être rempli du Saint Esprit. Christ remplira nos cœurs comme il remplit toutes choses. Nous trouvons un trésor de détails relatifs à la gloire, dès que, par la puissance de l'Esprit, Christ, Christ glorifié, est révélé à notre âme. De même que le brigand sur la croix — enseigné de l'Esprit — pouvait parler de la vie du Christ, inconnu jusqu'ici, comme s'il eût été son intime ami: «Celui-ci n'a rien fait qui ne se dût faire», de même l'âme, sous l'influence de l'Esprit, possède Jésus comme objet de ses affections senties et réalisées. Le cœur s'absorbe alors dans son espérance, et l'individu peut s'écrier: «Je sais qui j'ai cru». Les circonstances deviennent alors des détails en chemin. Au lieu d'avoir nos pensées en bas, de faire descendre Dieu au niveau de nos peines, nous en sommes sortis et élevés jusque dans la gloire, établis sur «nos lieux élevés», tandis qu'autrement nous dirions comme Israël: «Pourquoi l'Éternel nous a-t-il fait venir dans ce pays pour y tomber par l'épée?» Le Saint Esprit trouve ses délices à prendre ce qui est à Christ et à nous le communiquer (Jean 16: 13-15).

Que Dieu nous donne, en réalisant tout ce qui est en Jésus, d'avoir déjà nos âmes dans la douce lumière de sa présence, habitant par la foi le pays de la promesse, de manière à connaître notre espérance, aussi bien que ce qui en est le fondement. Et sachons bien que ce n'est point par un effort de mémoire, mais par la puissance et la communion du Saint Esprit, que nous avons conscience de la possession présente «des choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment».

Introduction au Cantique des Cantiques

ME 1898 page 78

«Dieu habiterait-il vraiment avec l'homme sur la terre? Voilà, les cieux, et les cieux des cieux ne peuvent le contenir». Telle était la pieuse exclamation du roi d'Israël, de celui qui écrivit ce livre dont, avec la grâce du Seigneur, nous nous proposons de nous occuper un moment; telles étaient ses paroles quand la gloire de l'Eternel fut venue remplir la maison qu'il avait édifiée.

Mais il en est vraiment ainsi. Le Fils de Dieu, le compagnon de Jéhovah (Zacharie 13: 7), Celui qui était «auprès de Dieu» et qui «était Dieu», a été manifesté en chair, et a conversé avec nous ici-bas. Il a habité avec les hommes sur la terre; il a dressé sa tente parmi nous; il fut Jésus, et tel nous l'avons connu. Il fut un *homme*, un ami et un frère, un Maître et un compagnon. Il réclamait la confiance; il recherchait la sympathie et l'éprouvait aussi. Et actuellement, nous le connaissons encore comme *homme*; aussi véritablement homme au milieu des splendeurs et des gloires du ciel, qu'il l'était autrefois parmi les ruines et les douleurs de la terre; aussi capable de comprendre maintenant, par sympathie, les souffrances de ses saints, que lorsqu'il parcourait ici-bas les villes et les villages, prenant sur lui nos langueurs et portant nos maladies.

Et que sera-t-il dans les âges de l'éternité? Toujours *Jésus*, Jésus uniquement. La domination sur toutes choses lui appartiendra comme homme, puis la scène changera une seconde fois: de même qu'autrefois elle fut transportée des cités et des villages d'ici-bas au temple actuel dans le ciel, elle passera de ce temple au royaume de gloire; mais c'est toujours «l'Homme Christ Jésus» qui passe d'une scène sur l'autre. Précieux mystère! L'humanité qu'il a prise une fois, il ne la laissera plus jamais. Ainsi, dans cette humanité, un temple a été fondé pour que la gloire y habite, un vase a été formé pour contenir et répandre la bénédiction, une Personne est venue pour manifester Dieu, et un instrument a été préparé pour l'exercice du pouvoir et du gouvernement; le tout approprié aux conseils de la divine sagesse et aux desseins de la divine bonté.

Combien ces choses sont merveilleuses! Qu'elles sont consolantes et propres à encourager l'âme, si seulement nous avons assez de délicatesse de coeur pour le sentir! «Voici, l'habitation de Dieu est avec les hommes, et il habitera avec eux».

* * *

Dès le commencement, et durant tout le cours de ses voies, Dieu a manifesté avec évidence son dessein d'amener très près de lui *l'homme*, sa créature. Il l'a exprimé de différentes manières, mais l'a poursuivi constamment.

Aux jours des patriarches, l'intimité était *personnelle*. Dieu marchait au milieu de la famille humaine, apparaissant en personne à ses élus; n'employant pas, en général, le ministère des prophètes ou des anges, mais agissant lui-même.

Au temps d'Israël, il ne se montre pas autant sous une apparence humaine, mais plutôt sous une forme mystique. Toutefois il était *près* de son peuple. L'Éternel dans le buisson en feu, la gloire dans la nuée, le chef de l'armée près de Jéricho, en sont le témoignage. Le Dieu d'Israël vu sur son trône de saphir, la gloire remplissant les parvis du temple ou reposant entre les chérubins, disent la même chose. Et les promesses: «Je mettrai mon tabernacle au milieu de vous... et je marcherai au milieu de vous», et «mes yeux et mon cœur seront toujours là» (Lévitique 26: 11, 12; 2 Chroniques 7: 16), témoignent aussi de cette communion que Dieu désirait et qu'il s'était proposé d'avoir.

Dans la suite des âges, le fait que le Fils de Dieu revêt l'humanité parle par lui-même, et les *voies* ici-bas de Celui qui est «Dieu manifesté en chair», s'accordent avec cette pensée et cette intention divines. Jésus vint «mangeant et buvant», et nous le voyons le même, lorsqu'il est *l'homme ressuscité*. Il est vrai qu'il n'avait plus, dans cet état, un même logis et une même table avec ses disciples, et qu'il n'allait et ne venait pas parmi eux, comme auparavant. Ils ne devaient plus le connaître «selon la chair», comme dans les jours précédents. Mais il y avait cependant entre lui et les siens une complète intimité. Il est vrai aussi qu'en plus d'une chose, il montre l'autorité dont il est revêtu. Il en parle comme lui appartenant dans le ciel et sur la terre d'une manière suprême. Il ouvre l'intelligence de ses disciples. Il leur donne la paix, paix établie sur des fondements nouveaux et inébranlables, et, comme chef de la nouvelle création, il leur communique l'Esprit Saint (Jean 20). Sacrificateur, et seul sacrificateur du temple, il les bénit. Il accomplit toutes ces choses, dans la conscience de sa puissance comme ressuscité d'entre les morts; mais, en même temps, il conserve avec eux ses rapports d'intimité, intimité d'amour, personnelle, aussi grande, aussi étroite et précieuse qu'auparavant, sinon plus. De même qu'autrefois, il boit et mange avec eux. Il les appelle «frères», ce qu'il n'avait point fait dans les jours de sa chair. Il a avec eux un même Dieu et Père, ce qu'il n'avait pas dit avant sa résurrection. Bien que ce soit selon toute son autorité qu'il les envoie dans leur champ de travail, cependant il coopère encore avec eux (Marc 16; Luc 24; Jean 20). Et quoique, dans cette période de quarante jours, il ne les visitât qu'occasionnellement, se faisant voir à eux comme il lui plaisait (Actes des Apôtres 1: 3), il leur donne à entendre, dans une scène simple et touchante, que bientôt cette distance où ils seraient de lui et leur séparation d'avec lui prendraient fin, et que, ressuscités et glorifiés avec lui, ils le suivraient dans le lieu où il allait (Jean 21: 19-23).

Tout cela n'est-il pas, de la part de Celui qui nous aime «d'un amour éternel», de l'intimité, une intimité qu'il désire et dont il jouit? Et dans la dispensation présente, il a été pourvu à ce qu'elle fût maintenue, bien que d'une manière différente. L'Esprit Saint est venu; l'Esprit de vérité est en nous. Nos corps sont ses temples vivants où il fait sa demeure, tandis que le Fils nous a, mystiquement, portés au ciel en lui et avec lui-même. Assurément, aucune des formes de communion que nous avons considérées n'est plus profonde, ni plus intime que celle-là. Si

l'Eternel Dieu venait en personne auprès des patriarches et acceptait le chevreau et le gâteau que l'amour de ses hôtes lui offrait; si, à la vue de la congrégation d'Israël tout entière, la gloire venait remplir le temple, témoignant de la joie de l'Eternel d'entrer dans son habitation nouvellement fondée; si, dans l'Homme Christ Jésus, le Seigneur Dieu a voulu marcher avec nous, et partager nos temps de repos, de labeur et de rafraîchissement, s'asseyant sur le bord d'un puits auprès d'une pécheresse élue, ou permettant à un disciple de se pencher sur son sein pendant le souper et de lui demander les secrets qui y étaient renfermés, au jour présent, il nous a pris, selon les pensées et les affections de son propre coeur, et nous a placés dans le ciel avec lui-même, et l'Esprit Saint est avec nous ici-bas, au milieu des pensées et des affections de nos coeurs.

Cette intimité est-elle d'une nature moins étroite? Est-ce Dieu rentrant dans ses propres perfections et dans cette plénitude où il se suffit à lui-même, ou se retirant au milieu des gloires et des principautés des anges? Y aurait-il là de la *réserve*, comme s'expriment les hommes? Serait-ce qu'il se repente et ne veuille plus de sa première intimité avec l'homme, comme s'il eût été désappointé et blessé? Aux premiers jours, après que l'homme eut péché, l'Eternel Dieu fait entendre sa voix: «Adam, où es-tu?» La fuite d'Adam loin de lui, a-t-elle rebuté l'Eternel? Non; ce Témoin unique, ce Témoin que nous avons en nos jours, l'Esprit qui habite en nous, nous mettant en relation avec le Seigneur, nous le dit clairement. Toutes ses voies actuelles ne sont qu'une plus riche continuation de ce dessein qui commençait à se montrer, sous une forme naissante, aux jours de la Genèse.

Que dirons-nous de cette intimité dans les âges à venir? Les hommes rachetés prennent la place la plus rapprochée du trône, celle des chérubins. Les animaux et les anciens sont là; les anges, dans un cercle plus éloigné, entourent et eux et le trône (Apocalypse 5: 11). La femme de l'Agneau, la sainte Jérusalem, porte la gloire dans son sein (Apocalypse 21: 22, 23). Le tabernacle de Dieu est avec les hommes, et il habitera avec eux (Apocalypse 21: 3).

Mais s'il en est ainsi, comme il l'est assurément, une sainte question se pose: Comment avons-nous à recevoir ce qui se rapporte à cette intimité? Comment et dans quel esprit avons-nous à agir à l'égard de la réalité de ce dessein de grâce qu'a formé notre Dieu? *Nous avons à l'admettre et à le croire avec la même simplicité qu'il nous est révélé.* C'est là notre premier devoir. Sous aucun prétexte, nous ne devons repousser, ni affaiblir la pensée de cette proximité divine. Jean aurait-il refusé de se pencher sur le sein de Jésus, ou bien se serait-il excusé de le faire? Non; et nous, nous ne devons pas, par une humilité mal entendue, mettre en question si nous avons bien interprété les divers passages des Ecritures qui affirment cette vérité. Nous avons à jouir des privilèges qu'elle nous confère.

Mais en même temps, nous avons à reconnaître et à honorer ses droits. Car cette proximité de Dieu est un élément de *pureté* aussi bien que de *joie*. Autrefois, admis dans la présence divine, il fallait ôter les souliers de ses pieds, pour exprimer que l'on avait, de sa sainteté, le sentiment qui convenait. Mais c'était tout. Ni Moïse, ni Josué n'étaient invités à se

retirer, mais seulement à s'approcher, avec vénération. Ils étaient bienvenus et encouragés, tout en apprenant la sainteté d'une telle intimité.

Il en est ainsi dans le Cantique de Salomon. L'âme se glorifie de l'amour de son Seigneur. Elle ne se refuse pas à en écouter les plus tendres expressions, ni à dire que le désir manifeste du bien-aimé tend vers elle, mais, en même temps, elle sent et reconnaît sa propre indignité. On trouve là le souffle des pensées les plus pures et les plus intimes, une affection qui ressent promptement le fait d'avoir passé trop légèrement sur les merveilleuses condescendances de l'amour divin, et la diligence à nourrir dans l'âme la réponse qui leur est due. Et c'est ainsi que ce livre, dans sa brièveté, rend un témoignage très clair à la vérité de l'intimité dans laquelle Dieu veut être avec l'homme, et à la manière dont nous devrions la recevoir. En le faisant, il nous introduit dans un grand et divin mystère, qui, lui aussi, trouve dès les premiers temps et d'une manière constante, des exemples dans le livre de Dieu — mystère qui arrêtera maintenant un moment nos pensées. Je veux dire celui de l'Époux et de l'Épouse.

L'Église est appelée «la femme de l'Agneau». Mais ce titre a sa signification. «L'Agneau» est une figure sous laquelle le Fils de Dieu est présenté, et qui nous parle des souffrances qu'il a endurées pour nous. L'âme comprend bien cela, et, par conséquent, cette désignation: «la femme de l'Agneau», nous dit que c'est par *ses souffrances* que le Seigneur l'a faite sienne; qu'il l'a estimée à un si haut prix que, pour elle, il a tout laissé. Et dès le commencement, il a publié cette précieuse vérité de l'Évangile.

Avant qu'Adam reçût Eve, l'Éternel avait fait tomber sur lui un profond sommeil, durant lequel il prit une de ses côtes, et en forma celle qui ensuite lui fut présentée comme sa femme. Cela rend témoignage au mystère que j'ai mentionné. Adam fut humilié et souffrit (je veux dire, en figure) avant de recevoir Eve; nous voyons en cela une ombre de l'humiliation et de la souffrance que subit le vrai Adam, afin d'acquérir pour lui-même son Eve, l'Église.

Il en fut ainsi plus tard de Jacob. Il eut à supporter le fardeau et la chaleur brûlante d'un long et pénible jour, avant de posséder Rachel. Les coutumes du pays, de même que les dures exigences de l'avidité Laban, lui avaient imposé ces conditions. Il dut endurer l'ardeur consumante du soleil de jour, les gelées de la nuit, un travail incessant, et la prolongation de son exil, ou bien partir sans avoir sa Rachel. Joseph, avant qu'Asnath lui fût donnée pour épouse, fut séparé de ses frères.

Nous voyons la même chose chez Moïse. Il dut aussi fuir loin de son peuple, et de plus, il *mérita* d'obtenir Séphora par l'aide qu'il lui donna contre les bergers de Madian, puis en ouvrant le puits pour abreuver son troupeau, et alors le père de Séphora reconnut son droit à la main de sa fille. Il en fut de même avec sa seconde femme. Il la prit aux dépens de sa bonne réputation vis-à-vis de sa parenté. Elle était une noire Ethiopienne; elle ne convenait pas aux pensées d'Aaron et de Marie; mais il supporta l'opprobre et épousa celle qu'il avait choisie.

Dans chacun de ces mariages (typiques, aussi bien que réels), nous est présenté le *caractère* de l'Époux. En type, nous y contemplons le Seigneur Jésus Christ acquérant son Épouse, aux dépens *de quelque chose de personnel*: souffrance et humiliation, comme en

Adam; labeur, fatigue et lutte, comme dans le cas de Jacob; séparation et douloureuse solitude, comme chez Joseph, ou simplement l'opprobre, comme faisant une chose indigne de lui, ainsi qu'on le voit pour Moïse; en principe, c'est toujours l'époux *souffrant*.

Je pourrais encore citer Booz, autre type du Seigneur. C'était un homme riche et puissant, mais il prend en main la cause d'une pauvre glaneuse dans ses champs; il lui permet d'approcher de lui et accueille sa requête, puis il la prend pour épouse. Il n'a pas honte de faire d'une étrangère, destituée de tout, et qui, la veille, dépendait de sa libéralité, sa compagne, celle qui partagera ses richesses et ses honneurs, qui édifiera sa maison et perpétuera son nom parmi les tribus d'Israël. Le mariage de Booz nous enseigne donc le même mystère; il nous dit que l'Epoux de l'Eglise s'est d'abord abaissé pour la racheter et la faire sienne.

* * *

Mais cette grande vérité n'est pas montrée seulement en types et en exemples; elle l'est aussi par l'enseignement clair et positif de l'Ecriture. «Christ a aimé l'Eglise», est-il dit; «il s'est livré lui-même pour elle», afin de la sanctifier par le lavage d'eau, par la parole. Et tout cela, il l'a fait pour se la présenter comme son Epouse, sans tache, ni ride, digne de lui-même (Ephésiens 5). Dans ce passage, comme doctrine clairement enseignée, nous voyons *l'Agneau comme Epoux*, car, avant de prendre l'Eglise pour son Epouse, *il se livre lui-même pour elle*. Il prend pour Epouse celle qu'il a d'abord achetée par son sang.

Dans les Ecritures de l'Ancien Testament se trouve le même enseignement quant à la relation entre l'Eternel et Jérusalem. Elle est, *en principe*, la même qu'entre Christ et l'Eglise. Ainsi il est dit à Jérusalem: «Celui qui t'a faite est ton mari; son nom est l'Eternel des armées, et ton Rédempteur» (Esaïe 54: 5). Tout le passage montre Jérusalem relevée de son état d'abaissement par la tendre bonté et l'amour gratuit de l'Eternel, qui reconnaît pour sienne celle qui, de même que l'Ethiopienne ou Ruth, pouvait être un opprobre pour lui (Esaïe 54). Jérémie aussi représente l'Eternel agissant avec la même grâce, et reprenant à lui Jérusalem, même après qu'elle se fut montrée infidèle, et qu'elle eut été judiciairement et légalement rejetée (Jérémie 3). La même figure se retrouve dans les ordres que l'Eternel donne au prophète Osée (chapitres 1-3). Il achète sa femme (3: 2), il la lave et la purifie, et il porte aussi l'opprobre d'une union avec une femme perdue et indigne. Ainsi encore, dans la description frappante que trace Ezéchiel, Jérusalem est vue dans l'état de dégradation le plus repoussant; mais alors que nul ne jette sur elle un regard de pitié, l'Eternel non seulement a compassion d'elle, mais il la vivifie, la lave, la revêt, la pare, l'oint, l'embellit et la comble de dons; sa bonté ne s'arrête qu'après l'avoir prise pour lui-même: «Tu fus à moi», dit-il (Ezéchiel 16).

Il en est ainsi dans les enseignements ou les oracles des prophètes, comme dans les types ou les ombres des temps plus reculés; tous proclament ce grand mystère que *l'Agneau* — Celui qui souffre — est *l'Epoux*, que Celui qui à la fin fait asseoir près de lui l'Eglise comme sa compagne, associée à sa gloire, est le même qui d'abord l'avait rachetée par son sang, l'avait lavée et purifiée par sa parole et son Esprit, avait souffert l'opprobre pour l'amour d'elle (Luc

19: 7), et était descendu vers elle, lorsqu'elle était dans son état de ruine et de misère, avant de pouvoir l'élever jusqu'à lui dans la gloire.

Tel est le mystère du divin Epoux. Tous les récits, toutes les fables inventées par l'esprit de l'homme, quelque vive et ardente que soit l'imagination qui les a tissées, restent bien au-dessous de cette réalité. C'est le mystère d'un amour qui surpasse toute connaissance: l'amour de Christ pour l'Eglise, et de l'Eglise pour Christ. Elle l'aime à cause de tout ce qu'il a fait pour elle, à cause du douloureux service auquel il s'est assujetti pour l'acquérir; lui l'aime à cause du prix auquel il l'a évaluée, et auquel il l'a acquise. Elle sera pour toujours près de Celui qui l'a aimée jusqu'à donner sa propre vie pour elle; il verra à ses côtés celle qui l'a captivé, au point qu'il a volontiers tout traversé dans l'amour qu'il lui porte, dût cet amour lui faire renoncer à tout ce dont il était digne (Matthieu 13: 45, 46). Il ne peut l'apprécier que d'une manière suprême, et il en est de même pour elle, à cette différence près, que Christ a montré et prouvé son amour avant que l'Eglise fût sienne; car il avait auparavant évalué le prix auquel son amour pouvait l'acquérir. L'amour de l'Epouse vient plus tard et n'occupe que la seconde place. Il commence seulement lorsqu'elle a connu tout l'amour de l'Epoux pour elle: «Nous, nous l'aimons, parce que lui nous a aimés le premier» (1 Jean 4: 19). Ainsi Christ, comme Epoux, de même qu'en toute autre chose, soit en grâce, soit en gloire (Colossiens 1: 18), doit avoir «la première place». Dans le caractère de son amour, il éclipse entièrement celui de l'Epouse, qui n'est plus, pour ainsi dire, de l'amour, en comparaison de l'amour de Christ.

Après avoir ainsi considéré l'Epoux, arrêtons quelques instants nos regards sur l'Epouse. Mais je dois me borner, et je la montrerai seulement dans les figures que nous présente d'elle le livre de la Genèse.

Eve est naturellement le premier type que nous rencontrons. En elle, nous voyons les qualités personnelles de l'épouse. Elle est formée par l'Eternel pour Adam. Le bonheur de celui-ci de posséder une compagne et une aide, était le but que l'Eternel se proposait, en la lui donnant. Il avait égard, dans cette oeuvre, à ce qui manquait à Adam pour la joie de son coeur. Et lorsqu'Adam reçoit Eve de la main de l'Eternel, ses paroles expriment la satisfaction qu'il trouve en elle, et rendent témoignage que l'Eternel avait accompli d'une manière parfaite le dessein que son amour avait formé. Eve était appropriée à Adam; en cela consistait la perfection de sa beauté personnelle. Il la reconnaît comme os de ses os et chair de sa chair. *Tout en elle était un attrait pour lui.* Elle répondait entièrement à l'attente et satisfaisait le coeur de celui pour qui elle avait été formée. Il la prit et s'attacha à elle (Genèse 2: 24), et cela, nous le savons, c'est Christ et l'Eglise (Ephésiens 5: 29-33).

La seconde femme remarquable dans la Genèse est *Sara*. En elle aussi, nous avons une figure; mais elle ne représente pas l'Epouse, c'est plutôt la *mère*. C'est pourquoi je ne m'arrêterai pas sur ce qui la concerne. Car si «Abraham est le père de tous ceux qui croient», Sara est «la femme libre», ou, en allégorie, «la mère de nous tous» (Galates 4). Elle est donc liée à la famille de Dieu dans la position de mère, plutôt qu'au Seigneur comme Epouse.

Rebecca vient ensuite dans cette sainte lignée en elle, nous avons de nouveau l'épouse. De grandes et précieuses vérités relatives à l'Épouse nous sont montrées en Rebecca. Elle est d'abord loin d'Isaac; elle ne l'a jamais vu. Mais Rebecca est l'objet du choix du père, et des soins d'Éliézer jusqu'à ce qu'Isaac la reçoive. Isaac la désire et soupire après elle. Ne pouvons-nous pas voir, en effet, chez lui quelque sentiment douloureux de sa solitude, dans le fait qu'il sort aux champs, vers le soir, pour méditer? A part cela, nous ne voyons pas Isaac accomplissant ou souffrant quelque chose pour elle. Le conseil touchant la femme qui lui convient, se tient entre Abraham et Éliézer. Ce sont eux qui forment tout le plan. Et Éliézer, dans un service de renoncement plein de beauté, va, à travers la peine et la fatigue, chercher cette épouse choisie et l'assurer à Isaac. Il la prépare pour lui. Non seulement il la sépare de sa parenté et de la maison de son père, mais il la conduit à travers le désert, lui faisant, sans doute, en chemin plus d'un récit touchant celui à qui elle allait bientôt appartenir jusqu'à ce qu'enfin il la remette saine et sauve entre les mains d'Isaac qui, de même qu'Adam, trouve en elle sa consolation.

L'Épouse nous apparaît ici dans une lumière d'une merveilleuse beauté. Objet du choix du Père et des soins du Serviteur, elle est amenée d'une contrée éloignée dans la maison de son Seigneur. C'est un mystère, et dans ce mystère nous voyons le Seigneur recevant son Épouse — l'Église — de la main du Père et du Saint Esprit, Épouse choisie pour lui et qui lui est donnée, lui n'ayant rien à faire que de la prendre et de trouver en elle, comme Isaac en Rebecca, le soulagement de sa solitude, l'habitante de sa tente avec lui, sa compagne dans toutes ses joies.

Rachel se montre ensuite à nous. En elle, nous avons encore l'épouse, mais sous un caractère différent. Celui qui devait la posséder, et trouver sa joie en elle, endure pour elle les travaux et les peines. Et cela est aussi vrai, en type, que dans le cas précédent. Car, dans un sens, Christ n'a qu'à recevoir son Épouse de la main du Père et du Saint Esprit, don de l'un et fruit du travail de l'autre; mais, d'un autre côté, il est allé lui-même dans une contrée éloignée, et (comme je l'ai déjà fait remarquer en parlant de l'Époux) il a travaillé et a souffert pour elle l'opprobre et l'injustice. En tout cela, Jacob représente le véritable Époux. Le Seigneur Jésus a personnellement supporté *tout à fait seul* la chaleur du jour. Comme Jacob, exilé de la maison de son Père et du lieu de son héritage, il n'avait pas où reposer sa tête, souffrant injustice sur injustice dans un monde qui, de même que Laban et sa maison, cherche toujours ses propres intérêts. Et il a tout enduré volontairement, par amour pour celle sur laquelle ses yeux s'étaient arrêtés, de même que les sept années de service ne semblèrent à Jacob que peu de jours, à cause de son amour pour Rachel.

Nous avons là une image frappante de la vérité que nous avons déjà considérée: le même mystère de l'Épouse nous est encore annoncé, bien que sous un point de vue distinct; en Eve, nous avons vu l'Épouse pleinement appropriée à son Seigneur dans ses qualités personnelles; — chez Rebecca, nous l'avons comme l'objet de l'élection du Père et des soins de l'Esprit, pour être donnée à Christ; — Rachel nous la montre comme la récompense que le Seigneur a devant les yeux, et pour laquelle il se livre lui-même et souffre l'exil, le labeur et l'injustice.

Comme figuré par Isaac, il n'a rien à faire pour l'acquérir; figuré par Jacob, il a tout à faire pour la posséder.

Asnath clôt ces types merveilleux. Elle est la femme de la quatrième génération des patriarches. A son tour, elle dit la même histoire mystique, mais à un point de vue encore différent. Elle est de race gentile, et tandis que les autres avaient avec leur époux un lien de parenté selon la chair, elle n'en a aucun avec Joseph. L'inimitié de ses frères a jeté celui-ci au milieu du peuple d'*Asnath*. Là, il monte au faîte des honneurs, et, en même temps que cette position qui lui est donnée par des étrangers et des gentils, il trouve une épouse et une famille gentiles. Au sein de cette joie inattendue, il est prêt à oublier, pour un temps, la maison de son père, et, bien qu'au milieu des étrangers, il s'estime comme ayant fructifié et étant heureux.

Ce type, considéré à sa place, a une aussi grande signification que ceux que nous avons déjà vus concernant l'Épouse. Elle nous apparaît ici comme tirée des nations et dans son caractère céleste. Ici, nous est révélé un grand secret: c'est que celle-là même dont nous avons vu en Eve la beauté et la perfection personnelles, qui, en Rebecca, nous a été présentée comme élue par le Père et conduite par l'Esprit, et en Rachel comme acquise pour Christ lui-même, au prix de ses labeurs et de ses peines, celle-là est une *gentile*, une *étrangère*, unie au Seigneur, après que les siens selon la chair l'ont rejeté.

Toutes ces choses parlent clairement à l'oreille du scribe bien instruit pour le royaume des cieux: toutes lui retracent le mystère de l'Épouse, et il écoute Eve, Rebecca, Rachel et *Asnath*, lui en dire les différents traits. Quel témoignage nous avons aussi en cela des *délices que Christ prend dans ses saints!* Ce n'est pas seulement qu'il les a sauvés par son sang, mais ils sont sa couronne et sa joie, sa gloire et son plaisir. Son amour et son ouvrage se sont déployés en nous plus grandement que dans aucune autre scène de sa puissance. Chacun des exemples que nous avons considérés, exprime cette joie de Christ dans ses saints. Nous l'aimons à cause des douleurs qu'il a souffertes, et lui nous aime, parce que nous sommes le prix de ces douleurs. Si nous ne comprenons pas ces affections qui existent, entre Christ et le saint, si nous n'admettons pas, sans réserve, cette satisfaction mutuelle que l'un trouve dans l'autre, nos âmes n'entreront guère dans cette communion à laquelle les Écritures nous appellent. Nous ne comprendrons pas le Cantique, si nous n'admettons et n'entretenons pas la pensée des délices que Christ prend dans les siens, avec la même certitude que nous recevons la pensée qu'il les a rachetés et sanctifiés par son sang.

Mais cette communion doit jaillir de l'intelligence que l'âme aura acquise, sans quoi ce ne serait que simple ferveur naturelle. Si Ruth vint se coucher aux pieds de Boaz et n'alla plus glaner dans ses champs, c'est que Naomi lui avait fait connaître davantage ce qu'était Boaz. Les paroles de Naomi avaient été une lumière dans l'âme de Ruth, et enseignée par elles, Ruth désire avoir avec Boaz une communion plus intime que celle dont elle avait déjà joui. C'est *lui-même* qu'elle cherche. Elle abandonne le champ où elle avait glané, où elle avait été moindre qu'une des servantes de Boaz, et elle prend la place de celle qui aspire à lui-même. Elle ne peut plus se dire «moindre qu'une de ses servantes». Elle cherche l'amour de quelqu'un qui

lui tient de près, car elle sait, en effet, qu'il lui est proche (voyez Hébreux 3: 14; 2: 11). Et c'est vraiment une chose précieuse pour l'âme de savoir que nous sommes si près du coeur de Christ.

L'amour, ce sentiment de désir vers un autre, prend différentes formes dans le coeur. Il y a l'amour de *compassion*, l'amour de *gratitude*, et l'amour de *complaisance*, je veux dire qui se complaît dans son objet. L'amour de compassion regarde comme étant en quelque sorte *au-dessous* de lui, et il est plein de tendresse. L'amour de gratitude, au contraire, voit son objet *au-dessus* de lui, et il est rempli d'humilité. L'amour de complaisance ne regarde pas nécessairement ni au-dessus, ni au-dessous, mais il contemple simplement son objet, et il est rempli d'admiration. Il y a, en outre, l'amour de *famille*. Il a son fondement dans la nature, aussi lui donne-t-on le nom *d'affection naturelle*. Et cet amour a une gloire qui lui est particulière. *Il autorise les intimités les plus profondes*. Il n'y a point d'arrangement à faire par l'un pour être avec l'autre, point d'étiquette à garder. On est entièrement à l'aise l'un vis-à-vis de l'autre. On entre et l'on sort librement. Les *expressions* d'amour ne sont pas estimées importunes, au contraire, elles sont sanctionnées comme étant dues et à leur place. Le coeur connaît son droit à s'abandonner à son objet, sans obstacle et sans fausse honte. C'est la gloire de cette affection. L'amour de compassion, de gratitude ou de complaisance, doivent agir avec décorum, si j'ose dire ainsi, chacun de la manière qui lui est propre. Mais l'amour de famille, l'amour mutuel de ceux qui habitent une même maison, et que la nature ou la main de Dieu a liés ensemble, cet amour sent son droit à se satisfaire lui-même, sans crainte d'être rebuté. Voyez, par exemple, ce qui est dit au chapitre 8, verset 2 du Cantique. C'est ce dont cette affection se glorifie, elle seule peut l'admettre. Dans un sens complet et profond, c'est *l'affection personnelle*.

Parents et enfants, frères et soeurs, maris et femmes — et je puis ajouter les amis — connaissent les privilèges d'un tel amour. Ils savent leur droit à s'abandonner — sans craindre d'être méprisés ou rebutés — aux plus chaudes expressions de leur affection mutuelle, et c'est pour le coeur le plus riche festin. L'amour de compassion, de même que l'amour de gratitude et de complaisance, a ses jouissances, mais ils n'autorisent pas, seuls ou en eux-mêmes, ces sentiments de ferveur *personnels*. Personnellement, leurs objets peuvent être au-dessous, au-dessus ou à distance d'eux, et il faut qu'ils approchent avec le respect dû à tous leurs droits. Il n'en est point ainsi dans les liens de famille, parce que ce sont les *personnes*, et non leurs *qualités ou leur condition*, qui attirent notre amour. Nous pouvons en user avec elles sans excuses ni réserve. C'est la *personne* même que le coeur embrasse, et non ses douleurs, ses faveurs, ou son excellence; c'est elle-même, dont notre affection s'occupe, et avec qui elle converse.

Nous pouvons recevoir un bienfait d'une personne et être assurés d'un cordial accueil auprès d'elle, et cependant nous sentir mal à l'aise en sa présence. Rien n'est plus commun. Une gratitude profonde se trouve dans notre coeur, et néanmoins nous sentons de la réserve et de la gêne. Etre à l'aise en présence d'un bienfaiteur, demande quelque chose de plus que l'assurance que nous avons de sa bonne volonté et de son entière bienveillance, lorsqu'il nous

rend service. Ce qu'il faut de plus, c'est, je pense, de découvrir qu'il *prend intérêt* à nous, tout comme nous avons confiance en *sa capacité de nous servir*.

C'est là l'expérience de la pauvre femme malade d'une perte de sang (Marc 5). Elle connaissait la puissance du Seigneur pour la guérir de son mal, elle savait qu'elle serait bienvenue à en profiter, et elle vient sans réserve et trouve en lui la vertu qui la guérit. Mais elle vient *par derrière*. Cela exprime son état d'âme. Elle sait qu'elle est la bienvenue à profiter du service du Seigneur, mais rien de plus. Le Seigneur alors exerce son cœur, afin qu'elle ait davantage. Il lui fait connaître qu'il y a un intérêt pour elle dans sa *Personne* même, aussi bien que dans sa puissance pour la soulager. Il lui dit «ma fille», et reconnaît ainsi qu'il a une relation avec elle. C'est là ce qui seul pouvait écarter ses craintes. Tout riche et puissant que fût Celui qui la guérit, il lui apprend dans quelle relation intime il est avec elle. C'est ce que son cœur avait besoin de savoir, ce sans quoi, dans la disposition d'esprit où elle était, elle serait encore restée derrière lui. Maintenant elle est à l'aise. «Va en paix», lui est-il dit, en même temps que: «Sois guérie de ta maladie». Toute réserve peut maintenant être bannie, car Christ n'agit point envers elle comme un protecteur et un bienfaiteur (Luc 22: 25). Elle trouve dans le cœur de Christ un intérêt pour elle, de même qu'elle y a trouvé une puissance pour sa bénédiction. Il en est de même dans le Cantique. Le souffle qu'on y respire est celui de l'amour qui autorise *l'intimité personnelle*, et qui découle des relations les plus étroites et les plus chères. Le moment de l'union n'est pas encore arrivé, mais c'est le temps des fiançailles, et nous sommes les délices de Christ. Oui, et il en était ainsi avant que le monde fût. Ainsi que quelqu'un l'a dit à peu près dans ces termes: «Dans le miroir de ses décrets éternels, le Père montra l'Eglise à Christ, et à cette vue, Christ fut tellement ravi, qu'il abandonna tout pour elle».

Croyons-nous cela, et en sommes-nous heureux? Toute offre de nous rendre heureux en Dieu, rencontre chez nous un doute, parce que notre sens moral, notre conscience naturelle, nous dit que nous avons perdu tout droit même à ses bénédictions les plus ordinaires. Le simple sens moral sera donc prompt à résister, à mettre en question toute ouverture de paix de la part du ciel, et sera prêt à se défier de leur réalité. Alors vient la vigueur de l'intelligence ou l'énergie de la foi qui contredit ces conclusions de la nature. Il y a des temps où l'intelligence spirituelle ou la foi refusent de penser selon le sens moral naturel, de même que parfois elles refusent d'agir selon les droits des relations naturelles. Prises à leur place, les prescriptions du sens moral et les droits de la nature sont sacrés; ainsi nous lisons: «La *nature* elle-même ne nous enseigne-t-elle pas que, si un homme porte une longue chevelure, c'est une honte pour lui?» Mais ces prescriptions et ces droits ne sont pas suprêmes. Si Dieu met en avant son droit, ou donne sa révélation, les *relations* et le *sens moral* naturels doivent abdiquer leur autorité: «Celui qui aime père ou mère plus que moi n'est pas digne de moi». Et dans la révélation de Dieu, la foi lit le titre suprême que nous avons à être près de lui et heureux avec lui, bien que notre conscience naturelle et le sentiment de la convenance des choses, puissent parler autrement. La foi trouve sa nourriture là où les sentiments naturels trouveraient présomptueux de poser même le pied.

Acceptons-nous sans réserve ni arrière-pensée l'existence d'un tel amour envers nous dans le coeur de Jésus, de cet amour que ce livre nous présente? Nous rend-il heureux? Nous devons à Dieu, notre Père, l'amour d'enfants; à Dieu, notre Sauveur, l'amour de rachetés, et l'amour de disciples à Jésus, notre Maître et Seigneur. Mais quel amour devons-nous avoir pour ce qu'il a dans son coeur pour nous? Comment y répondrons-nous d'une manière qui en soit digne? Le Cantique nous l'enseigne; mais cela introduit l'âme dans le sanctuaire, et quelle douleur, quelle honte, quel trouble de coeur, s'élèvent en nous, lorsque nous réfléchissons au fait que nous y demeurons si peu! Que de choses cela dit contre nous!

Le Cantique ne nous présente pas les caractères de l'amour filial, ni de l'amour dû à un bienfaiteur. Nous y trouvons plutôt l'expression de l'amour des épousailles, dans le coeur de Christ et dans le nôtre. La joie d'entendre la voix de l'Epoux est accomplie ici dans le coeur du saint, comme elle l'était dans l'âme de Jean le Baptiseur. Quels sont donc les caractères d'une affection dominante telle que celle-ci, et quelle en sera la puissance lorsqu'elle règne en nous?

Quant au *service*, elle le rend agréable. Dire que le service pour l'objet de cette affection est «parfaite liberté», est de beaucoup trop froid. Elle rend le service infiniment agréable, même lorsqu'il appelle à la peine et au renoncement, et elle le fait accomplir sans le souci qu'aucun oeil le voie ou qu'aucun coeur l'approuve, si ce n'est l'oeil et le coeur de Celui qui est son objet. Cette affection ne prend point garde si d'autres sont ou non capables d'apprécier ses voies. Elle a tout le fruit qu'elle ambitionne pour son service, si son objet l'approuve, et lui accorde à la fin la joie de sa présence.

Quant à la *société*, cette affection n'en désire d'autre que celle de son objet. S'il n'y a point de lassitude ressentie dans le service, il n'y a pas non plus d'ennui dans la solitude. Tout ce que l'âme désire, c'est la présence de Celui qui domine dans le coeur. Le sentiment de solitude n'existe point, lorsque lui *seul* est présent; et il n'y a pas de sentiment de *satiété* bien qu'il soit toujours présent.

Quant à l'*autorité de son objet sur l'âme*, elle maintient sa place, ai-je besoin de le dire, sans y souffrir de rival. Son objet est l'homme de son coeur. Elle brise les liens et coupe les cordes des autres désirs. Elle nous fait déprécier toutes choses, sauf une seule. Elle peut s'occuper d'autres choses, mais ce n'est qu'en passant. Elle a son regard toujours arrêté vers son propre objet, même si d'autres sont, pour un moment, au premier plan. Elle regarde vers lui à travers les treillis (chapitre 2: 9), et elle n'estime les autres choses qu'en raison de leur relation avec lui. Cette sainte affection réprimera les mauvaises tendances du coeur et cultivera celles qui sont droites, car en la retenant, nous ne tiendrons pas compte de ce qui blesserait la vanité, et ne ferons pas attention à ce qui satisferait l'orgueil; mais elle ouvrira la voie et fortifiera le coeur et la main pour les choses grandes et généreuses.

Quelle intensité d'amour et, en même temps, quelle pureté! L'âme est rafraîchie par la pensée que nous avons été créés susceptibles de semblables affections. Mais souvenons-nous que partout où une semblable ardeur de sentiment se montre, elle fait injure à Dieu et à elle-même, si elle n'est pas consacrée à Dieu. La noblesse même d'un tel sentiment, est le titre que

Dieu a sur lui. Il ne faut pas chercher à *l'anéantir*, mais à le *transfigurer*. «Je ne voudrais pas», a dit quelqu'un, «qu'il fût englouti par la mort, ce destin commun à toutes les affections terrestres, mais qu'il fût ennobli par un sort semblable à celui de Hénoc et d'Elie, qui, ayant cessé de converser avec les mortels, ne moururent pas, mais furent transportés au ciel».

Prêtons l'oreille à ces paroles. Notre coeur a été fait profondément capable d'amour, et Christ est l'objet qui lui est présenté. Il se propose lui-même à nos affections, et réclame dans nos coeurs la place suprême. «Celui qui aime père et mère plus que moi», dit-il, «n'est pas digne de moi». Quelque sentiment d'affection qui existe dans l'âme, c'est le droit de Dieu qu'il se porte au plus haut degré vers lui. Agir autrement serait ne pas reconnaître Dieu comme tel. Si chacun des désirs de notre coeur ne se tourne pas vers lui et ne tend pas à lui apporter les plus riches et les plus abondantes offrandes, ce n'est pas de *l'adoration*.

C'est là ce dont nous pouvons aisément convenir, mais nous avons besoin d'un accroissement de grâce pour être de tels adorateurs. De même que, chez les Israélites, il y avait des parfums de drogues odoriférantes qu'il n'était pas défendu d'employer pour soi et ses amis, mais qu'il y en avait un plus précieux et d'une composition particulière, que Dieu avait réservé pour son service, et qu'il eût été sacrilège d'employer pour un autre usage, de même il y a certains degrés d'affection que nous pouvons accorder à d'autres, mais il existe une force d'amour, une amplitude d'affection qui n'appartient qu'à Dieu (Exode 30: 34-38). C'est une idolâtrie, si cet amour est donné à une créature; c'est de l'adoration quand Dieu en est l'objet.

Vérité solennelle, mais vérité bienfaisante! N'est-ce pas chose précieuse de savoir que notre Seigneur réclame nos coeurs et nos affections? Quelqu'un de nous, bien-aimés, a-t-il lu «le premier et grand commandement», sans se réjouir, au moins quelquefois, de la grâce qui veut bien demander cela de nous? (Marc 12: 30). N'est-ce rien pour nous que Dieu lui-même apprécie notre amour au point de nous dire: «Mon fils, donne-moi ton coeur»? Cette vérité faisait les délices des vierges sages. Plusieurs étaient sorties avec elles, professant la même attente: les vierges folles avaient des lampes et avaient pris leur place dans la même et commune profession. Mais les vierges sages avaient compris ce qu'il fallait durant l'absence de l'Epoux et pendant l'espérance de son retour. Elles s'étaient dit: «Que le délai soit long ou court, il faut attendre, car rien d'autre que sa présence ne peut nous satisfaire». Que la nuit de son absence dût durer plus ou moins longtemps, elles l'ignoraient. Ce pouvait être, quant à la durée, une nuit d'été ou une nuit d'hiver; mais leur coeur sentait profondément que rien ne la terminerait, que rien ne changerait l'ombre de la mort en radieux matin, sinon la présence de l'Epoux. Sur ce point, leurs âmes étaient fixées, et, en conséquence, elles avaient pris, non seulement leurs lampes, mais aussi de l'huile dans leurs vaisseaux. Elles s'étaient préparées pour une attente nocturne, elles comptaient sur un temps de ténèbres, jusqu'à ce que Jésus revînt. L'attente de leur coeur était dirigée sur lui avec une telle intensité, que sa présence seule pouvait changer leur espérance en jouissance. Jusqu'à ce moment, elles devaient attendre, attendre et attendre encore. «Espérez parfaitement», c'est ce qu'elles se

proposaient de faire, «dans la grâce qui vous sera apportée à la révélation de Jésus Christ». Elles espéraient en *adorant*.

La première fraîcheur s'est fanée, sans doute. Cela peut, en quelque sorte, nous soutenir, nous qui connaissons la stupidité et la pesanteur de nos coeurs. L'éclat de ce moment où la lampe fut d'abord allumée, s'est obscurci. «Comme l'époux tardait, elles s'assoupirent toutes et s'endormirent». Mais la réalité du suprême délice en Christ et du désir de l'âme après lui, n'était point évanoui. Les vaisseaux avec l'huile étaient toujours à côté des vierges endormies. Il n'était pas besoin d'aller *acheter* l'huile, il fallait seulement *s'en servir* de nouveau.

Combien tout, dans cette parabole, nous montre ce qu'est le coeur qui s'attache à Jésus! Et le Cantique de Salomon exprime le même amour:

O Jésus! ton amour remplit toute mon âme;
Toi, ma seule espérance, objet de mes désirs,
Bien-aimé que mon coeur à chaque instant réclame,
En Toi sont mes plaisirs!

Mes chants montent vers Toi; des célestes phalanges
Les choeurs harmonieux se joignent à ma voix,
Pour dire et célébrer tes divines louanges,
Comme aux jours d'autrefois.

Ils acclamaient ravis, en extase profonde,
Le dessein de ton coeur, ce mystère nouveau,
Lorsque tu venais prendre, ô Créateur du monde,
La crèche pour berceau.

Amour, divin amour, tu parus sur la terre,
Tu marchas ici-bas en butte à la douleur,
Et tu laissas ta vie à la croix du Calvaire
Pour acquérir mon coeur.

O Jésus! Toi ma vie, et ma paix et ma joie,
Il est à Toi ce coeur, à Toi seul pour toujours;
Lumière de mon âme en sa terrestre voie,
Ma force et mon secours!

L'Eglise accueille ces soupirs comme ne dépassant pas la mesure des affections de l'âme, et nous en avons besoin pour nous rendre heureux et pour affranchir nos coeurs. C'est ainsi que Dieu nous délivre de la tyrannie des désirs charnels et mondains; c'est le moyen par lequel l'Esprit dépouille de leurs attraits et de leur puissance les choses qui séduisent et remplissent le coeur; c'est par là qu'il élève l'âme au-dessus des agitations produites par des craintes serviles. Voyez la puissance irrésistible d'une semblable affection chez la pauvre pécheresse de Luc 7. Le coeur rempli de son objet, elle reste sourde aux opprobres, et son regard ne s'arrête pas sur le luxe de la demeure du pharisien et la richesse de son festin. Une seule personne l'attire; tout le reste, le maître de la maison et ses hôtes, n'existent pas pour elle. Voilà la *puissance* de l'amour en elle. Et quelle en était la *valeur* pour Christ? Rien de ce que dicte ou produit cette affection ne passe inaperçu de lui. Il apparaît d'abord silencieux et

recevant passivement les offrandes de la pécheresse; mais il a pris garde à tout ce qu'elle a fait. Les larmes et les baisers, l'onction versée sur ses pieds, et ses pieds essuyés avec ses cheveux, tout a été inscrit dans le livre de sa mémoire, et c'est là que tout se retrouve quand le moment d'ouvrir le livre est arrivé.

Remarquez la même chose en Marie de Magdala au sépulcre. Elle voit les deux anges. Ils étaient éblouissants de lumière et d'une beauté céleste, merveilleux à contempler pour des regards mortels. Mais que lui importait toute cette splendeur? Le corps mort de son Seigneur était son objet, l'image chérie qu'elle avait dans son cœur, et son désir de le trouver éclipsait à ses yeux les splendeurs mêmes du ciel. Tel fut David autrefois, lorsque son âme était remplie de joie dans le Seigneur. Il danse devant l'arche et s'abaisse ainsi au dernier point, selon le jugement de l'homme. Il saute et danse de toute sa force devant l'Eternel, et s'il y a de la honte en cela, il se rendra «encore plus vil» (2 Samuel 6: 14, 16, 22). Zachée n'était pas un roi comme David, mais un simple citoyen de Jéricho, mais l'Esprit unit dans une même affection le riche et le pauvre, le puissant et l'homme de bas étage, l'intelligent et le simple, et nous voyons Zachée qui, ne pouvant percer la foule, n'arrête point sa pensée sur l'étrangeté de son action, et monte sur un sycomore pour satisfaire l'ardent désir qui commande à son cœur.

Ah! bien-aimés, plutôt à Dieu que ces sentiments de ferveur remplissent davantage nos cœurs! Combien il serait à désirer que nous accueillions Christ dans nos âmes avec toute la vivacité de cet amour qui garde soigneusement et embaume, pour ainsi dire, son objet dans le cœur. Quel ciel ce sera, s'il est à nous de cette manière, nourrissant ce feu dans nos âmes, et nous faisant connaître en lui-même et dans ses beautés cet amour céleste, toujours fervent et qui dure à jamais!

Puissent nos cœurs soupirer après lui! C'est là le souffle qui se fait sentir dans le Cantique. Ce n'est pas l'amour filial, ni l'amour de gratitude qui enverra jamais un message tel que celui-ci: «Dites-lui que je suis malade d'amour» (chapitre 5: 8). C'est plus que cela. Tel n'est pas le langage des affections dont nous venons de parler, mais tel est celui du Cantique. Ainsi ce livre exprime, d'une manière mystique, les épanchements de Christ et d'une âme vivante et qui lui est fiancée — le tout jaillissant de la foi qui donne à l'âme l'heureuse, assurance de son acceptation et de la faveur de Dieu par Jésus, tout pauvres que nous sommes.

Quant à la structure du livre, il est aisé d'y voir alternativement les paroles de l'épouse ou la bien-aimée, et celles de l'Époux, le bien-aimé. D'autres interlocuteurs s'y font parfois entendre. Les sens spirituels des saints doivent être exercés à discerner le commencement et la fin des différentes parties qui se rapportent à chacun de ceux qui parlent, et à interpréter les saints mystères qu'ils expriment. On y trouvera assurément bien des lumières et bien des jouissances. Mais que l'ensemble soit une allégorie, personne n'en doutera. La figure dont se sert l'auteur est celle des relations de deux fiancés; l'amour du Christ et de l'âme fidèle est le sens mystique (*). Les pensées suivantes qu'exprime un autre sur ce sujet, me semblent justes: «Il y a des manifestations de l'amour du Seigneur, et des affections du cœur envers lui, le Fils de Dieu, qui peuvent bien emprunter le langage de la plus tendre et de la plus puissante des affections qui existent parmi les hommes». Ainsi nous lisons: «De la joie que le fiancé a de sa

fiancée, ton Dieu se réjouira de toi» (Esaïe 62: 5). «L'Eternel ton Dieu, au milieu de toi, est puissant; il sauvera; il se réjouira avec joie à ton sujet; il se reposera dans son amour, il s'égayera en toi avec chant de triomphe» (Sophonie 3: 17). «Et le roi désirera ta beauté» (Psaumes 45: 11). «Maris, aimez vos femmes, comme aussi le Christ a aimé l'assemblée» (Ephésiens 5: 25). Ces passages et d'autres semblables, ainsi que plusieurs types historiques dans l'Ecriture et quelques ordonnances de la loi, justifient cette pensée, comme le fait aussi le caractère du travail que l'Esprit opère parfois dans l'âme des saints.

(*) Bien qu'en premier lieu il s'agisse des relations de Christ et du résidu. (*Note du traducteur*)

* * *

La divine autorité de ce livre n'a jamais été mise en question d'une manière digne de la moindre attention de la part de ceux qui marchent simplement dans la lumière de Dieu, et qui récuse l'homme et ses pensées et sa sagesse. «Où est le sage? où est le scribe? où est le disputeur de ce siècle?» Ce livre a toujours été reçu et honoré par les Juifs comme étant une partie des «oracles de Dieu» qui leur ont été confiés (Romains 3: 2), et comme tel il a reçu la sanction de Christ et du Saint Esprit dans les apôtres. Personne ne peut hésiter un moment à admettre sa valeur pour l'âme du fidèle. Quelqu'un a dit avec justesse: «Nous ne pouvons que deviner plusieurs de ses beautés, mais dans les mains d'un chrétien, il brille d'un éclat bien plus grand que ne pouvaient le discerner ceux qui le lisaient aux jours de Salomon. Car si, par rapport aux figures employées dans l'allégorie, quelques-unes de leurs beautés peuvent être perdues pour nous, le sens mystique qui y est caché est mis plus en lumière, et est manifesté avec plus de certitude au croyant sous la dispensation évangélique». — «Car je vous dis que plusieurs prophètes et rois ont désiré de voir les choses que vous voyez, et ils ne les ont pas vues» (Luc 10: 24).

Il n'y a, dans le Cantique, rien qui se rapporte au fait, au fondement ou à la nature de notre acceptation devant Dieu. Ce sont choses déjà réglées. Comme je l'ai fait remarquer auparavant, c'est *sur* leur existence que la communion est basée: on sait que l'on est accepté de Dieu. Ce que nous avons ici, c'est l'âme ayant ses délices en Christ, c'est l'âme occupée de lui. Ce n'est pas le fait que l'on trouve Christ, ni la confession des péchés. Assurément la communion est celle d'un *pécheur*, mais d'un pécheur qui se sait pardonné, accepté et aimé. Et s'il y a quelque douleur ou repentance sentie ou reconnue, ce n'est pas à cause de quelque souillure ou de quelque transgression manifeste, mais à cause de quelque négligence, de quelque froideur momentanée, de quelque faiblesse, à maintenir ou à cultiver la juste ferveur de l'âme. Cela doit être soigneusement noté. Rien de grossier, ni même de manifeste dans la conduite, rien d'établi comme habitude ne se découvre ici, rien de ce qu'aurait pu craindre une âme qui n'aurait pas été déjà dans une communion simple et sérieuse avec Jésus. C'est seulement *une paresse de coeur actuelle et momentanée* qui se découvre parfois. La repentance même et la confession y sont d'une nature qui fait comprendre la délicatesse de l'âme qui peut les sentir et les exprimer. La touche en est si tendre que la perception même que l'on en a, montre combien est délicat l'organe qui la ressent.

Dans quel élément nous nous trouvons ici! Oh! bien-aimés, combien nos sentiments sont grossiers en comparaison! Nos pauvres âmes sont rarement dans cette atmosphère. Elles sont souvent engagées à faire de nouveau les premières oeuvres, à s'attrister à cause de l'avantage que les convoitises ont pris sur nous, ou parce que nous nous sommes laissés surprendre et entraîner par l'ardeur d'un mauvais caractère, et à cause d'autres choses semblables. Mais tout ce travail de l'âme nous tient au-dessous de ce pur et spirituel délice que l'on trouve en Christ, de cet ardent amour, de ce souffle embaumé que l'on respire sur la montagne de la myrrhe et la colline de l'encens, de la culture et de la garde du jardin des aromates, toutes choses qui nous sont présentées ici d'une manière si précieuse. Assurément nous les connaissons bien peu. Dieu est-il notre suprême joie? Est-ce dans les chambres du roi, dans des pensées de gloire, que nous marchons? Notre nard exhale-t-il son parfum pour saluer notre Seigneur, et notre âme est-elle en état de l'appeler de ce doux nom «mon bien-aimé», au-dessus de tout? Il serait bon que de telles affections remplissent nos coeurs et les dominent. Alors nous serions armés de manière à rencontrer nos ennemis et à remporter sur eux une entière et sûre victoire; nous serions forts pour dompter les désirs importuns et chasser les pensées qui nous souillent si souvent, et nous pourrions, dans le langage figuré d'un autre, dire: «De même que, par une belle matinée, le soleil levant vient nous visiter et fait disparaître les brillantes étoiles qui ornaient notre hémisphère, et dissipe en même temps les ombres épaisses de la nuit», ainsi s'évanouit tout ce qui obscurcit l'horizon de nos âmes. Les convoitises n'ont aucune puissance sur une âme qui est ainsi occupée de Christ, et «la joie de l'Eternel» est alors en réalité «notre force» (Néhémie 8: 10). Quelle demeure s'ouvre ici pour la foi afin que nous y entrions! Quelle salle de festin pour l'âme! Combien distantes des craintes et des troubles de la conscience sont ces régions de paix! C'est le pays où se fait entendre la voix de la tourterelle, où le figuier embaume, où les vignes en fleur exhalent leur parfum; c'est le jardin du bien-aimé, avec ses fruits exquis!

Mais où est-elle la foi précieuse qui nous fait entrer et marcher dans ces choses? Combien nous avons besoin de crier à Dieu pour que nos coeurs soient élargis dans les entrailles du Christ Jésus! Etre occupé de ces affections célestes a son influence sur l'âme entière. Elle est ainsi fortifiée et sanctifiée, car toute question relative à notre *position* est déjà réglée, notre énergie pour *rencontrer la tentation* est accrue, et ainsi la *liberté* et la *pureté* de l'âme sont assurées. En effet, comment la pensée de la *condamnation* ou comment la *tentation* à la souillure trouveront-elles place, si le croyant cherche à arriver toujours plus haut dans la lumière et la joie d'une semblable communion avec Jésus? Cela ne le conduira-t-il pas plus loin que la simple délivrance de l'esprit de servitude ou du mal pratique? N'est-ce pas la méthode divine pour le rendre plus que vainqueur?

Comme exprimant cette communion, le Cantique des Cantiques convient à chaque fidèle. Je ne veux pas dire que nous ayons tous nécessairement à suivre un même chemin d'expérience, à y aller de la même manière d'un degré à l'autre. Mais à mesure que s'accroît dans l'âme la connaissance de Jésus, à mesure s'accroît aussi l'expérience que l'âme fait de lui. Et, en cela, il faut qu'il y ait *progrès*, comme nous lisons: «Crissez dans la grâce et dans la

connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ» (2 Pierre 3: 18). A mesure que les diverses relations dans lesquelles le Seigneur est avec nous seront saisies et embrassées par l'âme, des expériences correspondantes se produiront, car c'est par l'expérience que nous entrons dans la puissance de ces relations. Et je pense que, dans le Cantique, nous trouvons les diverses expressions des sentiments de l'âme aux différents points de son voyage, depuis le premier réveil jusqu'à la pleine et entière jouissance. Ce n'est pas l'expérience de Rebecca, lorsque s'éveille d'abord en elle la pensée de quitter la Mésopotamie, ni celle de Ruth, lorsqu'étant encore en Moab, elle est prête à prendre le Dieu de Naomi pour son Dieu, ni lorsque, plus tard, elle glane dans le champ de Boaz; mais c'est l'exercice de coeur de Rebecca lorsqu'elle est en chemin pour aller trouver Isaac, écoutant les récits pleins de sagesse et de grâce de celui qui la conduit à travers le désert; c'est le sentiment de Ruth, lorsqu'aux pieds de Boaz, elle réclame son nom et sa main.

Tel est le sens caché de ce livre. Et nous pouvons d'autant plus admirer la perfection de l'Esprit en renfermant des choses aussi précieuses dans un si petit volume. C'était d'un caractère trop intime pour être longuement développé. Sa valeur est intérieure; ce sont les retraites cachées du temple. Les Juifs le nommaient «le saint des saints;» et le saint des saints était, dans le tabernacle, la partie la plus petite et la plus retirée. Il exprimait le plus profond et le plus intime caractère de communion avec Dieu. Il y avait une communion à l'autel d'airain et à la cuve d'airain dans le parvis; il y en avait une autre dans le lieu saint, à la table des pains de proposition, au chandelier et à l'autel d'or; puis une autre encore, en la présence de l'Eternel lui-même, dans le lieu très-saint, et c'est ce dernier caractère de communion qu'exprime le Cantique. Il se peut que l'âme n'ait pas la capacité d'y entrer en tous temps. Ruth n'aurait pas été disposée à se coucher aux pieds de Boaz, lorsqu'elle vint comme glaneuse dans son champ. Elle avait besoin d'être instruite par Naomi avant d'entrer dans l'aire où l'on battait le blé.

Le livre, dont nous nous occupons, s'ouvre en montrant l'âme exprimant ce que nous venons de dire. Elle commence par un puissant et fervent désir vers *lui*, s'efforçant de le saisir d'une manière plus intime qu'elle ne l'avait encore fait. C'est comme si le fidèle avait la conscience d'être dans une condition inférieure à celle qui devrait le satisfaire. Parfois l'âme se repose simplement sur le ferme fondement des doctrines, comme, par exemple, sur cette parole: «Le sang de Jésus Christ nous purifie de tout péché». C'est la puissance simple et certaine d'une telle vérité qui seule répond quelquefois aux besoins de l'âme. Mais, d'autres fois, le terrain sur lequel nous sommes établis comme pécheurs sauvés, est bien compris, on y repose entièrement, et c'est alors le Seigneur lui-même que l'âme désire. Telle est la condition décrite par ces paroles: «Qu'il me baise des baisers de sa bouche». Elle avait gardé les vignes, elle s'était occupée de choses étrangères, et maintenant elle apprend que sa propre vigne a été négligée, «je ne l'ai point gardée», dit-elle. Alors elle soupire après les choses plus profondes d'une communion personnelle. Le fidèle, laissant la place de Marthe et prenant celle de Marie, désire paître sous les yeux de Celui qu'aime son âme, et être nourri de sa propre main, et non de celle d'un autre. Et à la fin, l'âme apparaît comme connaissant qu'elle

est *gardienne de sa propre vigne* (chapitre 8: 12). Au commencement, nous l'entendons se plaindre qu'elle a dû garder les vignes d'autrui et qu'elle n'a point gardé la sienne (chapitre 1: 6); mais maintenant, elle a la conscience d'être davantage chez elle, de s'occuper plus de sa propre vigne. Elle n'est plus, comme Marthe, occupée et embarrassée de beaucoup de choses, mais, ainsi que Marie, elle est aux pieds de Jésus, dans une communion personnelle avec lui.

Voilà le progrès, l'heureux progrès dont l'âme a conscience, et qu'elle fait en passant par ces différents exercices. Elle a atteint un ordre de communion plus élevé avec le Seigneur, et elle désire y continuer jusqu'à ce que Jésus vienne.

Le style même de l'ouvrage est aussi celui qui convient au coeur placé sous l'empire d'une affection dominante. «Qu'il me baise des baisers de sa bouche;» c'est comme Marie de Magdala s'adressant à celui qu'elle croit être le jardinier: «Si tu l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis». Toutes deux *parlent* de Christ, mais ni l'une ni l'autre ne le *nomment*. Car le coeur avait auparavant été occupé des pensées qui concernent Christ; elles précédaient ce qui se présente à lui maintenant. C'est de lui que le coeur était rempli. Or ceux qui sont eux-mêmes remplis de Christ sont disposés à penser que les autres le sont de même. Tel est aussi le langage de l'apôtre qui *parle* du jour de la gloire et du royaume, sans le *nommer* autrement que par ces mots: «ce jour». «Je sais qui j'ai cru, et je suis persuadé qu'il a la puissance de garder ce que je lui ai confié, jusqu'à *ce jour-là*», et encore: «Désormais m'est réservée la couronne de justice que le Seigneur, juste juge, me donnera dans *ce jour-là*» (2 Timothée 1: 12; 4: 8).

Ce sont bien là et le style et les paroles de l'esprit renouvelé qui contemple à la fois le Seigneur et la gloire. Combien ces affections sont précieuses! La vérité ou la doctrine de l'Évangile n'est pas un froid et rigide système, et nos âmes doivent le savoir. Elle est parfois présentée, il est vrai, sous forme de propositions et d'arguments, tirant des conclusions de prémisses adéquates et bien établies; mais cependant l'Évangile fait appel aux plus chaudes affections, et y pourvoit abondamment. Le Cantique des Cantiques lui-même ne va jamais au delà des limites strictes de l'Évangile — il ne dépasse jamais la mesure que prescrivent les plus exactes règles de la vérité évangélique. C'est pourquoi nous devons l'interpréter à la lumière des Écritures doctrinales, et celles-ci, à leur tour, seront lues d'une manière profitable en y introduisant la chaleur d'affection que respire le Cantique. L'apôtre dit: «Je vous ai fiancés à un seul mari, pour vous présenter au Christ comme une vierge chaste» (2 Corinthiens 11: 2). Cela suppose tout ce qui est dans le Cantique; et de même l'Évangile, dans sa plus stricte acception, expliquera tout ce qui est dans le Cantique de Salomon. Celui-ci décrit les affections qui conviennent aux vérités et aux révélations que l'Évangile enseigne ou expose. Mais ce point étant d'une grande importance, je désire en donner quelques exemples.

Dans le Cantique, le Seigneur envisage le saint comme tout à fait digne d'amour. Tel est, en effet, le croyant à ses yeux. Celui-ci n'est en lui-même qu'un pauvre pécheur, mais, par la foi, il a revêtu la beauté de Christ. Il est «en lui». Il est «justice de Dieu en lui;» il est «agréé dans le Bien-aimé». La foi seule lui donne toute cette beauté. Il a été baptisé pour Christ et a

revêtu Christ. Telle est la beauté du croyant, et il est digne d'amour aux yeux de Christ, ainsi que l'exprime à maintes reprises le Cantique.

Et dans cette forme de beauté, il n'y a en réalité aucune tache, car c'est de Christ lui-même que le croyant est revêtu. «La plus belle robe» du Père est sur lui. Il brille donc d'une beauté toute pure. C'est ce que nous enseigne la doctrine de l'Évangile, et, dans le Cantique, Christ exprime les délices qu'il trouve dans la beauté du croyant. Telles sont les harmonies entre les évangiles et le Cantique.

Mais allons plus loin. Dans le mystère de Christ et du croyant, Christ a une montagne de la myrrhe vers laquelle il invite ici le croyant à tourner ses pas, et Paul nous exhorte ainsi: «Si donc vous avez été ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu». Le croyant monte avec Jésus sur ces hauteurs célestes, comme il y est invité ici et comme l'Évangile l'y exhorte. Sa conversation est dans le ciel. En Christ et avec Christ, il est assis dans les lieux célestes, et il savoure la myrrhe et l'encens pur qui s'y trouvent.

De plus, le Seigneur prend ses délices dans les grâces qu'il trouve dans le saint. Il demeure, avec un amour auquel il se complaît, dans le croyant qui marche dans l'Esprit devant lui (Jean 15: 10). L'âme est alors, à ses yeux, un jardin clos, une source fermée, une fontaine scellée (Cantique des Cantiques 4: 12). C'est ainsi qu'il est dit que l'Esprit, dans le croyant, est une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle (Jean 4). Il a, en *lui-même*, la bonne odeur des aromates et la source abondante d'eau vive, dont le parfum et la fraîcheur réjouissent son Seigneur. Tel est l'enseignement de l'Évangile et tel est le langage de Christ dans le Cantique. Il prend son plaisir dans ce qui est produit en nous par l'Esprit, aussi bien que dans ce dont nous sommes revêtus par la foi. Il a sa joie dans la communion de ses élus ici-bas, comme dans le ciel où il est monté.

Toutes ces choses nous sont amplement enseignées dans l'Écriture. «Ecoute, fille! et vois, et incline ton oreille; et oublie ton peuple et la maison de ton père; et le roi désirera ta beauté, car il est ton seigneur: adore-le» (Psaumes 45: 10, 11). Il y a ici quelque chose de plus que la beauté *imputée*. Nous voyons en elle une grâce qui attire son Seigneur. Elle a oublié son peuple et la maison de son père, de sorte que le Roi la désire; et elle le reconnaît comme son Seigneur et se prosterne devant lui. Elle lui donne son cœur et lui rend hommage. Toute cette grâce si pleine d'attraits et si bien appropriée se trouve en Rebecca. *Elle* quitte *tout pour Isaac*. Elle oublie son peuple et la maison de son père, et s'en va à travers un désert inconnu, en compagnie d'un étranger, dans la simplicité et le dévouement d'un cœur qui s'est donné sans partage. Et lorsqu'elle arrive auprès de celui pour qui elle a consenti à tout abandonner, *elle descend de sa monture et se couvre de son voile*. Elle revêt l'ornement d'un esprit doux et paisible; elle se présente parée de timidité et de modestie. Elle aime et cependant s'incline; et Isaac met son affection en elle. C'est ainsi que l'Église est *soumise* à Christ, et cependant *l'aime* d'un amour virginal¹ (Ephésiens 5: 24; 2 Corinthiens 11: 2).

(*) L'affection engendre la confiance. Rebecca se remet entre les mains d'Eliézer, sans demander *ni son père, ni son frère, pour l'escorter*. Ainsi, plus notre amour pour Jésus est simple, plus notre âme

s'abandonne à lui et à ses soins avec confiance, sans nous appuyer sur la chair, ni sur aucune autre chose.

Dans le Cantique, nous trouvons l'Esprit de Christ invitant le fidèle à jouir de la liberté de la dispensation actuelle, et à respirer l'atmosphère d'une demeure où l'on entend le cri de l'adoption. La saison froide et sombre est passée, le temps de cette dispensation qui gardait l'âme dans la servitude et dans la crainte, n'est plus. La voix de la tourterelle se fait entendre, la voix de cet amour qui chasse la crainte. «Les ténèbres s'en vont, et la vraie lumière luit déjà» (1 Jean 2: 8), dit Jean, comme s'il avait eu le Cantique dans sa pensée. Le fidèle devrait maintenant se lever, ainsi que le dit le bien-aimé: «Lève-toi, mon amie, ma belle, et viens!» et prendre sa place comme tel, dans la pleine conscience de la pureté et de la beauté personnelles qu'il possède par grâce, et dans l'entière assurance de la parfaite faveur et du bon plaisir de son Seigneur. Il doit mettre de côté «l'esprit de crainte», et être rempli de «l'esprit de puissance, et d'amour, et de conseil», car tout dans cette dispensation n'est que joie. Les fleurs paraissent sur la terre, et les chants des oiseaux se font entendre. Tout est promesse, et gage, et sceau, et onction (2 Corinthiens 1: 20-22). Et si la fiancée du cantique dit: «Pendant que le roi est à table, mon nard exhale son odeur», la femme disciple, dans l'évangile, oint les pieds de Jésus d'un «parfum de nard pur de grand prix» (Jean 12: 3).

Remarquons, en accord avec ce qui précède, combien les simples récits des évangiles justifient plusieurs des plus tendres épanchements du Cantique. Si le bien-aimé veille sur l'âme restaurée avec le soin le plus exquis, ne permettant pas que des pieds indiscrets viennent troubler le repos de la bien-aimée (chapitre 2: 7), que fait Jésus dans l'heureuse maison de Béthanie? Ne réprime-t-il pas l'agitation de Marthe? (Luc 10: 41).

Les grands principes moraux de la vérité se trouvent aussi pleinement et exactement présentés ici, bien que sous des traits délicats et spirituels. L'apôtre Jacques dit: «Vous demandez, et vous ne recevez pas; parce que vous demandez mal, afin de le dépenser pour vos voluptés» (Jacques 4: 3); et dans notre livre, nous lisons: «Sur mon lit, durant les nuits, j'ai cherché celui qu'aime mon âme, je l'ai cherché, mais je ne l'ai pas trouvé» (chapitre 3: 1). Le grand principe moral qu'il y a une recherche qui n'aboutit pas, se trouve dans l'un et l'autre passage, mais le second l'expose d'une manière beaucoup plus sensible et délicate que l'autre. «*Sur mon lit*» implique une certaine insouciance ou nonchalance d'esprit. Le lit peut être un lieu de méditation (Psaumes 63: 6), mais non de recherche, car la recherche demande l'action. Ainsi, celui qui cherche le Seigneur «sur son lit», dans l'insouciance ou la pesanteur d'esprit, ne le trouvera certainement point. Il faut, auparavant, qu'il ait passé sous la discipline décrite ici (chapitre 3: 1-4).

Si Christ exprime à maintes reprises dans ce livre la satisfaction profonde que son cœur trouve dans l'âme fidèle, avons-nous moins dans l'enseignement direct des Écritures? Ne lisons-nous pas qu'au commencement «ses délices étaient dans les fils des hommes»? et qu'à la fin, lorsqu'il «verra du fruit du travail de son âme», il sera «satisfait»? (Proverbes 8; Esaïe 53). Si le pauvre pécheur trouve en lui sa satisfaction, lui trouve la sienne dans le pauvre pécheur. La femme, au puits de Sichar, oublia sa cruche pour lui, mais lui oublia *sa soif* pour

elle, et cela est plus grand. Et ensuite, dans la même jouissance de son coeur, il dit à ses disciples: «J'ai à manger d'une viande que vous ne connaissez pas» (Jean 4: 32).

Le pouvoir que nous avons de rafraîchir l'esprit de notre Seigneur, du premier jusqu'au dernier moment de notre course chrétienne, est pleinement reconnu dans l'Écriture. Notre première confiance en lui comme pécheurs le fait, pour ainsi dire, asseoir à un festin (comme nous venons de le voir en Jean 4: 32); en Luc 15: 6, «il se réjouit avec ses amis», car il y a de la joie parmi les anges à cause de la brebis retrouvée, et le retour d'un égaré le remplit de la même joie. Lisez l'expression de l'amour divin à l'égard d'Ephraïm repentant, en Jérémie 31: 20: «Ephraïm m'est-il un fils précieux, un enfant de prédilection? Car depuis que j'ai parlé contre lui, je me souviens de lui encore constamment; c'est pourquoi mes entrailles se sont émues pour lui; certainement j'aurai compassion de lui, dit l'Éternel!» Et que ne vaut pas à l'oeil du Seigneur et pour son coeur, la marche fidèle des saints et leurs allées et venues dans le sanctuaire! «Un esprit doux et paisible» n'est-il pas d'un grand prix devant Dieu? La conduite pure du croyant ne lui *plaît*-elle point? ne communique-t-elle point du plaisir et des délices au coeur de Dieu? (1 Thessaloniens 4: 1). La promesse du Seigneur qu'il se manifesterà à nous et fera sa demeure chez nous, rend témoignage à ce bon plaisir qu'il trouve en nous (Jean 14: 21, 23).

Tout cela vient à l'appui de ce que nous suggère le Cantique des Cantiques. Dans les évangiles, aussi bien que dans ce livre, ne voyons-nous pas Christ porté sur les chars d'Hamminadab, les chars de son peuple de franche volonté? (chapitre 6: 12). Où est-il transporté par le rapport que lui font les soixante-dix disciples en revenant près de lui? Où le désir que les Grecs ont de le voir élève-t-il son âme? (Luc 10: 17, 18; Jean 12: 21-23). Et la foi d'un centurion d'entre les gentils, après avoir tenu pour un moment son esprit dans les délices et l'admiration, le transporte bien au delà, dans la gloire, quand de l'orient et de l'occident, il en viendra plusieurs qui s'assièront avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume des cieux (Matthieu 8: 8-11).

Mais l'affection qui peut être ainsi *satisfaite*, peut aussi être *blessée*. C'est une des choses propres à l'amour. Ou peut attrister le coeur aimant aussi bien que le rafraîchir. C'est ce que nous trouvons à l'égard de l'amour du Seigneur, soit dans le Cantique, soit dans les évangiles, de même que nous lisons aussi dans les épîtres: «N'attristez pas le Saint Esprit de Dieu, par lequel vous avez été scellés pour le jour de la rédemption» (Ephésiens 4: 30). De plus, la fiancée, dans le Cantique, sait que les cieux (symbolisés ici par les montagnes et les collines) ont reçu son bien-aimé. Mais elle sait aussi que, bien qu'il soit là *chez lui*, comme une gazelle ou un faon de biche sur ses collines *natales*, il prend cependant son plaisir, à être en communion avec elle, et la visite, regardant avec amour à travers les treillis (chapitre 2: 8, 9). Elle sait aussi que son devoir est de veiller pour que rien d'étranger ne vienne la distraire et la troubler, de même que les gardiens des vignes veillent pour empêcher les petits renards d'y entrer et de les ravager. Toute cette vérité, cette jouissance, et cette énergie pratique, ne sont-elles pas souvent reconnues et affirmées avec force par l'enseignement de l'Évangile? Nous savons que les cieux ont reçu Jésus jusqu'au temps du rafraîchissement et du

rétablissement de toutes choses (Actes des Apôtres 3: 21); nous savons aussi qu'il fait à présent sa demeure dans le fidèle et se manifeste à lui et non pas au monde (Jean 14: 19-23), et nous savons qu'il doit y avoir en nous de l'énergie et de la vigilance, afin que nous marchions «selon l'Esprit», et non «selon la chair», si nous voulons goûter ces manifestations de lui-même à nos coeurs et en jouir.

Il y a un jardin où soufflent le vent du nord et celui du midi, afin qu'il rende ses fruits et exhale ses aromates, pour que le bien-aimé y vienne et en jouisse (chapitre 4: 16). Dans le style plus austère du Nouveau Testament, nous trouvons aussi cette pensée. Le Père lui-même est le cultivateur d'une vigne qu'il soigne; le fidèle, de son côté, est comme une terre qui boit la pluie du ciel, afin de produire des herbes utiles à celui par qui elle a été labourée (Jean 15; Hébreux 6).

Dans les images que nous présente le Cantique, Christ est représenté comme un amant à la porte de celle qu'il aime, lui demandant de le laisser entrer pour s'abriter contre «la rosée et les gouttes de la nuit» (chapitre 5: 2); et dans le Nouveau Testament, nous le voyons se tenant à la porte et frappant pour obtenir l'entrée du coeur rebelle, désirant être accueilli pour le faire revivre, et une vraie affection le lui accordera sûrement (Apocalypse 3: 20). Et il serait bon pour nous, bien-aimés, que notre tiédeur laodicéenne disparût, comme l'assoupissement et l'indifférence de la bien-aimée dans notre chant mystique (chapitre 5: 2-16).

Et je ne sache pas que la fiancée, en se félicitant constamment elle-même de l'amour du bien-aimé, soit en rien au-dessus de Paul, exprimant le même sentiment. Elle peut parler toujours de son bien-aimé comme étant à elle, et dit de plus: «Je suis à mon bien-aimé, et son désir se porte vers moi» (chapitres 2: 16; 6: 3; 7: 9). Mais Paul — quels que soient les labeurs et les peines de la vie — peut aussi toujours chanter en esprit: «Ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé, et qui s'est livré lui-même pour moi» (Galates 2: 20). Tel est le langage de l'apôtre, heureux dans l'assurance de l'amour dévoué de Christ pour lui (*).

(*) On explique ordinairement les paroles de l'apôtre comme si elles exprimaient son dévouement pour son Maître. Mais c'est ôter à ce verset sa beauté exquise. Paul y parle plutôt de la joie qu'éprouve son âme dans la connaissance d'un amour tel que celui de Christ pour lui.

Si, dans le langage mystique du Cantique, la bien-aimée dit: «J'ai pris plaisir à son ombre, et je m'y suis assise; et son fruit est doux à mon palais» (chapitre 2: 3), le style plus simple d'une épître n'a pas moins de ferveur: «Lequel, quoique vous ne l'ayez pas vu, vous aimez; et, croyant en lui, quoique maintenant vous ne le voyiez pas, vous vous réjouissez d'une joie ineffable et glorieuse» (1 Pierre 1: 8). Certainement nous voyons dans l'un et l'autre cas, le coeur en possession d'un objet qu'il sait capable de répondre à tous ses désirs.

Nous trouvons aussi, dans les différentes scènes de notre livre, les âmes à différents degrés d'élévation. Il y a la fiancée et «les filles de Jérusalem» (chapitres 1: 5; 2: 7; 3: 5, etc.). Combien cela est connu parmi nous, et peut se voir dans les exemples et les enseignements du Nouveau Testament! Tous les saints ne sont pas pleinement formés, tous ne sont pas

arrivés à leur entière stature, comme nous le voyons en figure, au chapitre 8, verset 8. Tous ne sont pas parvenus à la pleine liberté qui appartient à cette dispensation. Ceux-là réveillent la sympathie du fidèle qui est bien établi dans la grâce de Dieu, et pour eux, comme nous le dit ce verset, le coeur éprouve de la sollicitude et se sent appelé à donner des soins, à faire monter des prières vers le Seigneur, et à presser de telles âmes à le rechercher.

Je ne sais en vérité rien qui soit plus dans les harmonies de l'Esprit, dans les diverses et ardentes lumières de l'évangile, que la voix de la fiancée dans ces quelques lignes (chapitre 8: 8-10). L'activité de l'âme envers les autres et à l'égard du Seigneur est l'oeuvre la plus douce et la plus exquise de l'Esprit. Elle a égard «aux infirmités des faibles», désirant pour eux qu'ils soient fortifiés et édifiés selon la pleine mesure de Christ, tout en les reconnaissant en tout temps comme étant un en lui et frères en lui, tandis qu'elle se réjouit dans l'entière et heureuse assurance qu'elle possède, et dans la plénitude de sa propre croissance; et, à cause de cela, elle connaît la faveur du Seigneur et le délice qu'il prend en elle: «Je fus alors à ses yeux comme celle qui a trouvé la paix» (verset 10). Et nous pouvons être assurés que tel est, purement et richement, le chemin d'une âme croyante et renouvelée. Pleine adoption des faibles, avec le désir pour eux d'une plus grande liberté et de plus d'assurance, et en même temps, certitude d'une position personnelle dans la joie la plus exempte de nuages que donne une entière assurance, avec la parfaite persuasion que toute cette liberté et cette confiance sont tout à fait selon le coeur et la pensée de Jésus.

Il n'est rien de plus parfait que ces choses, je pense, lorsque nous les contemplons selon les harmonies et les lumières d'un coeur spirituel, suivant le sens le plus strict de la vérité évangélique. Dans les récits des évangiles, nous voyons que rien ne conduit davantage Jésus à oublier ses peines que la foi d'un pauvre pécheur. Il trouve là, comme nous l'avons déjà remarqué, un rafraîchissement pour son coeur. Il y a pour lui un oubli passager de ses douleurs près de la femme samaritaine et de ses concitoyens, chez Zachée, avec le centurion, et dans le parfum de nard pur et la communion de Marie. Dans le Cantique, nous le voyons rechercher la même chose. Il vient vers la fiancée afin de trouver, en communion avec elle, autre chose, un objet tout différent que ce qu'il a toujours rencontré dans le monde, c'est-à-dire le rejet de sa Personne et le refus de le recevoir (chapitre 5: 2). N'en est-il pas ainsi? Si le fidèle a été indolent et insouciant, l'amour constant de Christ ne viendra-t-il pas aider à la discipline? Si Jésus dit avec un doux reproche: «Ne pouvez-vous veiller une heure avec moi?» Paul dira: «Soyez hommes, affermissez-vous». Il en est ainsi dans notre livre. Jésus laisse un mémorial de la négligence de l'âme sur «le guichet», afin que la conscience s'éveille, et les gardes de la ville, et les gardes des murailles ôtent le voile de la face de la fiancée (chapitre 5: 3-8).

En toutes ces choses, en comparant ce que nous dit ce livre avec ce que nous lisons dans le Nouveau Testament, nous voyons les harmonies du «seul Esprit». Ainsi, nous discernons dans le Cantique la voie du Seigneur envers une âme repentante et restaurée (chapitre 6: 4-13). Elle avait refusé de lui ouvrir sa porte, mais par la discipline elle a été ramenée à une fervente communion avec lui (5: 2; 6: 3). Et maintenant l'oeil et le coeur du bien-aimé sont de nouveau remplis d'elle. Il la voit plus belle que jamais (6: 4, 5). Elle est «sa parfaite», et rien de

moins; nul reproche ne sort de la bouche du bien-aimé. Lorsqu'elle s'avance vers lui, il la trouve agréable et pleine de grâce (6: 10), et il lui fait savoir que sa repentance a été pour lui un merveilleux rafraîchissement (verset 11). Dès qu'elle a été de franche volonté (Psaumes 110: 3), il est monté sur un char pour être porté rapidement et joyeusement vers elle (verset 12). Elle peut se regarder elle-même comme un monstre, comme un objet tout à fait indigne d'aucune mention: «Que verriez-vous dans la Sulamithe» (verset 13)? mais le Seigneur et les anges se réjouissent à son sujet. Comme nous le savons, dans les évangiles, les quatre-vingt-dix-neuf justes sont laissés pour un seul prodigue; les anges au ciel se réjouissent lorsqu'il revient, et la maison retentit des accents de la fête; les amis du bien-aimé exultent du retour de la Sulamithe. Elle est semblable à Jacob revenant au pays de Canaan; les «Mahanaïm», les armées de Dieu, saluent l'une et l'autre; les attendent au seuil du pays ou de la maison pour accomplir envers eux le bon plaisir de leur Seigneur, leur exprimer de sa part la bienvenue et tout l'intérêt qu'il leur porte (*) (Genèse 32: 1; Cantique des Cantiques 6: 13).

(*) Dans le Cantique, le Bien-aimé exprime *directement à la bien-aimée* ce qu'il voit en elle; la fiancée ne le fait jamais à l'égard du Bien-aimé; mais elle raconte à d'autres les beautés qu'elle trouve en lui. Il y a en cela une grande convenance morale; quelque chose qui s'accorde tout à fait avec ce que dicte une affection délicate.

Quelle est ici l'aspiration de l'âme, sinon que le jour se lève? (chapitre 7: 11, 12). Et quel est le désir de la même âme exprimé dans les paroles de l'évangile? «Viens, Seigneur Jésus, viens!» C'est avec cette largeur et cette exactitude que les enseignements et les aspirations du Nouveau Testament, ici, et dans des cas analogues, sont la mesure des affections du coeur exprimés dans ce petit livre. Christ habite dans le coeur par la foi (Ephésiens 3: 17); cela ne répond-il pas à ce que nous lisons dans le Cantique? (chapitre 1: 13). Le fidèle n'a-t-il pas son coeur à l'unisson avec celui de Jésus, de manière à employer un langage semblable?

Tels sont quelques-uns des sceaux mis sur cette précieuse partie de la parole de Dieu par la pensée spirituelle du croyant, et aussi par les vérités qui s'y rattachent et par les principes que l'on trouve dans d'autres portions des Ecritures. On a dit avec justesse que «s'il n'est pas fait expressément allusion à ce livre dans le Nouveau Testament, la même allégorie représentant la même vérité, paraît d'une manière évidente avoir été familière à l'esprit de ses auteurs, de même qu'au peuple auquel ils s'adressaient. Par exemple, lorsque Jean le Baptiseur montre en Jésus «l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde», comme étant un caractère du Messie que tous devaient connaître et comprendre, il ne le fait pas plus abruptement que lorsqu'il désigne la même adorable Personne sous le caractère d'Epoux: «Celui qui a l'épouse est l'Epoux».

N'est-il pas à propos, bien-aimés, dans ces jours d'incrédulité, d'irrégion et de mondanité, de nous exhorter l'un l'autre à garder nos esprits dans la pureté et la simplicité qui sont en Christ? Dans l'époque de préparation où nous sommes, et que le Cantique considère, Eve est formée par la main de Dieu pour Adam, et pour *Adam seul*. Adam tomba dans un profond sommeil pour qu'Eve fût tirée de lui, et Eve fut faite pour Adam. Il en est ainsi de Christ et de l'Eglise. Christ dort pour nous du sommeil de la mort, et l'Esprit Saint nous prépare pour lui. «Je vous ai fiancés», dit Paul, «à un seul mari, pour vous présenter au Christ

comme une vierge chaste». Et dans un autre endroit: «Mes enfants, pour l'enfantement desquels je travaille de nouveau jusqu'à ce que Christ ait été formé en vous» (Galates 4: 19). Christ et Christ seul, dans sa précieuse et infinie suffisance pour un pécheur, c'est ce que veut l'apôtre en réponse à la pensée des Galates touchant la valeur «des jours, et des mois, des temps, et des années», cet «Evangile différent qui n'en est pas un autre» (Galates 1).

Mais la vérité dont nous venons de parler, a été attaquée par Satan. L'Evangile, réclamant du pécheur une confiance sans partage en Christ, a été proclamé par des milliers de témoins, pour la joie de milliers d'âmes. L'ennemi veillait et haïssait cette oeuvre. Agissant sur la scène où «il court çà et là, et se promène» (Job 1: 7), il s'occupe à détourner les coeurs de cet Evangile. Et ses succès ne dépassent-ils pas de beaucoup tout ce que l'on aurait pu craindre? A cette heure, la religion d'une confiance charnelle et des ordonnances ne prend-elle pas une grande extension? Elle admet la mondanité, et la mondanité, en ce temps-ci, fleurit à ses côtés, associée avec elle. On érige des temples pour le culte, et des palais pour les adorateurs. On apporte le plus grand soin à observer les formes dues au sanctuaire, et en même temps on déploie une habileté et une énergie incomparables, et un esprit d'entreprise sans égal pour le perfectionnement de tout ce qui peut contribuer aux aises et à l'élégance de la vie humaine, de manière à faire du monde un lieu *désirable* et cependant *sûr* pour y vivre — un lieu où la religion est observée et honorée!

Tout cela détourne du principe de la foi, et entraîne l'esprit loin de la simplicité qui est en Christ. L'Evangile s'adresse à l'homme, non seulement comme à une *créature coupable*, mais comme à une *créature religieuse*. Il trouve l'homme sous la puissance de *la superstition* ou de *la religiosité*, aussi bien que sous celle du *péché*. Il est tout autant dans la nature de l'homme de refuser «d'entrer au prétoire, afin de ne pas être souillé» (Jean 18: 28), que de crier avec une haine positive contre Dieu: «Crucifie, crucifie-le!» (Jean 19: 6). Ainsi l'Evangile rencontre un refus aussi péremptoire de la part de l'homme *religieux*, que de l'homme *adonné à ses passions*. Comme l'a dit le divin Maître, les prostituées devancent les pharisiens dans le royaume des cieux (Matthieu 21: 31).

Ainsi, les vanités religieuses ont actuellement une puissante influence et cherchent à séduire les âmes. Quelle réponse, bien-aimés, vous et moi, leur donnons-nous? Jésus nous est-il précieux au point que nulle chose hors de lui n'a de puissance pour nous attirer? La pureté virginale de l'esprit, la conservons-nous encore, et restons-nous fiancés, comme une vierge chaste, à Christ seul? Comme Eve, alors qu'elle venait d'être formée, sommes-nous encore tels qu'au jour où, pour la première fois, nous fûmes présentés à notre Seigneur, ou bien, nous étant écartés de lui, avons-nous prêté l'oreille à la voix du serpent?

Le royaume des cieux est comme un souper, un festin royal et joyeux, préparé pour les pécheurs, afin qu'ils puissent goûter et voir, que le Seigneur est bon, et que bienheureux est l'homme qui se confie en lui. Là Dieu n'est pas présenté comme celui qui *reçoit*, à qui l'homme apporte *ce qui lui est dû* mais Dieu prend la place de *donateur*, et l'homme est invité à *apprécier ses bénédictions*. Mais la question est: «Qui est-ce qui écoute, avec un coeur désireux, l'invitation qui lui est faite? Qui a revêtu la robe de noces? Qui est-ce qui apprécie

Christ? Qui est-ce qui triomphe dans son salut? Qui soupire après le jour des noces de l'Agneau?» Ce vêtement de noces, Jean le portait, quand il disait: «L'ami de l'époux est tout réjoui à cause de la voix de l'époux; cette joie donc, qui est la mienne, est accomplie» (Jean 3: 29). Il flottait librement sur les épaules de Marie, lorsqu'assise aux pieds de Jésus, elle écoutait sa parole. Paul le tenait serré autour de lui, quand il disait: «Qu'il ne m'arrive pas à moi de me glorifier, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus Christ» (Galates 6: 14). L'eunuque, officier de la reine Candace, venait de le revêtir, lorsqu'il poursuivit son chemin plein de joie (Actes des Apôtres 8: 39), dans la foi au nom de Jésus. Tout pauvre pécheur s'orne de cette précieuse robe, du moment que son coeur apprécie Christ comme son Sauveur et l'objet de ses affections. Et quelle joie pour nous de savoir qu'en ayant ainsi revêtu Christ, ce n'est point «d'un sac» de deuil et de tristesse que nous nous sommes couverts, ni «qu'un esprit abattu» soit notre partage», mais «qu'une robe de noces», et «un vêtement de louange» (Esaïe 61: 3) est notre parure.

Est-ce ainsi que nous avons appris le royaume des cieux? Y sommes-nous entrés en esprit, comme dans une salle de banquet où la gloire et la joie nous souhaitent la bienvenue? Sommes-nous, d'une manière consciente, des hôtes aux noces du Fils du Roi? Avons-nous appris les mystères de la foi? Les avons-nous contemplés? En les méditant, un feu s'est-il allumé dans nos coeurs pour y consumer la balle des rudiments du monde? Paul l'avait dans son âme, tandis qu'il parcourait la Grèce. Et quel effet avait l'ardeur de ces mystères sur les «princes de ce monde»? Elle les consumait tous. «Où est le scribe, où est le sage, où est le disputeur de ce siècle? Dieu n'a-t-il pas fait de la sagesse du monde une folie?» (1 Corinthiens 1: 20; 2: 6). Précieuse ferveur de l'Esprit! Quel bûcher, allumé dans ces cités renommées des savants et des sages, bûcher où furent jetées et consumées comme des ordures toutes les pensées de l'homme!

Et comment Paul traite-t-il les éléments du monde *religieux*? Il apporte là avec lui le même sentiment de ferveur pour Christ, pour éprouver ce qui n'est que chaume et fumier. Il en trouve beaucoup chez les Galates, mais n'en épargne rien. Qu'un ange du ciel recueillît de tels rebuts, que Pierre lui-même aidât à cette oeuvre, que les Galates, qui, autrefois, se seraient arrachés les yeux pour lui, se laissassent séduire, rien ne pouvait tenir devant l'ardeur brillante de l'Esprit qui était en lui. «O Galates insensés, qui vous a ensorcelés?» s'écrie-t-il. «Vous observez des jours, et des mois, et des temps, et des années... Je suis en perplexité à votre sujet» (Galates 3: 1; 4: 10, 20). Pouvait-il faire moins? Pouvait-il porter Jésus dans son coeur, et rester à comparer et à mesurer calmement la lumière qu'il possédait avec les lumières de la Grèce, ou la grande ordonnance de Dieu avec les traditions des hommes?

Ce dont nous avons besoin, bien-aimés, c'est de faire plus de cas de Christ, de Christ lui-même et de ses glorieux exploits en faveur de pauvres pécheurs. Nous manquons de simplicité, dans le sens du mot: qu'il n'y ait en nous que les aspirations d'une âme satisfaite de Christ, et la paix d'une conscience pour toujours en repos dans sa pleine et entière suffisance. «Que vous semble-t-il du Christ?» est la pierre de touche, ainsi que l'exprime ce qui suit:

«Plusieurs dans leurs discours l'appellent leur Sauveur, mais mêlent leurs oeuvres à la sienne, et espèrent qu'il leur accordera son aide, lorsqu'ils auront fait tout ce qu'ils peuvent. Si leurs mérites semblent peser trop peu (car ils reconnaissent qu'en quelque chose ils peuvent manquer), ils comptent compléter le poids en mettant son Nom dans la balance.

»Quelques-uns l'appellent la perle de grand prix, et disent qu'il est la source de joie; et cependant ils se plaisent dans la folie et le péché, et s'attachent au monde et à ses vanités. N'y a-t-il pas en eux quelque chose de Judas qui trahit son Maître par un baiser? Tandis qu'ils professent le vénérer, ils le trahissent. A quoi servira une profession telle que la leur, au jour redoutable à venir?

Si l'on me demande ce que mon âme pense de Jésus — bien que toutes mes meilleures pensées ne soient que pauvreté — je répondrai: «Il est ma nourriture et mon breuvage; ma vie, ma force et ma ressource; il est mon Berger, mon Epoux, mon Ami; Celui qui me sauve du péché et de l'esclavage; il est mon espérance ici et dans l'éternité, mon partage, mon Seigneur, et mon tout».

Puissent ces pensées et ces affections être les nôtres! Elles sont le doux témoignage «d'une seule foi, un seul Seigneur, un seul Esprit» (Ephésiens 4), car elles expriment la pensée dominante du Cantique des Cantiques. Là aussi l'âme, dans une affection semblable, n'a qu'un objet, mais cet objet suffit. Elle est satisfaite, et ne cherche rien d'autre. C'est le «bien-aimé;» il est tout pour elle. Si elle se plaint, c'est d'avoir si peu de capacité pour jouir de lui. Elle ne cherche que Jésus, désirant seulement être plus entièrement et plus constamment remplie de lui, en vivant près de lui. Telle est l'expérience que nous avons à rechercher — trouver dans le Seigneur un objet qui nous ait satisfait, un remède à l'inconstance et aux désirs vagabonds de notre pauvre coeur, qui, jusqu'à ce qu'il se soit arrêté sur lui, cherche et demande: «Qui nous fera voir du bien?» — «Le travail des sots les lasse, parce qu'ils ne savent pas aller à la ville» (Ecclésiaste 10: 15).

Ce manque de satisfaction que laissent après elles les jouissances passagères, et que les hommes déplorent comme un *malheur* de leur nature, en est en réalité un *privilege*. Car cette soif que le monde ne peut apaiser, cette dépense de «labeur pour ce qui ne rassasie pas» (Esaïe 55), rejette le coeur sur Jésus. Il en a toujours été ainsi. Bâtir des palais, planter des vignes, avoir des chanteurs et des chanteuses et les délices des fils des hommes, tous ces efforts et ce travail du coeur, occupent encore aujourd'hui les âmes, et ce n'est que vanité et poursuite du vent (Ecclésiaste 2). Mais Jésus révélé au coeur, comme le fait ce petit livre, domine ces pensées et ces desseins, et les chasse bien loin. Il parle le langage même de notre précieux Seigneur, et l'expérience qui y est faite, est celle de la pauvre femme samaritaine qui laisse sa cruche auprès du puits: elle avait trouvé Jésus. «Celui qui boira de cette eau aura encore soif», dit le Sauveur; «mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, moi, n'aura plus soif à jamais, mais l'eau que je lui donnerai sera en lui une source d'eau jaillissant en vie éternelle».

«Je suis la racine et la postérité de David, l'étoile brillante du matin. — Oui, viens, Seigneur Jésus!»

Fragments

ME 1898 page 100

Dans le dessein d'attirer et de faire marcher nos coeurs et pour nous donner le modèle sur lequel ils doivent se former, le but auquel ils doivent tendre, Dieu nous a donné un objet dans lequel il se manifeste lui-même, et qui, pour lui-même aussi, est l'objet qui fait ses délices. Cet objet est Celui qui se réjouit en nous, Celui duquel la vie, dans le temps où il a ainsi fait les délices de Dieu, nous a été consacrée tout entière, afin que nous connussions l'amour de Dieu le Père et qu'il nous amenât auprès de lui, pour que nous fassions nous-mêmes les délices éternelles de notre Dieu et Père; que nous trouvions aussi en Christ, tout dévoué qu'il nous ait été comme serviteur et humilié ici-bas, l'objet que nos coeurs désirent tenir suprêmement élevé, comme il l'est auprès du Père et par le Père lui-même. Nous avons avec le Père, par sa grâce et par son Esprit, un objet commun.

ME 1898 page 140

Quel intérêt Christ nous manifeste! Non seulement il accomplit l'oeuvre glorieuse de notre rédemption en se donnant lui-même pour nous, mais il agit continuellement avec un amour et une patience parfaits, pour nous rendre tels qu'il veut nous avoir auprès de lui, propres pour les demeures et les choses divines. Quel caractère aussi que celui de la Parole ainsi envisagée, et quelle grâce dans son emploi! Elle est la communication des choses divines selon leur propre perfection, et maintenant, comme Dieu lui-même est dans la lumière, elle est la révélation de Dieu comme nous le connaissons dans un Christ glorifié, en amour parfait. Elle agit pour nous former aussi d'après cette perfection; et toutefois elle est adressée à nous ici-bas, pour nous faire part de ces choses en introduisant la lumière au milieu des ténèbres, jugeant ainsi nécessairement tout ce qui s'y trouve, mais dans le but de nous purifier en amour.

ME 1898 page 260

Le Saint Esprit est la source de tout, dans l'homme sauvé, et quand l'homme est sauvé, c'est parce que l'Esprit est la source de tout. Le Saint Esprit ne communique pas seulement une nouvelle nature: il nous la donne en relation avec tout un nouvel ordre de choses, avec une nouvelle création, et nous remplit, quant à nos pensées, des choses qui s'y trouvent. C'est pourquoi, bien que nous soyons placés une fois pour toutes dans cette nouvelle création, l'oeuvre du Saint Esprit continue son opération envers nous pour nous communiquer toujours davantage des choses de ce monde nouveau dans lequel il nous a introduits: il prend les choses de Christ et il nous les montre; et tout ce que le Père a, est à Christ.

ME 1898 page 360

Nous trouvons trois grands sujets dans la Bible: la *création*, maintenant assujettie aux conséquences de la chute; — *la loi*, qui donnait une règle à l'homme au milieu de cette création, pour voir s'il pouvait y vivre selon Dieu et y être béni, — et *le Fils de Dieu*.

La création et la loi sont liées au principe de la responsabilité de la créature, et nous trouvons tout ce qui est en rapport avec elles coupable ou corrompu. Le Fils, au contraire, manifestation du Père, l'expression de son amour, l'empreinte de la substance de Dieu, nous apparaît, souffrant en amour, au milieu de cette création déchue et de la contradiction d'un peuple rebelle; accomplissant plus tard, en bénédiction, par sa puissance et par son autorité, tous les conseils de Dieu dans la réunion de toutes choses dans les cieux et sur la terre; ceux-là mêmes qui l'ont haï et rejeté étant forcés de le reconnaître comme le Seigneur, à la gloire de Dieu le Père; et, enfin, lorsqu'il se sera tout assujetti, remettant le royaume de sa gloire comme Fils de l'homme à Dieu, le Père, afin que Dieu soit tout en tous.

ME 1898 page 400

En Juda, les prophètes, qui rendaient témoignage au milieu d'un ordre de choses que Dieu lui-même avait établi, n'ont point fait de miracles. Ils insistent sur le péché du peuple, et lui rappellent les lois de l'Eternel, ses ordonnances, et la fidélité qui lui était due. Ils proclament la venue du Messie et la bénédiction d'Israël dans les temps à venir; mais le système au milieu duquel ils rendent ce témoignage étant encore reconnu de Dieu, ils ne font pas de miracles.

Elie et Elisée, au contraire, témoins de Dieu au milieu d'un peuple que, selon la grâce, Dieu reconnaît encore pour sien, mais qui, publiquement, a abandonné Dieu et suivi le culte des veaux d'or, donnent des signes éclatants comme preuve de leur mission divine.

Ils font valoir les droits et la puissance de l'Eternel au milieu d'un peuple qui les méconnaît; tandis que les prophètes de Juda, placés au milieu de ceux qui font publiquement profession de reconnaître l'autorité de l'Eternel, insistent sur les conséquences de cette position. Dieu a bien envoyé à Israël, par la bouche de ses prophètes, comme par celles d'Osée et d'Amos, des menaces pareilles à celles adressées à Juda; mais nous ne voyons pas que des miracles aient été faits dans la Judée par les prophètes qui y ont rendu témoignage.

ME 1898 page 460

Satan avait semé dans le coeur de l'homme la défiance à l'égard de Dieu. Si vous faites ce que je vous recommande, avait-il dit, vous serez comme Dieu. Christ est venu pour nous rendre réellement tels; il s'est soumis, lui-même, à toutes les souffrances; il s'est présenté aux pires des pécheurs, en leur disant: Pouvez-vous vous fier à Dieu? Ne dites pas que vous êtes trop mauvais; je suis venu, parce que vous êtes mauvais. Ne dites pas que vous êtes trop misérables; je suis venu, parce que vous êtes misérables. Ne dites pas que le mal est trop grand; il n'y a rien de plus grand que Dieu.

Lorsque cette voix est entendue, nous voyons les pécheurs venir à lui, pleurant — il est tout à fait convenable de pleurer sur ses péchés — mais confiants en cet amour auquel on peut se fier, lorsque le cœur ne sait autrement vers qui se tourner, ni sur quoi s'appuyer.

Les caractéristiques de la cité céleste, la nouvelle Jérusalem

Raphaël G. - Traduit de l'arabe

ME 1898 page 245

Cette cité permanente, Dieu l'a préparée pour nous. Notre père Abraham autrefois l'a attendue; l'apôtre Paul en parle, et Jean l'a vue descendant sur la terre, et a décrit sa gloire aux églises.

Cette cité diffère de toutes celles que nous avons vues et dont nous avons jamais entendu parler. Toutes les autres sont terrestres; Jérusalem même, comme elle a été ou comme elle sera, n'est qu'un faible type de cette merveilleuse cité. Toutes les cités terrestres sont bâties par les hommes; plusieurs d'entre elles portent le nom de leurs fondateurs; mais il est dit de cette cité dont nous parlons: «de laquelle Dieu est l'architecte et le créateur» (Hébreux 11: 10), et c'est pourquoi elle est appelée: «la cité du Dieu vivant» (Hébreux 12: 22).

Quelques cités terrestres ont des murailles de terre ou de pierres, mais Jean, décrivant sa vision, dit: «Sa muraille était bâtie de jaspe; les fondements de la muraille de la cité étaient ornés de toute pierre précieuse» (Apocalypse 21: 18-20). Les cités terrestres ont souvent des portes de bois ou de fer, mais dans celle-ci, «les douze portes étaient douze perles, chacune des portes était d'une seule perle;» «et aux portes douze anges» (Apocalypse 21: 12, 21). Les grandes villes ont des rues magnifiques qui doivent être nettoyées chaque jour, mais «la rue de la cité était d'or pur, comme du verre transparent» (Apocalypse 21: 21).

Toutes les cités terrestres ont besoin du soleil pour les éclairer de jour et de la lune la nuit, et aussi de beaucoup de luminaires, et les portes de plusieurs d'entre elles se ferment à de certains moments; mais cette cité «n'a pas besoin du soleil ni de la lune pour l'éclairer; car la gloire de Dieu l'a illuminée, et l'Agneau est sa lampe. Et ses portes ne seront point fermées de jour; car il n'y aura pas de nuit là» (Apocalypse 21: 23-25).

Les grandes villes du monde, comme Londres ou Paris, sont renommées pour le nombre de leurs habitants, qui sont des sujets de différents gouvernements humains, parlent différentes langues, ont tous des corps terrestres, et dont plusieurs sont des gens inconvertis et de méchants hommes. Mais la cité dont Dieu nous parle dans sa Parole est bien au-dessus des fameuses capitales de la terre. On ne peut nombrer ses habitants et tous sont des saints, «rois et sacrificateurs», avec des couronnes d'or et des robes blanches, avec des corps transformés en la conformité du corps de la gloire du Seigneur Jésus (Philippiens 3: 21); et tous parlent une même langue — la céleste — et «il n'entrera dans la cité aucune chose souillée, ni ce qui fait une abomination et un mensonge: mais seulement ceux qui sont écrits dans le livre de vie de l'Agneau» (Apocalypse 21: 27).

Quelques grandes cités sont traversées par un fleuve et ont de magnifiques avenues d'arbres; dans la cité céleste il y a: «Un fleuve d'eau vive, éclatant comme du cristal, sortant

du trône de Dieu et de l'Agneau. Au milieu de sa rue, et du fleuve, de çà et de là, était l'arbre de vie, portant douze fruits, rendant son fruit chaque mois» (Apocalypse 22: 1, 2).

Dans chaque ville de cette terre, on voit les résultats du péché: la mort, le chagrin, les cris, la douleur et les larmes; mais dans cette sainte cité, il ne se trouvera aucune de ces misères, car elle n'est pas de la terre, mais elle descend du ciel, d'auprès de Dieu, préparée par Dieu, et la bénédiction, la vie et la joie, seront la portion de tous ses habitants, et là toute larme sera essuyée de leurs yeux (Apocalypse 21: 4).

Sur la terre aussi, il n'est point de «cité permanente» et les trésors ne durent pas; car «le monde passe et sa convoitise (1 Jean 2: 17), et ils seront brûlés au feu (2 Pierre 3: 7); mais la cité céleste demeure, et ceux qui y entrent y demeureront à toujours.

Comme elle est glorieuse et merveilleuse la description de cette cité dont nous entendons parler de nos oreilles et que nous voyons de loin avec le télescope de la foi, mais que sans nul doute nous verrons bientôt en réalité de nos yeux: «Le temps est proche» (Apocalypse 1: 3).

Il est grand temps de nous réveiller du sommeil: «Car maintenant le salut est plus près de nous que lorsque nous avons cru: la nuit est fort avancée, et le jour s'est approché» (Romains 13: 11, 12). La foi sera alors changée en vue et nous serons pour toujours avec le Seigneur. Pussions-nous chercher plus sérieusement «les choses qui sont en haut», afin que notre cœur ne soit pas détourné par les plaisirs éphémères de la terre, car quelque triste ou dur que puisse être notre lot ici-bas, le chemin se terminera et nous amènera à la sainte cité. Abraham, Isaac et Jacob, tous ont confessé «qu'ils étaient étrangers et forains sur la terre», de même que d'autres croyants avant et après eux ont désiré la patrie céleste, se réjouissant par la foi à la pensée de cette cité que Dieu a préparée (Hébreux 11: 16). «Nous n'avons pas ici de cité permanente, mais nous recherchons celle qui est à venir» (Hébreux 13: 14). Nous oublions souvent cela, mais Dieu est si bon et si fidèle qu'il nous rappelle que: «ce n'est pas ici un lieu de repos» (Michée 2: 10).

Oui, bientôt nous arriverons à cette cité céleste où nous n'aurons plus besoin de «l'armure» (Ephésiens 6: 11). Au lieu du combat et de la peine, nous aurons le repos, et la paix, et la joie du cœur; le voyage sera terminé: les vieilles choses seront passées. «Voici, je fais toutes choses nouvelles». Nous ne serons plus des étrangers, mais à la maison, où il n'y a plus de mort, mais la vie pour jamais, plus de séparation entre ceux qui sont à toujours unis. Au lieu des larmes, la louange, et par-dessus tout la joie d'être pour toujours avec le Seigneur, pour toute l'éternité dans la maison du Père pour le louer et l'adorer. Que Dieu nous accorde de tenir ferme ces précieuses promesses par la foi, la patience et la prière.

La loi

Exode 20

ME 1898 page 271

Il nous faut distinguer entre l'effet extérieur et public produit par la loi, et l'intention de Dieu en la donnant. La lumière envoyée dans le monde peut avoir un effet providentiel général, tandis que le dessein de Dieu relatif à cette lumière dans sa portée spirituelle et éternelle, est tout à fait distinct de cet effet. Personne ne met en doute que l'introduction du christianisme n'ait largement modifié l'état de la société. Les hommes ne font pas dans la lumière ce qu'ils accomplissent dans les ténèbres. La conscience naturelle, agissant par le moyen de la honte, les arrête sans qu'il y ait le moindre changement extérieur. L'opinion publique prend un caractère plus élevé, et c'est une grande grâce. Les hommes sont plus ou moins gouvernés par cette opinion; il en résulte un effet extérieur. Il y a, je pense, quelque chose de plus. Lorsque la parole de Dieu est reçue, la conscience naturelle est amenée en relation immédiate avec Dieu, et cela même élève moralement. De là vient qu'il y a incontestablement dans les contrées protestantes un niveau moral supérieur à celui des pays où le catholicisme domine. La conscience a à répondre pour elle-même à Dieu. Un homme, cet être misérable, ne doit pas être placé entre la conscience et Dieu; autrement il y a toujours dégradation morale. L'homme doit être à sa place, bien qu'il puisse y tomber en faute, mais alors il est au moins consciemment responsable. Lorsque les hommes ne sont pas exercés directement quant à leur responsabilité envers un vrai Dieu révélé, mais que d'autres hommes sont placés entre eux et Dieu (*), c'est-à-dire partout où il y a un clergé, une puissance ou une influence directe de Satan peut s'introduire, et s'introduit en effet, non pas simplement en agissant par la tentation sur les convoitises, mais par une action religieuse et spirituelle. C'est le gouvernement des ténèbres de ce siècle. Quand la parole de Dieu a une autorité directe, tel n'est point le cas. Les hommes peuvent être individuellement plus coupables pour avoir négligé la lumière, mais il n'y a pas la même influence et la même puissance de Satan.

(*) Lorsque cela est pleinement développé, le vrai Dieu disparaît derrière une foule de puissances intermédiaires, démons ou saints.

Or, tout ce que nous venons d'exposer se rattache au gouvernement public et moral de ce monde. Lorsque l'autorité de la parole de Dieu est placée sur la conscience de l'homme, celle de Satan ne l'est pas; dans le cas contraire, le dieu de ce monde exerce son pouvoir. Mais le propre dessein éternel de Dieu en donnant sa Parole va plus loin; les hommes sont par elle vivifiés pour la vie éternelle.

Il en est ainsi de la loi dans le champ qui lui appartient. Elle est pour les hommes la vraie mesure de ce qu'ils doivent faire, et dans son caractère le plus élevé, de ce qu'ils doivent sentir. Elle revendique pour Dieu une autorité directe sur la conscience, et place l'homme, pour aussi loin que va cette revendication, sous une responsabilité immédiate et consciente

vis-à-vis de Dieu. C'est pourquoi elle élève la position de l'homme infiniment au-dessus de celle des païens qui, pour satisfaire leurs passions, adoraient des démons, et non pas Dieu comme un Dieu saint pour leur conscience. La conscience ne peut être détruite. Dieu l'a placée dans l'homme par la chute, mais elle a été oblitérée autant que possible chez les païens, et la religion par l'influence satanique a aidé à cela.

La loi dissipe cet état de choses, et jusque-là elle tend à introduire une bénédiction actuelle. Mais si l'on me demande quelle est l'intention divine dans la loi, quel est son but spirituel lorsqu'on en juge à la lumière parfaite du Nouveau Testament, où l'homme est envisagé comme un pécheur déjà perdu, et où sont révélées les bénédictions célestes et éternelles, alors je dis que l'intention de Dieu dans la loi n'était pas et ne pouvait pas être de mettre un frein au mal en vue du bien-être temporel de l'homme. Je puis, à ce point de vue, considérer tout l'ensemble de la loi donnée à Israël comme un code civil incomparablement supérieur à tout ce qui était connu parmi les païens; mais il n'a pas cette place, maintenant que le christianisme est venu. De plus, outre ce caractère, la loi renferme un élément d'une portée plus profonde; le fond en est le jugement divin du bien et du mal dans la créature. Les dix commandements défendaient les actes qui détruisaient les relations entre l'homme et Dieu et celles entre l'homme et son prochain. Ce que le Seigneur extrait de la loi est l'élément essentiel de la félicité, même dans le ciel jusqu'au point où va l'élément de ce bonheur pour la créature, c'est-à-dire d'aimer Dieu de tout notre coeur et notre prochain comme nous-mêmes. Remarquons ensuite que, dans le cas d'Israël, à qui la loi était donnée, il n'y avait par la loi aucune révélation d'un autre monde et de ses bénédictions; pour autant qu'il s'agissait d'Israël, la loi était donnée en vue de bénédictions temporelles: il devait être béni dans la ville et dans les champs, sa corbeille et sa huche seraient bénies, et cela comme signe de la faveur divine, montrant que l'Eternel approuvait gouvernementalement la justice et l'obéissance de son peuple.

Mais si l'on demande quel est le but de la loi considérée dans la lumière — la vraie lumière qui luit maintenant — tout son aspect est changé, parce que la grâce et la vérité sont venues. Avec la grâce, la loi n'a absolument point de place. La vérité, d'un autre côté, donne à la loi (toute loi, et non pas uniquement la loi des dix commandements) le caractère nécessaire et inévitable de condamnation et de mort, parce que les hommes ont affaire avec Dieu, non comme étant vis-à-vis de lui dans une relation gouvernementale sur la terre, mais comme personnellement responsables envers lui selon ce que demande sa nature révélée. Vue donc ainsi à la lumière du christianisme, la loi prend un double caractère. Premièrement, comme loi donnée d'une manière dispensationnelle à Israël, elle le fut après une promesse inconditionnelle qu'elle ne pouvait annuler et fut le conducteur (gouverneur ou pédagogue) jusqu'à ce que vînt la semence à qui la promesse avait été faite (Galates 3). Or cela a cessé quand la foi est venue. Comme loi connue spirituellement, elle aggrave le péché et apporte au pécheur la condamnation et la mort. Elle n'a rien à faire avec le bien-être de l'homme, car l'homme est un pécheur perdu, et la loi ne fut jamais donnée aux hommes d'une manière dispensationnelle. Si je raisonne sur la loi au point de vue religieux, l'Écriture donne

immédiatement une réponse tout à fait claire: «La loi est intervenue, afin que la faute abondât», non le péché, mais la faute. L'effet de la loi est que «le péché, afin qu'il parût péché, m'a causé la mort par ce qui est bon, afin que le péché devînt par le commandement excessivement pécheur». «Les passions des péchés sont par la loi». «La puissance du péché, c'est la loi». Elle l'est doublement, car elle condamne le pécheur et apporte la mort. Elle provoque le péché. Nous sommes tellement pervers, que les défenses faites mettent en activité la volonté et les convoitises.

Je dois aussi faire remarquer un passage que je n'ai pas encore cité: «La loi a été ajoutée à cause des transgressions» (Galates 3: 19). On allègue constamment ces paroles comme si elles signifiaient que la loi a été donnée pour réprimer les transgressions. Mais je ne doute pas qu'en réalité elles veulent dire que la loi les introduit, convainquant ainsi l'homme de sa volonté perverse et méchante. La loi ne pouvait pas être ajoutée pour les réprimer, puisqu'il n'y en avait point jusqu'à ce qu'elle fût donnée, car où il n'y a point de loi, il n'y a point de transgression. La loi a été ajoutée pour que le mal qui est dans le coeur de l'homme devînt transgression par un commandement positif et donnât ainsi la connaissance du péché à la conscience jusqu'alors tranquille de l'homme. Il est important de distinguer entre la loi donnée pour le gouvernement d'un peuple, et la loi dans son effet sur le coeur humain. Le fond de l'argument de l'apôtre est basé sur la nature et l'effet de la loi sur le coeur humain.

Ainsi le but de Dieu dans la loi était, quant aux choses spirituelles, d'introduire la transgression et de convaincre de péché, l'homme étant déjà perdu sans espoir. Comme dispensation extérieure pour les Juifs, elle tendait sans doute, comme système civil, à réprimer les fautes grossières; mais alors Dieu était le roi du pays et du peuple, et le peuple était régi par elle, et cela dans les anciens temps, surgissant hors du paganisme, avant que Christ vînt et fût rejeté. Les gentils à ce point de vue n'avaient rien à faire avec elle. Elle était un conducteur jusqu'au temps de Christ; alors la foi vint et le judaïsme prit fin. La seule manière dont un gentil puisse être sous la loi est comme principe de responsabilité personnelle, où il a à répondre pour lui-même, et sur ce terrain elle est un ministère de condamnation et de mort (2 Corinthiens 3), la puissance du péché, et utile seulement pour imprimer sur la conscience le sentiment de culpabilité, et celui que le coupable n'a en lui aucune force pour se délivrer, ni aucune possibilité de s'affranchir de la puissance du péché aussi longtemps qu'il est sur ce terrain.

La loi ne manifeste pas les perfections de Dieu, et ne prétend pas le faire. Christ le fait. La loi nous dit d'une manière parfaite ce que la créature doit être et doit sentir, mais non pas ce que Dieu est et quels sont ses sentiments. C'est pourquoi elle n'est pas une direction suffisante pour la foi d'un chrétien. Il y avait deux parties dans la vie de Christ. Il était né sous la loi, et il était aussi la manifestation de Dieu. Or il est certain qu'il garda la loi, et il mourut sous la malédiction de la loi pour ceux qui lui étaient assujettis et qui furent ainsi délivrés de la loi qui ne pouvait que les condamner, ou perdre son autorité si elle ne le faisait pas. Mais Dieu manifesté en Christ est notre modèle. «Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait». Il agit en grâce, il envoie sa pluie sur les justes et sur les injustes, il aime ses ennemis.

C'est ce que la loi ne peut admettre. «Soyez imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants», comme le Christ nous a aimés. Il a mis sa vie pour nous, «nous devons aussi mettre nos vies pour les frères». En un mot, Christ, comme révélant le Père, est le modèle de notre marche, et les fruits de l'Esprit qui rattache le coeur entièrement à lui, sont ce qui est attendu de celui qui a l'Esprit. La loi est insuffisante comme règle; en principe, être sous elle n'est pas chrétien, car je ne suis pas sous la loi, mais sous la grâce. Elle est toujours en rapport avec l'homme dans la chair et ne peut l'être avec la rédemption; «tous ceux qui sont sur le principe des oeuvres de loi sont sous malédiction». La loi n'est pas ce à quoi je puis regarder comme objet. Christ est au contraire l'objet de l'âme; et je ne puis servir deux maîtres, ou, pour employer, sur ce point, la figure présentée en Romains 7, on ne peut avoir deux époux en même temps, la loi et Christ ressuscité. Quiconque se place en quelque manière que ce soit sous la loi, détruit son autorité, parce qu'il ne l'a pas gardée, et que cependant il espère ne pas être sous sa malédiction: et il se sert de Christ, non pour la rédemption et la puissance de délivrance, mais afin d'excuser les manquements en nous et rendre de nul effet la loi qui nous condamnerait.

Si Christ m'a délivré de la loi, en en portant la malédiction, il a glorifié son autorité et m'a délivré par puissance du péché dans la chair, afin que je porte du fruit pour Dieu. Si je me place sous elle après la rédemption, elle doit me condamner, ou bien son autorité est mise de côté. Comme règle de vie, elle est insuffisante, parce que la grâce et la vérité sont venues par Jésus Christ, et c'est là ma règle de vie et non la loi qui a été donnée par Moïse et qui n'est pas la grâce. Dire qu'elle est une copie des perfections de Dieu, ou qu'elle les manifeste, est un non sens. Doit-il (parlant avec révérence) aimer son prochain comme lui-même? Une créature y est tenue, et sans doute des créatures non déchues telles que les anges, le font; mais quant à l'homme, il est déchu et n'obéit pas à ce commandement; lorsqu'il est ressuscité avec Christ, il a pour règle l'activité de la grâce et l'amour qui supporte, comme vus en Dieu manifesté en chair, et le chrétien conduit par l'Esprit n'est point sous la loi.

Le sujet est vaste pour y entrer en répondant à une question, ou bien il serait important de remarquer que la loi est un principe de relation aussi bien qu'une règle, et de montrer comment nous sommes délivrés de la loi, et que cette délivrance est le seul moyen pour que le péché ne domine pas sur nous. Ceux qui veulent placer le chrétien sous la loi ne croient pas qu'en nous, c'est-à-dire en notre chair, il n'habite aucun bien, et qu'il n'y en habitera jamais, ou bien ils ne savent pas ce qu'ils disent en insistant sur ce point. Il serait bon qu'ils pesassent la force de ces paroles: «Quand nous étions dans la chair, les passions des péchés, lesquelles sont par la loi, etc.», et «le péché ne dominera pas sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce». La loi, pour Israël, était donc en relation avec le gouvernement direct de Dieu comme sa sanction, un moyen de bénédictions temporelles. Mais cela a cessé. Toute la lumière divine tend à fortifier et à élever la conscience lorsqu'elle gouverne l'opinion publique; mais le but spirituel de Dieu dans la loi était de faire abonder la faute. La loi ne manifeste pas les perfections de Dieu, mais dans sa nature elle est la règle des devoirs de l'homme et en réclame l'accomplissement. Les dix commandements ne donnent pas

l'enseignement dont a besoin un peuple racheté; un tel peuple ne peut pas maintenant être avec raison placé sous la loi. Christ seul est la règle, le modèle, la lumière et l'enseignement du chrétien racheté.

Réflexions sur la vie et les temps d'Ezéchias

2 Chroniques 29 à 32 ; Esaïe 36 à 39

ME 1898 page 281

Il y a deux choses contre lesquelles le chrétien doit particulièrement être en garde: d'un côté, l'oisiveté, et de l'autre, *un service en temps inopportun*. L'oisiveté est tout à fait incompatible avec le caractère chrétien. La même grâce qui nous rend honteux de la pauvreté de notre petit service, nous fait poursuivre notre chemin avec un sérieux désir d'être toujours plus largement employés pour le Seigneur. Avoir besoin d'être exhorté à ne pas être paresseux est une chose vraiment lamentable. Le chrétien devrait trouver qu'il lui est aussi naturel d'agir pour Dieu, qu'il l'est à l'homme naturel d'accomplir les fonctions de la vie qu'il possède comme tel; par conséquent, si l'on ne voit pas le chrétien *agir*, on a beaucoup de raison de douter de la *réalité de sa vie*. Il y a une telle chose que d'avoir «le nom de vivre», mais non pas d'avoir «le nom d'agir», c'est-à-dire d'agir pour Dieu.

D'un autre côté, il faut toujours se souvenir que Dieu ne veut pas être débiteur de l'homme, «lui qui *donne* à tous la vie et la respiration et toutes choses» (Actes des Apôtres 17: 25). L'effort constant de l'homme est de faire de Dieu son débiteur; mais c'est un vain effort, et celui qui y persiste, se trouvera en opposition avec Dieu. La question entre Dieu et l'homme ne peut être réglée que si l'homme prend la place de débiteur, de celui qui a à recevoir; jusqu'alors l'homme reste éloigné de Dieu.

Mais c'est plutôt du second point mentionné ci-dessus, que je désire m'occuper dans ces pages. Un service défectueux ou hors de saison, parce qu'il n'est pas le résultat direct de la communion avec Dieu, tel sera mon thème. La vie et les temps d'Ezéchias me le fourniront spécialement.

Il y a trois rois de Juda dont le Saint Esprit a réuni les règnes dans trois des prophètes. Esaïe, Osée et Michée, ont prononcé leurs oracles prophétiques, «aux jours de Jotham, d'Achaz et d'Ezéchias, rois de Juda». Entre ces trois règnes existe donc, à mon sens, une relation morale importante, relation que nous sommes naturellement conduits à considérer du point de vue du fait que nous venons de constater.

Le temple de Jérusalem était le grand centre de rassemblement de l'Israël d'autrefois. Les affections de tout vrai Juif étaient liées à cet édifice sacré, et, quant aux rois de Juda, on peut remarquer que leur manière d'agir à l'égard du temple, fournit une sûre pierre de touche pour juger de leur vrai caractère personnel et officiel. Ceux d'entre ces rois desquels est rendu ce beau témoignage: «Il fit ce qui est droit aux yeux de l'Eternel», eurent en général leurs coeurs exercés à l'égard du temple et du culte du Dieu d'Israël; tandis que ceux qui firent «ce qui est mauvais aux yeux de l'Eternel», furent aussi ceux qui abandonnèrent la maison de l'Eternel et qui s'adonnèrent à l'idolâtrie.

Jotham, roi de Juda, semble occuper une position intermédiaire entre ces deux classes; il n'était pas idolâtre, cependant la maison de Dieu n'occupait pas dans ses pensées la place qui lui était due. On peut dire de lui qu'il commença son oeuvre *en dehors du sanctuaire*. Il bâtit des villes dans les montagnes avant d'aller adorer; il fut sur les champs de bataille avant d'être devant l'autel; il s'adressa aux maçons et aux hommes de guerre avant de s'adresser aux sacrificateurs, ministres du sanctuaire. C'est pourquoi, tout fut défectueux. Il fit beaucoup, il est vrai, car il bâtit «des châteaux et des tours», et même la porte supérieure de la maison de l'Eternel; et plus encore, «il régla ses voies devant l'Eternel, son Dieu». Mais avec tout cela, il y a un «seulement»: «Seulement les hauts lieux ne furent pas ôtés; le peuple sacrifiait encore et faisait fumer de l'encens sur les hauts lieux» (comparez 2 Rois 15: 35; 2 Chroniques 27: 2). Il y a là pour nous une leçon salutaire. Nous avons à veiller avec soin sur l'état de nos coeurs, par crainte que notre service même — notre service vrai et raisonnable — ne vienne se placer entre nos âmes et la personne de Christ. Nous devrions fréquemment aller à l'écart, dans le but d'examiner nos motifs d'action, soit que nous prêchions, que nous écrivions ou correspondions, soit que nous fassions des visites ou quelque autre chose; il faudrait nous asseoir calmement et nous juger nous-mêmes quant au but secret que nous poursuivons en toutes ces choses. Lorsque le Seigneur viendra, ce sont «les conseils des coeurs», et non les oeuvres extérieures seulement, «qu'il manifestera». C'est une pensée très sérieuse. Plus d'un acte éclatant de service, plus d'une prédication éloquente, plus d'un livre bien écrit, plus d'une visite qui aura eu du retentissement, tomberont dans l'oubli, ou, s'ils sont rappelés, tendront seulement à frapper la conscience ou à aggraver le jugement de l'âme aveuglée qui, pour ainsi dire, se sera mise à l'ouvrage sans connaître expérimentalement cette loi fondamentale de la maison de Dieu, savoir, que *l'homme doit être un mendiant*; et qui, en d'autres termes, n'aura jamais eu, en toute parole ou action, d'objet plus élevé que le «*moi*».

Nous n'avons pas grand-chose à dire d'Achaz. Il fut un adversaire déclaré de Dieu et de sa vérité. Il négligea le temple; il en ferma les portes, en éteignit les lampes, mit en pièces les ustensiles de la maison de Dieu, et éleva des autels idolâtres dans tous les coins de Jérusalem. En outre, il alla à Damas à la rencontre du roi d'Assyrie, et vit là un autel dont il envoya à Urie, le sacrificateur, la forme et le modèle, afin qu'il en fit un semblable à Jérusalem. Ensuite, il déplaça le vrai autel pour le mettre à côté du sien, et ainsi renversa tout l'ordre du culte. C'était «lui, le roi Achaz». De quelque manière que nous envisagions ce misérable homme, son histoire est remplie pour nous de sérieux avertissements; mais surtout quand nous le considérons comme venant après Jotham. Toutes les fois que nos coeurs ne sont pas d'abord et entièrement dévoués au service du sanctuaire, que nous n'apprécions et ne cultivons pas une communion secrète avec Dieu, que l'oeuvre *au dedans* ne marche pas de pair avec l'oeuvre *au dehors*, que nous lisons et enseignons plus que nous ne prions, et qu'enfin notre travail est plus pour les yeux de l'homme que pour ceux de Dieu, nous pouvons être sûrs que bientôt nous serons tout à fait abattus. La seule chose qui puisse nous maintenir dans un service vrai et effectif, est la communion; là où elle manque, tout doit aller mal. Ainsi, en regardant ces deux règnes comme étant moralement liés l'un à l'autre, l'apostasie déclarée d'Achaz est bien ce que nous pouvions attendre après le service défectueux de Jotham. Si nous

sommes occupés «à bâtir sur les montagnes», tandis que le temple est comparativement négligé, nous tournerons bientôt le dos au vrai culte de Dieu, et nous tomberons dans l'idolâtrie. A quoi servent «les châteaux et les tours», tandis que les portes de la maison de l'Eternel sont fermées? Qu'importent les victoires sur les Ammonites, si les lampes de Dieu ne brillent pas dans le lieu saint? Toutes ces choses ne sont d'aucune utilité et ne dureront pas longtemps, telles qu'elles sont, mais céderont bientôt la place aux actes plus décidés d'un Achaz qui ne veut pas avoir une position équivoque.

Des réflexions qui précèdent, nous pouvons tirer la leçon suivante dont nous avons grand besoin: c'est que la communion *avec* Dieu doit toujours tenir une place plus élevée que le service *pour* Dieu; la communion *secrète* avec Dieu ne doit jamais être négligée, même pour un service *public* dans les choses qui tiennent à la piété. Plusieurs seraient assez prêts à accomplir en apparence *pour* Dieu des actes de service brillants aux yeux du monde, sans un grand désir d'une communion intime avec Lui. Rappelons-nous donc que, si Dieu ne reçoit pas l'entier hommage du cœur, ce que nous accomplirons de nos *mains* dans un service extérieur, ou avec notre *intelligence* en vue de la doctrine, n'importe en rien; notre fondement est indubitablement défectueux, et tout ce que nous aurons édifié tombera bientôt sur nous et nous ensevelira sous ses ruines. En outre, plus l'édifice aura été élevé, plus apparent il aura été aux yeux, plus grande sera sa chute, plus triste sa désolation. Je sens combien ces choses sont dignes qu'on leur prête attention dans un temps d'activité extérieure tel que celui-ci, mais où il y a dans l'âme si peu de la puissance intérieure de la vie divine, tant de prédications et d'écrits et si peu de réalité vivante, beaucoup dans l'intelligence et beaucoup d'oeuvres, mais si peu du cœur et des affections, beaucoup pour les yeux des hommes et si peu pour les regards de Dieu. Notre prière incessante devrait être pour demander à Dieu plus de réalité intérieure et de puissance spirituelle; sans cela, tout est vanité.

Occupons-nous maintenant d'Ezéchias, dont l'histoire nous apportera plus d'encouragement que celle de ses deux prédécesseurs sur le trône de Juda. Il est écrit de lui que, «la première année de son règne, il ouvrit les portes de la maison de l'Eternel et les répara». C'était un heureux commencement, un gage encourageant de ce que devait être la suite de sa carrière. La course commencée *avec* Dieu, dans son long parcours, sera triomphante. Il pourra y avoir manquements, difficultés, tentations, douleurs, nuages et obscurité; mais à la fin, il sera rendu manifeste que celui qui a commencé sa course dans le sanctuaire la terminera dans la gloire. «Ceux qui sont plantés dans *la maison* de l'Eternel, fleuriront dans *les parvis* de notre Dieu» (Psaumes 92: 13). Ezéchias semble l'avoir senti, car nous le voyons commencer immédiatement sa course au point où il le fallait. Il ne va pas dans les montagnes pour y bâtir, mais débute directement dans l'oeuvre d'une entière réformation. Il envoie les lévites dans la partie la plus reculée de la maison de l'Eternel, dans le sanctuaire, pour le purifier. Il met ainsi Dieu à la place qui lui est due, persuadé que, si ce point capital est garanti, tout le reste suivra naturellement. Leçon bien salutaire que nous enseigne en cela Ezéchias. Dans l'expérience et la vie d'un chrétien, tout dépend de la place que Dieu occupe

dans son coeur; en d'autres termes, il y a un puissant lien moral entre l'estime que nous faisons de Dieu et notre conduite. Si les pensées que nous nous formons de Dieu sont peu élevées, peu élevée aussi sera la mesure de notre marche chrétienne; si, au contraire, nous avons de Dieu les pensées élevées qui conviennent à ce qu'il est en réalité, le résultat dans notre vie y sera conforme. Ainsi, lorsque les Israélites, au pied du mont Horeb, «changèrent leur gloire en la ressemblance d'un boeuf qui mange l'herbe», les paroles de l'Eternel à Moïse furent: «Ton peuple s'est *corrompu*». Remarquez ces paroles: «*s'est corrompu*». Ils ne pouvaient autrement que se corrompre, en abaissant leur pensée de la dignité et de la majesté de Dieu au point d'imaginer pour un moment, qu'il était semblable à «un boeuf qui mange l'herbe». Tel est aussi l'enseignement que nous trouvons en Romains 1. L'apôtre, dans ce chapitre, nous montre que toutes les abominations dont se rendaient coupables les nations païennes venaient du fait que, «ayant connu Dieu, elles ne le glorifièrent point comme Dieu», et ainsi se corrompirent. C'est un principe d'une grande importance pratique et dont l'influence s'étend loin. Si nous abaissons Dieu dans nos pensées, nous nous abaissons nous-mêmes. Nous sommes en cela placés bien au-dessus de toute vue simplement systématique de la vérité; ce n'est pas du tout une question de doctrine. Non; nous sommes amenés par là dans les plus secrètes profondeurs de l'âme pour peser, comme sous l'oeil scrutateur de Dieu, la pensée que, jour par jour et heure par heure, nous nous formons de lui. Nous ne saurions nous refuser à appliquer sérieusement notre esprit à examiner ce point important de la vérité. Notre négligence à cet égard nous dirait beaucoup du secret de notre marche languissante et de notre lamentable froideur spirituelle. Dieu n'est pas suffisamment exalté dans nos pensées; il n'a pas la place suprême dans nos affections; nous ne vivons pas assez dans l'atmosphère de sa bienveillance et de sa fidélité divines. Notre état d'esprit, notre expérience, notre service, nos luttes, nos peines, nos infirmités, viennent, en grande mesure, se placer entre nos âmes et Dieu, et obscurcissent la brillante lumière de sa face. Or, toutes les fois que nos propres intérêts et nos propres sentiments agissent sur nous de manière à empêcher la jouissance de ce repos calme et assuré du coeur et de la conscience dans l'amour rédempteur et l'éternelle efficacité de l'oeuvre expiatoire, nous glissons certainement dans une simple religiosité et dans le légalisme, ou bien dans la mondanité et le mal moral. La suite de ces pensées nous a été suggérée par le premier acte du roi Ezéchias. Il avait posé un bon fondement et agi selon le précepte donné plus tard par le Seigneur Jésus à ses disciples: «Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par-dessus». Il sentait que les fortifications et les constructions devaient toutes céder la place à la maison de Dieu; il ne pensait pas à habiter dans une maison lambrissée (voyez Aggée 1), tandis que le temple de l'Eternel était négligé. En conséquence, il entra, pour ainsi dire, tout droit dans la partie intérieure du sanctuaire, et ce fut, pour ainsi dire, dans son oeuvre, le grand point de départ.

Arrêtons-nous ici un moment pour contempler le contraste entre l'ordre divin et l'ordre humain du service. L'homme dit: Il faut commencer *au dehors*, puis agir *au dedans*; l'Ecriture dit que vous devez commencer au dedans, puis agir au dehors. L'homme dit qu'il faut sortir et aller dans les montagnes bâtir des châteaux et des tours, et ensuite venir dans le sanctuaire

en vertu de ce que l'on a fait, et là mettre les choses en ordre. L'Ecriture dit qu'il faut d'abord entrer dans le secret du sanctuaire, et de là agir, pas à pas, jusqu'à ce que l'on soit dans une condition qui vous rende propre à bâtir des fortifications, s'il en est besoin. En un mot, l'homme dit qu'il faut travailler pour avoir la vie; l'Ecriture dit qu'il faut travailler, parce qu'on a la vie; l'homme dit: «Fais et vis», Dieu dit: «Vis et fais». Heureux contraste pour le pécheur impuissant qui sent que le chemin de Dieu seul répond à son cas.

Mais revenons à Ezéchias. Nous pouvons voir dans tous les actes de sa vie un ordre divin, au moins pour ce qui concerne les réformes qu'il entreprit. Non seulement il commença bien, mais il continua de même. On peut dire de lui que, sauf dans l'affaire de l'ambassade que les chefs de Babylone lui envoyèrent, toutes ses oeuvres commencèrent, continuèrent et finirent en Dieu. Il résolut de célébrer la Pâque à l'Eternel, et, en le faisant, d'agir selon la largeur du principe de Dieu en y conviant *tout* Israël. Il ne voulait pas avec égoïsme restreindre cette grande fête fondamentale et l'efficacité purifiante du sang, aux étroites limites de Juda ou de Jérusalem, mais il avait commandé justement «que l'holocauste et le sacrifice pour le péché seraient pour *tout Israël*» (2 Chroniques 29: 24). Il est vrai qu'Israël avait apostasié et était tombé dans une grossière idolâtrie, mais quoi? Le sang qui pouvait purifier Juda, avait la même vertu pour Israël, et ils en avaient tous deux également besoin. Et ne pouvons-nous pas dire que, partout où une âme est enseignée de Dieu, elle aura toujours ces pensées de largeur touchant *toute la famille de Dieu*? Il n'y a nulle section du corps de Christ; il est un tout ou il n'est rien. Toute vérité dans sa plénitude doit être envisagée comme se rapportant au corps tout entier. Que ce soit la rédemption dans laquelle nous avons notre position, le ministère qui nous soutient, ou l'espérance qui nous anime, tout doit être vu en rapport avec le corps tout entier. «Dans ton livre *mes membres* étaient tous écrits» (Psaumes 139); «il garde *tous ses os*, pas un d'eux n'est cassé» (Psaumes 34).

C'est cette largeur de coeur et de vues par rapport à Israël qui conduisit le roi Ezéchias à envoyer par tout Israël ce message touchant: «Fils d'Israël, retournez à l'Eternel, le Dieu d'Abraham, d'Isaac, et d'Israël, et il reviendra au reste d'entre vous qui est échappé à la main des rois d'Assyrie» (chapitre 30: 6). Ce message dénote beaucoup de puissance morale et d'intelligence spirituelle. C'est un message vraiment issu du sanctuaire, le message de quelqu'un qui, en quelque mesure, est entré dans la largeur de la pensée divine. C'est le dessein de Dieu qu'Israël et Juda foulent ensemble les parvis terrestres, et se trouvent sous l'efficacité du même sacrifice. Josaphat avait fait alliance avec Achab, roi d'Israël, dans un but militaire (2 Chroniques 18). Cette alliance, nous le savons, était mauvaise. Il est vrai que l'objet était bon; c'était de reprendre Ramoth de Galaad de la main du roi de Syrie. Or cette ville était une des cités de refuge, et la reprendre à l'ennemi doit avoir paru à Josaphat une chose très désirable et une bonne raison pour s'allier avec Achab. Et cependant, c'était tout à fait mal. La base de leur alliance était mauvaise; elle n'était pas fondée sur «le sang de l'agneau»; c'est pourquoi, bien que ce fût pour un but religieux et bon en soi-même, Dieu ne pouvait pas l'approuver, et ce fut pour Josaphat une source de beaucoup de douleurs de coeur.

Tel ne fut pas le cas pour le roi Ezéchias. Il chercha à réunir Israël et Juda non pour reprendre une ville, ni même dans un but religieux; non, il voulut réunir leurs tribus dispersées autour du seul vrai autel à Jérusalem, «là où montent les tribus, les tribus de l'Eternel» (Psaumes 122: 4). Il y avait là un centre d'unité autour duquel tout Israélite pouvait se rallier, parce qu'il était Israélite, mais qui n'exerçait nulle attraction sur ceux dont les coeurs étaient incirconcis. Il est pour nous très important de voir ce qui mit Ezéchias à même d'envoyer cette invitation à ceux d'Israël. Si Ezéchias avait marché dans le froid et desséchant exclusivisme de la chair, il aurait laissé les fils d'Israël à leurs idoles, et n'aurait pensé qu'à sa propre jouissance, et à celle de ceux qui étaient en relation immédiate avec lui. Mais il n'en était pas ainsi: son coeur avait été touché et ses affections élargies en la présence de Dieu; il avait senti la douceur et l'efficacité expiatoire du sang; il voyait son pouvoir pour répondre au besoin d'Israël idolâtre; il savait que l'agneau immolé sur l'autel était la base divine de l'union de tous, et, par conséquent, il cherchait, par la puissance attractive de la grâce, à rassembler «les enfants de Dieu dispersés». N'y a-t-il pas là pour nous une profonde instruction? N'avons-nous pas à nous demander pourquoi nous possédons si peu de cette force d'attraction? Pourquoi n'attirons-nous pas ensemble les enfants de Dieu? Je pense que cela vient de ce que nous ne marchons pas en manifestant d'une manière pratique la grâce du Seigneur Jésus qui a dit: «Et moi, si je suis élevé de la terre, j'attirerai *tous les hommes à moi*» (Jean 12: 32). Nous n'agissons pas d'après le grand principe qu'Ezéchias mettait en pratique, savoir que «l'holocauste et le sacrifice pour le péché étaient pour tout Israël». La table du Seigneur est pour tous ceux qui lui appartiennent, et non pas seulement pour ceux qui maintiennent telles ou telles opinions. Combien l'état de choses serait différent, si tous ceux qui aiment vraiment le nom de Jésus, agissaient comme Ezéchias! Au lieu d'établir des liens d'union tels qu'ils admettent les incirconcis en excluant l'Israël de Dieu, il y aurait un lien unique, «le sang de l'agneau», et ainsi un seul centre, une seule table, un seul objet. Il y aurait un témoignage décidé, en parole et en action, contre tout ce qui, même au plus faible degré, gênerait l'unité du corps. Et si l'on demande: Que devons-nous établir? la réponse est: Rien d'autre comme lien d'union que le nom de Jésus, en séparation de tout ce qui exclurait ceux qui appartiennent à Jésus, ou qui admettrait ceux qui ne sont pas à lui et ne l'aiment pas. C'est le moyen de maintenir, autant qu'il est en nous, le principe de l'unité du corps de Christ. La question n'est pas si nous devons nous attendre à une union de tous les chrétiens avant que le Seigneur vienne. Si nous avons à agir d'après cela ou d'après d'autres questions semblables, nous ne ferions rien du tout. Si nous formons des sectes, ou si nous appuyons et soutenons leur formation et leur continuation, parce que nous n'attendons pas d'être unis avant que le Seigneur vienne, nous pourrions tout aussi bien dire que, parce que nous ne serons pas affranchis de la présence de la chair en nous aussi longtemps que nous restons dans le corps, il est inutile de chercher à la dompter. Non; notre affaire, comme individus, est de faire tout ce qui est en notre pouvoir à l'égard de l'unité du corps en désapprouvant tout ce qui tend à le diviser. Ezéchias ne pensait nullement s'enquérir si le temps était venu de réunir les deux maisons de Juda et d'Israël; il savait que c'était le dessein de Dieu, et il cherchait, autant qu'il était en lui, à en assurer l'objet. L'Esprit nous conduira à regarder au dessein divin, et à agir sur un principe divin pour

l'exécuter. Si le dessein de Dieu est que ses enfants soient «rassemblés en un», ce sera toujours une chose opposée à son dessein de les voir «dispersés». Nous pouvons donc être sûrs que, quand nous nous efforçons de défendre l'unité du corps, nous travaillons en vue d'un objet divin, et notre unique préoccupation devrait être d'agir selon un principe divin (*).

(*) Je crois que, comme d'anciens principes continuent à agir, et que de nouveaux commencent à se montrer, les chrétiens sentiront davantage l'importance d'être bien instruits dans les principes simples de la vérité, touchant la base divine d'union et de communion. Je rappellerai au lecteur chrétien deux passages qui présentent une ligne de conduite claire et simple relativement à l'union du chrétien. Le premier est celui-ci: «Afin qu'il rassemblât en *un* les enfants de Dieu qui étaient dispersés» (Jean 11: 52); et le second: «Moi, si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi» (Jean 12: 32). Ici, Christ est présenté comme le grand centre autour duquel tous ses membres doivent graviter, comme les planètes autour du soleil. Si donc Christ est le centre, n'est-ce pas un grand péché d'établir un autre centre, même si c'était un point de vérité? Ce fut le péché de Jéroboam de briser l'unité du peuple de Dieu en mettant les veaux d'or à Béthel et à Dan, alors que Jérusalem était le grand centre d'unité. Je crois qu'établir un centre autre que Christ, produit des conséquences aussi désastreuses quant au témoignage dans le monde, que celles amenées par ce que fit Jéroboam. Remarquez en effet les conséquences de cet acte. Au lieu d'un seul centre, il y en eut trois, Jérusalem, Béthel et Dan, de sorte que les Israélites, se rendant vers ces divers centres, s'éloignaient les uns des autres. Au contraire, eussent-ils maintenu le seul centre divinement désigné, cela aurait effectivement assuré le rassemblement des enfants d'Israël, car tous seraient venus à Jérusalem, du nord, du sud, de l'orient et de l'occident, et ne seraient pas allés à Dan ni à Béthel, qui n'étaient pas établis selon l'ordre divin, mais par la volonté de l'homme. Ezéchias était tellement assuré que Jérusalem était le centre autour duquel tout Israël devait être rassemblé, que dans son message il dit: « Retournez à l'Eternel, le Dieu de vos pères ». Ces paroles n'eussent eu aucune portée, si Jérusalem n'avait point été le centre établi de Dieu.

Pour nous, ce n'est pas Jérusalem, ni aucun lieu spécial qui constitue le centre et le lien d'unité; c'est le nom de Jésus, et si l'on ajoute au nom de Jésus quelque chose comme étant nécessaire à notre union, on porte atteinte à l'unité et l'on forme une secte. Et le nom de Jésus n'est-il pas suffisant? Si les croyants sont introduits dans le lieu très saint par le sang de Jésus; si, par grâce, ils sont là *ensemble*; si leurs noms sont écrits *ensemble* dans le livre de vie de l'Agneau; s'ils sont ressuscités *ensemble* et assis maintenant *ensemble* en Christ dans les lieux célestes en Esprit et par la foi, et s'ils seront bientôt en fait, enlevés *ensemble* dans l'air, pourquoi ne seraient-ils pas *ensemble* ici-bas? Aux yeux de Dieu nous sommes *ensemble*, et de plus, nous allons dans ce lieu où nous serons *un* à la vue de toutes les intelligences créées; devons-nous donc, en attendant, nous renfermer dans nos petits enclos et de là nous regarder l'un l'autre d'un air hargneux? Non, mais que tous ceux qui voient et reconnaissent ce précieux principe de l'union des enfants de Dieu, *agissent selon ce principe*, et Dieu par là sera certainement glorifié.

Je désire ajouter que, de même que le nom de Jésus est le seul lien d'union pour les chrétiens, de même le Saint Esprit est la seule puissance du ministère chrétien. Que ces deux principes soient reçus dans toute leur portée, et l'on verra à quoi ils conduisent.

Je ferai remarquer ici qu'il faut prendre garde qu'en cherchant à conduire les enfants de Dieu dans la liberté et l'unité de l'Esprit, on ne perde de vue la ruine irréparable et sans espoir de l'église professante, envisagée dans son *témoignage comme corps* sur la terre. A ce propos, les paroles suivantes d'un serviteur de Dieu sont de saison: «Si nous cherchons un témoignage, nous irons à la ruine; mais si nous cherchons à marcher avec Dieu, nous subsisterons». J'ai eu la pensée que tout effort en vue du rassemblement des saints maintenant participe au caractère du cri de minuit de Matthieu 25. On a fait observer avec justesse que le temps arrivé de la venue de l'Epoux, toutes les vierges sages se trouvent *ensemble*. La parabole nous le montre. Celles qui avaient de l'huile étaient tout à fait prêtes et ensemble, mais celles qui n'avaient point d'huile — les folles — ceux qui ne sont que de simples

professants, se dispersent pour chercher de l'huile. *Cela devrait exciter, dans l'esprit de tous les vrais croyants, le désir d'être trouvés ensemble.*

Mais remarquez le double effet produit par le message d'Ezéchias: «Les courriers passaient de ville en ville... et on se riait et on se raillait d'eux. Toutefois des hommes d'Aser, et de Manassé, et de Zabulon, s'humilièrent» (chapitre 30: 10, 11). Cela est très instructif. L'invitation fut reçue d'une manière très différente par les uns et par les autres, mais cela prouvait que le message était de Dieu, qu'il venait du sanctuaire. La grâce doit ou humilier le coeur, ou bien appeler l'opprobre et le mépris; «aux uns odeur de mort pour la mort, aux autres odeur de vie pour la vie». Ezéchias pouvait supporter l'opprobre et la raillerie, parce qu'il avait l'intelligence de la valeur du sang qui avait été versé, et en voyant que plusieurs s'étaient humiliés, il se sentait amplement récompensé de la peine qu'il s'était donnée en envoyant le message. Si nous marchions dans l'énergie de la grâce divine, nous verrions les mêmes résultats; quelques-uns, sans nul doute, se moqueraient, mais plusieurs «s'humilieraient». Mais comme les choses vont, nous ne voyons ni l'un ni l'autre, au moins pas dans la mesure où cela devrait être vu; au contraire, le «*statu quo*» semble de tous côtés être à l'ordre du jour, démonstration claire que tout n'est pas comme il devrait être. Les saints ne sont pas attirés pour être ensemble, et le monde n'a pas le coeur percé par le tranchant d'un saint témoignage; une pénible tiédeur, une misérable neutralité est gardée A l'égard des choses divines, tandis que les choses du monde sont saisies avec une ardeur et une pénétration qui ne démontrent que trop clairement où gisent nos affections. S'il n'y a pas une réaction contre un semblable état de choses, tout parmi nous s'en va à la ruine. Nous ne pouvons rester neutres. Il faut ou assembler avec Christ ou disperser. (Matthieu 12: 30). Si nous ne sommes pas *pour* Christ, nous sommes *contre* lui; ne *rien faire* pour Christ, c'est *faire quelque chose* pour Satan.

Mais, comme on l'a fait remarquer, il y avait un ordre divin dans la manière d'agir d'Ezéchias. On le voit à chaque pas de sa carrière. Le fait de l'idolâtrie d'Israël n'arrêtait pas l'effusion de son amour envers le reste de ce peuple, ni ses efforts pour les conduire à la vraie place de bénédiction. Il cherchait à les amener autour du centre commun — l'autel à Jérusalem — il voulait rassembler les tribus d'Israël autour de l'agneau pascal, sans regarder aux fautes passées; il désirait agir d'après la parole de l'Eternel «Consolez, consolez mon peuple» (Esaïe 40: 1). En tout cela, Ezéchias agissait en accord avec quelques-uns des plus beaux principes de la vérité. Pour tirer l'âme du mal et l'en éloigner, Dieu lui présente quelque chose de bon. C'est toujours ainsi qu'il procède. Ezéchias n'aurait pas suivi cette manière divine d'agir si, avec la maison de Juda, il eût d'abord célébré la fête, puis fût allé dans les cités d'Israël prêcher contre l'idolâtrie. Il n'aurait eu ainsi aucune puissance. Un des grands maux de l'idolâtrie était de briser l'unité du peuple de Dieu: comment donc Ezéchias aurait-il pu rendre témoignage contre le schisme en Israël, si lui-même n'avait pas commencé à agir sur le principe de l'unité? Il aurait été tout aussi sectaire de renfermer la fête dans les limites de Juda, que d'élever un autre autel, ou centre d'unité. Le vrai moyen pour délivrer les chrétiens des sectes est de leur faire goûter la douceur de l'unité.

C'est ainsi que pensait et qu'agit Ezéchias. «Et les fils d'Israël qui se trouvèrent à Jérusalem célébrèrent la fête des pains sans levain pendant sept jours, avec une grande joie; et les lévites et les sacrificateurs louaient l'Eternel, jour après jour, avec les instruments de la louange de l'Eternel. Et Ezéchias parla au coeur de tous les lévites qui étaient entendus dans la bonne connaissance à l'égard de l'Eternel; et ils mangèrent pendant les sept jours les offrandes de la fête, sacrifiant des sacrifices de prospérités et exaltant l'Eternel, le Dieu de leurs pères. Et toute la congrégation résolut de célébrer encore sept jours; et ils célébrèrent les sept jours avec joie» (chapitre 30: 21-23). C'était là le vrai moyen d'enseigner à Israël le mal de l'idolâtrie. Jamais les fils d'Israël n'avaient passé d'aussi heureux jours autour du veau d'or à Dan. Ils n'avaient jamais goûté de joies semblables, tandis qu'ils étaient sous l'influence du système politique religieux de Jéroboam. Rien ne pouvait toucher le coeur d'un vrai Israélite comme les sons des instruments des sacrificateurs et des lévites divinement établis; rien ne pouvait réjouir son âme comme le sacrifice ordonné de Dieu. N'est-ce pas une chose heureuse que nous puissions juger de la valeur et de l'accord avec la vérité d'un système ou d'une institution, par son effet sur l'âme? Tout ce qui est vraiment de Dieu rendra l'âme réellement heureuse, et au contraire, ce qui n'est pas de Dieu aura un effet opposé. Ainsi, dans la scène intéressante qui nous est présentée ici, en voyant la joie de la très grande congrégation, nous pouvons conclure avec certitude que Dieu était là, et, de plus, qu'une très puissante influence procéderait d'une semblable assemblée. L'esprit qui y prévalait était tel, qu'il ne pouvait manquer d'agir puissamment contre tout le système d'idolâtrie et de schisme qui répandait sa pernicieuse et desséchante influence dans les cités d'Israël. Une forte action morale allait s'exercer depuis Jérusalem, et emporter comme un torrent les autels et les idoles du pays d'Israël; se fût-elle étendue plus loin, elle aurait renversé pour toujours le grand siège de l'idolâtrie et du sectarisme.

La leçon morale que tout cela nous enseigne est très claire et très importante. Le vrai principe qui doit présider à toute réformation n'est pas tant d'abattre ce qui est *faux*, que d'édifier ce qui est *vrai*. Ezéchias sentait que, s'il pouvait seulement rassembler Israël autour du véritable autel, et l'amener à goûter le vrai culte du Dieu de ses pères, les autels des faux dieux tomberaient bientôt en poussière. Il ne fut pas désappointé, car «*lorsque tout cela fut terminé*, tous ceux d'Israël qui se trouvèrent là, s'en allèrent par les villes de Juda, et brisèrent les statues et abattirent les ashères, et démolirent les hauts lieux et les autels dans tout Juda et Benjamin, et en Ephraïm et Manassé, jusqu'à ce qu'ils eussent tout détruit; et tous les fils d'Israël retournèrent dans leurs villes, chacun dans sa possession» (chapitre 31: 1). Tel est le service qui découle d'un culte rendu avec joie, la seule vraie source d'où le service puisse surgir pour la gloire de Dieu. On aurait pu naturellement penser que ces autels eussent dû attirer l'attention et exciter l'indignation des fils d'Israël, alors qu'ils se rendaient à Jérusalem; mais tel ne fut pas le cas. Non; il leur fallait d'abord expérimenter dans leur âme la puissance et le bonheur de la vérité; ils avaient tout premièrement besoin de boire, pour ainsi dire, à la source même; ils devaient venir au sanctuaire à Jérusalem, là où se trouvait le vrai sacrificateur, offrant le vrai sacrifice, et ayant reçu force et joie en la présence de Dieu et au milieu de son peuple d'adorateurs, ils étaient capables d'aller rendre témoignage au dehors. En fait, nous

pouvons voir la même ligne de conduite suivie par Israël et par Ezéchias. Celui-ci commença avec Dieu dans le sanctuaire, il en fut de même du premier. Ezéchias, avant de mettre la main sur les autels des idoles, commença par ouvrir les portes de la maison de l'Eternel. Israël trouva, auprès de l'autel de Dieu, la force pour renverser les autels de Satan. Mais comme il était aussi certain, dans le cas d'Ezéchias, qu'ayant ouvert les portes du temple de l'Eternel il détruirait les autels de l'idolâtrie, ainsi, dans le cas des fils d'Israël, il n'était pas moins certain que, Dieu les ayant fortifiés, ils auraient de cette force pour abattre le mal. Il ne leur était pas possible de détruire l'idolâtrie en venant de Dan à Jérusalem. Ils faisaient ce voyage afin d'acquérir de la force, de sorte que, revenant de Jérusalem, ils rendissent témoignage pour Dieu contre le mal. Dans tous les cas où l'on s'est détourné de la position où Dieu nous avait placés, le vrai chemin à suivre est de ne pas rester enlacés dans la faute commise, mais de retourner immédiatement, par l'humiliation et la confession, à la position qui nous appartient. Par ce moyen, nous acquerrons une vue plus exacte de la faute et un vrai pouvoir sur elle. Les fils d'Israël, durant leurs quatorze jours de joie, obtinrent une connaissance plus profonde de la laideur de l'idolâtrie et du schisme, et en même temps la puissance d'exécuter le jugement sur les idoles. Ils n'auraient jamais eu ce pouvoir à Dan. Ce n'est que lorsque nous nous sommes échappés d'un édifice chancelant que nous pouvons réellement apercevoir combien il est près de sa ruine finale.

Nous voyons donc que c'était juste autant en harmonie avec le principe divin que les fils d'Israël, avant de mettre la main sur un seul autel idolâtre, montassent à Jérusalem, «la cité de leurs assemblées solennelles», qu'il l'était pour Ezéchias d'ouvrir les portes de la maison de l'Eternel et de les réparer, avant de faire un seul pas dans le service de Dieu, en dehors de cette maison. Ezéchias et les fils d'Israël agissaient selon le même principe divin. Lorsque les fils d'Israël eurent une fois senti la puissance de leur ancien culte, ils purent avoir quelque idée de la distance dont ils s'en étaient éloignés; de même, quand Ezéchias eut goûté quelque chose du bonheur d'avoir le vrai Dieu mis à la place qui lui était propre, entre les chérubins, il fut mieux préparé à voir le mal, le mal abominable commis en élevant des autels idolâtres dans les rues de Jérusalem. N'en sera-t-il pas de même de nous? Ayant une fois connu la douceur du culte rendu en esprit et en vérité avec ceux qui sont réunis au nom de Jésus, ne serons-nous pas plus aptes à juger tout ce qui s'en est écarté?

Avant de terminer cette partie de notre sujet, je voudrais dire un mot pour la consolation du lecteur qui sentirait qu'il s'est, en quelque mesure, éloigné de Dieu. Si vous avez réellement conscience d'avoir manqué et d'être dans un état de déclin spirituel; si vous avez péché en quelque manière et qu'ainsi vous ayez attristé l'Esprit; si vous avez manqué à régler vos pensées et vos voies, de sorte que Satan en a pris avantage pour vous affaiblir et vous troubler; si vous êtes troublé à cause de quelque manquement dans le service ou dans le culte; en un mot, s'il y a une chose quelconque qui pèse sur votre coeur et soit comme un nuage sur votre esprit, ce que vous avez à faire n'est pas de rester assis et de vous attarder à contempler le mal, mais comme les fils d'Israël, allez immédiatement à l'autel de Dieu; arrêtez vos yeux sur le sang, regardez droit à Jésus et voyez en lui la mesure de votre acceptation devant «le trône

de Dieu», et soyez sûr que votre esprit sera restauré et fortifié pour la lutte contre le mal même qui vous abat dans la poussière et vous fait vous lamenter tout le jour. La vraie restauration n'est pas le combat pour se dégager des labyrinthes du mal et de la corruption dans lesquels nous sommes enlacés, mais c'est d'entrer dans une absolue confiance de foi dans le témoignage divin quant à notre acceptation dans le Bien-aimé. Nous nous trouvons ainsi immédiatement sous la pleine lumière de l'amour rédempteur de Dieu, et nous foulons sous nos pieds, dans le saint triomphe de la foi, les doutes et les perplexités que le mal engendre. «Grâces à Dieu qui nous donne la victoire».

On ne peut pas s'attendre à ce que l'ennemi reste longtemps tranquille spectateur d'une scène aussi heureuse. Il y avait trop de gloire rendue à Dieu, et trop de jouissance pour le peuple pour qu'il ne cherchât pas à troubler ce bonheur. C'est pourquoi nous lisons: «Après ces choses et cette fidélité, Sankhérib, roi d'Assyrie, vint et entra en Judée, et campa contre les villes fortes, et il pensait en forcer l'entrée» (chapitre 32: 1). Nous ne pouvons espérer d'aller en avant sans rencontrer les tempêtes. Nous avons à lutter contre un ennemi rusé et puissant. On trouve rarement sur la terre une scène heureuse où le soleil brille, sans qu'un nuage ne vienne l'obscurcir. Ainsi Ezéchias et son heureuse suite d'adorateurs de l'Eternel sont interrompus dans leur paisible service par Sankhérib et ses rudes guerriers. Mais, béni soit Dieu, le sanctuaire et ses saintes occupations ne peuvent nous rendre impropres pour un service actif. Au contraire, nous ne pouvons servir d'une manière effective que si nous avons été dans le sanctuaire. C'est quand nous avons été *sacrificateurs au dedans*, que nous sommes préparés à agir comme lévites ou hommes de guerre *au dehors*; mais nous devons avoir soin de ne jamais renverser l'ordre divinement établi. Ezéchias était prêt pour l'action, quand le temps de l'action fut arrivé. Il est vrai qu'il préférerait de beaucoup la tranquillité solennelle du sanctuaire au bruit des champs de bataille, et les aimables autels du Dieu Fort aux châteaux et aux tours élevés par l'art militaire; néanmoins, lorsque ce fut nécessaire, Ezéchias usa de la sagesse acquise en secret pour amener publiquement la ruine de ses ennemis.

Il y a une différence marquée entre la manière dont les actions d'Ezéchias sont rapportées en 2 Chroniques 32, et celle dont Esaïe les présente (Esaïe 37). Dans les Chroniques, nous avons plutôt la narration des faits; dans Esaïe, ils sont envisagés plutôt, à un point de vue moral comme ayant pour objet les destinées futures d'Israël. Les Chroniques nous rapportent les opérations militaires d'Ezéchias; elles sont entièrement passées sous silence dans le livre du prophète. Nous jetterons donc un coup d'oeil sur les dernières scènes de la vie si pleine d'intérêt d'Ezéchias, comme l'Esprit les place devant nous dans Esaïe.

J'ai déjà fait remarquer qu'Ezéchias préférerait la tranquillité du sanctuaire au tumulte des champs de bataille. Cela apparaît dans toute sa carrière, mais nous le voyons surtout en Esaïe. Il passait sinon tout son temps, du moins la plus grande partie, aux services rattachés au sanctuaire. La place de Dieu «entre les chérubins» l'occupait plus que sa propre place sur le trône de David. Il pousse si loin son attachement à la maison de l'Eternel que, quand le temps vient où nous nous attendrions à le voir sortir pour aller sur le champ de bataille, nous le

trouvons faisant du sanctuaire même son champ de bataille. Il y a là un enseignement particulièrement instructif. L'orgueilleux roi d'Assyrie était aux portes de Jérusalem avec une puissante armée conquérante, et l'on se serait naturellement attendu à trouver Ezéchias au milieu de ses hommes de guerre, endossant son armure, ceignant son épée et montant sur son char; mais non, Ezéchias différait de la plupart des rois et des capitaines. Il avait trouvé une forteresse et une source de force inconnues à Sankhérib; il avait découvert un champ de bataille où il vaincrait sans frapper un seul coup. Et remarquez de quelle armure il se revêtit: «Et il arriva, quand le roi Ezéchias eut entendu ces choses, qu'il déchira ses vêtements, et se *couvrit d'un sac*, et entra dans la maison de l'Eternel» (Esaïe 37: 1). Telle était l'armure sous laquelle le roi de Juda allait lutter avec le roi d'Assyrie. Etrange armure! Mais c'était l'armure du sanctuaire. Qu'aurait dit Sankhérib s'il avait vu cela? Jamais auparavant il n'avait rencontré semblable antagoniste; jamais il n'était venu en contact avec un homme qui, au lieu d'une cotte de mailles, s'était revêtu d'un sac, et qui, au lieu de se précipiter sur le champ de bataille monté sur son char, se jetait à genoux dans le temple. Cela aurait été aux yeux du roi d'Assyrie une nouvelle et singulière manière de combattre. Il avait rencontré les rois de Hamath, d'Arpad et d'autres; il les avait combattus à sa manière, mais il n'avait jamais trouvé un adversaire tel qu'Ezéchias. Ce qui donnait à celui-ci une puissance si extraordinaire dans cette lutte était le sentiment que lui n'était rien; que «le bras de la chair» ne servait de rien, en un mot, que c'était Jéhovah ou rien. On le voit surtout dans le fait «Ezéchias déploie la lettre de Sankhérib devant l'Eternel. La foi d'Ezéchias le rendait capable de se retirer de la scène, et de faire de toute la chose une question entre Jéhovah et le roi d'Assyrie. Ce n'était pas Sankhérib et Ezéchias, mais Sankhérib et Jéhovah. Nous avons ainsi la signification du sac dont Ezéchias se couvre. Il se sentait absolument impuissant, et il prenait la place qui convenait à son impuissance. Il dit à l'Eternel que c'est Lui que le roi d'Assyrie a outragé; il s'adresse à lui pour qu'il venge l'opprobre jeté sur son glorieux nom; Ezéchias se sent ainsi assuré que l'Eternel délivrera son peuple. Remarquez cette scène merveilleuse. Approchez-vous du sanctuaire, et là voyez un pauvre homme faible et solitaire, sur ses genoux, répandant son âme devant Celui qui habite entre les chérubins; il n'y a ni préparatifs militaires, ni revues de troupes, mais des anciens d'entre les sacrificateurs, «couverts de sacs», qui vont et viennent d'Ezéchias au prophète Esaïe. Tout en apparence n'est que faiblesse. D'un autre côté, voilà un puissant conquérant à la tête d'une nombreuse armée enflée par ses victoires et ardente au butin. Assurément, au point de vue humain, on dirait: «C'en est fait d'Ezéchias et de Jérusalem; Sankhérib et son orgueilleuse armée vont engloutir en un instant cette faible bande d'hommes sans défense!»

Remarquez aussi le terrain sur lequel Sankhérib se place en tout cela. Il dit: «Quelle est cette confiance que tu as? Tu dis (ce ne sont que paroles des lèvres): Le conseil et la force sont là pour la guerre. Maintenant, en qui te confies-tu, que tu te révoltes contre moi? Voici, tu te confies en ce bâton de roseau cassé, en l'Egypte, lequel, si quelqu'un s'appuie dessus, lui entre dans la main et la perce. Tel est le Pharaon, roi d'Egypte, pour tous ceux qui se confient en lui. Que si tu me dis: Nous nous confions en l'Eternel, notre Dieu,... n'est ce pas lui dont Ezéchias a ôté les hauts lieux et les autels, en disant à Juda et à Jérusalem: Vous vous prosternerez

devant cet autel-ci?» (Esaïe 36: 4-7). Sankhérib fait de la réforme même opérée par Ezéchias un sujet de reproche, ne lui laissant ainsi, comme il le pensait, aucun fondement pour sa confiance. Puis il dit: «Maintenant, suis-je monté sans l'Eternel contre ce pays pour le détruire? L'Eternel m'a dit: Monte contre ce pays, et détruis-le» (verset 10). C'était vraiment mettre la foi d'Ezéchias à l'épreuve. La foi doit passer par la fournaise. Ce n'est rien de *dire* que nous nous confions dans le Seigneur; il faut le *prouver*, et cela même lorsque tout en apparence est contre nous. Comment donc Ezéchias répond-il à toutes ces paroles hautaines? Par la dignité silencieuse de la foi: «C'était là le commandement du roi, disant: Vous ne lui répondrez pas» (verset 21). Telle était la conduite du roi aux yeux du peuple; telle est toujours la manière d'agir de la foi calme, se possédant elle-même, et digne en la présence de l'homme; tandis qu'en même temps elle est prête à se prosterner dans la poussière en présence de Dieu. L'homme de foi peut dire à ses compagnons: «Tenez-vous tranquilles, et voyez la délivrance de l'Eternel», et au même instant pousser vers Dieu le cri de la faiblesse dont il a conscience (Exode 14: 13-15). Il en était ainsi du roi de Juda à cette heure de crise suprême. Ecoutez-le, tandis que, dans le secret du sanctuaire, seul avec Dieu, il verse les anxiétés de son âme devant Celui dont l'oreille est ouverte pour entendre, et qui est puissant pour secourir: «Eternel des armées, Dieu d'Israël, qui es assis entre les chérubins, toi, le Même, toi seul tu es le Dieu de tous les royaumes de la terre; toi, tu as fait les cieux et la terre. Eternel! incline ton oreille et écoute. Eternel! ouvre tes yeux, et vois; et écoute toutes les paroles de Sankhérib, qui a envoyé pour outrager le Dieu vivant. Il est vrai, Eternel! les rois d'Assyrie ont dévasté tous les pays et leurs terres, et ont jeté au feu leurs dieux; car ce n'étaient pas des dieux, mais l'ouvrage de mains d'homme, — du bois, et de la pierre; et ils les ont détruits. Et maintenant, Eternel, notre Dieu! sauve-nous de sa main, afin que tous les royaumes de la terre sachent que toi seul tu es l'Eternel» (Esaïe 37: 15-20). Ezéchias remet l'affaire entièrement entre les mains de Dieu, et s'en retire lui-même. Il ne cherche pas à amoindrir la difficulté; il admet que «les rois d'Assyrie ont dévasté tous les pays et leurs terres», mais pourquoi ont-ils eu ce pouvoir? C'est que les dieux de ces pays n'étaient pas semblables à Jéhovah; c'est que leurs habitants ne savaient pas ce que c'est que de remettre sa cause entre les mains du Dieu vivant qui a fait les cieux et la terre. Là était le secret de leur ruine. Quelle foi triomphante nous voyons en Ezéchias, quel plaidoyer hardi et plein de confiance! En l'entendant, nous pouvons dire: «Quelle est la difficulté qu'une telle foi ne puisse surmonter?» La foi qui a affaire avec Celui qui a fait les cieux et la terre, tiendra peu de compte d'une armée, si nombreuse fût-elle. La foi contemple les myriades d'anges et les montagnes couvertes de chariots de feu pour défendre celui qui se confie en Jéhovah.

Voyons maintenant comment la prière d'Ezéchias fut reçue et quelle réponse lui fut faite par Celui qui est assis entre les chérubins. Le Seigneur ne refuse jamais d'entrer dans nos difficultés, si seulement nous le laissons agir, et ne le privons pas de la gloire qui lui appartient. Ecoutons la réponse qu'il donna dans cette occasion: «Ainsi dit l'Eternel, le Dieu d'Israël: Quant à la prière que tu m'as faite au sujet de Sankhérib, roi d'Assyrie, c'est ici la parole que l'Eternel a prononcée contre lui: *La vierge, fille de Sion, te méprise, elle se moque de toi; la fille de Jérusalem secoue la tête après toi.* Qui as-tu outragé et blasphémé? Et contre qui as-tu élevé

la voix? C'est contre le Saint d'Israël que tu as levé tes yeux en haut» (chapitre 37: 21-23). Nous avons fait observer qu'Ezéchias avait été rendu capable, par grâce, de se retirer entièrement de la difficulté. Par l'acte même de se couvrir d'un sac, au lieu d'endosser son armure, il avait déclaré son impuissance à lutter avec le roi d'Assyrie. Son attitude dans la maison de l'Eternel disait: «*Dieu ou rien*». La foi de cet homme humble et qui s'abaissait lui-même, avait amené l'Eternel, le Dieu d'Israël, en contact direct avec le roi d'Assyrie, et le même Dieu d'Israël conduit, dans sa bonté pleine de grâce, l'homme revêtu d'un sac à profiter des riches dépouilles de l'ennemi vaincu. Ezéchias avait dit: «Il a outragé le Dieu vivant», et l'Eternel répond: «C'est le Saint d'Israël» que tu as outragé. Or Sankhérib n'avait jamais pensé qu'il rencontrerait un semblable adversaire, ni que sa lettre serait scrutée par les yeux du Dieu vivant. Il s'attendait à rencontrer la chair et le sang, l'épée et le javelot, comme il y était accoutumé, mais voici! un homme de foi prie, Dieu entend, et un ange de l'Eternel sort, et, en un moment, couche à terre «cent quatre-vingt-cinq mille hommes; et quand on se leva le matin, voici, c'étaient tous des corps morts» (verset 36).

Nous voyons ainsi quelque chose des vastes ressources d'Ezéchias. Il savait combien il est précieux d'être *seul avec Dieu*; il éprouvait plus de consolation et de réelle puissance dans le secret de la présence de Dieu, qu'entouré par une armée de vaillants guerriers; il expérimentait quelque chose de la réalité des paroles que prononçait longtemps après lui l'apôtre: «Quand je suis *faible*, c'est alors que je suis *fort*». Et nous pouvons dire que l'armée de Sankhérib eût-elle compté des millions, au lieu de milliers d'hommes, l'ange de l'Eternel les aurait tout aussi bien balayés en un moment de dessus la surface de la terre, car lorsque Jéhovah a résolu d'agir en faveur de son peuple et en réponse à ses prières, il ne tient pas plus compte d'une chose que d'une autre. «Il a précipité le Pharaon et son armée dans la mer Rouge, *car sa bonté demeure à toujours*» (Psaumes 136: 15). Et il n'en est pas autrement aujourd'hui. Que seulement la foi s'adresse à lui, et les plus merveilleux résultats s'ensuivront. «Si vous demandez *quelque chose* en mon nom, moi, je le ferai» (Jean 14: 14). Et encore: «Je vous dis que si deux d'entre vous sont d'accord sur la terre pour une chose quelconque, quelle que soit la chose qu'ils demanderont, elle sera faite pour eux par mon Père qui est dans les cieux» (Matthieu 18: 19). Ah! nous avons peu l'idée de ce que notre Dieu ferait pour nous, si seulement nous l'honorions. Nous sommes trop limités dans nos pensées et trop formalistes dans nos prières. Nous ressemblons souvent à ce roi d'Israël qui «frappa la terre trois fois, et s'arrêta», alors qu'il aurait dû «frapper cinq ou six fois». Il ne semble pas avoir connu la signification ou la valeur de cet acte de frapper, et l'on peut dire de nous la même chose en rapport avec la prière. C'est souvent comme si nous ne connaissions pas la valeur et l'efficacité de la prière. C'est pourquoi, honorons le Seigneur en l'introduisant dans toutes nos difficultés, et nous pouvons avoir la confiance qu'il nous donnera la jouissance de les surmonter pleinement, qu'elles soient petites ou grandes: sa puissance est à la hauteur des plus grandes; son amour descendra jusqu'aux moindres. «Ne vous inquiétez de *rien*, mais, en *toutes choses*, exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications, avec des actions de grâces; et la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos coeurs et vos pensées dans le Christ Jésus» (Philippiens 4: 6, 7). Quel bel exemple de cela nous voyons en Ezéchias! L'ordre

qu'il donna au peuple était: «*Vous ne lui répondrez pas*». Et pourquoi? Parce qu'il savait que *Jéhovah se chargerait de la réponse*. Et Jéhovah le fit, béni soit son saint Nom! Il le fit de manière à prouver à Ezéchias qu'il n'avait rien perdu en se dévouant aux intérêts de la maison de l'Eternel. Il ne voulait pas qu'il fût dit du roi de Juda qu'il avait travaillé pour le temple et qu'il y avait adoré lorsqu'il aurait dû fortifier son royaume contre l'invasion de l'ennemi. Si Ezéchias avait mis son coeur à retenir Jéhovah à la place qu'il occupait entre les chérubins, Jéhovah voulait lui montrer que, même à un point de vue politique, il n'avait point fait d'erreur, car lui, l'Eternel, avait accompli, en une seule nuit, ce que les plus grands préparatifs militaires n'auraient pu faire. «Cherchez *premièrement* le royaume de Dieu et sa justice», nous dit le Seigneur, «et toutes ces choses vous seront données par-dessus». Dieu ne veut être débiteur de personne; seulement jetons-nous de toute notre âme dans son oeuvre, et la fin montrera jusqu'où nous avons agi d'après des principes saints. «Epreuvez-moi par ce moyen, dit l'Eternel des armées, si je ne vous ouvre pas les écluses des cieux, et ne verse pas sur vous la bénédiction, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus assez de place» (Malachie 3: 10).

Je ne doute pas que plusieurs d'entre nous ne se sentent honteux, et cela justement, de l'importance excessive que nous attachons à *nos propres affaires*, tandis que notre attention est si peu engagée dans les intérêts de la maison de Dieu, qui est l'Assemblée du Dieu vivant. Le Seigneur nous enseigne souvent combien nous restons au-dessous de ce qui devrait être à cet égard, en nous faisant voir qu'avec tous nos efforts pour ce qui concerne le *moi*, nous n'arrivons pas au but que nous nous proposons. «Vous vous attendiez à beaucoup, et voici, ce n'a été que peu; et vous l'avez apporté à la maison, et j'ai soufflé dessus. Pourquoi? dit l'Eternel des armées. A cause de ma maison, qui est dévastée, — *et vous courez chacun à sa maison. C'est pourquoi* au-dessus de vous les cieux ont retenu la rosée, et la terre a retenu son produit» (Aggée 1: 9, 10). Le Seigneur agit envers son peuple selon un principe de justice rétributive, comme le montrent ces paroles: «Ce qu'un homme aura semé, il le moissonnera aussi» (Galates 6: 7). Cette manière d'agir ne porte pas le moins du monde atteinte à la parfaite acceptation de la personne du croyant devant Dieu, ni à sa position en grâce. Non; ce sont, béni soit Dieu, des points bien établis, que rien ne peut ébranler; cependant l'apôtre, par l'Esprit, nous enseigne que «celui qui sème chichement, moissonnera aussi chichement». Or cela est un principe d'une très large application. Il n'importe que nous l'appliquions à une manière de semer ou à une autre; si nous ne trouvons pas le moyen de semer libéralement pour le Seigneur, il ne nous fera pas avoir une moisson abondante. Si nous ne laissons pas nos coeurs et nos pensées s'occuper de l'Eglise, des brebis et des agneaux du troupeau de Christ, nous étonnerons-nous si nos propres âmes sont dans un état de sécheresse et sans profit? Si notre esprit est tourné uniquement vers nos propres affaires, les circonstances où nous nous trouvons, nos difficultés, nos peines, nos combats, serons-nous surpris si, dans un cas donné, ces choses viennent entièrement absorber chacune de nos pensées? Si Ezéchias avait eu seulement dans l'esprit de bâtir «des châteaux et des tours», s'il s'était uniquement appliqué à fortifier son royaume et à établir et consolider son trône, comment aurait-il eu la liberté d'aller dans la maison de l'Eternel chercher son aide au temps du besoin? N'aurait-il pas dû s'attendre, dans de telles circonstances, à entendre, au lieu de la réponse glorieuse que nous

avons citée, des paroles comme celles-ci: «Va à tes châteaux et à tes tours; qu'ils te délivrent au temps de la tribulation».

Mais il n'en avait pas été ainsi. Ezéchias avait pris soin de la maison de l'Eternel, et l'Eternel avait pris soin du royaume d'Ezéchias, car «Dieu n'est pas injuste pour oublier votre oeuvre et le travail de l'amour». Et il en sera toujours ainsi. Que personne ne s' imagine que son âme prospérera, s'il ne se dévoue pas lui-même aux intérêts de la maison de Dieu. Si nous voulons voir l'orgueilleux Assyrien abattu dans la poussière, il nous faut vivre davantage dans le secret de la présence divine; il nous faut être davantage devant le Seigneur, et davantage pour lui. Non pas, assurément, dans la pensée de quelque profit, mais par une pure et entière consécration de nous-mêmes à Celui qui nous a tout donné, et qui, par l'exercice de sa souveraine grâce, nous a fait tout ce que nous sommes et tout ce que nous serons à jamais.

Tel avait donc été jusqu'ici le bon roi Ezéchias. Nous l'avons vu comme *sacrificateur* dans le sanctuaire, comme *Lévite* parmi ses frères, et comme *homme de guerre* contre l'ennemi de dehors. En toutes ces choses, nous avons trouvé en lui le même caractère aimable et la même attraction morale. Il nous a fourni un exemple remarquable du bonheur d'un homme qui commence, continue et achève son oeuvre avec Dieu. Il semble avoir éprouvé ce que dit cette prière:

«Que mon esprit lassé repose
O Dieu, sur l'éternel amour;
Qu'oubliant toute humaine chose
J'écoute ravi, chaque jour,
Ta voix me disant: Sois sans crainte;
Reste dans ma retraite sainte».

Il remporte sur l'ennemi une glorieuse victoire, mais sans quitter la douce retraite du sanctuaire. Il fait du temple sa salle de conseil et dispose à genoux ses arrangements militaires. C'est ainsi que sans bruit il est vainqueur. Le roi de Juda était sur ses genoux, tandis que le roi d'Assyrie était renvoyé dans son pays, avec un anneau à son nez et un frein entre ses lèvres, comme une bête sauvage, exemple frappant de ces paroles: l'orgueil conduit à la ruine. Et sa course ne se termine pas là. Honteux et humilié, comme devait l'être un aussi fier et hautain conquérant de se voir obligé de retourner dans son pays, vaincu par il ne savait quoi — un homme couvert d'un sac — il devait rencontrer un sort pire encore. Il aurait naturellement pu espérer être en sécurité dans le temple de son dieu. Mais non; il ne savait pas ce que c'était que d'être couvert d'un sac en la présence de Celui qui habite entre les chérubins; de là le traitement qu'il subit devant l'autel même de l'objet de son culte. «Et il arriva, comme il se prosternait dans la maison de Nisroc, son dieu, qu'Adrammélec et Sharétser, ses fils, le frappèrent avec l'épée» (Esaïe 37: 38). Telle sera la fin de tous ceux qui s'élèvent contre l'Eternel et contre son peuple.

J'ai déjà fait remarquer que le prophète Esaïe traite l'histoire si frappante d'Ezéchias à un point de vue plutôt moral, et comme se rattachant aux destinées futures de la maison d'Israël. Considérée ainsi, nous pouvons voir en Sankhérib un type du roi volontaire, qui s'élèvera au-

dessus de tout ce que l'on appelle Dieu et tout objet de vénération et fera «selon son bon plaisir». «Il s'exaltera, et s'élèvera contre tout dieu, et proférera des choses impies contre le Dieu des dieux; et il prospérera jusqu'à ce que l'indignation soit accomplie» (2 Thessaloniens 2; comparez avec Daniel 11: 36-45). Ezéchias revêtu d'un sac, représente de son côté le résidu juste aux derniers jours, criant pour être délivré de la main du puissant oppresseur, lorsque l'Eternel accomplira cette parole: «Voici, moi, je l'attirerai, et je la mènerai au désert, et je lui parlerai au coeur»; et lorsque «la vierge, fille de Sion, secouera la tête» après celui qui faisait trembler la terre, et qui ébranlait les royaumes. Alors, «ce qui est réchappé et demeuré de reste de la maison de Juda poussera encore des racines en bas et produira du fruit en haut. Car de Jérusalem sortira un résidu, et de la montagne de Sion ce qui est réchappé. La jalousie de l'Eternel des armées fera cela» (Esaïe 37: 31, 32).

Envisagée sous ce point de vue, l'histoire d'Ezéchias acquiert pour nous une grande valeur dans ces derniers jours; car non seulement elle nous offre de profonds principes moraux pour notre conduite journalière, mais elle présente aussi une importante esquisse prophétique des derniers temps de l'histoire d'Israël. Que notre Père céleste nous fasse la grâce d'apprécier de plus en plus ses témoignages, et cela d'autant plus que nous voyons la misérable incertitude de tous les événements et de toutes les opinions humaines. «Toute chair est de l'herbe, et toute sa beauté comme la fleur des champs. L'herbe est desséchée, la fleur est fanée; car le souffle de l'Eternel a soufflé dessus. Certes, le peuple est comme l'herbe. L'herbe est desséchée, la fleur est fanée, *mais la parole de notre Dieu demeure à toujours*» (Esaïe 40: 6-8).

Le chapitre 38 nous montre le roi Ezéchias amené bien bas — jusqu'aux portes du tombeau — et cela, non pas dans les circonstances et dans la condition de son royaume, mais dans sa personne. Il sent le souffle desséchant du roi des terreurs, de même qu'auparavant il avait senti les hautaines menaces du roi d'Assyrie. Il éprouve qu'il doit chercher un refuge auprès de Dieu, non seulement pour ce qui concerne son *royaume*, mais aussi *sa personne*. Ce fut pour lui un temps d'épreuve, mais aussi un temps salutaire. Dans cette scène solennelle, on peut aisément voir la main d'un *fidèle* ami. Ezéchias avait passé par beaucoup de circonstances, dont l'ennemi aurait pu se servir pour l'enfler d'orgueil. Une longue carrière de dévouement au service de Dieu, la glorieuse réforme effectuée par son moyen, l'influence exercée sur les sacrificateurs et les Lévites, sur les hommes de Juda et d'Israël, et en dernier lieu, la magnifique délivrance que lui avait accordée l'Eternel des armées en abattant un formidable ennemi; toutes ces choses étaient bien propres à agir sur l'orgueil de son coeur, et la suite de son histoire montre qu'Ezéchias n'était pas sans connaître ce que c'est que l'orgueil. Combien nous devons admirer la fidélité de notre Dieu, lorsqu'après avoir jeté un regard sur les scènes brillantes de la vie de cet homme de bien, nous entendons les paroles solennelles par lesquelles ce chapitre s'ouvre: «Ainsi dit l'Eternel: Donne *des ordres pour ta maison*, car tu vas mourir et tu ne vivras point». C'était maintenant une *question personnelle*: «ta maison». Il s'était beaucoup occupé, et avec bonheur, de la maison de l'Eternel — il avait été profondément exercé touchant la condition du royaume, et c'était juste. Il aurait été indigne

du trône de David, s'il eût agi autrement — mais il y avait quelque chose de bien plus profond. L'Eternel voulait avoir affaire de plus près avec son serviteur, et c'était touchant sa maison. «Donne des ordres pour *ta maison*». C'était une parole propre à le sonder. Plus d'un secret ressort du coeur, négligé au milieu du mouvement d'un service actif, devait vibrer, étant touché par cette parole; plus d'une chambre cachée de l'âme, fermée, pour ainsi dire, par un grand commerce avec les hommes, devait s'ouvrir alors. On sent comme un air profondément solennel auprès du lit de maladie d'Ezéchias; et cela est d'autant plus frappant que la transition est si soudaine. A un moment, nous le voyons dans les bras de la victoire et du triomphe, et l'instant d'après il est «aux portes du shéol» tantôt Ezéchias est vu dans le sanctuaire «la tête élevée par-dessus ses ennemis qui sont à l'entour de lui» (Psaumes 27: 6), et maintenant nous le contemplons gisant et abattu par la maladie, et l'ange de la mort prêt à frapper le dernier coup. Mais dans l'un comme dans l'autre cas, nous pouvons reconnaître l'action du même Dieu. Il est vrai que, dans le premier cas, c'est Dieu agissant en grâce et en miséricorde, tandis que, dans le second, c'est Dieu dans sa sagesse et sa fidélité. Mais c'est toujours *Dieu*, et l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, de la grâce qui fait adresser à Sankhérib ces paroles: «La fille de Sion t'a méprisé», ou de la fidélité divine qui dit à Ezéchias: «Donne des ordres pour ta maison». Les premières paroles nous montrent Dieu délivrant son serviteur de ses *ennemis*; les autres nous le font voir le délivrant de *lui-même*.

Que fera Ezéchias à cette heure de son pressant besoin? Il ne peut pas monter à la maison de l'Eternel, mais il peut aller à l'Eternel lui-même, et c'est ce qu'il fait. «Et Ezéchias tourna sa face contre la muraille et pria l'Eternel». C'était là, comme toujours, sa ressource: «Mon âme, repose-toi paisiblement sur Dieu; car mon attente est en lui». L'Eternel voulait produire dans l'âme de son cher serviteur, le sentiment de sa réelle condition de dépendance; il voulait lui montrer que la même main qui venait d'arracher son royaume à la gueule de l'ennemi, devait l'arracher lui-même aux étreintes de la mort. En d'autres mots, Dieu voulait lui faire connaître que, jusqu'à ce que lui et son royaume fussent établis dans la puissance de la résurrection, il ne pouvait y avoir, ni pour l'un ni pour l'autre, de position permanente. Quelle harmonie divine il y a entre ces paroles: «Donne des ordres pour ta maison», et «Ezéchias tourna sa face vers la muraille!» C'était sa réponse. Ainsi que le disait David: «Quoique ma maison ne soit pas ainsi avec Dieu, cependant *il a établi avec moi une alliance éternelle, à tous égards bien ordonnée et assurée, car c'est là tout mon salut et tout mon plaisir, quoiqu'il ne la fasse pas germer*» (2 Samuel 23: 5). Ezéchias se place maintenant lui-même, comme auparavant il l'avait fait de son royaume, dans les mains de Jéhovah, le seul lieu de vraie sécurité. Et remarquez comment l'Eternel, dans sa réponse à son serviteur, lie la délivrance du royaume avec le rétablissement de la santé du roi: «Voici, j'ajouterai quinze années à tes jours, et je te délivrerai, *toi et cette ville*, de la main du roi d'Assyrie, et je protégerai cette ville». Nous apprenons ici de la manière la plus claire que, et Juda et son roi, devaient passer *par la mort et la résurrection*. C'est quelque chose de tout à fait en dehors des voies de la nature, et pour cette raison, le cours même de la nature est renversé: «*le soleil retourna sur le cadran de dix degrés, dont il était descendu*». Quel magnifique déploiement de la puissance de Dieu qui, agissant en grâce, va directement contre les lois de la nature! Chaque scène de la vie

d'Ezéchias présente quelque chose de remarquable. Sa délivrance de la main des Assyriens était remarquable, sa délivrance de la puissance de la mort l'était encore plus. Il lui fut donné d'introduire Dieu dans toutes les difficultés qui surgissaient pour lui, d'une manière telle que ses délivrances ne pouvaient que manifester à un haut degré l'action remarquable de Dieu; et, comme nous le savons, Dieu ne se laissera arrêter par rien lorsqu'il agit en faveur de son peuple. Non seulement il suspendra le cours du soleil, comme dans le cas de Josué, mais il le fera retourner en arrière, alors qu'il déploie les divines énergies de sa grâce et de son pouvoir pour la délivrance de ceux qui s'attendent à lui pour être secourus. En fait, nous pouvons dire que lorsque la foi fait appel à la toute-puissance, il n'y a rien de trop grand pour elle.

Cependant l'Eternel, en délivrant son serviteur de la mort, ne voulait pas le moins du monde l'empêcher de profiter de la leçon divine qu'il avait voulu lui enseigner. Nous pouvons le voir en lisant soigneusement «l'écrit d'Ezéchias, roi de Juda, quand, ayant été malade, il fut rétabli de sa maladie». L'expérience que respire cet écrit n'aurait jamais pu être acquise au milieu de la congrégation, ni sur le champ de bataille, ni nulle part autre que là où Dieu l'avait placé, c'est-à-dire sur son lit de maladie. Nul n'enseigne comme Dieu.

Si maintenant l'on demande quelle leçon spéciale Ezéchias a apprise durant son temps de maladie, le verset 15 nous le dira: «Que dirai-je? Il m'a parlé, et lui l'a fait. *J'irai doucement, toutes mes années, dans l'amertume de mon âme*». En un mot, il a appris le besoin de marcher doucement. Et cette visitation était certainement destinée à lui enseigner cette précieuse leçon, quelque rapidement qu'il ait pu l'oublier. Mais il y avait plus que cela. Ezéchias apprit quelque chose *touchant Dieu* aussi bien que *touchant lui-même*, et cela a pour nous de la valeur. Il ne serait pas profitable de découvrir seulement quelques secrets ressorts *dans nos coeurs*, si en même temps nous ne découvrons pas des ressorts secrets *dans le coeur de Dieu*. Si quelqu'un apprend qu'il y a en lui des péchés cachés et des principes de mal dont il ne savait rien auparavant, cette découverte seule ne peut que le plonger dans un misérable état d'abattement. Ce n'est pas apprendre selon l'enseignement divin. Mais si, en même temps que *son péché* lui est dévoilé, il voit aussi *la grâce de Dieu* qui ôte son péché, cela est divin — c'est apprendre à la fois à connaître Dieu et soi-même. Or c'est seulement quand on apprend ainsi à connaître Dieu et soi-même en relation l'un avec l'autre, que l'on est réellement humilié. La grâce, en ôtant nos péchés, conduit l'âme, à cause d'eux, à une profonde humiliation. Il en était ainsi d'Ezéchias. Il fut instruit à marcher doucement par la grâce qui avait réglé pour toujours la question de ses péchés. «Seigneur», dit-il, «par ces choses on vit, et en toutes ces choses est la vie de mon esprit. Et tu m'as rendu la santé, et tu m'as fait vivre. Voici, au lieu de la paix, j'avais amertume sur amertume; mais toi, tu as aimé mon âme, la retirant de la fosse de destruction, *car tu as jeté tous mes péchés derrière ton dos*» (versets 16, 17). Quelle précieuse découverte il fait en Dieu! Ce n'est pas simplement: «Tu as délivré le royaume de la main du roi d'Assyrie», mais «tu m'as retiré de la fosse de destruction, car tu as jeté *tous* mes péchés derrière ton dos». Ainsi Ezéchias en a fini avec lui-même, ses péchés sont ôtés, il est retiré de la fosse, et il prend son heureuse place parmi «*les vivants*» qui seuls peuvent louer et célébrer le nom de l'Eternel. Contemplant donc à quelle position bénie est

amenée l'âme de cet homme de bien par toutes les voies solennelles de Dieu qui nous sont présentées dans ce chapitre. Il commence par ces paroles: «Donne des ordres pour ta maison, car tu vas mourir», et, comme nous l'avons fait observer, elles découvrent à sa vue plusieurs choses propres à l'humilier; mais alors il apprend à connaître davantage l'amour rédempteur du Dieu qui rend la vie, de sorte qu'il est rendu capable de répondre à la sommation du prophète: «Donne des ordres pour ta maison», par cette déclaration triomphante: «Tu as jeté tous mes péchés derrière ton dos». Quant à sa maison, il savait qu'elle «n'était pas ainsi avec Dieu», mais il pouvait se reposer sur l'alliance divine «à tous égards bien ordonnée et assurée». «L'Eternel a voulu *me* sauver!» dit-il. «Et *nous* jouerons de *mes* instruments à cordes tous les jours de notre vie, dans la maison de l'Eternel».

Jusqu'ici il a été très instructif de voir le service du temple rétabli, Juda délivré de la main de l'opresseur, et le roi de Juda retiré de la fosse de destruction; on est disposé à penser que maintenant la gloire peut se montrer. Mais, hélas! il n'en peut être ainsi. Ce ne sont que des ombres, si belles soient-elles, de ce qui doit encore être révélé, quand le vrai roi de Juda prendra sa place sur le trône de David, son père, et tiendra le sceptre d'un royaume qui ne sera jamais ébranlé.

Nous arrivons à la scène finale de la vie d'Ezéchias, et elle démontre clairement ce que nous disions plus haut que la gloire ne pouvait encore se montrer. Nous n'aurons pas besoin de nous arrêter longuement sur cette partie de notre sujet. L'Esprit lui-même ne le fait pas; car il nous en donne le récit en deux versets, et le commentaire en un seul. Et c'est ainsi que nous trouvons toujours que le divin écrivain prend un beaucoup plus grand plaisir à retracer ce qu'il y a de bien, plutôt que ce qui a manqué, chez ceux dont il rapporte l'histoire. On peut surtout le remarquer dans ce qui nous est dit d'Ezéchias. Le récit de ce qu'il a fait de bien occupe quatre longs chapitres dans le second livre des Chroniques, tandis que, par rapport à son manquement, nous n'avons que ce peu de mots: «Cependant, lors de l'ambassade que les chefs de Babylone envoyèrent vers lui pour s'informer du miracle qui avait été opéré dans le pays, *Dieu l'abandonna pour l'éprouver, afin qu'il connût TOUT ce qui était dans son coeur*» (2 Chroniques 32: 31). Ce ne sont que quelques paroles, mais elles sont d'une grande portée. Pour qu'un homme connaisse «TOUT ce qui est dans *son coeur*», il faut qu'il y ait chez lui une mesure non petite de la connaissance de l'amour rédempteur de Dieu. Cela demandait tout ce qu'Ezéchias avait appris de Dieu dans son histoire passée pour le rendre capable de pénétrer dans les replis profonds de son coeur, et y contempler TOUT ce qui s'y trouvait. Oh! que ne renferme-t-il pas ce petit mot TOUT; qui pourrait le supporter, sauf celui qui a appris à dire: «Tu as jeté *tous* mes péchés derrière ton dos»? Nul autre, assurément. C'est seulement lorsque nous avons appris que le Seigneur a pardonné *toutes* nos iniquités et a guéri *toutes* nos infirmités, lorsque nous avons été rendus capables de voir, par la foi, Celui qui a été désigné de Dieu pour emporter loin avec lui, dans le pays de l'oubli «*toutes* nos iniquités et *toutes* nos transgressions, et *tous nos* péchés» (Lévitique 16: 21), que nous pouvons regarder dans nos coeurs et voir tout l'affreux mal qui s'y trouve. S'il nous était présenté d'abord, avant d'avoir connu le divin remède, nous serions écrasés par cette terrible découverte, mais

lorsque nous avons contemplé Dieu devant la croix, plus nous apprendrons de notre profonde dépravation, plus nous approcherons de ce que comprend ce mot *tout*, et plus nous apprécierons hautement la grâce de notre Dieu, et l'efficacité purifiante du sang de notre Seigneur Jésus Christ.

Mais il est profitable de remarquer comment, à chacune des périodes successives de l'histoire intéressante d'Ezéchias, l'Eternel le serre pour ainsi dire de plus près. «Tout sarment qui porte du fruit, il le nettoie» (Jean 15: 2). Plus un homme est dévoué au Seigneur, plus sa marche est à un niveau élevé, et plus aussi le Seigneur veillera sur lui avec un soin jaloux, afin qu'il y ait des preuves plus grandes et plus précieuses de son dévouement; ou bien peut-être, afin de manifester et de juger, quelque mal caché qui, jusqu'alors, serait resté comme endormi au fond du coeur. Ce dernier cas était son dessein sage et fidèle à l'égard d'Ezéchias.

Pour ce qui concerne le royaume, on ne peut douter que les circonstances récentes, et surtout la défaite de Sankhérib, n'eussent produit un grand effet parmi les nations environnantes. Il y avait un témoignage évident que tout était bien ordonné dans le royaume. De plus, la joie des fils d'Israël, lorsqu'ils retournaient dans leurs demeures, avait prouvé d'une manière décisive que le service du temple était rétabli dans son ordre. Ezéchias avait ainsi le témoignage du monde *au dehors*, et celui de ses frères *au dedans*, quant à la pureté et à la droiture de ses voies, et cela était de toute importance. Il est heureux pour nous quand nous ne donnons pas au monde une occasion de parler mal de nous, ni à nos frères de parler de nous en nous soupçonnant. Nous devrions au moins connaître ce bonheur; mais il y a beaucoup plus que cela. Dieu scrute nos voies bien plus profondément que le monde ou l'assemblée. Il n'est pas satisfait par un *royaume* bien ordonné, ni même par une *maison* bien réglée, mais, plaçant une mesure plus élevée, il veut un *coeur* où tout soit en règle. Lorsque Ezéchias commença sa carrière publique, il eut d'abord à diriger son attention sur le désordre dans lequel se trouvait son royaume; la seconde chose fut le désordre de sa maison; et enfin, ce qui était le plus éprouvant de tout, le désordre de son *coeur*. Or, dans le fait même qu'il fut appelé à subir cette dernière épreuve, nous voyons combien Ezéchias avait surpassé des hommes même des plus remarquables. Jotham, par exemple, n'eut jamais à passer par une épreuve semblable, et pourquoi? Parce qu'au début même de sa course, il fut en défaut. Il y eut un «seulement» dans ce qui concerne l'affaire de son royaume, «seulement... le peuple se corrompait encore», sans parler de sa maison et de son coeur. Il n'en fut pas ainsi d'Ezéchias, sauf dans l'affaire des ambassadeurs de Babylone; là, Dieu eut à régler une question avec lui quant à l'état de son coeur. Et ne pouvons-nous pas dire qu'il n'y en eut qu'un seul qui ait pu tenir devant cette triple pierre de touche dont nous avons parlé plus haut, savoir Celui qui a dit: «Je marcherai dans *l'intégrité de mon coeur* au milieu de *ma maison*» (Psaumes 101: 2).

D'où venait donc, pouvons-nous demander, l'ennemi qui vainquit l'homme que nous avons vu précédemment marcher d'un pas si ferme dans les voies de Dieu? *De Babylone*. Oui, de Babylone, l'ancienne source du mal, dont un ruisseau empoisonna le camp d'Israël aux jours de Josué. «En ce temps-là, Merodac-Baladan, fils de Baladan, roi de Babylone, envoya une lettre et *un présent* à Ezéchias» (Esaïe 39). Nous avons ici un autre roi qui attaque

Ezéchias; non point le roi d'Assyrie avec une nombreuse armée; ni le roi des terreurs avec sa sommation solennelle; mais le *roi de Babylone avec un présent*. Et, chose qui peut sembler étrange, le présent du roi de Babylone fut un adversaire trop puissant pour le coeur d'Ezéchias. Lorsque le roi d'Assyrie lui envoya une lettre, «il monta à la maison de l'Eternel, et la déploya devant l'Eternel». C'est ainsi qu'il vainquit. Lorsqu'il fut sommé de se préparer à mourir, «il tourna sa face contre la muraille, et pria l'Eternel». Et il fut relevé de son lit de maladie et de mort. Mais quand les ambassadeurs du roi de Babylone vinrent vers lui, «il leur montra la maison où étaient renfermés *ses objets précieux*», et ainsi *il tomba*. Avertissement bien solennel! Ezéchias n'était pas sur ses gardes. Il ne prie pas; il ne recherche pas l'Eternel; il n'y a chez lui aucune perception spirituelle qui lui fasse voir l'hameçon caché sous l'appât doré. Fût-il allé déployer la lettre de Mérodac devant l'Eternel, il eût été élevé au-dessus de l'influence qu'exercent les attentions polies du monde, comme il avait été précédemment élevé au-dessus de ses menaces hautaines. Il aurait trouvé dans le sanctuaire un refuge aussi sûr contre la ruse du serpent, qu'il l'avait été contre le rugissement du lion. Mais nous voyons ensuite la cause secrète de sa chute, dans le commentaire divin qui nous en est donné: «Mais cependant, lors de l'ambassade que les chefs de Babylone envoyèrent vers lui... *Dieu l'abandonna* pour l'éprouver, afin qu'il connût tout ce qui était dans son coeur». Lorsque Dieu laisse un homme à ses propres forces, un brin de paille suffit pour le renverser.

Mais nous pouvons tirer une leçon salutaire de cette faute d'Ezéchias. Elle peut nous apprendre que les sourires du monde auront le dessus sur nous, tandis que, peut-être, ses menaces nous pousseront à nous attacher plus fortement à la croix. Il est beaucoup moins facile d'agir fidèlement avec un Gabaonite qui présente des raisons plausibles, ou avec un Agag poli et gracieux, qu'avec les rudes fils d'Anak, ennemis manifestes de Dieu. Et il est aussi extrêmement difficile d'agir fidèlement avec les gens du monde, et en même temps de recevoir d'eux quelques politesses. Il ne faut pas une petite mesure de puissance spirituelle pour s'asseoir à la table et recevoir l'hospitalité d'un homme du monde, et en même temps lui parler sérieusement touchant son âme: «Le présent aveugle ceux qui voient clair, et pervertit les paroles des justes» (Exode 23: 8). Le chrétien doit donc être, et indépendant, et séparé du monde. Il vaut mieux, si nous manquons de puissance spirituelle, rester autant que possible à part des gens du monde, au lieu de nous mêler avec eux, et de déshonorer le Seigneur. Abraham ne voulut rien recevoir ni du roi de Sodome, ni des fils de Heth; il ne voulait pas être débiteur à des incirconcis; et ainsi séparé d'eux, il pouvait être un *témoin vivant* contre eux.

Nous pouvons aisément concevoir combien Ezéchias aurait trouvé difficile d'introduire le sujet de la vérité à ces nobles étrangers. Il n'aurait pas aimé entrer avec eux dans de telles considérations. Le temps, le lieu ou les circonstances, ne lui auraient pas semblé s'y prêter exactement. Plusieurs pensées semblables pouvaient surgir dans son esprit, et l'empêcher d'agir fidèlement envers ses hôtes. Et ni le monde, ni peut-être même ses frères, les fils de Juda, n'auraient été capables de découvrir aucun mal dans le fait qu'il montre aux envoyés de Babylone la maison de ses objets précieux. Mais la pensée secrète était mauvaise. L'orgueil

était caché dans les coins reculés de son coeur. Au lieu de leur parler de Celui qui est assis entre les chérubins, de la merveilleuse délivrance de la main du roi d'Assyrie, des sérieuses et profondes leçons apprises aux portes du shéol, et de l'amour miséricordieux de Dieu qui avait jeté tous ses péchés derrière son dos, au lieu de présenter ces choses aux ambassadeurs de Babylone, «il leur montra la maison où étaient renfermés ses objets précieux, l'argent et l'or, et les aromates et l'huile fine, et tout *son* arsenal (qui n'avait pu le défendre contre le roi d'Assyrie), et tout ce qui se trouvait dans ses trésors; il n'y eut rien qu'Ezéchias ne leur montrât dans *sa* maison et dans tous *ses* domaines». Ainsi tout était touchant lui-même et il n'y avait rien touchant Dieu. Etrange et inconcevable oubli! Tel est l'homme, même un homme de Dieu, lorsqu'il est laissé à lui-même.

Mais maintenant que le mal a été pleinement manifesté, non seulement aux yeux de Dieu, mais aux siens, il est digne de remarque de voir que l'Eternel, par son prophète, cherche à conduire son serviteur droit en avant vers la fin non seulement de son royaume ou de sa maison, mais vers la fin de lui-même: «Voici», dit le prophète, «des jours viennent où tout ce qui est dans *ta maison*, et ce que tes pères ont amassé jusqu'à ce jour, sera porté à Babylone; il n'en restera rien, dit l'Eternel. Et on prendra de tes fils, qui sortiront de toi, que tu auras engendrés, et ils seront eunuques dans le palais du roi de Babylone». Ezéchias, dis-je, fut ainsi amené à voir la fin de son royaume, de sa maison, et de lui-même. Tout devait aller à cette Babylone dont les ambassadeurs l'avaient pris dans leurs pièges. Toutes les choses dont son pauvre coeur s'était vanté devant les hommes de ce monde, devaient aller à la ruine. Il avait étalé aux yeux du monde ses trésors, et ces trésors, le monde était près de les enlever. Mais «la paix et la vérité», c'est-à-dire le trésor qu'il avait en Dieu, le monde ne pouvait ni le lui donner, ni le lui ôter. C'étaient «des biens meilleurs et *permanents*», car ils étaient «*dans le ciel*».

Nous sommes ainsi arrivés à la fin de cette histoire pleine d'instruction. «Les actes d'Ezéchias, les premiers et les derniers», ont passé devant nous; nous avons été conduits dans les secrets de son royaume, de sa maison, et de son coeur; nous avons voyagé avec lui à travers un règne de vingt-neuf années, et, à la fin, nous le laissons dans l'heureuse société de «la paix et la vérité». Nous l'avons vu dans les circonstances les plus éprouvantes possédant toujours la même confiance inébranlable en Dieu; nous l'avons vu devant le monde et devant ses frères, et, sauf une seule exception, son sentier a été celui des justes qui est «comme la lumière resplendissante qui va croissant jusqu'à ce que le plein jour soit établi».

Cher lecteur chrétien, n'est-ce pas chose consolante pour l'âme, qu'après avoir été jusqu'au bout de toutes les choses humaines, et vu la fin de toute la gloire terrestre, et de plus, qu'après avoir appris l'humiliante leçon de ce qu'est notre propre coeur et du mal qui s'y trouve, et découvert quelle est «la fin de toute chair», et de la nôtre en particulier, n'est-ce pas chose consolante, dis-je, de trouver que «la paix et la vérité» sont notre éternelle part; que notre Dieu, le Dieu miséricordieux qui «a jeté tous nos péchés derrière son dos;» qui nous a «retirés de la fosse de destruction», et «placé nos pieds sur un roc», veut mettre en nos mains une harpe d'or, afin que, dans la jouissance du repos et de la félicité de sa maison, nous

chantions «la paix et la vérité» durant tout ce jour qui, nous le savons, est pour nous le jour éternel?

Alléluia! quelle sainte allégresse!
Voici venir les noces de l'Agneau.
Autour de toi nous chanterons sans cesse,
O Bien-aimé! le cantique nouveau!

Jacob ou la discipline

Rossier H.

ME 1898 page 401 – ME 1899 page 10

Introduction

Quelques réflexions sur l'histoire d'Isaac

L'histoire d'Isaac offre plusieurs points de contact avec celle de son fils Jacob; il ne sera donc pas hors de propos d'en dire quelques mots avant de considérer la vie de ce dernier.

Au début de sa carrière, Isaac est un beau type du Fils de Dieu, tandis que les débuts de Jacob ne sont, hélas! qu'un tissu de ruses et de manquements. Isaac, «la semence», l'héritier des promesses, naît «contre espérance» d'un père «amorti» et d'une mère dont le sein était «en état de mort». Il entre dans le monde, comme le rejeton d'une vie étrangère à la nature et victorieuse de la mort. Isaac est le fils qui n'est accordé qu'à la foi. Tous ces caractères si exceptionnels attirent sur lui l'inimitié d'Ismaël, son frère selon la chair. Dès ses premiers pas, comme dans toute la première partie de son histoire (chapitres 21-24), il est donc le type du Christ.

Un grand fait domine sa vie. Lui, «le fils unique, le bien-aimé» (Genèse 22: 2), offert en holocauste sur la montagne de Morija, est *ressuscité d'entre les morts*, car c'est ainsi qu'Abraham «le reçut *en figure*» (Hébreux 11: 19). Comme homme ressuscité, il reçoit une épouse (*) selon le «dessein préordonné de son père» (Genèse 24: 1-8). Eliézer, image frappante du Saint Esprit, va la chercher et la lui amène à travers le désert.

(*) Rebecca est le seul type *complet* de l'Eglise et de son appel dans l'Ancien Testament.

Isaac, selon l'ordre de son père, ne pouvait prendre une épouse «d'entre les filles des Cananéens;» elle ne devait appartenir qu'à la famille de la foi, au «pays et à la parenté» d'Abraham. Mais cette parenté elle-même présentait un assez triste spectacle. Nakhor, frère d'Abraham, suivant de loin ses traces, était venu, après lui, s'établir au pays de Charan (Genèse 24: 10), sans songer à suivre, comme son frère, l'appel de Dieu jusqu'au bout. Séparé du culte public des idoles (conf. Genèse 31: 29, 53), que l'on vénérât «de l'autre côté du fleuve», ses fils (si ce n'était lui-même) n'avaient point abandonné leurs théraphim, ou dieux domestiques, tout en reconnaissant l'Eternel comme leur Dieu (Genèse 31: 19, 53). Aussi Isaac, s'il pouvait prendre sa femme au pays de Charan, devait se garder d'y retourner (Genèse 24: 6). Rebecca elle-même, pour appartenir entièrement à son époux, devait «oublier son peuple et la maison de son père», pour vivre dans le pays de la promesse en compagnie de l'homme ressuscité; il ne devait y avoir de sa part ni mélange, ni compromis. Elle avait compris cela, car, devant les instances de ses frères, un seul mot sortit de sa bouche: «J'irai». Belle parole, et digne de l'époux qu'elle aime sans l'avoir vu, en qui elle croit sans le voir encore; parole de *confiance*

en celui dont elle apprécie la valeur, parole de *décision*, car il est l'aimant souverain qui l'attire, parole de *soumission*, car sur un mot d'Eliezér: «Ne me retardez point», elle le suit à travers le désert, jusqu'à ce qu'elle rencontre enfin son seigneur et lui témoigne cette soumission, en descendant de sa monture et en se couvrant de son voile devant lui.

Quelle joie, quand elle voit Isaac, l'homme céleste, venir à sa rencontre du puits de Lakhaï-roï, du puits du «Vivant qui se révèle» (24: 62). C'est là qu'il habitait avant cette rencontre, là qu'il habite encore après son union avec Rebecca (25: 11). Jadis l'Eternel avait trouvé Agar à ce puits qui est «sur le chemin de Shur» (16: 7), et Agar avait dit: «N'ai-je pas aussi vu ici, après qu'il s'est révélé?» Ismaël, né de la chair, ni ses fils, n'en avaient profité, car ils «habitèrent jusqu'à Shur», sans connaître le puits de la révélation et sans boire cette eau qui ouvre les yeux des misérables. L'homme spirituel seul s'abreuve à la révélation de Dieu.

O puits de Lakhaï-roï, *Parole divine, révélation du Père et du Fils*, source profonde, lieu de délices pour l'homme ressuscité, eau de fraîcheur où s'abreuve celle dont il a fait son épouse; puits où l'on voit l'Invisible, où l'on connaît sa grâce, où l'on apprend à jouir de lui dans l'intimité de sa communion, où l'on trouve conseil et direction, qui fait verdir les lieux arides en une fraîche oasis; monte, ô puits du désert, pour moi, pour tout le peuple du Seigneur, et que ta famille, ô Christ, habite sans cesse autour de ta Parole, auprès du puits du Dieu vivant!

Au chapitre 26, qui forme la seconde partie de l'histoire d'Isaac, le patriarche nous est présenté, non plus comme le type de Christ, mais du croyant appelé à marcher ici-bas dans son caractère d'homme céleste et ressuscité. Hélas! ici, comme toujours, nous voyons l'homme incapable de se maintenir à la hauteur de sa vocation. Jadis la famine avait conduit Abraham en Egypte; c'est encore la famine qui pousse Isaac vers Guérar; Dieu lui dit: «Ne descends pas en Egypte», car il devait *demeurer* en Canaan; il lui permet cependant de *séjourner* à Guérar, alors qu'il y a déjà élu domicile. La conséquence ne se fait pas attendre; on voit Isaac renier sa relation avec son épouse, type de la relation de Christ avec l'Eglise. Ce qu'Abraham avait fait en Egypte, Isaac le fait en Philistie. L'Egypte représente le monde; la Philistie, le monde établi sur le territoire du pays de la promesse, le monde ennemi des croyants, tout en ayant une part avec eux dans leurs limites. Ce fait nous apprend qu'il est aussi impossible d'avouer et de maintenir ouvertement ses relations avec l'Eglise, au milieu du monde associé au peuple de Dieu, qu'au milieu du monde représenté par l'Egypte. Ni l'un, ni l'autre ne supportent ce témoignage. Le chrétien qui habite à Guérar s'y laisse dépouiller de son meilleur trésor, de la communion entre l'Epouse et l'Epoux; ses relations, son témoignage, sont brisés; le monde s'empare de l'épouse et la retient captive. Comme Abraham, Isaac en fait l'humiliante expérience. Cette fausse position de l'homme de Dieu semble, au premier abord, lui attirer de grands avantages. Il sème dans le pays de Guérar pour y récolter au centuple; il y reçoit beaucoup de bénédictions temporelles; peut-être y «grandira-t-il jusqu'à y devenir fort grand;» il y trouvera, comme autrefois Abraham, quantité de troupeaux et de serviteurs, mais la joie de la communion est éteinte, les liens les plus intimes de l'âme sont rompus; et, de plus, l'alliance avec le monde aux formes religieuses qui

nous a privés de ces trésors, nous apporte les disputes, l'opposition et la haine, car l'enfant de Dieu, quelque faible qu'il soit, tant qu'il n'a pas entièrement renié son caractère céleste, souffrira toujours de l'animosité du monde contre Christ. C'est ce que rencontre Isaac, pour s'être établi à Guérar.

Isaac, type de l'homme céleste, est un «*creuseur de puits*». Le chrétien lui ressemble. Son bonheur est de chercher les eaux rafraîchissantes, pour lui-même d'abord, ensuite pour en faire part à d'autres. «Isaac recreusa les puits d'eau qu'on avait creusés aux jours d'Abraham, son père, et que les Philistins avaient bouchés après la mort d'Abraham» (verset 18). C'est ainsi que les témoins du Seigneur remettent en lumière des vérités anciennes; mais, lorsque ces témoins ne sont pas séparés du monde, ce dernier s'empare des vérités de leur témoignage, comme si elles provenaient de lui et lui appartenait. Il en fut ainsi des grandes vérités retrouvées à la Réformation, la justification par la foi, et le salut par grâce. Le témoin de l'Eternel qui reste au milieu des Philistins y perd le fruit de son travail spirituel.

Isaac creuse alors des *puits nouveaux*, image de vérités nouvelles; mais *Ezek* et *Sitna* sont des objets de dispute et de haine; le patriarche est obligé de les abandonner entre les mains de l'ennemi sans pouvoir les utiliser. Il n'est au large qu'en s'éloignant de la Philistie; là il creuse le puits de *Rehoboth* (espaces), parce que, dit-il, «l'Eternel nous a maintenant donné de l'espace». Lorsque nous sommes affranchis de tout lien avec le monde, ce dernier est impuissant contre la vérité de notre témoignage. Le culte et le vrai caractère du chrétien, ne se rencontrent que dans une séparation complète d'avec le monde religieux. Isaac en fait l'expérience à Beër-Shéba, dans le pays de son père, car, comme Abraham remontant d'Egypte, il ne bâtit un *autel* en invoquant le nom de l'Eternel, et ne dresse sa *tente* que là. A Beër-Shéba, quand Isaac est rentré dans ses propres limites, le monde est obligé de le reconnaître, bien entendu, sans se juger lui-même (*). C'est là le dernier puits de cet homme de foi; il représente pour nous un témoignage simple et calme rendu aux vérités éternelles, en présence d'un monde qui les ignore, mais qui «voit clairement que l'Eternel est avec nous» (verset 28). Toutes ces choses nous parlent d'un progrès d'Isaac, comme homme de Dieu, mais nous montrent aussi combien, dans la pratique, il est distant de Celui qu'il nous représentait comme type dans la première partie de son histoire. Hélas! dans le cours de notre récit nous assisterons à un véritable déclin du patriarche. La troisième partie de sa vie, étant intimement mêlée à celle de Jacob, c'est en rapport avec celle-ci que nous aurons à la considérer, au fur et à mesure des événements.

(*) «Vous me haïssez et vous m'avez renvoyé d'auprès de vous», leur dit Isaac. Ils répondirent: «Nous ne t'avons fait que du bien» (26: 29).

Chapitre 1

Jacob dans la maison paternelle

1. Deux principes et deux races

(Genèse 25: 19-26)

Comme Sara, Rebecca était stérile. Ces femmes sont en cela des figures d'Israël, de l'homme selon la chair sous l'ancienne alliance. Rachel, et plus tard la femme de Manoah et Anne, plus tard encore Elisabeth, furent visitées de la même manière. La stérilité excluait la puissance ou la capacité humaines, pour entrer dans la famille de la foi et en faire partie à toujours. La chair ne peut en aucune manière avoir ce droit; seules la grâce et la puissance divine nous y donnent accès, car Dieu se réserve d'être le seul ouvrier de notre bénédiction.

Dans cette épreuve, Sara et Abraham avaient manqué d'intelligence et de foi. Par l'artifice d'une transaction humaine (16: 1-3), Sara chercha à se procurer ce que Dieu ne lui avait pas encore accordé, mais avait solennellement promis à Abraham en lui disant «Celui qui sortira de tes entrailles, lui, sera ton héritier» (15: 4). Isaac eut plus de foi que Sara: il s'attendit à Dieu et, dépendant de lui seul, «il pria instamment au sujet de sa femme, car elle était stérile». Plus tard, Jacob imita son grand-père Abraham, quand Rachel lui donna sa servante Bilha; au lieu de prier comme Isaac, «sa colère s'enflamma contre Rachel» (30: 2). Toute autre était Anne, lorsque, dans l'affliction et l'amertume de son âme, elle pria l'Eternel en pleurant abondamment et que le «désir de la femme» fut exaucé par la naissance de Samuel (1 Samuel 1). Zacharie, lui, n'eut qu'une foi mitigée; il avait fait des supplications au sujet d'Elisabeth (Luc 1: 13), mais il douta lorsque l'ange vint lui dire qu'il était exaucé, aussi fut-il muet jusqu'au jour de la naissance du précurseur.

Abraham eut deux fils, l'un de la servante, l'autre de la femme libre: Ismaël, le fils selon la chair, Isaac, le fils selon l'Esprit. A peine Isaac fut-il sevré que «celui qui était né selon la chair, persécuta celui qui était né selon l'Esprit» (Galates 4: 29). La chair, un principe surgissant *du dehors* dans la personne d'Ismaël, s'élevait contre ce qui était né de Dieu. De même Jésus, et tous les siens à sa suite, ont rencontré l'opprobre, les moqueries et les hostilités de la chair, cet ennemi du dehors.

Rebecca «conçut *d'un*, d'Isaac» (Romains 9: 10) et eut de lui deux «enfants qui s'entre-poussaient dans son sein». Ici, les deux principes se trouvaient *en elle* et se combattaient *en elle*, selon qu'il est dit: «La chair convoite contre l'Esprit, et l'Esprit contre la chair, et ces choses sont opposées l'une à l'autre». Mais il faut que, dans le croyant, l'un soit asservi à l'autre, «afin que nous ne pratiquions pas les choses que nous voudrions» (Galates 5: 17). Et c'est ainsi que Jacob sortit, sa main tenant le talon d'Esau. Mais l'opposition des deux natures ne se borne pas au sein de Rebecca; elle persiste après que les enfants sont nés, selon ce que Dieu dit: «Deux peuples se sépareront en sortant de tes entrailles». Combien de chrétiens, ne voulant pas abandonner le monde, opposent à l'obligation de s'en séparer, le fait que *nous portons le monde dans notre coeur*. Ce n'est pas ce que nous enseigne la Parole; elle nous dit qu'il y a *dans* le croyant une opposition nécessaire entre la chair et l'Esprit et que, par conséquent, la mondanité de son coeur ne peut se justifier. Mais en outre, la présence et l'opposition des deux natures en nous n'affaiblit nullement cette autre vérité, qu'il doit y avoir séparation entre ce qui est né de l'Esprit et ce qui est né de la chair. Ces deux familles ne peuvent avoir des titres communs, des privilèges et des bénédictions communes. «Ce ne sont pas les enfants de

la chair qui sont enfants de Dieu; mais les enfants de la promesse sont comptés pour semence» (Romains 9: 8).

Vous demandez peut-être: Pourquoi les uns sont-ils bénis et pas les autres? Dieu répond que c'est «afin de prouver que son propos selon *l'élection* demeure» (Romains 9: 11). L'élection de Dieu est souveraine; il n'en doit compte à personne. Il la met en contraste avec les *oeuvres*, c'est-à-dire avec la prétention de l'homme à acquérir, de son chef, les grâces de l'élection. Mais, dira-t-on, dans ce cas Dieu choisit les uns pour la bénédiction, les autres pour la malédiction, et que pouvons-nous contre la volonté de Dieu? Question insensée, car jamais Dieu ne choisit pour la perdition. Il montre *son libre choix de grâce*, quand il dit: «Le plus grand sera asservi au plus petit», mais il montre aussi les conséquences de la *responsabilité de l'homme*, quand, après avoir dit: «J'ai aimé Jacob», il ajoute «et j'ai haï Esaü» (Malachie 1: 2, 3). Quand a-t-il aimé Jacob? Au premier livre de la Bible et déjà dans le sein de sa mère. Quand a-t-il haï Esaü? Au dernier livre de l'Ancien Testament, lorsque, malgré la longue patience de Dieu, Edom (Esaü) s'était montré jusqu'à la fin l'implacable ennemi de l'Eternel et de son peuple. C'est ainsi que se manifestent, d'un côté, les fruits de la grâce de Dieu, de l'autre, les fruits de la responsabilité de l'homme. Jamais Dieu ne sacrifie l'un de ces principes à l'autre, ni ne les affaiblit l'un par l'autre, comme les faux raisonnements des hommes n'y tendent que trop souvent.

2. Le profane et le suborneur

(Genèse 25: 27-34)

Les enfants grandissent, leurs caractères se dessinent. «Esaü était un homme habile à la chasse, un homme des champs». Il est l'homme de l'activité extérieure, de la force corporelle, qui trouve dans ce monde la sphère propre à son développement, et dont l'habileté est mise en oeuvre pour se procurer des jouissances. Nouveau Nimrod, il aime la chasse et ses énergies convergent vers la satisfaction de cette passion. Mais «Jacob était un homme simple qui habitait les tentes»: on reconnaît ici un rejeton de la famille de la foi. La simplicité chez lui n'est pas le contraire de la ruse; nous ne verrons que trop, hélas! combien la carrière de Jacob fut imprégnée de cette dernière, et quelle discipline il eut à traverser afin d'en être purifié. La *simplicité* de Jacob était celle d'un homme qui n'a pas de besoins, qui se contente de ce que Dieu lui donne, sans ambition d'aises ou de renommée; caractères opposés à ceux d'Esaü. C'est pourquoi aussi «il habitait les tentes», vrai fils de ces hommes de foi, Abraham et Isaac. Abraham, est-il dit, «demeurait sous des tentes avec Isaac et *Jacob*, les cohéritiers de la même promesse» (Hébreux 11: 9). Au début de sa carrière, Jacob est donc un témoin de Dieu, vivant en étranger dans un monde où il ne cherche pas une cité permanente, car il s'attache à la promesse de Dieu et de son héritage, et ces choses suffisent à sa foi.

A ce point du récit, la troisième partie de l'histoire d'Isaac, mentionnée à la fin de notre introduction, commence à se développer; cette histoire se liera désormais d'une manière intime à celle de ses deux fils. Isaac n'est plus ici l'homme de Dieu, réalisant, en mesure toutefois, son caractère céleste; il se laisse au contraire diriger dans sa conduite par des motifs

purement terrestres. «*Isaac aimait Esaü, parce que le gibier était sa viande*». Un simple goût gastronomique, un penchant pour ce que le monde appelle «les plaisirs de la table», voilà ce qui, sans qu'il s'en doutât, faisait dévier les affections d'Isaac. La chair est toujours attirée par la chair, et les deux s'assemblent. N'est-il pas solennel de penser que le pieux Isaac, *s'il l'avait pu*, aurait fait du fils de la chair l'héritier des promesses, parce qu'il aimait le gibier! «Rebecca aimait Jacob;» peut-être était-ce l'affection d'une mère pour le plus faible et le moins estimé du père? La raison ne nous en est pas donnée, mais nous aimons à croire que Rebecca, femme de foi malgré tout, avait gardé dans son cœur la réponse de l'Eternel quand elle était allée le consulter (versets 22, 23).

Aux versets 29-34, le caractère des deux frères se dessine entièrement. Esaü est «profane» et «pour un seul mets vend son droit de premier-né» (Hébreux 12: 16). Accablé de fatigue il s'écrie: «Je m'en vais mourir et à quoi me sert le droit d'aînesse?» Le malheureux ne comprend pas qu'il ne vend pas seulement son droit à certains avantages temporels, mais à des bénédictions plus élevées promises à Abraham, «et à sa semence, qui est Christ». Oui, il vend à Jacob son droit à la lignée du Messie, privilège qui fut conféré à Jacob, car il est dit: «Abraham engendra Isaac, et Isaac engendra *Jacob*», et ainsi de suite jusqu'à «Jésus qui est appelé le Christ» (Matthieu 1). Esaü *méprise* le don de Dieu (verset 34), et lui préfère un potage de lentilles, misérable satisfaction d'un besoin passager de sa chair. Quelle indifférence! Ayant le choix, il abandonne de propos délibéré son droit à la bénédiction. «Il mange et boit, se lève et s'en va».... Ah! quand ensuite, voulant hériter de la bénédiction, il la rechercha avec larmes, il était trop tard... Oui, trop tard!... Il fut rejeté et ne trouva pas lieu à la repentance! (Hébreux 12).

Ce terrible exemple est fait pour rendre les âmes attentives. Le monde est rempli d'Esaüs, d'hommes qui sacrifient un avenir de bénédictions mis à leur portée, pour satisfaire le désir d'un moment, qui vendent leur âme pour un plat de lentilles et, après avoir mangé et bu, «se lèvent et s'en vont», insensibles à l'énormité de leur acte. Songent-ils qu'un jour se lèvera, où «jetant un cri très grand et très amer», ils diront en pleurant: «Bénis-moi, moi aussi, mon père», et où ils ne trouveront «pas lieu à la repentance?»

Certes, le caractère d'Esaü n'excuse en aucune manière celui de Jacob. Ce dernier n'a rien qui nous attire. S'il y avait quelque noblesse, quelque franchise naturelle, ce serait chez Esaü qu'il les faudrait chercher. Jacob guette les éventualités et en profite fort habilement pour arriver à ses fins. Il pense, dès le début de sa carrière, qu'il ne faut pas négliger les moyens humains pour s'assurer les bénédictions promises. Erreur très commune! On emploie la chair à acquérir les choses de Dieu, tout en laissant *une part* à l'activité de la foi. Jacob devra traverser plus de vingt années de souffrances et de discipline, pour apprendre que l'activité de la chair ne sert qu'à créer des difficultés au croyant et à l'amener sous le jugement de Dieu, qu'elle est, en un mot, un instrument de défaite et que la foi *seule* nous assure la victoire. Esaü agissait purement et simplement par la chair; Jacob mettait sa chair, ou, si vous le préférez, ses capacités et son intelligence naturelle, en ligne avec sa foi, sans comprendre que l'une est ennemie de l'autre.

Nous avons dit: le monde est peuplé d'Esäus; nous pouvons dire tout aussi justement: la chrétienté est peuplée de Jacobs. Est-il nécessaire de le prouver par des exemples? Dans la chrétienté, ne se sert-on pas de l'intelligence humaine, des études, de la volonté de l'homme qui pense pouvoir se consacrer à Dieu, pour acquérir les choses que *la grâce de Dieu veut* nous donner? Quand Dieu prépare aux siens des oeuvres de foi pour qu'ils y marchent, ne les remplace-t-on pas par des *oeuvres volontaires* qui entravent celles de Dieu? N'est-ce pas par des règlements humains qu'on a la prétention de s'assurer les bénédictions que le Seigneur accorde à son Eglise? L'évangélisation, les dons de l'Esprit, l'édification des saints, la prière même, tout est entaché de ce vice. Le chrétien sincère, où qu'il se tourne, découvre l'esprit et les principes de Jacob, même dans la famille de la foi et parmi ceux qui ont le privilège d'invoquer en vérité le nom du Seigneur.

Une chose consolante, c'est que, malgré tout, il y a de la foi chez plusieurs de ceux qui agissent ainsi. Jacob, en dépit de ses procédés charnels, accordait de la valeur à la promesse. La parole de Dieu, confiée à sa mère, était restée gravée dans son coeur. Il avait conscience de la prééminence à laquelle il était appelé, et cet homme simple, habitant sous des tentes, avait des visions de gloire future qui lui faisaient mépriser les choses présentes, alors que son frère Esaü méprisait les choses à venir!

3. Les filles de Heth

(Genèse 26: 34-35)

«Et Esaü était âgé de quarante ans, et il prit pour femmes Judith, fille de Beéri, le Héthien, et Basmath, fille d'Elon, le Héthien».

Les mariages sont les témoins de l'état de notre religion. Abraham, l'homme de foi, enseigné par les amertumes d'un partage entre Sara et Agar l'Egyptienne, choisit avec insistance, pour son fils Isaac, une fille de la race de la foi et non pas une femme d'entre les filles des Cananéens. Il rejette même la pensée du retour de son fils au pays de Nakhor d'où Abraham était sorti. Eliézer remplit fidèlement cette mission; il en est toujours ainsi quand l'Esprit de Dieu nous dirige. Isaac, durant toute sa vie, ne s'écarte pas de ce précepte et le suit à l'égard de Jacob (28: 1). Ce dernier marche dans le même chemin, quoique avec beaucoup moins de simplicité et de franchise que son père. Pour ces croyants, toute alliance avec les filles du monde était absolument exclue. La même recommandation est faite au peuple de Dieu en Deutéronome 7: 3, 4, en Josué 23: 12, 13. Au milieu d'une grande affliction, Esdras (10: 3, 11) agit sur la conscience du peuple pour qu'il se purifie de ses alliances profanes. Néhémie (10: 30) confirme encore ce principe. Dans le Nouveau Testament, il est important de s'en souvenir, la seule condition du mariage chrétien est formulée par ces mots: «*Seulement dans le Seigneur*» (1 Corinthiens 7: 39).

Esaü fait montre en cette circonstance de son esprit profane. Il prend les filles des Héthiens pour femmes, et «elles furent une amertume d'esprit pour Isaac et pour Rebecca». Comment pouvait-il en être autrement pour ce couple de croyants, associés involontairement par leur fils à un peuple chargé de la malédiction divine et qui, tout en restant purs eux-

mêmes, ne pouvaient se dégager de ce voisinage idolâtre? Ils en souffraient, c'était justice; ils ne pouvaient changer cet état de choses, car les principes divins n'avaient pas de prise sur Esaü. C'était l'épreuve de ce ménage de croyants et ils le ressentait cruellement; Rebecca, d'une façon plus vive, car son affection pour Esaü était moins aveugle que celle de son mari: «J'ai la vie en aversion», dit-elle, «à cause des filles de Heth» (27: 46). Mais cet exemple les engage d'autant plus à agir selon les pensées de Dieu, envers le fils qui reconnaît leur autorité et dont la foi correspond à la leur. «Isaac», est-il dit, «appela Jacob, et le bénit, et lui commanda, et lui dit: Tu ne prendras pas de femme d'entre les filles de Canaan. Lève-toi, va à Paddan-Aram, à la maison de Béthuel, père de ta mère, et prends de là une femme d'entre les filles de Laban, frère de ta mère» (28: 1, 2).

4. La bénédiction dérobée

(Genèse 27)

Le chapitre 27 nous présente un tableau humiliant des choses qui peuvent se passer au sein de la famille de Dieu. Isaac, chef de cette famille, «l'homme céleste» des chapitres précédents, cède à *une* convoitise terrestre: «le gibier était sa viande». Il dit à Esaü: «Tu vois que je suis vieux; je ne sais pas le jour de ma mort. Et maintenant, je te prie, prends tes armes, ton carquois et ton arc, et sors dans les champs, et *prends-moi du gibier; et apprête-moi un mets savoureux comme j'aime, et apporte-le-moi, et j'en mangerai, afin que mon âme te bénisse avant que je meure*». Nous le voyons, pour cette convoitise, préférer sa descendance charnelle à Jacob, l'héritier selon Dieu, à qui le plus grand devait être asservi. Nous le voyons encore, cherchant dans la nourriture qu'il aime la force pour le service de Dieu, comme si cette force factice pouvait venir en aide au don prophétique d'un patriarche! En est-il autrement de nos jours? Que de fois une excitation de la chair s'impose aux chrétiens comme étant la puissance de l'Esprit! Le gibier ou le vin ne sont pas les seuls excitants de l'homme naturel; tout ce que le monde lui présente, la recherche du moi, le désir de s'élever, l'orgueil de la vie, l'imagination de l'homme, mille autres choses encore, contribuent à nous enivrer ou à nous faire perdre la sobriété dans le service du Seigneur qui seule en assure les fruits en bénédiction.

Chose bien plus grave encore, cette seule convoitise d'Isaac lui fait oublier la Parole et le pose en adversaire des pensées de Dieu. Nous l'avons dit plus haut: Isaac, s'il l'avait pu, *aurait fait du fils de la chair l'héritier de la promesse!* N'objectez pas qu'il était ignorant; il aurait *dû* se rappeler cette parole: «Le plus grand sera asservi au plus petit». Souvenons-nous que l'oubli de la parole de Dieu va de pair avec l'entrée que nous donnons au monde dans nos coeurs. Quel terrible réveil pour Isaac, quand, tout à coup, ses yeux sont ouverts et qu'il découvre ce qu'il avait été sur le point de faire, lui, l'homme de foi, que son affection portait, sans qu'il s'en doutât, à devenir un adversaire des desseins de Dieu et à les contrecarrer. Voyez-le, «saisi d'un tremblement très grand!» (verset 33). Ce tremblement n'est pas causé par la colère, ou la stupéfaction d'avoir été trompé par son plus jeune fils; Isaac aurait pu révoquer sa bénédiction dérobée; non, c'est l'effroi du danger auquel la grâce de Dieu vient de le faire échapper. Aussi, tout en jugeant la manière dont Jacob se l'est appropriée — «ton frère est

venu *avec ruse* et a pris ta bénédiction» (verset 35) — il maintient la bénédiction donnée, comme étant selon les pensées de Dieu: «Je l'ai béni; aussi il sera béni» (verset 33).

Honteux de lui-même, Isaac est restauré dans son âme; désormais cependant il est mis de côté, lui, le témoin de Dieu dans ce monde. Sa carrière de témoin est finie, brisée jusqu'à la mort, et pendant plus de 45 ans, il ne voit plus dans son entourage que les fruits du vieil homme qui lui sont une amertume d'esprit, de cette chair d'Esäü dont il avait voulu un moment se servir pour la satisfaction de sa propre chair.

Tandis qu'Isaac fait marcher de front sa foi et sa convoitise, *Rebecca* mêle à sa foi son caractère de famille. Nakhor son grand-père, Bethuel son père, Laban son frère, sont d'une même lignée: religion mélangée, intérêt, fausseté et tromperie, voila ce qui a présidé à son éducation. Et pourtant cette même Rebecca avait dit par la foi: «J'irai;» sa foi estimait aussi la parole de Dieu au sujet de son fils Jacob, mais son caractère de famille ayant fini par dominer sa foi, elle veut procurer par tromperie, au fils qu'elle aime, la bénédiction promise. Retournant aux principes de conduite dont l'Eternel l'avait séparée, elle cherche à parer, par les manoeuvres frauduleuses de la chair, le coup dont la chair d'Isaac la menace. Bien plus, elle donne cet exemple à son propre fils et ose se charger de la malédiction (verset 13), pour l'engager à tromper son père. Mais Dieu est un Dieu saint et se montre tel envers les siens. Rebecca tombe sous la discipline de l'Eternel. Elle perd Jacob, sur lequel se concentraient toutes les affections de son coeur de mère; isolée désormais, elle passe ses années, ayant «la vie en aversion», et meurt sans revoir celui avec lequel elle espérait être réunie un jour (verset 45). Sa discipline, comme celle d'Isaac, ne se termine qu'avec sa vie.

Jacob obéit à sa mère en étouffant la voix de sa conscience qui lui crie: «Tu passeras aux yeux de ton père comme un trompeur» (verset 12); il ment à Isaac pour se procurer, à sa manière, ce que Dieu lui avait promis. Il reçoit la bénédiction, mais ne l'aurait-il pas reçue sans cela, même en présence d'Esäü, comme Ephraïm la reçut plus tard en présence de Manassé? Il la reçoit, mais est obligé d'en attendre longtemps la possession, proscrit, réduit à un dur esclavage, objet de la discipline de l'Eternel, jusqu'à ce qu'enfin, jugé et brisé, il ait reconnu que sa chair était sans force pour le bien et que sa puissance ne résidait que dans la foi *toute seule*.

Esäü enfin, «l'homme animal», est battu d'abord de moins de coups, car *il n'y a pas de discipline pour la chair*, mais il ne peut retrouver la bénédiction perdue, quoiqu'il l'ait recherchée avec larmes. Il ne trouve pas lieu à la repentance, c'est-à-dire à un changement de dispositions chez Isaac, et son histoire se termine par cette parole d'une solennité terrible: «J'ai haï Esäü!»

Chapitre 2

Jacob proscrit ()*

(*) Les dates consignées dans les chapitres 25 à 50 de la Genèse, permettent d'établir, avec quelque certitude, l'âge de Jacob aux différentes périodes de son histoire.

Jacob avait 40 ans, lorsque Esaü prit pour femmes les filles de Heth. Il quitta la maison paternelle à 75 ans, après avoir été témoin pendant trente-cinq ans de l'amertume d'esprit de ses parents, et avoir tremblé pendant un certain nombre d'années sous la menace de la vengeance d'Esaü. A 83 ans, il prit Léa et Rachel pour femmes. Quittant le service de Laban, il rentra à 96 ans au pays de Canaan. Joseph, âgé de 17 ans environ, fut vendu par ses frères dans la 107^{me} année de Jacob. A 120 ans, le patriarche ensevelit son père Isaac, âgé de 180 ans (la mort d'Isaac, au chapitre 35: 28, 29, ne semble pas indiquée selon l'ordre chronologique du récit), puis Jacob vécut encore dix ans au pays de Canaan. Descendu en Egypte à 130 ans, il y mourut à 147 ans.

La durée respective des quatre chapitres de notre livre s'établit donc ainsi:

1° Jacob vécut dans la maison paternelle 75 ans. 2° Proscrit et au service de Laban, 21 ans. 3° Au pays de Canaan, 34 ans. 4° En Egypte, 17 ans.

1. Le songe de Béthel

(Genèse 28)

La première partie de l'histoire de Jacob est terminée. Nous l'avons suivi dans la maison paternelle, lui, objet des conseils de Dieu dès avant sa naissance, puis appelé à compter par la foi sur l'accomplissement de ces conseils. Mais la foi (ou plutôt Dieu, l'objet de la foi), ne suffisait pas à Jacob. Habile à profiter de l'occasion, il s'était emparé du droit d'aînesse que Dieu lui avait octroyé; ensuite, par ruse et tromperie, de la bénédiction paternelle, privilège de celui qui possédait ce droit d'aînesse. Son père le bénit, croyant bénir Esaü: «Sois le maître de tes frères et que les fils de ta mère se prosternent devant toi!» (27: 27, 29). En apparence donc, Jacob était arrivé à ses fins.

A ce moment-là Dieu intervient. Comment va-t-il concilier sa fidélité à ses promesses avec sa réprobation du caractère et des voies de son serviteur? Il ne peut, en rien, révoquer ses promesses et ses bénédictions, car «les dons de grâce et l'appel de Dieu sont sans repentir;» il ne peut, d'autre part, accepter le mal sans en tenir compte. *Sa discipline répond aux exigences de sa fidélité, d'une part, de sa sainteté de l'autre, et les concilie.* Sous la discipline de Dieu, Jacob sera amené à juger et à répudier ses voies, à prononcer une condamnation absolue sur lui-même et, ce résultat obtenu, il entrera par la foi dans la jouissance des glorieuses promesses qui lui avaient été faites.

Nous allons donc assister, dans la seconde partie de l'histoire de Jacob, ayant Béthel pour point de départ et Béthel pour point de retour, à la discipline de Dieu envers lui, soit pour le châtier, soit pour le purifier. La troisième partie de cette histoire nous montrera que la discipline a encore d'autres buts; mais n'anticipons pas.

Isaac appelle Jacob et le bénit, sans un mot de reproche quant au passé. Ne serait-ce pas qu'il continue à s'accuser lui-même depuis le jour où il a été «saisi d'un tremblement très grand?» La tromperie de Rebecca et de Jacob a été le commencement de sa discipline à lui, et lui a ouvert les yeux; aussi retrouve-t-il la communion avec Dieu pour bénir son fils sans restriction (28: 1). Rebecca cherche à éviter le fruit de ses actes en envoyant Jacob à l'étranger, pour le soustraire à la colère d'Esaü (27: 43-45), mais Isaac accepte avec humilité les conséquences de sa faute. Il parle comme si rien d'anormal ne s'était passé, et comme s'il avait toujours vu en Jacob l'héritier des promesses, il le bénit de la bénédiction d'Abraham,

agissant envers lui selon les principes divins dont son père avait usé jadis à son égard. C'est pourquoi Jacob, l'héritier, ne devra pas imiter Esaü en prenant une femme parmi les filles des Cananéens. La seule différence d'avec son père, c'est que Jacob doit partir et ne peut rester comme lui dans le pays de la promesse (verset 5). Isaac reconnaît ainsi la discipline de Dieu, mais ne s'en fait pas l'instrument et ne l'exerce pas, car, étant lui-même un objet de discipline, il ne peut que se soumettre en «s'humiliant sous la puissante main de Dieu».

Jacob sort de Beër-Sheba et s'en va à Charan, triste et proscrit, n'ayant que son bâton, comme il le dira plus tard (32: 10). Séparé de ceux qu'il aime, laissant derrière lui le courroux d'Esaü, avec, devant lui, l'inconnu, les privations à coup sûr, et au-dessus de lui ce Dieu qu'il a si gravement offensé en substituant ses propres artifices aux secours de Sa providence, comme si les moyens de Jacob avaient pu valoir mieux que les ressources de Dieu!

Il entreprend son pèlerinage, non pas comme Abraham qui, par la foi et dans la communion du Tout-Puissant, marchait en étranger dans le pays de la promesse, mais banni de ce bon pays contre sa volonté, à la suite de son manque de foi et de sa tromperie, et obligé de parcourir en sens inverse le chemin qui avait amené son grand-père de Charan au pays de Canaan. Il s'en va seul, sans communion avec Dieu, chargé du poids de sa faute, et arrive à Béthel. La nuit tombe; il n'a que des pierres pour chevet... Combien d'amertumes devaient assaillir son pauvre coeur! La nuit de Béthel n'était certes pas plus noire que les pensées qui remplissaient son âme!

Il se couche et s'endort... Une vision glorieuse lui apparaît: une échelle qui fait communiquer la terre avec le ciel. En haut de l'échelle, Dieu; au bas de l'échelle, un proscrit sans asile, portant le lourd fardeau de son péché; mais, entre Dieu et Jacob, des anges, ces «esprits administrateurs, envoyés pour servir en faveur de ceux qui vont hériter du salut», «montent et descendent», pour accomplir leur service envers lui (Hébreux 1: 14).

Scène touchante! Dieu lui-même ouvre son ciel pour mettre ses armées à la disposition d'un racheté coupable, et voilà ce qui est révélé à Jacob au bout de sa première étape dans le chemin du châtement! Présents, bien qu'invisibles, ces serviteurs de Dieu pourvoiront à ses besoins pendant son séjour à l'étranger. Il les retrouvera plus tard à Mahanaïm, venant lui souhaiter la bienvenue, mais il les rencontre d'abord, au moment le plus sombre de son histoire, parce que Dieu est là (*). Singulière occasion n'est-ce pas, pour confirmer à Jacob toutes les bénédictions de Dieu? Ah! c'est que Dieu n'avait pu lui apparaître jusque-là. Comment se révéler à lui auprès du plat de lentilles, ou bien au chevet d'Isaac, quand la tromperie remplissait son coeur? Mais maintenant, dans cet endroit solitaire, effrayant, où le péché l'a conduit et où le châtement s'abat sur lui, Dieu le rencontre, car, la discipline étant Son oeuvre, le lieu de la correction est un endroit où Il peut se révéler. N'est-il pas touchant de voir ici que pas une parole de blâme ne sort de Sa bouche à l'adresse de Jacob? Dieu lui parle pour lui certifier qu'Il est fidèle à ses promesses: «Je suis l'Eternel, le Dieu d'Abraham, ton père, et le Dieu d'Isaac; la terre sur laquelle tu es couché, je te la donnerai, et à ta semence; et ta semence sera comme la poussière de la terre; et tu t'étendras à l'occident, et à l'orient, et au nord, et au midi; et toutes les familles de la terre seront bénies en toi et en ta semence»

(versets 13, 14). Ces promesses sont presque aussi riches, dans un sens, que celles d'Abraham. Je dis: *presque*, parce que Dieu ne donne pas à Jacob une semence comme les étoiles des cieux, mais comme la poussière de la terre (**). Je dis encore: *dans un sens*, car, dans l'autre sens, elles sont bien plus riches, inconnues même à Abraham. Le verset 15 assure Jacob de l'intérêt que Dieu ne cesserait de lui porter pendant ses années d'exil, grâce inconnue à Abraham qui ne quittait pas la terre de la promesse: «Et voici, je suis avec toi; et je te garderai partout où tu iras, et je te ramènerai dans cette terre-ci, car je ne t'abandonnerai pas jusqu'à ce que j'aie fait ce que je t'ai dit». Quel baume pour le coeur affligé de Jacob: «Je suis avec toi!» Je te châtie, mais c'est une preuve de mon amour; je te garderai, je te ramènerai, je ne t'abandonnerai pas! Pauvre Jacob! Il pouvait donc *compter entièrement sur Dieu seul*, lui dont le péché consistait à en avoir douté! Certes, cela aurait dû réjouir son coeur... mais non! il s'écrie, en se réveillant de son sommeil: «Certainement, l'Eternel est dans ce lieu, et moi, je ne le savais pas. Et il *eut peur* et dit: Que ce lieu-ci est *terrible!* Ce n'est autre chose que la maison de Dieu, et c'est ici la porte des cieux!» (versets 16, 17). Que ce lieu est terrible! Terrible, quand Dieu l'assure de toute sa faveur? Ah! c'est que notre chair ne peut se trouver à l'aise en présence de Dieu, non, pas même en présence du Dieu de grâce, car cette présence nous juge. Il en est toujours ainsi; témoin, l'apôtre Pierre, quand le Seigneur remplit son filet de poissons.

(*) Remarquons en passant, que Jacob est ici un type d'Israël chassé de Canaan à cause de son infidélité, objet des soins de Dieu pendant sa proscription, mais portant dans son sein un peuple plus nombreux que la poussière de la terre. Le songe est la révélation qui lui est faite d'une communion future entre le ciel et la terre, entre la terre et le ciel, par l'intermédiaire des anges. Donc, à proprement parler, le sens de ce passage est *moins* Jacob, personnellement l'objet des soins de Dieu, qu'Israël, proscrit par sa faute, objet de cette sollicitude et anticipant un avenir où Dieu répondra à son peuple et Israël à son Dieu, par le ministère des anges. Ce que l'on trouve en Jean 1: 52, est plus glorieux encore. Le Fils de l'homme y est *seul* en vue. Bien autrement abaissé que Jacob, puisqu'il est descendu en grâce jusqu'à subir la mort d'un criminel, il est l'objet du service des créatures les plus élevées. Le ciel est ouvert sur lui seul et contemple Celui qui s'est volontairement humilié. Il relie, dans sa personne, l'homme avec Dieu, la terre avec le ciel. C'est parce qu'il a souffert qu'il devient le centre unique de tout. Mais il a pris cette place, afin que l'homme *en lui* pût hériter de sa bénédiction.

(**) Abraham reçoit les deux (13: 16; 15: 5; 22: 17); Isaac, l'homme céleste, reçoit une semence comme les étoiles des cieux (26: 4).

Mais voici Jacob qui reprend courage! Pourquoi? Parce qu'il imagine de faire un contrat avec Dieu. La chair se tranquillise toujours avec de bonnes résolutions. Si Dieu fait ce qu'il a dit, je ferai en retour quelque chose pour lui: «L'Eternel sera mon Dieu. Et cette pierre que j'ai dressée en stèle sera la maison de Dieu; et de tout ce que tu me donneras, je t'en donnerai la dîme» (versets 20-22). La discipline qui ne fait que commencer n'a pas encore porté ses fruits pour le pauvre coupable. Il n'a pas encore compris qu'il ne dépend que de la grâce et que sa volonté propre ne peut être qu'inimitié contre Dieu. Son vieil homme n'est pas dépouillé. Il faudra plus de vingt ans d'exercices, pour lui ouvrir enfin les yeux sur lui-même et lui faire comprendre le but de la discipline.

Jacob ne sait pas encore que le *seul* moyen d'acquérir les bénédictions, c'est *la foi*, que tout autre moyen est vain et outrage la grâce. Mais la tendance de l'homme naturel sera

toujours celle de Jacob, non pas qu'il manquât de foi, mais dans sa pensée, l'activité, l'intelligence, les plans, les résolutions de l'homme, pouvaient avantageusement accompagner la foi et contribuer avec elle à lui assurer les promesses de Dieu. Ce principe est à la base de tout le système religieux de nos jours qui, sans renier la foi, s'appuie, comme nous l'avons déjà dit, sur la connaissance, l'intelligence, les études humaines, pour s'appropriier les choses divines. Il fallut un long travail de l'Esprit de Dieu pour déraciner du coeur du patriarche cette notion qui offensait la grâce, et lui substituait, dans une mesure quelconque, l'activité de l'homme naturel.

2. Servitude et châtement

(Genèse 29 à 31)

Jacob, arrivé à Charan, rencontre providentiellement Rachel auprès du puits, comme Eliézer avait jadis rencontré Rebecca. Mais Eliézer était en communion avec Dieu, et cette entrevue lui était donnée comme réponse à sa prière, tandis que rien de tel n'apparaît chez Jacob. Le Dieu qui lui avait dit à Béthel: «Je suis avec toi», ne manque pas à sa promesse, et dirige les circonstances en faveur de son serviteur, mais c'est tout. Jacob avait Dieu avec lui, sans avoir lui-même de communion avec Dieu. Nous reviendrons plus tard sur ce sujet important. Qu'il nous suffise de dire ici, que la communion, cet état du coeur qui jouit des mêmes objets que Dieu, se manifeste dans la marche en commun avec lui vers un même but. Tel fut le cas d'Abraham; il marchait avec Dieu, parce qu'il avait part à Ses secrètes pensées. Les résultats de cette communion se montrent chez lui en toute occasion: il vivait en étranger dans ce monde; il intercédait par la prière pour les villes coupables de la plaine; partout, bâtissant son autel, il rendait culte à Dieu et l'adorait. Tel n'était pas le cas de Jacob. Une seule fois il offre un sacrifice dans le pays de son exil, et encore est-ce au moment de le quitter (31: 54). Il en est de même de sa prière; c'est tout au plus s'il prie, quand un danger pressant le menace (32: 9-12); et sa prière elle-même n'indique que bien faiblement sa dépendance, car, au même moment, il se sert de moyens humains pour apaiser Esaü, comme si Dieu tout seul n'avait pu l'apaiser.

D'où venait cette absence de communion? Du fait qu'elle ne peut accompagner *le châtement*. Le père qui use de la verge pour punir son enfant, ne le couvre pas de baisers, et l'enfant, sous la discipline, ne jouit pas de l'amour de son père. Il y avait de la foi chez Jacob, et nous devons en tenir grand compte, mais il est douteux qu'il eût, à un haut degré, conscience de la discipline de Dieu.

Nous voyons, dans les chapitres qui nous occupent, que cette discipline s'exerce encore d'une autre manière qu'en faisant de Jacob un pauvre exilé, errant loin de sa patrie. Elle lui fait rencontrer, sous le toit de Laban, la tromperie dont il avait usé à l'égard de son père. Les paroles flatteuses de Laban: «Certes tu es mon os et ma chair» (29: 14), cachent des vues intéressées. Il trompe Jacob en lui donnant Léa; il le trompe encore, après avoir fait un accord avec lui au sujet des troupeaux. Jacob lui avait dit: «Je passerai aujourd'hui par tout ton bétail, j'en ôterai toute bête tachetée et marquetée, et tous les agneaux foncés, et ce qui est

marqueté et tacheté parmi les chèvres; et ce sera là mon salaire» (30: 32). Laban répond: «Voici, qu'il en soit selon ta parole» (verset 34), mais il se hâte de passer lui-même parmi ses troupeaux, pour en ôter le salaire de Jacob et le remettre entre les mains de ses fils (verset 35). Dix fois, ce parent inhumain et trompeur lui change son salaire quand Jacob le sert pour son bétail (31: 7, 41). Au milieu de toutes ces traverses, dévoré de jour par la sécheresse, de nuit par la gelée, obligé de restituer à un maître avare ce qu'il n'avait pas perdu par sa faute (versets 38-40), que fait Jacob? A-t-il appris sa leçon par la discipline? Hélas, non! Il trompe celui qui l'a trompé, témoin l'histoire des brebis (30: 37-43), témoin sa fuite clandestine, dont Dieu nous dit: «Jacob trompa Laban» (31: 20). Pourquoi donc ces fraudes? Jacob, manquant de communion et de dépendance, manquait aussi de confiance en Dieu et n'avait pas encore perdu confiance en ses capacités et en ses ruses. Etait-il nécessaire de peler des branches de coudrier, quand Dieu lui montrait en songe les boucs rayés et marquetés en lui disant: «J'ai vu tout ce que t'a fait Laban»? (31: 10-13). Etait-il nécessaire de s'enfuir en cachette, quand Dieu lui avait dit: «Maintenant, lève-toi, sors de ce pays, et retourne au pays de ta parenté»? et encore: «Retourne au pays de tes pères... et je serai avec toi» (31: 13, 3). Ah! s'il avait eu quelque confiance en la parole de son Dieu, il serait sorti la tête haute, et pas un cheveu de sa tête n'eût été touché!

Au milieu de tant de fautes et de faiblesses, Dieu avait accordé une famille nombreuse à Jacob, mais encore, dans sa propre famille, il doit faire la triste expérience de ce que valent les moyens humains. Comme il avait été abreuvé de tromperies dans ses relations avec Laban, il est, contre son gré, saturé d'expédients dans ses rapports avec ses femmes, et c'est là sa punition, témoins les servantes de Léa et de Rachel, témoin le pacte que font entre elles les deux soeurs (30: 14-17). C'est ainsi que Jacob est châtié, mais sans être encore brisé. Par la grâce de Dieu, il le sera plus tard.

Malgré tout cela, la foi de Jacob à Charan offre plusieurs traits remarquables. Dès qu'il a reçu Joseph, le fils de sa vieillesse (il avait alors quatre-vingt-dix ans), mais le vrai fils de la promesse (Genèse 49: 26), type frappant de Christ, né de Rachel la bien-aimée, Jacob n'a plus qu'une pensée: quitter le lieu de son exil et de son esclavage pour retourner dans son pays et vers sa parenté (30: 22-27). Son pays n'était pas celui de la religion de Laban, mais celui d'Abraham et d'Isaac, adorateurs du vrai Dieu, sans mélange de théraphim. Il en est encore ainsi de nos jours. La possession de Christ, la connaissance de sa personne, sont le plus puissant motif pour nous faire quitter le mélange religieux qui caractérise la chrétienté et nous faire retourner, nous, les fils de la foi, vers notre famille spirituelle. Au départ, Jacob répudie hautement les idoles de Laban. Ce dernier lui réclame ses dieux lares: «Qu'il ne vive pas, celui auprès duquel tu trouveras *tes dieux*. Reconnais ce qui est à *toi*», lui répond Jacob (31: 32). Rachel, en suivant son mari, les avait emportés. Cela arrive souvent à ceux qui suivent la foi des autres, sans marcher par leur propre foi.

Jacob montre encore la *patience* selon Dieu dans les épreuves, comme le prouve son discours à Laban (31: 36-42). Comme tout enfant de Dieu, quel que soit son caractère, il montre une certaine suprématie sur le monde, parce qu'il a conscience de la dignité qui lui est

conférée, et c'est en vertu de cette dignité, qu'il offre le sacrifice sur la montagne à la place de son beau-père (31: 54).

Tous ces traits forment un contraste heureux, bien qu'imparfait, avec ceux de l'Araméen. Laban s'attribue le beau rôle lors de la fuite de Jacob; il ne tient qu'à mettre les apparences de son côté, car sa conscience ne lui parle aucunement. Peu lui importe le fond, il n'a pas affaire à Dieu: «Qu'as-tu fait de m'avoir trompé et d'avoir emmené mes filles comme des captives de guerre? Pourquoi t'es-tu enfui en cachette, et t'es-tu dérobé d'avec moi, et ne m'as-tu pas averti? Et je t'eusse renvoyé avec joie, et avec des chants, et avec le tambourin et avec la harpe» (versets 26, 27). Avec joie! chose aussi fausse que facile à dire! Le pauvre Jacob n'avait jamais connu, dans les jours de sa discipline, les chants et les tambourins de la maison de son beau-père! «Tu ne m'as pas laissé baiser mes fils et mes filles» (verset 28). Laban se donnant l'apparence d'un bon père de famille! Certes ce n'était pas ce que ses filles disaient et pensaient de lui: «Avons-nous encore une portion et un héritage dans la maison de notre père? N'avons-nous pas été réputées par lui des étrangères? car il nous a vendues, et a même toujours mangé notre argent» (versets 14, 15). Laban dit encore: «J'ai en ma main le pouvoir de vous faire du mal» (verset 29). Il s'en vantait, lui que Dieu empêchait avec menaces de le faire! «Et maintenant que tu t'en es allé, *parce que tu* languissais tant après la maison de ton père...» (verset 30). *Parce que!* Quelle ruse! Non, Jacob s'en allait, parce que la mesure était comble, mais ce mot déchargeait Laban d'avoir poussé Jacob à bout. Ah! combien il est réellement dans la chair, cet homme qui invoquait le Dieu de Taré, d'Abraham et de Nakhor! (verset 53). Que Dieu nous garde d'imiter ses voies!

3. La lutte avec Dieu

(Genèse 32)

Conduit par le Tout-Puissant qui lui avait dit: «Je serai avec toi», Jacob, après avoir échappé à tous les dangers, arrive à la frontière de Canaan. Les anges de Dieu, en deux bandes, viennent à sa rencontre (*). Jacob les connaissait; il les avait vus à Béthel, empressés à le servir, quand il n'avait pour toute fortune que son bâton. Le Seigneur, fidèle à sa promesse, met ses anges à la disposition des deux bandes de Jacob. Ce dernier reconnaît les voies de Dieu envers lui, en appelant ce lieu du nom des anges qui l'ont servi (verset 2). Puis il prend une position d'humble dépendance vis-à-vis de Dieu (verset 9), et exprime son propre néant, en même temps que la grandeur de la grâce divine: «Je suis trop petit pour toutes les grâces et pour toute la vérité dont tu as usé envers ton serviteur» (verset 10). Cependant il n'a pas encore fait personnellement la connaissance de Dieu et, tout en lui témoignant sa confiance, il n'a pas encore perdu confiance en ses propres forces. Il fait un plan habile pour échapper au courroux d'Esau et prend toutes ses mesures, dans les moindres détails, pour se faire agréer de lui sans rien laisser au hasard. Mais est-il rassuré? Non! la nuit même ne lui apporte pas de repos: «Il se leva cette nuit-là, et prit ses deux femmes, et ses deux servantes, et ses onze enfants, et passa le gué de Jabbok. Il les prit, et leur fit passer le torrent; et il fit passer ce qui était à lui» (versets 22, 23). Jusqu'ici l'obligation de penser à tout, apaise et soulage ses préoccupations.

(*) Mahanaïm signifie «deux bandes». Comparez le verset 2 avec le verset 7.

Enfin, ayant tout ordonné, il reste seul...

C'est là que Dieu le rencontre pour lutter avec lui; c'est là qu'il apprend à le connaître en réalité. Cette scène mémorable a deux actes. Dans le premier, Dieu lutte avec Jacob, car il faut qu'il apprenne que la force de l'homme et la volonté de la chair sont inimitié contre Dieu. L'Eternel lui-même ne peut dompter, changer, assujettir cette nature mauvaise; il faut qu'il la juge et la brise. Ce n'est pas que la lutte coûte aucun effort à Dieu: «Lorsqu'il vit qu'il ne prévalait pas sur lui», il lui suffit de *toucher* l'emboîture de la hanche de Jacob, le siège de sa force dans la lutte, pour le réduire à l'impuissance.

Alors seulement commence le second acte de cette scène: dans le brisement du «moi», la foi se développe chez Jacob, et vient remplacer l'énergie de sa nature. C'est lui maintenant qui lutte avec Dieu: «Je ne te laisserai point aller sans que tu m'aies béni». Il ne peut acquérir la bénédiction de Dieu par des ruses humaines, comme il l'avait fait pour la bénédiction d'Isaac, car celle-là n'appartient qu'à *la foi*, produite dans un homme qui est démontré sans force quant à lui-même, mais qui puise sa force dans la *dépendance* de Dieu.

Un passage d'Osée jette une vive lumière sur cette scène. «*Par sa force*», y est-il dit, «Jacob lutta avec Dieu». C'est le premier acte de la lutte, mais voici le second: «Oui», ajoute le prophète, «il lutta avec l'Ange et *prévalut: il pleura et le supplia*» (Osée 12: 4, 5). Cette foi qu'il donne, Dieu la reconnaît comme une victoire sur *Lui et sur les hommes*. Jusque-là, Jacob, malgré son habileté, avait toujours été vaincu par les hommes. Esaü l'épouvante, et Laban l'asservit. Il venait d'être vaincu par l'ange qui l'avait touché... Et maintenant Jacob était enfin vainqueur!

L'ange lui dit: «Quel est ton nom?» Il est appelé à le prononcer lui-même, ce nom de *Jacob*. Son nom, c'est lui, le suborneur! son nom, c'est toute son histoire. Désormais il aura un autre nom: *Israël, vainqueur de Dieu!* Son premier nom exprimait ce qu'il était en lui-même et vis-à-vis des hommes. Son nouveau nom exprime sa relation vis-à-vis de Dieu. La force du supplantateur fait place à la puissance infinie de la foi.

Mais Jacob, à son tour, voudrait connaître le nom mystérieux de son adversaire. Dieu le lui refuse. Le moment n'est pas venu — il viendra plus tard — pour un échange de nom entre Israël et Dieu, car, nous l'avons déjà dit et nous le répétons, il ne peut y avoir de *communion* sous la discipline qui juge et qui châtie.

«Et Dieu le bénit là». A Béthel, au lieu de le bénir, Dieu lui avait seulement annoncé que toutes les familles de la terre seraient bénies en sa semence (28: 14). Ce n'était qu'une partie de la bénédiction d'Abraham: Dieu avait dit à Abraham: «Je te bénirai...» Maintenant Dieu bénit Jacob; assurance précieuse; mais il lui manquait encore la communion d'Abraham, cette communion qui trouva son expression parfaite lors de l'apparition de Melchisédec au patriarche, et lorsque le Seigneur découvrit à Abraham ce qu'il allait faire aux villes de la plaine.

Revenons au sujet si important et si peu compris de la communion. En 1 Jean 1, deux choses concourent à prévenir le péché chez le chrétien: d'une part, la communion; de l'autre, le fait d'être dans la lumière: «Mes enfants, je vous écris ces choses, afin que vous ne péchiez pas» (2: 1). A Peniel, Jacob traversait la nuit solennelle du combat avec l'ange et n'avait pas encore trouvé la communion. Qu'est-ce donc que la communion? C'est avoir *une* part, une pensée, une joie, une jouissance en commun avec Dieu, car il y a *réciprocité* dans la communion. Elle ne peut avoir lieu *dans sa plénitude* (*) que lorsque Dieu s'est pleinement révélé, aussi la communion chrétienne est-elle bien supérieure à celle des fidèles de l'Ancien Testament. La vie tout entière du chrétien découle du degré de sa communion et en porte l'empreinte; la marche, les sentiments, les pensées, le but, sont devenus communs. Si Dieu marchait avec Abraham, Abraham marchait avec Dieu (Genèse 18: 16). Il en était de même d'Enoch (5: 24) et de Noé (6: 9). Il est dit des chrétiens: «Celui qui dit demeurer en lui, doit lui-même aussi *marcher* comme lui a marché». C'est la communion dans la marche. Puis: «Marchez *dans l'amour*, comme aussi le Christ nous a aimés» (Ephésiens 5: 2); la communion de sentiments. «Qu'il y ait donc en vous cette *pensée* qui a été aussi dans le Christ Jésus...» (Philippiens 2: 5); la communion de pensées. «Si vous gardez mes *commandements*... comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père» (Jean 15: 10); la communion d'obéissance. «Lui a laissé sa vie pour nous; et nous, nous devons laisser nos vies pour nos frères» (1 Jean 3: 16), la communion de dévouement; enfin, Philippiens 3, la communion de ses souffrances.

(*) Mais elle a lieu chaque fois que Dieu se révèle. Quand le «Dieu Très-haut», et plus tard le «Tout-puissant» (Genèse 14: 19; 17: 1), se révèle à lui, Abraham trouve la communion avec lui. En 1 Jean 1, la communion chrétienne est le résultat de la pleine manifestation de la «vie éternelle» en Christ.

La communion implique encore des rapports de confiance réciproque. Dieu dit: «Cacherai-je à Abraham ce que je vais faire... car je le connais...» (Genèse 18: 17, 19). Et Abraham, de son côté, ouvre son coeur à Dieu, sans doute dans la dépendance et la crainte qui conviennent à la créature vis-à-vis de son Créateur, mais il lui dit tout, selon la capacité et la mesure de son propre coeur.

On pourrait multiplier ces citations, mais encore, pour connaître la communion dans sa perfection, il ne faut pas la considérer dans la manière plus que misérable dont nous la réalisons, mais dans les rapports du Seigneur lui-même, comme homme, avec son Père. C'est là que nous trouvons la communion absolue et sans nuage, et c'est en la contemplant que nous sommes appelés à reproduire l'image du Seigneur; «Je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté», «Non pas ce que je veux, mais ce que tu veux». «Moi et le Père, nous sommes un». «Mon Père travaille jusqu'à maintenant, et moi je travaille». «Quelque chose que le Père fasse, le Fils aussi, de même, le fait». «Tout ce qui est à moi est à toi, et tout ce qui est à toi est à moi». «Garde-les en ton nom... moi je les ai gardés en ton nom».

Cette précieuse communion, Jacob, avons-nous dit, ne la connaissait pas encore. Il va la trouver à Béthel et nous le verrons la réaliser pleinement à la fin de sa vie, quand il bénira Ephraïm et Manassé, selon les pensées de Dieu.

Mais n'oublions pas que, de notre part, la communion, quand nous l'avons trouvée, est très facilement détruite. Elle est interrompue à l'instant par une seule pensée, jetant une ombre passagère sur notre âme. Nous ne la retrouvons que par le jugement de nous-mêmes et la confession de ce qui l'a détruite. Combien de chrétiens, pareils à Jacob, avant sa seconde visite à Béthel, ne l'ont jamais connue! Combien d'autres la laissent échapper, en lui préférant des choses vaines! Soyons donc vigilants et vivons dans un jugement habituel de nous-mêmes. La première épître de Jean nous enseigne comment on la perd et comment on la retrouve.

«Jacob appela le nom du lieu Peniel (face de Dieu), car, dit-il, j'ai vu Dieu face à face». Ce qu'il disait était vrai, car il le connaissait désormais en personne, mais il ne l'avait vu que dans l'obscurité, et il était bien loin de la plénitude de la révélation divine qui lui sera faite plus tard. Ce qu'il avait vu, c'était un Dieu qui, tout en le brisant, l'aimait, qui s'occupait de lui avec une tendre sollicitude, un Dieu fidèle à ses promesses, un Dieu qui se laissait vaincre par la foi d'Israël, mais pas encore *le Dieu qui se révèle*. Jacob avait encore trouvé deux choses à Peniel: «Mon âme a été délivrée». Il était affranchi de sa vieille nature avec ses plans et ses ruses; il en avait fini désormais avec ses voies anciennes, dont on ne retrouve qu'une trace au chapitre suivant, mais «il boitait sur sa cuisse». Dorénavant, il ira «doucement tous les jours de sa vie dans l'amertume de son âme», rappelé par son infirmité au sentiment de son impuissance et du jugement de Dieu sur sa chair; capable néanmoins de marcher à la lumière de ce soleil dont l'aube «se levait sur lui comme il passait Peniel».

4. La rencontre avec Esaü

(Genèse 33: 1-16)

Tout en constatant le fait qu'il ne s'agit pas encore de communion pour Jacob, nous avons vu qu'ayant appris à se connaître et à se juger, il sort délivré du combat. C'est dans ce caractère qu'il rencontre Esaü.

Il reconnaît maintenant la suprématie de son frère selon la chair en se prosternant en terre, par sept fois, car il a compris qu'être proclamé premier par l'Eternel, ne donne pas le droit de se faire reconnaître premier parmi les hommes. Lui, le premier *de fait*, se montre humble vis-à-vis du monde. Ses craintes se sont évanouies; ce qu'il rencontre, l'humilie profondément. Lui qui avait peur d'Esaü, trouve que Dieu ploie en sa faveur tous les sentiments de son frère et soumet les pensées hostiles de cet homme pour les faire servir à ses desseins de grâce envers son serviteur. Le coeur d'Esaü est fondu à son égard (verset 4); donc toutes les craintes et les angoisses de Jacob (32: 7) étaient vaines et ne trahissaient que son manque de foi. Esaü, après s'être enquis avec intérêt de sa famille (verset 5), ajoute: «Que veux-tu avec tout ce camp que j'ai rencontré?» Il n'avait pas même compris le but de ce que Jacob avait si prudemment organisé. Jacob répond maintenant en vérité: «C'est pour trouver grâce aux yeux de mon seigneur» (verset 8). Esaü refuse le cadeau de son frère. Le fait est que Jacob avait déjà trouvé grâce auprès de lui du fait de Dieu, qui avait daigné répondre à la prière de son serviteur (32: 11), et non de par ses présents. Il ne peut plus dire: «Je l'apaiserai par

mon présent» (32: 20), mais il offre son don comme une *preuve* qu'il a trouvé grâce aux yeux d'Esäü (verset 10). Il a vu maintenant la face de son frère, comme s'il avait vu «la face de Dieu» (verset 10). C'était la vérité et non pas une vile flatterie, comme quelques-uns le pensent. La face de Dieu qu'il avait vue à Peniel, il la voyait maintenant dans la face d'Esäü. Il y reconnaissait la grâce et la faveur qui lui avaient été préparées par Dieu même: «Dieu a usé de grâce envers moi». Il connaît la grâce, il la récapitule maintenant, il en est comblé! Jusqu'à Peniel, il avait trouvé la grâce dans le châtement; à Peniel, il rencontre la grâce dans le jugement; après Peniel, la grâce dans la délivrance.

Hélas! cette assurance est vite ébranlée, quand Esäü propose au craintif Jacob de l'accompagner. Le présent le rassurait, l'avenir l'effraie. Certes Jacob ne devait pas se rendre à Séhir, et il le savait bien; Séhir ne pouvait être son domaine. Habiter avec le profane en dehors de Canaan, cela ne pouvait être. Il devait aller où l'Eternel voulait l'avoir: «Je te ramènerai dans cette terre-ci» (28: 15). Quel beau témoignage il aurait pu rendre ici devant Esäü! Ces malheureuses paroles: «Jusqu'à ce que j'arrive auprès de mon seigneur à Séhir» (verset 14), sont un mensonge et gâtent tout. Esäü voulait le protéger; Jacob pouvait invoquer la protection de l'Eternel et son caractère d'étranger, pour refuser cette offre; mais il craint, il a peur; il préfère mentir pour éviter la difficulté que son manque de foi lui fait redouter. Combien nous devons veiller à ce que notre témoignage vis-à-vis du monde soit compréhensible et clair, sans ambiguïté et sans arrière-pensée!

Mais Dieu punira Jacob affranchi, mille fois plus sévèrement qu'autrefois, pour une seule ruse, pour un seul mensonge.

Chapitre 3

Jacob au pays de Canaan

1. Succoth et Sichem

(Genèse 33: 17-20)

Au lieu de suivre Esäü à Séhir, Jacob se rend à Succoth. Peut-être l'exemple de son frère n'est-il pas étranger à ce qu'il y fait, car, après avoir traversé le Jourdain, il laisse là sa tente et paraît vouloir *s'établir* dans cette région de Canaan: «Il bâtit une maison pour lui, et fit des cabanes pour son bétail». A l'opposé d'Abraham, il abandonne la jouissance par la foi du pays de la promesse, pour une prise de possession matérielle; il perd ainsi son caractère de voyageur, lui qui désirait, *mais sans témoignage*, le maintenir en se séparant d'Esäü.

Cependant il quitte bientôt Succoth pour Sichem, au delà du Jourdain. Eprouvait-il quelque malaise de sa nouvelle position? Il le semblerait, car il *reprend sa tente* (verset 19), et campe en face de la ville. Mais ce n'était pas là le lieu d'un campement. L'absence de témoignage devant Esäü est un grand mal; mais on trouve aussi un témoignage malencontreux et déplacé qui dépend chez le croyant d'un manque de communion. A Sichem, Jacob ne le rend que trop peut-être, mais pas pour longtemps. L'abandon du chemin du

témoignage avait produit l'erreur de Succoth et, comme Jacob n'en avait pas été repris par l'Eternel, il n'est que trop sujet à récurrence. Nous le voyons acheter «la portion du champ où il avait dressé sa tente». Ici encore, il est loin des voies d'Abraham. Ce dernier avait acheté un champ à Hébron pour y avoir un *sépulcre*; Jacob achète un champ à Sichem pour y avoir une *possession*. Comment concilier la tente avec l'acquisition du terrain sur lequel elle est dressée? N'était-ce pas un manque de réalité dans sa profession? Hélas! combien souvent, même chose nous arrive!

Cependant il dresse là un autel (verset 20). L'autel s'allie toujours à la tente, le culte à notre profession de voyageur. Mais notre culte se ressent aussi toujours de l'état de nos âmes, du degré de réalité de notre vie spirituelle. Jacob appelle l'autel: El-Elohé-Israël: «Dieu, le Dieu d'Israël», c'est-à-dire de Jacob, auquel Dieu avait donné ce nom. Un culte seulement personnel est en somme un culte d'un bas niveau. Lorsque nous entrons devant Dieu comme adorateurs, pouvons-nous ne lui rendre grâces que pour les délivrances que nous avons éprouvées personnellement de sa part? Après l'expérience de Sichem, Jacob trouvera le vrai culte à Béthel; car il y adorera le Dieu de Béthel: «le Dieu de la maison de Dieu!»

2. La discipline de Sichem

(Genèse 34)

A Sichem, Jacob est dans le pays de la promesse, et c'est bien là que Dieu veut l'avoir. Mais il faut autre chose que de nous trouver, d'une manière extérieure pour ainsi dire, à la place où Dieu nous veut: l'état de nos âmes doit y correspondre, sinon nous nous exposons à une pire discipline que lorsque nous étions encore errants et sans chemin connu pour y marcher. L'état moral de Jacob est loin de correspondre à la bénédiction qui lui est conférée. Sans doute, la fin de sa carrière de proscrit lui avait apporté une expérience décisive, car il avait appris que sa force n'était en somme qu'une lutte contre l'Eternel, et qu'elle devait être réduite à néant, comme provenant d'une volonté ennemie de Dieu, afin que la vraie puissance, celle de la foi, pût faire d'un Jacob un *Israël*, et que le «vainqueur de Dieu» sortit de cette lutte brisé, avec sa hanche déboîtée, signe de la victoire que Dieu avait remportée sur lui.

Il est loin cependant d'avoir appris sa leçon tout entière. Après Peniel, comme nous l'avons vu, son caractère trompeur s'était montré une dernière fois. Pourquoi? C'est qu'il ne se confiait pas purement et simplement en Dieu. N'oublions pas que toute la vie de Christ homme, s'est résumée en un seul mot: *la confiance*. «Moi, je me confierai en lui» (Hébreux 2: 13). De cette confiance naît *la dépendance*: «Garde-moi, ô Dieu! car je me confie en toi». La dépendance elle-même se traduit par *la prière*: «Je t'invoque: sauve-moi!» (Psaumes 119: 146). Telle était la vie de Jésus; telle aussi, quoique bien loin du divin modèle, la vie des hommes de foi, David, Samuel, Elie, Ezéchias. Ces choses, et d'autres encore, semblaient lettre morte pour Jacob. Les haltes de Succoth et de Sichem en sont la preuve. Avait-il consulté l'Eternel pour s'établir en ces endroits? Vous direz: Dieu ne lui avait pas parlé. Sans doute, mais Dieu lui parle après Sichem, quand il lui dit: «Lève-toi, monte à Béthel», et plus tard: «Ne

crains pas de descendre en Egypte», ce qui rend son silence d'autant plus significatif lors des haltes précédentes. Si Dieu ne parlait pas, Jacob n'avait qu'à attendre, comme fit un plus grand que lui à la mort de Lazare. Mais Jacob doit apprendre une leçon, et Dieu le laisse suivre son chemin. Il lui parle ensuite, quand il a récolté les fruits amers des choses qu'il avait convoitées, lui, l'étranger qui avait cru trouver un domicile et une possession dans le monde.

La terrible conséquence de tout cela ne se fait pas attendre. «Dina sortit pour voir les filles du pays» (verset 1), une simple «visite de politesse». Ah! combien de ces visites de politesse nous engageant, sans que nous l'ayons voulu, dans les chemins du monde! Cette visite est la ruine de Dina qui devient la proie sans défense de l'ennemi, humiliée d'abord contre son gré, puis ayant le coeur engagé (verset 3) dans ce qui faisait la honte d'une fille d'Israël. Pauvre Jacob! quelle fin d'un commencement insignifiant en apparence, mais dans lequel Dieu n'avait pas de part! Quelles misères un seul acte d'indépendance peut accumuler sur nos têtes!

Mais Jacob est un homme de foi qui s'humilie sous la puissante main de Dieu; il fait ce que doit faire un homme humilié, il *se tait*. S'il parle, c'est plus tard, en famille, parce qu'il ne pouvait faire autrement, mais ses fils n'apprennent pas même de sa bouche la catastrophe. Ces mots: «*Jacob se tut*», rachètent bien des choses. On voit, tout à la fin de sa carrière, dans la prophétie du chapitre 49, qu'il était entièrement étranger au ressentiment de ses fils; cependant ici, nous ne le trouvons pas à la hauteur de ce jugement définitif, car, au verset 30, il juge les repréailles de ses fils au point de vue du tort qui lui est fait, et non pas de celui qui est fait à Dieu: «*Vous m'avez troublé*, en me mettant en mauvaise odeur auprès des habitants du pays, les Cananéens et les Phéréziens, et moi je n'ai qu'un petit nombre d'hommes; et ils s'assembleront contre moi et me frapperont, et je serai détruit, moi et ma maison». Jacob n'est pas le seul à juger de la sorte: quand le mal s'est introduit parmi nous, dans l'assemblée, le: «*Vous m'avez troublé*» est souvent notre première et unique pensée. Nous blâmons le mal, parce qu'il nous atteint et, dans cet esprit, nous en mesurons la gravité. Un tel jugement est misérable et dénote chez nous le manque de communion avec le Seigneur. Dans sa communion, nous jugeons le mal comme fait *par nous*: «*Nous avons péché, nous avons commis l'iniquité*» (Daniel 9: 5), et de plus, comme fait *contre lui*: «*Contre toi, contre toi seul, j'ai péché*» (Psaumes 51: 4).

Sichem, c'est-à-dire le monde entièrement ignorant des pensées de Dieu, est moins coupable dans ces événements que les fils de Jacob. Avec les meilleures intentions, Sichem et son père proposent à la famille de Jacob une *alliance* et des *possessions* avec eux (versets 9, 10). Cela ne pouvait être, car, par l'une, Israël aurait renié sa profession de séparation pour Dieu, par les autres, son caractère d'étranger et de voyageur. Le témoignage rendu par Jacob à Sichem pouvait, en une certaine mesure, autoriser de telles propositions, mais le point important est que Hamor agit dans l'ignorance des pensées de l'Eternel et, ne connaissant pas la dignité de la famille de Dieu, croit faire un sacrifice en offrant à cette dernière un partage et un échange. «*Haussez beaucoup pour moi la dot et le présent*», ajoute Sichem (verset 12). Tout cela fait preuve d'une singulière noblesse de procédés; comme aussi le discours aux hommes de leur ville, d'une singulière confiance: «*Ces hommes sont paisibles à notre égard...*

ces hommes s'accorderont avec nous...» (versets 21-24). Ils respectent la famille de Dieu, et ne supposant pas la ruse chez les fils de Jacob, ils ont foi en leur parole: «Soyez circoncis... et nous serons un seul peuple» (versets 13-17). Ah! comme ils vont être cruellement détrompés! Le coeur saigne en pensant que les fils d'Israël déshonoreront à tel point le nom du Dieu auquel ils professent appartenir. Quel témoignage que le leur! Dans un temps où «l'iniquité des Amorhéens n'était pas venue à son comble», où la grande patience de Dieu se montrait encore envers ce peuple, Siméon et Lévi prennent l'épée de la vengeance et tuent des hommes qu'ils ont privés du moyen de se défendre! Action abominable, infamie bien pire que «l'infamie» de Sichem, car les fils de Jacob méprisent et foulent aux pieds le nom du Dieu de Jacob, le caractère de Celui dont la gloire est d'être un Dieu de grâce, aussi longtemps qu'il n'est pas obligé de revêtir le caractère d'un juge.

«Maudite soit leur colère!» dira Jacob plus tard. Ces misérables! comme ils jugent sévèrement la *corruption d'autrui*: «Traitera-t-on notre soeur comme une prostituée?» (verset 31); en excusant par elle *leur propre violence*! Il n'en est jamais autrement de l'homme pécheur; il excuse ses propres vices, en condamnant les vices d'autrui.

Ah! bientôt l'infamie qu'ils ont tant blâmée, contre laquelle ils étaient si fort indignés, va surgir au milieu d'eux, dans leur famille (35: 22), mille fois plus infâme que celle de Sichem et qui «n'existait pas même parmi les nations» (1 Corinthiens 5: 1). Alors, où sera leur zèle pour s'en purifier?

Que ces choses parlent à nos consciences! Un jugement amer de l'état du monde peut s'allier au désordre, au déshonneur fait à Christ, au milieu de la famille de Dieu!

Jacob, courbé sous cette grande discipline, doit assister en silence à ces choses. Une erreur, insignifiante en apparence, l'a conduit à tant de ruines! Combien de faits de sa vie passée, Dieu n'avait-il pas rétribués moins sévèrement que celui-là? Pourquoi donc une telle discipline? C'est que «l'âme de Jacob avait été délivrée à Peniel» et que, pour un croyant affranchi, un seul péché pèse plus dans la balance du sanctuaire que tous les péchés du temps de sa servitude, car, dans le second cas, il ne *pouvait pas*, dans le premier, il *pouvait* et *devait* les éviter.

3. La communion de Béthel

(Genèse 35: 1-5, 9-15)

Jusqu'ici, nous avons noté plusieurs caractères de la *discipline* de Dieu envers ses enfants. Lorsque Jacob, après avoir trompé son frère et son père, est obligé de fuir, comme proscrit, devant la colère d'Esau, la discipline du Seigneur s'abat sur lui en *châtiment*, car Dieu «fouette tout fils qu'il agrée». Oui, en le châtiant, Dieu l'agrée; il lui montre en songe à Béthel qu'il l'aime, et prend soin de lui, et ne l'abandonnera pas; mais le châtiment se prolonge pendant vingt années d'esclavage chez Laban. Arrivé à Peniel, c'est Dieu lui-même qui lutte avec lui, pour lui faire toucher du doigt l'inanité de ses efforts et l'impuissance de sa chair. Peniel est donc aussi la discipline, non plus en châtiment pour un péché commis, mais en *jugement de la chair*. Après Peniel, Jacob entre en Canaan, bâtit une maison à Succoth, achète un champ à

Sichem. Lui qui, pendant vingt ans, avait porté le bâton du voyageur, et qui toute sa vie avait dressé la tente d'un étranger, semblait ne pouvoir être entraîné à renier ces caractères. Il succombe par manque de *vigilance*, car l'ennemi nous attaque toujours du côté que nous estimons avoir le moins à garder. Une nouvelle discipline en est la suite, discipline qui lui dévoile les conséquences désastreuses d'un moment de relâchement. Honte, violence et trouble fondent sur le pauvre patriarche. C'est la discipline de Dieu sur *sa maison*, discipline qui atteint la famille de Jacob, plus encore que lui-même, quand la sainteté qui décore la maison de Dieu a fait défaut.

Maintenant un grand changement a lieu: «Dieu dit à Jacob: Lève-toi, monte à Béthel, et habite là, et fais-y un autel au Dieu qui t'apparut comme tu t'enfuyais de devant la face d'Esäü, ton frère» (verset 1). Tout à coup, Jacob est appelé à se présenter devant Dieu *comme adorateur*. Il va rencontrer Dieu, non pas en jugement, mais *en grâce*, tel qu'il *s'était révélé à lui* lorsqu'il fuyait devant Esäü (verset 7), «le Dieu qui lui avait répondu au jour de sa détresse, et qui avait été avec lui dans le chemin où il avait marché» (verset 3). C'était donc bien le Dieu de grâce auquel il devait bâtir un autel à Béthel.

L'effet de cette révélation sur l'âme de Jacob, est immédiat: «Il dit à sa maison et à tous ceux qui étaient avec lui: *Otez les dieux étrangers* qui sont au milieu de vous, et *purifiez-vous*, et *changez vos vêtements*» (verset 2). Il avait connaissance des faux dieux de son entourage, puisqu'il ordonne de les ôter, mais n'y avait pas pris garde jusqu'ici. Maintenant, son caractère et celui de sa famille devaient répondre à la sainteté du Dieu de grâce qui l'appelait, car il faut se purifier pour venir à Dieu comme adorateur. Cette purification devait être complète: purification *d'associations*, purification *personnelle* ou de coeur, purification de *marche*. Rien de semblable à Sichem, où Jacob avait dressé un autel, témoin de son culte pour les soins individuels que Dieu lui avait prodigués. L'association avec le monde et ses principes ne permet pas à notre culte de dépasser ce niveau. Jacob, dressant ici son autel, appelle ce lieu: «El-Béthel», le *Dieu de la maison de Dieu*. Nous chrétiens, nous adorons Dieu *le Père*, selon sa révélation en Christ, là où il habite, dans la *maison du Père*; nous l'adorons, comme Jacob à Béthel, non seulement pour ce qu'il est envers nous, mais *pour ce qu'il est en lui-même*.

Dieu apparaît alors à Jacob et lui révèle Son nom. Événement capital dans l'histoire du patriarche! «A *Béthel* il le trouva», nous dit Osée (12: 5), *et là il parla avec NOUS*». Le futur peuple d'Israël, le peuple tout entier, est compris dans ce culte de Béthel. A Peniel, aucune révélation de Dieu: «Pourquoi demandes-tu mon nom?» (32: 29). Ici, le *Tout-Puissant*, le Dieu des patriarches, se fait connaître à Jacob (verset 11). C'était une bénédiction nouvelle pour lui. En rapport avec ce nom il reçoit, comme tout de nouveau, son nom d'Israël (verset 10), et donne de la même manière à cet endroit son nom de Béthel (verset 15; conf. 28: 16-19). Ce lieu n'était plus pour lui un lieu de crainte, ni de terreur. C'était pourtant le même lieu; le même Dieu de grâce lui avait parlé autrefois. Sans doute, mais Jacob était un autre homme, capable d'entrer en rapport avec Dieu. Il n'était pas plus sauvé aujourd'hui qu'alors, mais il avait enfin trouvé, dans ce lieu à tout jamais mémorable pour lui, la *communion* qui lui manquait jusqu'ici. Scène bénie! Jacob connaît le Dieu qui s'est révélé à lui et l'adore, non plus

avec le caractère du Jacob d'autrefois, mais comme le nouvel Israël; il l'adore dans sa propre maison. Dieu jouit de son oeuvre en Jacob, et Israël, duquel une multitude de nations proviendra et des reins duquel sortiront des rois, Israël, auquel Dieu dit: «Fructifie et multiplie», se réjouit dans le Dieu des promesses et célèbre le mémorial de cette communion (verset 14), à laquelle aboutissent enfin toutes les voies de Dieu envers lui.

Avez-vous compris, chers lecteurs chrétiens, que Dieu a pour but, *en se révélant à vous en Christ*, de vous introduire dans sa communion? «Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, et que nos mains ont touché, concernant la parole de la vie... nous vous l'annonçons, *afin que vous aussi vous vous ayez communion avec nous; or notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ!*» Cultivons cette communion bénie; ne permettons pas que les misérables soucis du monde, ou le péché qui nous enveloppe si aisément, nous l'enlèvent. Ce trésor est plus grand que tous les autres. Avoir communion avec le Père et avec le Fils, c'est réaliser en faiblesse ici-bas, ce qui sera la joie éternelle de nos âmes dans la maison du Père!

4. Nouvelle discipline

(Genèse 35: 6-8, 16-29)

L'âme de Jacob est maintenant en règle avec Dieu. Il semblerait que des jours sereins, exempts des traverses et des troubles du passé, vont se lever pour lui; mais non: de nouvelles douleurs l'atteignent et l'accablent; une discipline inattendue vient peser sur lui. De tous côtés la mort frappe à sa porte, le couvre de son voile de deuil, brise ses plus chères affections.

Au milieu des joies de Béthel, au moment même où la fidélité du patriarche s'exerce dans l'abandon des idoles, Debora, nourrice de Rebecca, meurt. Le dernier souvenir vivant de sa mère, qu'il n'avait pas revue, disparaît à son tour. Jacob trouve Allon-Bacuth, le chêne des pleurs, sur le chemin même de Béthel. Cette mort de Debora rappelle nécessairement au patriarche l'amertume de la discipline méritée, et lui fait repasser sa vie tout entière.

Après Béthel, «sur le chemin d'Ephrath, qui est Bethléhem», c'est Rachel qui meurt, Rachel la bien-aimée. Avec elle prennent fin toutes les joies de la vie du patriarche, «Et moi», dira-t-il plus tard, ému encore de cette douleur, «et moi,... comme je venais de Paddan, Rachel mourut auprès de moi, dans le pays de Canaan, en chemin, comme il y avait encore quelque espace de pays pour arriver à Ephrath; et je l'enterrai là, sur le chemin d'Ephrath, qui est Bethléhem» (48: 7). Elle meurt en donnant le jour à Ben-oni, «le fils de sa peine», mais que son père nomme Benjamin, «le fils de sa droite». Il vient au monde à Bethléhem, comme y naîtra plus tard un plus grand que lui, le Fils de la droite de Dieu, le Christ qui viendra en puissance au milieu d'Israël. En apparence, Jacob a tout perdu; sa vie est brisée, mais elle est brisée comme le sein de Rachel, pour en faire sortir, avec le resplendissement de sa gloire future, le fils de la droite de son père!

Plus loin, hélas! Jacob ressent amèrement la corruption de son fils Ruben, le «commencement de sa vigueur», sorti de ses entrailles. «Et Israël l'apprit», nous dit la Parole

sans autre commentaire (versets 21, 22). L'homme de foi ne murmure pas, mais le chapitre 49: 3, 4, nous montre comment il a jugé cette offense.

Aux versets 28, 29, Jacob retrouve son père à Hébron, le *lieu, de la mort*, et ses relations avec Esaü, son frère selon la chair, se terminent au sépulcre d'Isaac.

Cette discipline nouvelle brise le coeur de Jacob, mais Dieu le veut ainsi dans sa sollicitude pour son serviteur. Il faut que ce dernier apprenne à connaître le monde sous son vrai jour, comme une scène dominée par les ténèbres de la mort et souillée par l'affreuse corruption du péché; mais cette discipline n'a nullement le caractère des précédentes. Elle est *préventive*, et a pour but de *former* Jacob pour le témoignage que Dieu lui confiera dans la suite. Il fallut aussi cette discipline au grand apôtre des gentils qui suivait de si près les traces de son Maître. Quand un ange de Satan enfonçait l'écharde dans sa chair en le souffletant, Dieu *prévenait* l'orgueil qui pouvait naître de «l'extraordinaire des révélations»; quand il mourait chaque jour, c'était afin que, la mort opérant en lui, la vie pût *opérer dans les autres*.

Cette discipline, Jacob ne se l'était pas attirée, mais la grâce façonnait ainsi l'instrument dont elle voulait se servir. En revanche, Dieu lui avait donné trois choses pour l'aider à supporter l'épreuve sans défaillance: la communion avec le Tout-Puissant, la position d'adorateur dans la maison de Dieu, et la connaissance (en figure) d'un Christ glorieux dans la personne de Benjamin. Les souffrances du temps présent sont-elles dignes d'être comparées avec de telles bénédictions?

5. Jacob perd Joseph

(Genèse 37 à 45)

Au chapitre 37: 1-15, Jacob, continuant la tradition de la foi d'Isaac et d'Abraham, habite comme étranger en Canaan. La leçon de Sichem avait porté ses fruits. Esaü n'imita pas cette conduite, car la chair ne pourrait être satisfaite d'une position qui nous sépare du monde. La Parole nous apprend (36: 6) qu'il «s'en alla dans un pays (la montagne de Séhir) *loin de Jacob, son frère*».

Maintenant toute l'activité volontaire du Jacob d'autrefois, avec ses plans et ses ruses, a cessé d'exister; elle a fait place à l'activité de la foi et à des affections selon Dieu. Le patriarche trouve dans la personne de *Joseph* un objet digne de tout son amour. Son plus jeune fils, Benjamin, n'était pas encore *manifesté* comme le fils de sa droite, et la puissance future qu'il devait exercer n'était connue de son père qu'en *espérance*; sans doute, elle était présente à ses yeux et à son coeur, mais Benjamin était réservé pour des événements à venir. Il en est de même du Seigneur, dont Benjamin est le type; sa gloire en Israël lui est réservée pour un temps futur (Deutéronome 33: 12). Joseph, admirable figure de Christ, a un tout autre caractère qui attire puissamment le coeur de son père. Il est l'homme juste, l'homme saint, possédant le secret des pensées de Dieu, et c'est pourquoi ses frères le haïssent, le vendent pour quelques pièces d'argent, le font souffrir, lui qui devient plus tard la lumière et le gouverneur des nations.

«Israël *aimait* Joseph». Ce n'était pas l'amour égoïste d'Isaac pour Esaü; Jacob apprécie en son fils la beauté du caractère et le distingue d'entre tous ses frères, en lui faisant «une tunique bigarrée», vêtement de royauté et de virginité, ou de sainteté personnelle (conf. 2 Samuel 13: 18).

Depuis Béthel, la *foi* du patriarche est en pleine activité; elle lui donne le discernement des choses qui ne se voient pas encore; elle devance les temps! Avant que Benjamin devienne ce qu'il sera, son père l'appelle le fils de sa droite; avant que Joseph soit manifesté dans sa puissance, il le revêt d'un des insignes de la royauté. Ensuite, quelque étonnant et peu compréhensible que lui paraisse le songe de Joseph (versets 5-11), puisqu'il ôtait l'autorité à Israël (conf. 27: 29) pour la donner à son fils, le patriarche «garde *cette parole*» prophétique quant à la gloire future de celui qu'il aime. Il fait ce que Marie fera plus tard pour Jésus: «Marie gardait toutes ces choses par-devers elle, les repassant dans son cœur» (Luc 2: 19, 51).

Mais l'amour et la foi ne sont pas les seules choses qui remplissent le cœur de Jacob. Entre lui et son fils, on trouve une *communion* parfaite (versets 12-15). Tous deux ont le même but. Jacob envoie Joseph de la vallée de Hébron, lieu de la mort, à Sichem, lieu de la corruption et de la violence de l'homme, pour y chercher ses frères; Joseph répond: «Me voici». C'est le pendant de l'histoire d'Abraham et d'Isaac, en voyage vers Morija, quand «ils allaient les deux ensemble»; c'est encore le pendant de l'histoire du Fils bien-aimé, quand il dit: «Me voici, pour faire, ô Dieu, ta volonté!»

Nous connaissons ce qui suivit cette obéissance de Joseph. Il fut livré par ses frères, perdu dès lors pour sa terre natale. Jacob ignore les circonstances de cette perte; mais, pour lui, sans Joseph, il n'y a plus que deuil et pleurs dans ce monde, jusqu'à la mort. «Certainement, je descendrai, menant deuil, vers mon fils, au shéol. Et son père le pleura» (verset 35).

Et nous qui *savons* la manière dont Jésus a été traité par les hommes qu'il était venu sauver, ne devrions-nous pas, à bien plus forte raison, prendre vis-à-vis du monde l'attitude de Jacob? Ce monde privé de Christ, ne devrait-il pas être à nos yeux le lieu de *la mort*, du *deuil* et des *pleurs*?

6. La famine et la perte de Benjamin

(Genèse 42: 35-38; 43: 1-14)

Mais le monde est encore autre chose pour Jacob: il est le lieu de la *famine*. Joseph absent, depuis le crime de ses frères, la famine règne en Canaan, tandis que l'Égypte est dans l'abondance, sous le gouvernement du fils rejeté. Dans l'intervalle, Jacob, n'ayant plus Joseph sous ses yeux, s'attache à Benjamin, le fils de sa droite, le porteur d'une faveur et d'une puissance encore futures (Deutéronome 33: 12; Psaumes 80: 2). Et voici (versets 35-38), qu'il doit aussi s'en séparer! Comme jadis Abraham pour Isaac, Jacob se voit privé, l'un après l'autre, des deux seuls fils auxquels étaient liées ses espérances terrestres, l'un qu'il avait vu dans sa marche admirable sur la terre, au milieu de ses frères, l'autre, sur lequel il fondait l'espoir de la bénédiction d'Israël. Il se voit dépouillé de tout ce qui constituait sa joie et ses plus légitimes espérances. «Par sa faveur, Dieu avait donné la stabilité et la force à sa

montagne», et le voici réduit à dire: «Tu as caché ta face, j'ai été épouvanté!» (Psaumes 30: 7). Un combat terrible se livre dans l'âme du patriarche pour arriver à accepter sans réserve la volonté de Dieu. Il commence par dire à ses fils: «Vous m'avez privé d'enfants; Joseph n'est plus, et Siméon n'est plus, et vous voulez prendre Benjamin! Toutes *ces choses sont contre moi*». Il se révolte: «Mon fils ne descendra pas avec vous» (versets 36-38), et: «Pourquoi m'avez-vous fait le tort de déclarer à l'homme que vous aviez encore un frère?» (43: 6). Dans son angoisse, il regarde aux instruments humains de son épreuve et s'écrie: «Pourquoi?»

Certes, ce n'est pas la parfaite soumission de Christ. Lui, n'avait pas besoin de discipline pour y être amené! Qu'il est beau, toutefois, de voir ce coeur dans l'épreuve se courber à *la fin* sous cette discipline du Tout-puissant qui s'était révélé à lui en Béthel! Abdiquant maintenant toute volonté propre, brisé, mais confiant, il dit à ses fils: «Prenez votre frère, et levez-vous, retournez vers l'homme; et le Dieu *Tout-puissant* vous fasse trouver compassion devant l'homme, afin qu'il renvoie votre autre frère (Siméon), et Benjamin!» *Il ne compte plus que sur la grâce de Dieu*. Le sacrifice est consommé; la foi d'Israël remporte la victoire sur toutes les angoisses de Jacob. Quant à lui-même, il ajoute: «*Et moi*, si je suis privé d'enfants, j'en serai privé» (versets 13, 14). La tentation salutaire l'amène à compter Dieu *pour tout*, à se compter lui-même *pour rien*.

Cette nouvelle bénédiction que Jacob trouve enfin sous la discipline de Canaan, c'est une *volonté soumise*, acceptant la volonté de Dieu, parce qu'elle ne voit plus que Sa main dans toutes les épreuves. Tout semble lui être enlevé pour la terre, mais le Tout-puissant lui reste, recours assuré de son âme, et *cela lui suffit*. Les derniers vestiges du vieux Jacob ont été anéantis par la discipline, pour donner toute la place à Dieu seul!

7. Joseph vivant

(Genèse 45: 26-28)

Le sacrifice est consommé... tout change! Jacob apprend que son Joseph est vivant!

Pendant, ici encore, *l'infirmité* du croyant se montre. Devant la perte de Benjamin, son coeur se révoltait, jetant ses «pourquoi» à des échos qui ne lui répondaient pas; mis en présence de la grâce, ce même coeur se montre trop faible pour la contenir: «Son coeur resta froid, car il ne les crut pas». Mais quand ils lui eurent rapporté «toutes les paroles de Joseph, qu'il leur avait dites», quand il eut vu «les chariots que Joseph avait envoyés pour le transporter», preuve certaine que son fils bien-aimé voulait l'avoir auprès de lui, «son esprit se ranima». Il dit une seule parole, mais cette parole exprimait, la pleine *satisfaction* de tous ses désirs: «*C'est assez!*» Il n'a nul besoin d'autre chose; sa coupe est comble et déborde. N'a-t-il pas retrouvé Joseph, jadis rejeté, occupant maintenant un trône de gloire, Joseph, que Dieu a établi «pour être une lumière des nations, pour être son salut jusqu'au bout de la terre?» (Esaïe 49: 6).

Que lui faut-il encore pour rendre sa joie *accomplie*? Une seule chose: voir Joseph de ses propres yeux. Il ne dit plus comme autrefois: «Certainement je descendrai, menant deuil, vers mon fils, au shéol» (37: 35); Joseph est vivant, Jacob n'attend plus la mort. «*J'irai*», dit-il, «*et*

je le verrai avant que je meure». Aller à lui, le voir vivant, être avec lui, avant de passer par la mort, quelles délices pour l'âme d'Israël!

Chers lecteurs, que ces paroles du patriarche soient aussi les nôtres! Les châtiments, la discipline, les brisements, les épreuves dont Dieu s'est servi pour nous apprendre à n'avoir aucune confiance en la chair, ont-ils pour issue de nous faire trouver notre joie en un Christ ressuscité et assis sur le trône du Père? Dans le débordement de cette joie, nos faibles coeurs, si étroits pour la contenir, expriment-ils, comme Jacob, leur satisfaction par le mot: «C'est assez»? Sommes-nous remplis du désir d'aller au-devant de lui et de le voir de nos propres yeux?

8. Beër-Shéba

(Genèse 46: 1-7)

«Et Israël partit, avec tout ce qui était à lui; et il vint à Beër-Shéba, et offrit des sacrifices au Dieu de son père Isaac». Jacob descend jusqu'aux limites méridionales de Canaan, sans les franchir. Il arrive au lieu où Isaac, remontant de Guézar, avait enfin trouvé la pleine bénédiction. Là il adore... *et attend*.

Il attend, quand le motif le plus légitime le poussait à descendre en Egypte où Joseph lui-même l'avait invité. A cet appel, Jacob avait répondu: «J'irai», comme jadis sa mère à l'appel d'Eliézer. Les raisons les plus puissantes agissaient sur son coeur pour précipiter sa marche, mais une chose lui manquait encore: *une parole de Dieu*. C'est à Dieu qu'il regarde, et non pas à ses propres sentiments. Le coeur tout occupé de lui, il lui offre des sacrifices, mais il attend.

Aussi le voyons-nous tout prêt, quand Dieu l'appelle dans les visions de la nuit: «Jacob! Jacob!» «Me voici». Simple et touchante parole! Son coeur est en éveil pour recevoir l'expression de la volonté de Dieu, tout prêt à la faire, sans la discuter, uniquement parce qu'elle est *sa* volonté. «Me voici!» dit Abraham, quand l'ange lui crie des cieux: «Abraham! Abraham!» «Me voici!» dit Joseph, quand Jacob l'envoie à la recherche de ses frères. «Me voici!» dit un plus grand qu'eux tous, «pour faire, ô Dieu, ta volonté».

Beër-Shéba est le témoin de *la dépendance* et de *l'obéissance* de Jacob. Malgré l'aimant qui l'attire, il n'a pas de volonté propre.

De fait, Dieu seul pouvait lui dire de descendre en Egypte, ce même Dieu qui disait à Isaac: «Ne descends *pas* en Egypte» (26: 2). Maintenant il dit à Jacob: «Ne crains pas de descendre en Egypte». Jacob, se défiant de lui-même, craignait de substituer ses pensées à celles de Dieu. L'Eternel le rassure: «Moi, je descendrai avec toi en Egypte». Heureuse communion! Là où Jacob marcherait, Dieu marcherait avec lui; ces deux courants se rencontrent et se fondent ensemble. Quel contraste entre ce voyage et celui où Jacob fuyait la maison paternelle! «Je suis avec toi», lui disait Dieu à Béthel, lorsque Jacob ne marchait pas encore avec Dieu. Plus tard, il y avait trouvé la communion *dans le culte*; à Beër-Shéba, il la réalise *dans la marche*.

Au moment où Jacob quitte Canaan pour toujours (il n'y retournera qu'après sa mort, pour y attendre une «meilleure résurrection»), récapitulons les progrès de son âme pendant

ce séjour de 34 années. Soumis aux plus rudes épreuves, voyant la mort faucher autour de lui ses bien-aimés, affligé par la perte de Joseph, courbé par la famine, brisé par la séparation d'avec Benjamin, le caractère du patriarche a été *formé*, d'une manière merveilleuse, pour correspondre aux traits du caractère divin; et ces traits, quand ils se réalisent dans l'homme, sont la soumission, la satisfaction, la dépendance, l'obéissance, la communion dans la marche. Ne nous contentons pas d'en chercher l'expression dans un homme faillible; fixons les yeux sur Jésus, le seul homme qui les ait montrés sans défaillance; contemplons sa gloire à face découverte, car c'est le moyen d'être «transformés en la même image, *de gloire en gloire*, comme par le Seigneur en Esprit!» (2 Corinthiens 3: 18).

Chapitre 4

Jacob en Egypte

1. Jacob devant Joseph

(Genèse 46: 28-30)

La longue discipline a produit tous ses fruits. Jacob, formé par elle, descend à 130 ans en Egypte; il y vivra encore 17 années, comme *témoin* de son Dieu. L'Egypte est l'image du monde, comme Canaan celle des lieux célestes. Nous ne sommes pas toujours *de fait* en Canaan, mais nous y sommes toujours *en Christ*. Tout en restant dans le ciel, quant à notre position et à la jouissance de nos âmes, nous sommes envoyés dans le monde en *témoignage*. Tout serviteur de Dieu est donc appelé, comme Jacob, à descendre de Canaan en Egypte. Le Seigneur Jésus l'a fait lui-même, car il a dit: «Comme tu m'as envoyé dans le monde, moi aussi je les ai envoyés dans le monde» (Jean 17: 48). L'oubli de cette vérité a produit le monachisme, une des plaies de l'Eglise. *Etre dans* le monde ne constitue nullement un péché pour le chrétien. Le Seigneur a dit: «Ceux-ci *sont dans* le monde», et: «Je ne fais pas la demande que tu les ôtes du monde» (Jean 17: 11, 15). Le péché consiste à méconnaître le fait que, moralement, nous en sommes entièrement séparés: «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde» (Jean 17: 14). C'est renier tous nos privilèges, que de reprendre notre place avec ce dont nous ne sommes plus.

Pour descendre en Egypte, selon la volonté de Dieu, tout dépend de l'autorité qui nous y conduit et des motifs qui nous y poussent. La *famine* y poussa Abraham, encore peu affermi dans la marche de la foi. Il y trouva une sévère discipline dont il tira, par la grâce de Dieu, un grand profit. La *famine* y poussait Isaac, mais l'autorité divine intervint pour l'en empêcher (Genèse 26: 2). La *famine* y aurait poussé Jacob, s'il n'eût pas été enseigné à l'école de Dieu. Mieux instruit qu'Abraham, plus dépendant qu'Isaac, il n'y descendit pas, lorsque les circonstances l'y conviaient. Sans doute, il était libre de profiter des ressources matérielles du monde auquel il payait sa subsistance, sans rien lui devoir, mais sa séparation restait intacte.

L'annonce de la présence de Joseph en Egypte peut seule le décider à y descendre, et, comme nous l'avons vu, il n'y descend effectivement que sur l'ordre de Dieu et pour s'y trouver avec Joseph. Comment, avec une telle autorité et un tel motif, ne serait-il pas dans le chemin

de Dieu? Joseph est son objet; Joseph est en Egypte; Jacob peut s'y trouver aussi. Notre Joseph à nous n'y est plus, sans doute; il dit: «Je ne suis plus dans le monde»; mais il y a marché et nous y envoie sur ses traces. Il y sanctionne notre présence, afin qu'en son absence, nous y soyons ses représentants et ses témoins et que nous y suivions ses traces, n'ayant que lui pour objet et pour modèle. Si donc nous traversons le monde, c'est comme Jacob, pour être avec Christ. Les 17 ans que le patriarche passe en Egypte ne sont associés qu'avec Joseph. Pas une scène de sa vie, dont Joseph soit absent; c'est avec celui qu'il avait cru mort, mais qui lui a été rendu, pour ainsi dire en résurrection et en puissance, qu'il finit les années de son pèlerinage.

Jacob se fait précéder de Juda auprès de Joseph, mais ce dernier, au lieu de répondre à son père par un messenger, vient *lui-même* à sa rencontre, «se montre à lui, se jette à son cou», et y «pleure longtemps» les douces larmes sans mélange du revoir.

A cette occasion, l'expression des sentiments de Jacob est touchante: «Que je meure à présent, après que j'ai vu ton visage, puisque tu vis encore». Pour lui la vie dans ce monde n'a plus de valeur, pas même une valeur momentanée. «Que je meure à *présent*». Cependant il ne meurt pas; sa vie ne serait pas complète, si elle n'était couronnée par son *témoignage*.

2. *Jacob devant Pharaon*

(Genèse 47: 7-12)

Maintenant Jacob est mis en contact avec le monde, dans la personne de son représentant le plus auguste. Ce ne sont pas ses besoins qui l'introduisent devant le roi, car Joseph pourvoit à sa demeure, à tout son entretien en Egypte (versets 11, 12); ce n'est pas non plus sa volonté: elle est brisée; non, c'est *Joseph lui-même*. «Et Joseph *fit entrer* Jacob, son père, et *le fit se tenir* devant le Pharaon». Avec un pareil introducteur, nous n'avons rien à craindre, ni de la puissance, ni des séductions du monde.

Jacob, à son entrée, bénit le Pharaon; il le bénit encore à sa sortie, quand ses yeux ont eu le temps de mesurer la grandeur de sa puissance. C'est que le pauvre patriarche est supérieur en dignité au roi le plus glorieux du monde, car, «sans contredit, le moindre est béni par celui qui est plus excellent» (Hébreux 7: 7). Cet homme étranger, accablé de maux, comme plus tard l'apôtre le fut de liens, se tient devant les puissants de la terre, plus grand qu'eux, en réalité.

«Jacob bénit le Pharaon». Aujourd'hui encore, le chrétien se présente devant le monde, avec la conscience de sa dignité d'enfant de Dieu, mais pour lui apporter la grâce et la bénédiction divine. Joseph met devant Jacob «une porte ouverte», et le patriarche en profite pour bénir le Pharaon. Nous-mêmes, forts de cette promesse: «J'ai mis devant toi une porte ouverte», entrons hardiment devant le monde, en ce jour de grâce et de salut, pour lui en apporter les bienfaits. Moïse, un autre témoin de Dieu, entre, longtemps après Jacob, devant un autre Pharaon, mais ne s'y tient plus que pour prononcer contre lui les terribles jugements de Dieu. Cette part sera aussi la nôtre: «Ne savez-vous pas, que les saints jugeront le monde?»

Devant le roi, Jacob a encore un autre caractère. Interrogé par lui, il affirme son titre *d'étranger*: «Les jours des années de mon *séjournement* sont 130 ans». Il séjourne, comme ont aussi «séjourné ses pères». Mais, repassant sa vie dans ce caractère, il la juge. Sans doute, il n'est pas tenu de faire, devant le monde, le récit de ses expériences, mais il importe que le Pharaon ne pense pas que celui qui le bénit doive ce privilège à sa supériorité naturelle, ou à sa bonté native. «Les jours des années de ma vie ont été *courts* et *mauvais*». Jacob, âgé de 130 ans, disant au Pharaon que ses jours ont été *courts*! Ah! c'est que, repassant ses années, nombreuses selon l'homme, il n'en trouvait qu'un petit nombre selon le coeur de Dieu! Le temps de notre vie (vérité bien propre à agir sur nos consciences) n'a de valeur que selon le nombre et la durée de nos rapports avec Dieu et de notre témoignage pour Christ. *Tout le reste ne compte pas*. Un chrétien, sévèrement discipliné par le Seigneur, me disait sur son lit de mort: «Toute ma vie a été perdue pour Christ». C'était dire: Mes jours ont été courts. Ils ont été «mauvais», ajoute Jacob. Leur saveur a été amère et sans joie, et ils n'ont pas eu la valeur des jours de mes pères.

Lequel d'entre nous n'est pas obligé de parler comme Jacob, ou de dire, comme David, en ses dernières paroles: «Il n'en est pas ainsi de ma maison avec Dieu»? (2 Samuel 23: 5).

Ces deux mots: «courts et mauvais», montrent le jugement que le patriarche porte sur lui-même, quand il se compare à ses pères. Pussions-nous, comme lui, passer condamnation sur notre vie. Cependant, nous aussi, nous devons avoir conscience de notre dignité, comme lui. Les banqueroutiers, les repris de justice de la caverne d'Adullam, étaient les porteurs de la gloire de leur roi; ils sont appelés «les hommes forts de David». Nous aussi, malgré cette indignité, ou plutôt à cause d'elle, nous sommes revêtus de la dignité de Christ, de cette «meilleure robe», don du Père, que mentionne la parabole, de ces attributs du fils, sandales à nos pieds, anneau à notre main, et en cette qualité nous bénissons le monde, comme le pauvre Jacob bénissait l'illustre Pharaon.

3. Jacob devant la mort

(Genèse 47: 27-48)

Le témoignage de Jacob a encore d'autres objets en vue, que le Pharaon roi d'Egypte. Sa propre famille doit voir et goûter les fruits que la discipline a produits, en développant l'homme nouveau.

Le premier de ces fruits est le plein épanouissement de la foi de Jacob. Elle triomphe dans le passage que nous venons de lire, passage auquel fait allusion le chapitre 11, verset 21 de l'épître aux Hébreux: «Par la foi, Jacob mourant bénit chacun des fils de Joseph, et adora, appuyé sur le bout de son bâton».

Le premier témoignage de cette foi, non mentionné en Hébreux 11, parce qu'il est réservé pour caractériser Joseph (Hébreux 11: 22), est l'ordre que Jacob donne quant à sa dépouille mortelle: «Et il appela Joseph, son fils, et lui dit: Si j'ai trouvé grâce à tes yeux, mets, je te prie, ta main sous ma cuisse, et use envers moi de bonté et de vérité: *ne m'enterre pas*, je te prie, *en Egypte*; mais, quand je serai couché avec mes pères, *tu m'emporteras d'Egypte*, et tu

m'enterreras dans leur sépulcre» (versets 29, 30); et encore.: «Voici, je meurs; dans le sépulcre que je me suis taillé dans le pays de Canaan, là tu m'enterreras» (50: 5). Il ne veut pas que ses os demeurent en Egypte; pas un atome de sa poussière, comme plus tard, pas un ongle même des troupeaux d'Israël, ne doit y rester (Exode 10: 26). La promesse que Dieu avait faite aux pères était en rapport avec Canaan, qu'il leur donnait en héritage, ainsi qu'à leur semence après eux. Abraham et Isaac avaient reçu la promesse par la foi, mais étaient «morts dans la foi», c'est-à-dire sans avoir «obtenu les choses promises»; ils n'en comptaient pas moins sur l'héritage que Dieu leur avait donné. A son tour, Jacob, près de mourir, exprime la même foi. *De fait*, c'était la foi en la résurrection. Il voulait être trouvé en Canaan avec ses pères, fût-ce dans le tombeau de Macpéla, quand l'heure sonnerait pour entrer en possession de l'héritage. Notre foi est la même que la leur, avec cette différence, que nous attendons la résurrection, non en vue d'un héritage terrestre, mais *céleste*.

Jacob rend le second témoignage de sa foi, en se prosternant sur le chevet de son lit» (verset 31). Sur ce lit de mort, près d'expirer, Jacob *adore*. Cette attitude du patriarche serait-elle la nôtre, à la veille de mourir? La foi du patriarche le place au-dessus des circonstances qu'il traverse; son coeur est plein d'une reconnaissance qui s'exprime par une muette action de grâces devant Dieu.

Un troisième témoignage de sa foi, non mentionné ici, mais tiré de la Version des septante et donné par inspiration, en Hébreux 11: 21 c'est qu'il «adora, appuyé sur le bout de son bâton». Il maintient ainsi, par la foi, son caractère de *voyageur* jusqu'à l'extrême limite de sa carrière.

Nous trouvons le quatrième témoignage de sa foi, dans la bénédiction d'Ephraïm et de Manassé (conf. Hébreux 11: 21). Ces deux fils de Joseph, qui lui naquirent d'une épouse gentile (41: 50), après qu'il eût été rejeté par ses frères, sont comptés comme héritiers des bénédictions de Jacob. Ce dernier les reconnaît comme fils, selon l'élection de grâce, car ils n'avaient aucun droit à être greffés sur l'arbre des promesses. En les bénissant, leur grand-père montre une profonde intelligence des pensées de Dieu, et la foi de ce vieillard qui «ne pouvait voir», parce que ses yeux étaient «appesantis par la vieillesse», a une vision plus claire que celle de Joseph, ce voyant renommé des songes (*).

(*) Il faut toujours que l'homme de Dieu manque par quelque côté. Joseph, auquel il pouvait être dit comme à David, avant sa royauté: «La méchanceté n'a *jamais* été trouvée en toi» (1 Samuel 25: 28), montre ici son manque de discernement spirituel. Un seul homme est parfait.

Jacob n'a pas besoin, comme son père Isaac, d'une excitation factice pour prononcer la bénédiction; non, faible et près de mourir (ce qui n'était pas le cas d'Isaac), il «rassembla ses forces et s'assit sur son lit». Il a l'énergie de la foi pour accomplir son témoignage jusqu'au bout, et quelle énergie, quand on pense à la longue prophétie qui va suivre! Il place le plus jeune avant l'aîné. Ah! comme il juge, par cet acte, ce que son manque de confiance en Dieu et sa confiance en lui-même l'avaient poussé à faire dans son âge mûr. Il ne croyait pas alors, que Dieu pût diriger son père à agir d'une manière opposée à sa propre volonté; il fait maintenant, en pleine connaissance de cause, ce que Joseph, son fils bien-aimé, voudrait

empêcher: «Je le sais, mon fils, je le sais». C'est qu'il dépend de Dieu seul; c'est qu'il est en pleine communion avec lui, et qu'il se trouve dans la lumière du sanctuaire, pour y puiser ses décisions; c'est enfin que son âme apprécie la grâce, y trouve ses délices, en rend témoignage et désire la communiquer à ses bien-aimés: «Que le Dieu, devant la face duquel ont marché mes pères, Abraham et Isaac, *le Dieu qui a été mon Berger depuis que je suis jusqu'à ce jour, l'Ange qui m'a délivré de tout mal*, bénisse ces jeunes hommes, et qu'ils soient appelés de mon nom, et du nom de mes pères, Abraham et Isaac, et qu'ils croissent pour être une multitude au milieu du pays» (versets 15, 16). Ses pères avaient marché devant Dieu; Jacob n'en pouvait dire autant de lui-même, mais il apprécie d'autant plus la grâce qui l'a conduit de son premier à son dernier jour.

Tout cela est un précieux tableau du témoignage de la foi devant la famille de Dieu. Par elle, le lit de mort de Jacob est illuminé; par elle encore, il assigne une double portion à Joseph, par le lot d'Ephraïm et de Manassé. Celui qui fut le méprisé et le rejeté de ses frères, reçoit la part qui revient au droit d'aînesse (1 Chroniques 5: 1, 2). La foi donne toujours le premier rang à Celui que le monde a méconnu.

Voyez encore jusqu'où peut atteindre la foi. Jacob dit au verset 22: «Et moi, je te donne, de plus qu'à tes frères, une portion *que j'ai prise* de la main de l'Amoréen avec mon épée et mon arc». Jamais cet homme simple et paisible n'avait usé de ces armes de guerre; mais il est Israël et voit d'avance le peuple qu'il représente, vainqueur des Cananéens et se partageant leurs dépouilles. Sa foi réalise ainsi d'avance la victoire de Dieu par son peuple, comme si elle était sa propre victoire!

4. Jacob devant l'avenir

(Genèse 49)

Quel que soit l'intérêt qui s'attache à la prophétie de Jacob, nous sortirions du cadre qui nous est tracé, si nous voulions la considérer en détail. D'autres l'ont fait mieux que nous (*). Quelques mots suffiront ici.

(*) Voyez: *Etudes sur la Parole de Dieu*, par J.-N. Darby, Tome I.

Trois noms caractérisent l'histoire passée du peuple d'Israël, envisagé comme peuple responsable: Ruben, Siméon et Lévi, ou la corruption et la violence.

Trois noms nous présentent son histoire actuelle et future, comme peuple apostat, depuis l'établissement de la royauté en Juda: Zabulon, Issacar et Dan, ou l'activité commerciale et l'asservissement sous la domination des gentils, enfin la haine contre le Messie et le résidu d'Israël, sous le règne de l'Antichrist. (Daniel)

Trois noms prophétisent l'histoire d'Israël restauré, du résidu qui s'est écrié: «J'ai attendu ton *salut*, ô Eternel!» (verset 18). Ces noms sont Gad, Aser et Nephthali, la victoire finale, la prospérité royale, et une pleine et joyeuse liberté.

Trois noms, enfin, résument la source de toutes les bénédictions futures du peuple qui sera un peuple de franche volonté, au jour de la puissance du Messie, dans sa sainte

magnificence, du peuple dont la jeunesse nouvelle viendra à Christ du sein de l'aurore (Psaumes 110: 3). Ces noms sont Juda, Joseph et Benjamin.

Le Shilo, sorti de *Juda*, rassemblera sous son sceptre les tribus dispersées. Son entrée triomphale à Jérusalem, «monté sur un âne, et sur un poulain, le petit d'une ânesse» (Zacharie 9: 9), comme roi de paix et de justice, est liée à la vigne d'Israël et au cep excellent du résidu (verset 11). La face du lion de Juda, ne leur apportera que la joie et la douceur des bénédictions nouvelles (verset 12).

Joseph, le sauveur de son peuple, le vrai rejeton de l'Eternel, étendra ses rameaux par-dessus la muraille d'Israël, pour apporter la bénédiction aux nations. Mais le Sauveur a dû souffrir cruellement de la part des hommes, pour devenir le Berger d'Israël et la pierre de l'angle, qui soutient tout l'édifice. Aussi, de quelles bénédictions Jacob le bénit! «Le Tout-puissant te bénira des bénédictions des cieux en haut, des bénédictions de l'abîme qui est en bas, des bénédictions des mamelles et de la matrice. Les bénédictions de ton père surpassent les bénédictions de mes ancêtres, jusqu'au bout des collines éternelles; elles seront sur la tête de Joseph, et sur le sommet de la tête de celui qui a été mis à part de ses frères» (versets 25, 26).

Benjamin enfin établira son règne par la vengeance, victorieuse du mal.

Autour de ces trois noms, se concentrent les dernières pensées de Jacob. S'il proclame la ruine irrémédiable, la ruine passée, présente et future de l'homme dans la chair, son coeur se repose en Christ, chef d'une nouvelle création, et il salue d'avance l'ère glorieuse où toutes choses seront faites nouvelles. Ses yeux, envahis des ténèbres de la mort, sont ouverts sur cet au delà glorieux qui prend racine dans les souffrances de Joseph, le bien-aimé, et s'étend jusqu'au bout des collines éternelles. *Christ est l'objet final de son témoignage.*

Heureux Jacob! Ses dernières forces sont employées à la bénédiction de son Seigneur, et quand il expire (verset 28), c'est en bénissant encore tous ceux qui l'entourent!

Les matins de l'écriture

ME 1898 page 470

Nous trouvons, dans la suite des Écritures, plusieurs époques d'enfance ou de commencement — des matins, si je puis m'exprimer ainsi.

La *création* fut un de ces matins. Ce fut le jour de naissance des oeuvres de Dieu, le matin ou commencement du temps. Et lorsqu'à ce moment, les bases de la terre furent assises et la pierre angulaire placée, «les étoiles du matin chantaient ensemble, tous les fils de Dieu éclataient de joie» (Job 38: 6, 7).

L'*Exode*, ou la sortie d'Égypte, fut un autre de ces matins. Alors Israël, comme nation, commença d'exister, c'était sa première enfance. «Quand Israël était jeune, je l'ai aimé, et j'ai appelé mort fils hors d'Égypte» (Osée 11: 1), dit l'Éternel par le prophète. Ce fut alors un nouveau commencement de l'année, comme si elle était nouvellement née. Le mois de l'exode, de la sortie, devint «le commencement des mois, le premier des mois de l'année» (Exode 12: 1, 2). Le cantique de Moïse et de la congrégation des fils d'Israël sur le rivage de la mer Rouge, célébra la vie sortie de la mort, un matin de résurrection (Exode 15).

A la *naissance du Seigneur Jésus*, nous voyons surgir un nouveau matin. Cet événement brilla sur le monde semblable à la lumière du soleil levant. Une longue et triste nuit l'avait précédé. Israël était captif et abaissé dans la poussière. Il n'y avait plus ni signes, ni miracles. Quatre siècles s'étaient écoulés depuis que la voix du dernier des prophètes s'était fait entendre. Ni les Urim et Thummim, ni l'éphod du sacrificateur, ne rendaient plus d'oracles, ni ne transmettaient plus de réponses de la part de Dieu. La gloire ne remplissait pas le temple. Rien ne distinguait des autres villes la cité de paix, la demeure favorisée de Dieu sur la terre, sauf de temps à autre l'action de l'ange qui descendait et agitait les eaux du réservoir de Béthesda. Mais la naissance du Seigneur Jésus, semblable à la lumière du matin, réveilla la création, et les clartés de plusieurs autres jours surgirent ensemble, pour dire que la longue et sombre nuit avait enfin fait place à l'éclat radieux d'un nouveau matin. Le ciel se réjouit, comme autrefois les fils de Dieu lors de la création. Les anges, autrefois si bien connus en Israël, font leur réapparition. La grâce qui avait agi dans l'enfance du monde, aux jours des patriarches, se déploie de nouveau. Les promesses faites à Abraham et à David, lesquelles anticipaient la renaissance du peuple et du royaume, sont citées et rappelées. Toutes ces choses sont vues à l'occasion de ce grand événement, de cette heure fraîche du matin dans la suite des voies de Dieu. Et l'enfant né à Bethléhem est salué par le Voyant de Dieu comme «l'Orient d'en haut», le lever du soleil, le matin d'un nouveau jour (voyez Luc 1: 11).

Avec la *résurrection du Seigneur* se lève un autre de ces matins. Il paraît après la plus sombre nuit qui ait jamais enveloppé la création; mais alors quelle lumière! C'était le gage, l'avant-coureur du jour éternel. L'ombre de la mort s'était changée en ce matin radieux. Ce fut

«au crépuscule du premier jour de la semaine», que se dévoila le grand mystère de la résurrection, ainsi que nous lisons en Matthieu 28.

L'avènement du règne nous fait voir dans l'avenir un nouveau matin. Ce sera le jour après la nuit; le jour de Christ après la nuit du péché et de la mort; le monde de Christ après le monde de l'homme. Ainsi que le dit David, le doux psalmiste d'Israël, en contemplant par l'Esprit ce royaume à venir: «Celui qui domine parmi les hommes sera juste, dominant en la crainte de Dieu; et il sera comme la lumière du matin, quand le soleil se lève, un matin sans nuages; par sa clarté l'herbe tendre germe de la terre après la pluie» (2 Samuel 23).

L'apparition *du nouveau ciel et de la nouvelle terre* sera un autre matin. Ce sera la *seconde naissance* de la création. «Et *je vis* un nouveau ciel et une nouvelle terre», dit le prophète; «car le premier ciel et la première terre s'en étaient allés, et la mer n'est plus». Elle est appelée l'habitation de la justice, la scène où Dieu sera «tout en tous».

Il est doux pour l'âme de contempler ces différents matins se levant tour à tour, à mesure que se déroulent devant nous les âges successifs dont les Ecritures nous parlent.

Mais une autre vue se présente à nous. L'homme, hélas! a constamment changé les matins de Dieu en ombre de la mort. La terre, sortie des mains de Dieu si belle et si pleine de joie, est devenue bientôt, par le péché de l'homme, un désert couvert de ronces et d'épines. Il fut maudit ce sol qui, à l'heure du matin, avait été témoin de la satisfaction de l'Eternel en contemplant ses oeuvres, et qui avait reçu sa bénédiction. — Israël qui, sur les bords de la mer Rouge, avait chanté le cantique de triomphe et de résurrection, fut, à cause de son infidélité, emmené captif à Babylone, et le pays de gloire fut laissé dévasté et désolé, foulé aux pieds de ses oppresseurs incirconcis. — Le soleil qui, au matin de Bethléhem, s'était levé sur le monde pour en être la lumière, et sur Israël comme le gage d'un nouveau jour, descendit dans la nuit du Calvaire — car l'homme était pécheur et l'a rejeté. — Le même précieux Sauveur, qui s'est levé une seconde fois sur le monde et sur Israël comme vivant d'entre les morts, nous apportant avec lui la lumière et la vie pour l'éternité, voit maintenant les ombres décroissantes et mourantes du soir de la chrétienté, qui vont bientôt s'éteindre dans la sombre nuit des jugements apocalyptiques. — Le royaume qui doit surgir comme la lumière d'un «matin sans nuages», se terminera par la grande apostasie de Gog et de Magog, par le jugement de la mort et du hadès et de tous ceux qui ne sont pas écrits dans le livre de vie, après la disparition des cieux et de la terre de devant la face de Celui qui est assis sur le grand trône blanc. — Mais le matin du nouveau ciel et de la nouvelle terre, Dieu le maintiendra à toujours dans sa fraîcheur et sa beauté premières. Dans son histoire, il n'y aura point d'ombres du soir de la corruption et de la révolte de l'homme, point de nuits de jugements. Il demeurera comme le jour éternel et unique dont le soleil ne se couchera jamais.

Quelles visions passent ainsi devant nos yeux! Le Dieu bienheureux posant et reposant encore les fondements de ses oeuvres, faisant apparaître à chaque fois un nouveau matin, et l'homme changeant chaque fois ces matins en ombre de la mort. Mais Dieu ne peut habiter dans l'obscurité. Il n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants, et c'est pourquoi, bien que

l'homme ne puisse se joindre à lui pour maintenir la lumière, mais au contraire plonge et replonge toute la scène dans les ténèbres, Lui-même aura soin de sa propre gloire et assurera sa propre joie. Lui, qui au commencement a fait jaillir la lumière du sein des ténèbres à l'aurore de la première création, gardera dans une beauté éternelle le matin de la seconde création.